



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

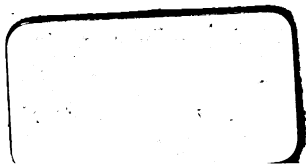
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



1

Per. 3977 f. $\frac{31}{27}$







**BIBLIOTHEQUE
RAISONNEE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.**

Pour les Mois de
JUILLET, AOUT, & SEPTEMBRE,
1741.

TOME VINGT-SEPT.

Premiere Partie.



A AMSTERDAM,
Chez **J. WETSTEIN.**
MDCCXL



A V I S D U LIBRAIRE

Qui publie ce Journal.

WETSTEIN & SMITH venant de rompre leur Société, après avoir exposé en Vente publique leur fonds de Librairie, le premier a cru devoir donner avis au Public, qu'il s'est rendu à cette occasion le seul possesseur de cette *Bibliothèque Raisonnée*, dont il avoit commencé l'impression de concert avec son Associé en 1728.

Wetstein annonce cette Nouvelle, non seulement pour inviter les Savans, qui ont fourni des Extraits à ce *Journal*, & qui sont encore disposés à entretenir leurs liaisons, à concourir avec lui en tout ce qui peut perfectionner un Ouvrage si utile à la République des Lettres;

AVIS DU LIBRAIRE.

mais encore pour avertir qu'il recevra avec plaisir , & avec reconnoissance , les Pièces que voudront bien lui communiquer les Savans qui n'ont pas été dans la Correspondance jusqu'ici , & qui souhaiteront d'y avoir part , & de contribuer à un amusement aussi intéressant qu'agréable pour le Public. Afin donc que ceux qui ont envie de mettre à profit leurs lumières , soient d'autant plus assurés du contentement avec lequel on se servira de leurs Ecrits , le *Libraire* a jugé fort à propos de les prévenir sur divers changemens , qu'il a cru absolument nécessaires pour rendre ce *Journal* d'un usage plus général.

Les plaintes que des Personnes judicieuses ont formé diverses fois sur l'excessive longueur d'un grand nombre d'Extraits , & sur le peu de variété qu'on rencontroit dans plusieurs Parties de cette *Bibliothèque* , ne justifient que trop la réforme que le *Libraire* entreprend de faire. D'ailleurs , comme

AVIS DU LIBRAIRE.

me il n'a pas été le dernier à reconnoître le préjudice que lui caufoit le trop d'indulgence pour quelques-uns des Auteurs de ces Extraits, son propre intérêt joint au jugement du Public, doit l'emporter sur la décision de cette espèce de Savans si révévés, dont le docte fatras ne trouve plus d'admirateurs depuis longtemps.

Voilà donc dorénavant bannis de ce *Journal* tous les Extraits de cette nature, eussent-ils pour Auteurs les personnes les plus recommandables par leur profonde érudition. On en excepte les seuls cas, où l'importance de la matière exigera nécessairement qu'on entre dans quelques détails capables d'intéresser la plus grande partie des Lecteurs, & de satisfaire autant qu'il sera possible la curiosité du Public. Outre tous les Extraits qui attaquent la Religion, les bonnes Mœurs, l'Etat & la Réputation, on rejettera encore ceux où l'Auteur, au-lieu de

AVIS DU LIBRAIRE.

chercher à délasser le Lecteur & à l'instruire d'une manière agréable, ne l'entretient que de questions frivoles, où l'on ne trouve ni goût, ni discernement. Ces sortes d'Extraits, sur lesquels on s'est recrié le plus, sont ceux qui roulent presque tous sur des matières de Jurisprudence, où l'Auteur, pour mettre sa Science & sa vaste Erudition en si grand étalage qu'il semble donner des Commentaires plutôt que des Extraits, charge impitoyablement les pages d'une multitude prodigieuse de Citations, où l'on voit un mélange souvent assez bizarre de Passages Grecs & Latins, tirés la plupart d'Auteurs dont le nom seul fait peur, & qui ne sont presque lus ni estimés de personne aujourd'hui.

On évitera désormais de faire entrer les Lecteurs dans une Carrière si hérissée de ronces & d'épines, ou de les rebuter par une recherche trop scrupuleuse sur la vraie signification d'un mot, & de donner un sens for-
cé

AVIS DU LIBRAIRE.

cé à divers endroits de quelques anciens Jurisconsultes, qui, s'ils eussent prévu ces raffinemens de l'amour-propre, se seroient bien gardés de se commettre avec des Savans de cet ordre.

A l'égard des Livres de Controverse, on n'en donnera que rarement des Extraits, & cela par respect pour le Public, déjà rassasié de toutes les Disputes de Religion. Il est bien fâcheux que l'on soit obligé de reconnoître que la Science qui est le plus à la portée du Peuple, devient entre les mains de divers Théologiens la chose du monde la plus obscure, & la plus remplie de difficultés.

On a toujours eu soin de parler, dans ce *Journal*, de tout ce qui a paru de meilleur sur l'Histoire: c'est un Article sur lequel on ne se relâchera point, sur-tout lorsqu'il sera question de Faits intéressans, d'Anecdotes curieuses, & d'événemens propres à exciter l'attention & la curiosité du Public.

On consultera au reste avec plus
de

AVIS DU LIBRAIRE.

de soin le goût qui domine aujourd'hui, & les Sciences qui sont devenues le plus en vogue. Tout ce qui paroitra de bons Livres de Belles-Lettres, de Politique, de Philosophie, de Physique, d'Histoire-Naturelle, de Médecine, de Poësie, de nouvelles Inventions ou Découvertes ; en un mot, tout ce qui sera utile & curieux, ou du moins ce qui passera généralement pour tel, trouvera désormais place dans ce *Journal*, & y sera toujours préféré à ce qu'il y a de sec & d'aride dans les Sciences, & aux Compilations de pure Littérature, qui ne servent qu'à fatiguer & embarrasser le Lecteur, sans jamais l'éclairer.

Pour augmenter le mérite de cette *Bibliothèque*, on aura soin d'en rendre les *Nouvelles Littéraires* plus intéressantes & plus universelles. Le *Libraire* se flatte même de pouvoir réussir à en procurer d'autres, sous le Titre de *Nouvelles Académiques*,

AVIS DU LIBRAIRE

miques, à l'aide desquelles on instruira le Public des principaux changemens qui arrivent dans les plus fameuses Universités de l'Europe; Article trop important pour être négligé, comme on a fait dans la plupart des Journaux François.

Enfin le *Libraire* promet de tenir un compte exact de tout ce qu'on lui communiquera de quelque Pays que ce soit, & de reconnoître le secours de ceux qui s'intéresseront assez au progrès des Sciences pour l'assister dans un Plan qui aura, à ce qu'il espère, l'approbation presque générale, & dont le succès, quel qu'il soit, & quel qu'il puisse l'attendre, ne le récompensera jamais des soins, des peines, du tems & des dépenses que demande une entreprise si difficile, & qu'il veut bien sacrifier pour l'amour du Public.

TABLE

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I. <i>LE troisième Jubilé de l'Imprimerie.</i> Par Mr. SEIZ. II. <i>Extrait.</i>	Pag. 3
II. <i>Recueil de Traittés sur la Prononciation de la Langue Grecque.</i> Publié par Mr. HAVERCAMP.	29
III. <i>Histoire de Danemark &c.</i> Par NICOLAS CRAGIUS.	55
IV. <i>HISTOIRE de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Tom. V. & MEMOIRES de la même Académie, Tom. XIII.</i>	107
V. <i>Epitres de LEONARD BRUNI ARRETIN.</i> Publiées par Mr. MEHUS.	142
VI. <i>Commentaire sur le Nouveau Testament.</i> Par le P. HARDOUIN.	163
VII. <i>Histoire Romaine.</i> Par Mr. ROLLIN. Tome IV.	203
VIII. <i>Nouvelles Littéraires.</i>	216

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE.

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Juillet, Août,
& Septembre, 1741.

ARTICLE I.

HET DERDE JUBELJAAR DER UITGEVON-
DENE BOEKDRUKKONST, behelzende een
beknopt Verhaal van de Uitvinding der Edele
Boekdrukknst; waar in onpartydig aangewe-
zen word, wanneer, door wien, en waar ter
plaats dezelve eerst uitgevonden, vervolgens
hoe langer hoe meer beschaafd, en verder
door de Waereld verspreid is geworden? En
welke groote Nuttigheden daar door aan de-
zelve toegebracht zyn? Door JOHAN CHRIS-
TIAAN SEIZ, *Franco-Germanum*. Te Haer-
lem, de Voortbrengereffe der Edele Boek-
drukknst. Gedrukt by Izaac en Johannes
Euschede, Ordinaris Stads Drukkers, 1740.

C'est-à-dire :

LE TROISIEME JUBILE' DE L'IMPRIMERIE,
*ou Relation exacte de la découverte de ce Noble
 Art , de ses premiers Progrès & les grands
 avantages que l'on en a retirés. Par JEAN-
 CHRETIEN SEIZ. A Harlem, 1740. 8vo.
 pagg. 258. sans compter l'Épître Dédicatoire,
 quelques Vers tant Latins , qu'Hollandois à
 l'honneur de l'Imprimerie, quelques Planches &
 la Table des Matières. Second Extrait (a).*

CÔSTER, quoique touché sensiblement de
 cette perte , & de cette perfidie, ne per-
 dit point courage. Qu'y avoit-il à faire, que de
 se pourvoir de nouveaux Caractères? Il en fon-
 dit d'autres, non comme auparavant de Plomb
 ou d'Etain , mais seulement de ce dernier Mé-
 tal , & ce fut avec ceux-ci qu'il fit sa seconde
 Edition du *Spiegel Onzer Behoudenis*, & qu'il pu-
 blia ensuite le même Livre en *Latin*, sous le Ti-
 tre de *Speculum humane Salvationis*.

On ignore si Coster imprima quelque chose de
 plus dans la suite , & l'on ne sait pas même ce
 que sa Presse devint. Il y a pourtant peu de
 sujet d'en être surpris. Les divisions affreuses
 que les Factions *Kaas & Brood*, restes des *Houks*
 & des *Cabilliaux*, causèrent depuis l'an 1350
 jusqu'en 1492, dans les *Pais-Bas*; la prise & le
 pillage

(a) Le commencement de cet Extrait se trouve dans
 la Partie précédente de cette *Bibliothèque*, pag. 457.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 5

pillage de *Harlem* en 1492; & les effraians ravages qu'y firent les *Espagnols* en 1573, y en ont fait périr presque tous les anciens *Documens*.

„ On fait seulement que vers l'an 1550, on vo-
„ yoit encore dans la Maison de *Laurent Coster*,
„ alors habitée par *Gerard Thomasz.*, un de ses
„ Descendans, des *Pots à Vin*, que l'on savoit
„ avoir été faits de la fonte des Caractères qui
„ avoient servi à cet Imprimeur, & l'on fait
„ encore, que les Figures taillées dans le Bois,
„ qu'il avoit employées dans son *Spiegel der Be-*
„ *houdenisse*, sorties de *Harlem*, tombèrent à
„ *Culenburg* entre les mains de *Jean Weldenaer*,
„ qui les fit servir à une Edition nouvelle qu'il
„ fit de cet Ouvrage, en d'autres Lettres que
„ celles de *Coster*. Car ces Figures sont parfai-
„ tement les mêmes”; ainsi que *Mr. Seix* s'en
est assuré par ses propres yeux, en comparant,
avec la plus grande attention, les deux Exem-
plaires, & comme le reconnoit aussi *Mr. Maist-*
saire. Cette Edition de *Culenburg* est in 4°. &
de l'an 1483.

Telle est en gros l'Histoire tirée de (a) *Ju-*
nius, & de (b) *Scrivenerius*, excepté le dernier
Article, qui regarde *Culenburg*, & que *Mr.*
Seix rapporte en Témoin Oculaire. Mais tout
cela demande des preuves, & voici celles que
l'Auteur nous en donne.

La 1. & la principale se tire des Exemplaires
qui

(a) *Hadr. Jun. Batav.* pag. 255—257. Ed. Lugd.
Bat. 1578.

(b) *Petri Scrivenerii Laurekrans.* pag. 9, 10. 97—117.
Ed. Harlem 1628.

6. BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

qui restent du *Miroir du salut*. Il y en a deux, de la première Edition *Hollandoise*, l'un dans la Maison de Ville, & l'autre dans la Bibliothèque de la Ville, que Mr. *Seix* a eu le loisir de voir & d'examiner avec soin. De la seconde Edition *Hollandoise*, il s'en trouve un dans la Bibliothèque de la Ville de *Hoorn*; un autre dans celle de Mr. *Marcus d'Amsterdam*; un autre dans celle de Mr. de *Bruin à Harlem*; un autre dans celle de Mr. le Professeur *Schwenke à la Haye*, sans parler de trois autres qui appartiennent au Comte de *Pembroke*, au Comte *Portusati*, & à la Bibliothèque Imperiale de *Russie*, ce dernier, qui appartenoit à *Scriverius*, ayant été aquis par le Czar *Pierre* pendant son séjour en *Hollande*. Mr. *Seix* a eu la communication de la plupart, ou plutôt de presque tous les Exemplaires qui sont dans cette Province. Quant à l'Edition *Latine*, il s'en trouve dans la Maison de Ville de *Harlem* un Exemplaire que l'Auteur a eu la permission d'examiner aussi à son aise. Mr. *Chevillier (a)* nous apprend qu'il y en a un autre dans la Bibliothèque des Pères *Célestins à Paris*, & selon Mr. *Maittaire*; il y en a un troisième dans la Bibliothèque du Comte de *Pembroke*, qu'il dit y avoir vu, & qu'il décrit dans ses *(b) Annales Typographiques*.

Comme Mr. *Seix* a collationné, avec toute l'attention imaginable, divers Exemplaires, & qu'il ne parle que de ce qu'il a vu & touché, nous devons, à présent, écouter son rapport.

L'Edi-

(a) Hist. de l'Imprimerie.

(b) Ed. I. Tom. I. pag. 18, 19.

L'Edition *Hollandoise*, que l'on garde dans la Maison de Ville de *Haylem*, est un petit Folio de 74 pages, & dont les feuilles ne sont imprimées que d'un seul côté. Aux quatre premières pages, qui contiennent le *Prologue*, & la *Table des Chapitres*, au nombre de 29, il n'y a point de Figures. Les pages suivantes sont partagées en deux colonnes, & au haut, c'est-à-dire au-dessus de l'imprimé, chaque page a sa Figure, qui doit avoir été coupée en Bois, puisque les Traits du revers sont fort relevés. Ces figures qui s'étendent au-dessus des deux colonnes sont partagées au milieu par un Pilier. Chaque Figure représente une Histoire de la Bible, avec des mots, qui ont aussi été taillés dans le Bois, & dont les Lettres sont fort différentes de celles des colonnes. Les deux pages de chaque feuille sont celles du dedans de la Feuille; ce qui donne lieu de conjecturer que l'Imprimeur n'avoit guère plus de Caractères qu'il ne lui en falloit pour deux pages. Le Papier quoique de huit façons différentes, & de diverses marques, est pourtant assés égal, mais tout un peu mauvais.

Dans le *Prologue* à la ligne 20. on lit *nēgerbade*, ce qui est une faute, car il devroit y avoir *menigerbade*, & comme c'est cette dernière leçon qui se trouve dans les autres Exemplaires de *Hoorn*, d'*Amsterdam*, &c. il est visible que ce sont des Editions différentes, mais qu'elles ont toutes été faites avec des Caractères mobiles. Ceux de la première sont un peu plus gros que celui que l'on nomme communément *Augustin*,

& ceux de la seconde sont un peu plus petits, que celui que dans les Imprimeries on appelle le *Tento*. Les uns & les autres sont tout-à-fait grossiers, mauvais, inégaux, & l'on y en trouve plusieurs, qui, autant que l'Oeil en peut juger, doivent avoir été fondus ensemble, tels que *de, ge, we*. Tout y est dans le goût Gothique, avec beaucoup d'Abbréviations, & sans qu'il y ait nulle part ni Lettres Capitales, ni Virgules, ni Points, &c. ni Chiffres des Pages, ni Reclames, &c. La couleur des Figures est (a) de gros rougeâtre, ou Feuille morte; mais celle des colonnes est passablement noire, & a été détrempée à l'huile, de telle sorte que le Papier de la première Edition en est tout pénétré.

On voit aussi dans cette première Edition, par-ci par-là, des *Espaces*, où les mots séparés les uns des autres, sont plus élevés, ou plus abaissés, & quelquefois une Lettre un peu plus haute que l'autre. On y trouve même la dernière ligne de la première colonne de la page 31. tout-à-fait renversée. On y observe enfin que dans les mots des figures, qui ont été certainement faites en bois, il y a quelquefois des Lettres qui s'échappent sur les suivantes, ce qui n'est arrivé nulle part dans celles des colonnes, & ce qui démontre que ces dernières ne furent pas coupées dans le bois comme les autres, & durent nécessairement avoir été mobiles, & fondues.

Au reste l'Exemplaire de cette première Edition

(a) *Peut.*

Juillet, Août & Septembre, 1741. D

tion *Hollandoise*, qui est dans la Bibliothèque de la Ville, ressemble, en tout au précédent, si ce n'est en 3. choses. 1. Dans celui-ci les Caractères sont parfaitement les mêmes dans tout l'Ouvrage, au-lieu que dans l'autre ceux des pages 16, 17, 18, 19. sont meilleurs que le reste, & que par conséquent ces pages doivent avoir été empruntées de la seconde Edition pour compléter un Exemplaire de la première auquel elles manquoient. 2. Dans celui-ci encore, c'est-à-dire dans celui de la Bibliothèque de la Ville, placée dans la *Cour du Prince*, il manque les Figures des feuilles 6 & 14. 3. A la suite du *Miroir* on y trouve enfin, *Historia Alexandri Magni*, ou „l'Histoire d'Alexandre le Grand”, d'une Edition dont les Caractères sont beaucoup meilleurs que ceux de l'Ouvrage qui précède, avec cette autre différence singulière, que le dedans & le revers des pages sont également imprimés. Au devant du Titre on lit, en écriture très ancienne les paroles suivantes, en Langue *Hollandoise*; „Celui qui m'a fait présent de ce Livre, me dit qu'il étoit imprimé à *Harlem*; „car c'est ainsi que l'on imprimoit anciennement”. Par où il paroît que cet Exemplaire est celui-là même dont *Scriverius* (a) a parlé.

Quant aux Exemplaires, qui se trouvent à *Amsterdam*, à *Hoorn*, & à *La Haye*, comme les Caractères en sont meilleurs, qu'il y a moins d'abréviations, que la faute de *negerbâde* y est corrigée par la substitution de *menigerbâde*, que

A 5

les

(a) *Laurskrans*, pag. 104.

les mots y sont mieux liés, que les lignes y sont redressées, &c. il est visible que ce doit être une seconde Edition faite par *Coster* lui-même, devenu plus habile en son Art, & mieux fourni de Matériaux qu'il ne l'étoit auparavant. Le *Prologue* manque à l'Exemplaire d'*Amsterdam*, & dans celui de *Hoorn* on lit vis-à-vis de la première page un Avertissement manuscrit, d'*Israël Jacobsz.*, du 19. Févr. 1613. où il est dit que „ ce Livre fut le premier Livre imprimé, après „ que ce bel Art eut été inventé par *Laurent „ Janszoon*, surnommé *Coster* en 1440. selon „ la Narration de *Junius*, & de *Van Meke- „ ren*”.

Pour ce qui regarde enfin l'Edition *Latine*, les Lettres en sont plus nettes, mieux faites, & plus liées que celles des *Hollandoises*, il y a aussi 8 pages & 8 figures de plus. Le Papier en est meilleur, & tout d'une façon, la marque en étant d'un *Lys* assés long.

Mr. *Seiz* n'est entré dans tout ce détail, & je ne m'y suis arrêté moi-même, après lui, que parce qu'il est absolument nécessaire pour se convaincre que ces diverses Editions furent faites, non comme quantité d'habiles gens l'ont dit & le prétendent, avec des Lettres taillées dans le bois; mais avec des Caractères fondus & mobiles, & que par conséquent ce furent les premiers fruits de l'Imprimerie véritable & proprement dite. S'il nous restoit encore quelque Exemplaire de l'*Alexander*, & du *Petrus Hispanus*, imprimés en 1442. à *Mayence*, il seroit aisé, par la Collation qu'on en feroit avec ceux du

Juillet, Août & Septembre, 1741. 11

du *Miroir*, &c. de juger si les Caractères furent ceux que *Coster* avoit employez, & qu'on lui déroba. Mais à ce défaut on n'a qu'à jeter les yeux sur la description qu'*Uffenbach* a donnée de la 1. Bible imprimée en 1450, & l'on verra qu'à l'exception de ce qu'il dit du Papier, tout le reste convient parfaitement au *Miroir*, tant *Hollandois* que *Latin*. D'ailleurs *Chevillier* en parlant des deux Exemplaires *Latins*, qui sont à *Paris*, avoue, qu'il les avoit fait voir, „ à un „ Imprimeur, à un Fondeur, & à un Graveur, „ qui estiment que l'impression en a été faite par „ des Lettres de Métail, fondues & mobiles”. Il ne resteroit donc plus qu'à nier que ces Editions aient été faites à *Harlem* par *Coster*; mais il semble à la vérité, que comme le dit Mr. *Seiz*, on viendroit trop tard pour le faire.

La seconde Preuve que Mr. *Seiz* produit pour *Harlem* est tirée de l'Origine de l'Imprimerie en *Angleterre*. Il paroît par le témoignage d'*Atkyns*, que „ *Bourchier*, Archevêque de *Cantor-* „ *bery*, du consentement & aux fraix de *Henri* „ VI. aiant ouï parler de cette nouvelle décou- „ verte, entreprit d'en enrichir le Royaume; „ qu'il envoya, pour cet effet, en *Hollande*, „ *Robert Turnour*, un des Gentils-hommes de la „ Garde-Robe, accompagné de *Guillaume Cax-* „ *ton*, notable Bourgeois & Négociant de *Lon-* „ *dres*; que ces Messieurs n'osant entrer dans „ *Harlem*, où cet Art étoit exercé par *Jean* „ *Cuthenberg*, & où les Etrangers étoient sus- „ pects à la Magistrature, jalouse du Secret, se „ tinrent tantôt à *Amsterdam*, & tantôt à *Leyde*; „ qu'en-

„ qu'enfin à force d'argent, ils parvinrent à dé-
 „ baucher un des Ouvriers de la Boutique de
 „ *Harlem*, nommé *Frédéric Corfelis*, ou plutôt
 „ *Corfelis* qui, de nuit se déroba de chez son
 „ Maître; que transporté tout aussi-tôt en *An-*
 „ *gleterre*, on le conduisit à *Oxford*, où l'on le
 „ fit travailler toujours gardé à vue; & que cet
 „ Etablissement se fit, dix ans, pour le moins,
 „ avant que l'Imprimerie fût connue dans aucu-
 „ ne autre Ville de l'*Europe*, excepté *Harlem* &
 „ *Mayence*, où elle ne faisoit que de naître”.
Henri VI. aiant été detroné en 1461, & les an-
 nées précédentes de son règne, n'aiant pas été
 fort tranquilles, cette entreprise doit avoir été
 formée entre 1450 & 1460; & ce qu'il paroît
 y avoir de certain, c'est que dans ce tems-là il
 y avoit une Imprimerie établie à *Harlem*, d'où
 l'on débaucha *Corfelis*, avec beaucoup de peine,
 & de grandes dépenses; ce qui donne tout lieu
 de juger que dans ce tems-là encore on regardoit
Harlem comme la Mère inventrice de l'Impri-
 merie. Au reste on me permettra de faire ob-
 server ici que *Thomas Bourchier* ne parvint au
 siège de *Cantorbery* (a) que l'an 1454.

La troisième Preuve se tire de la *Chronique* de
Cologne, imprimée en 1490, 1494 & 1499. Un
 Exemplaire de cette dernière Edition se trouve
 dans la Maison de Ville de *Harlem*, & l'on y
 lit aux pages 311 & 312, les paroles suivantes.
 „ *Item wie wail die Kynst is vonden tzo MENTZ*
 „ *als versx. op die wyse als dan nu gemeynlich*
 „ ge-

(a) Voyez *Haylyn. Help. to Eng. Hist.* pag. 64. Ed.
 1671.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 13

„gebruykt wirt, so is doch die eyrste. Durbylung.
„vonden in Holland wyss den Donaten, die
„dar selffst vur der txyt gedruckt zyn. Ind van
„ind wyss den is genomen dat begynne der vursz.
„Kunst. C'est-à-dire: Notez que quoique nous
„ayons dit que cet Art fut inventé à *Mayence*,
„cela doit s'entendre de la manière dont on
„imprime ordinairement aujourd'hui : car la
„première découverte s'en étoit faite en *Hol-*
„*lande*, & y commença par des *Donatus*, qui
„y furent les premiers imprimés pour le tems,
„& c'est de là que cet Art tira ses commence-
„mens”. Un de ces *Donats*, collationné avec
les Editions du *Miroir*, donneroit donc bien des
éclaircissements. Mais il ne s'en trouve plus, &
Mr. *Seix* desespéroit lui-même, dans cet en-
droit, d'en pouvoir jamais rien recouvrer. Ce-
pendant lorsqu'il étoit plus avancé dans son tra-
vail, la fortune lui a été plus favorable. Ses Li-
braires achetèrent le 16 Juillet 1740, à la vente
d'*Isaac van der Vinne*, un Pseautier Allemand,
petit Octavo, imprimé à *Delft* en 1498, dont
la Reliure à l'antique, étoit en dedans fortifiée
de deux Pièces de Parchemin, qui couvroient
un Papier, sur lequel on découvroit des Lettres
imprimées. En détachant les morceaux, il se
trouva que ces imprimés étoient des débris d'u-
ne Grammaire de *Donat*, & dans ces débris
dont Mr. *Seix* a fait tirer des Copies exactes,
qu'il nous représente aux pages 119—121. les
Lettres & le goût sont précisément & parfaite-
ment les mêmes que de la première Edition
Hollandoise du *Miroir du Salut*. Il n'y a point
de

de Curieux, qui s'il le veut ne puisse s'en assurer par lui-même, puis que les Libraires Enschédé s'offrent de faire voir, à qui voudra, ces morceaux du *Donat*, qu'ils possèdent.

La quatrième Preuve est le témoignage d'*Accurse*, qui au rapport (a) d'*Angel Roccha*, écrivit de sa propre main sur un *Donat* de l'an 1450, les paroles suivantes, *Johannes Faust, Civis Moguntinus, avus maternus Joannis Schæffer, primus excogitavit, imprimendi artem typis æreis, quos deinde plumbeos invenit, multaque ad artem poliendam addidit ejus filius Petrus Schæffer. Impressus est autem hic Donatus & Confessionalia primum omnium Anno 1450. admonitus certe fuit ex Donato Hollandiæ prius impresso in tabula incisa.* C'est-à-dire : „ Jean Faust, Citoyen de „ Mayence, ayeul maternel de Jean Schæffer, „ inventa le premier l'Art d'imprimer avec des „ Caractères de Cuivre, & dans la suite son Fils „ Pierre Schæffer inventa ceux de Plomb, & „ ajouta beaucoup de choses pour perfectionner „ l'Art. Or ce *Donatus* & les *Confessionalia*, „ furent imprimés avant toute autre chose l'an „ 1450. Il est vrai que l'Imprimeur en conçut „ l'Idée sur le *Donat* de *Hollande*, qui avoit été „ imprimé auparavant sur une Planche taillée”. Quelque obscurité qu'il y ait dans cette narration, & quelque matière à procès qu'elle laisse, il en résulte au moins très-clairement, qu'il y avoit eu un *Donat* imprimé en *Hollande* avant l'an 1450.

La

(a) *Angel. Roccha. Bibl. Vatic. pag. 411. Ed. Romæ 1591. Mariangelus Accursus commença à écrire en 1524,*

Juillet, Août & Septembre, 1741. 15

La cinquième Preuve est le témoignage de *Louis Guichardin*, qui mourut à *Anvers* en 1589. à l'âge de 66 ans, & qui parlant de *Harlem*, dans sa *Description* des Pais-Bas, dit „que non seulement sur le rapport commun des Habitans de cette Ville, & des autres Gens de *Hollande*, mais aussi selon quelques Auteurs & d'autres Mémoires, c'est là que l'on découvrit „ premièrement l'Art de l'Imprimerie, & la manière de fondre des Lettres... que l'Inventeur mourut avant que l'Art fût encore perfectionné, & que son Serviteur, à ce qu'on dit, alla s'établir à *Mayence*, où il porta cet utile secret..... ce qui a fait croire depuis „ qu'il avoit été découvert à *Mayence*”. Telle étoit donc, dans le tems de ce célèbre *Italien*, la Tradition générale tant à *Harlem*, que dans toute la *Hollande*.

Mr. *Seiz* donne pour la sixième Preuve, le témoignage de *Jean Van Zuren* ou *Zurenus*, mort Bourguemaitre de *Harlem* en Mai 1591. à l'âge de 74 ans. En 1549, il écrivit sur l'Origine de l'Imprimerie un Dialogue, qui, dans les Troubles qui suivirent bien tôt, s'est perdu à la réserve de quelques Feuilles (a), dans lesquelles l'Auteur dit en termes précis, que c'est dans *Harlem* que furent jettés les premiers fondemens de l'Imprimerie, *ruda fortasse*, ajouta-t-il, *sed tamen prima*, c'est-à-dire : „ grossiers „ peut-être, mais pourtant les premiers”.

Suit en septième lieu, le témoignage d'*Adrien*
Fu-

(a) *Scriptorius*, Laurekrans.

Junius, ou de *Jonge*, né à *Hoorn* en 1512, & mort en *Zelande* en 1575. Nous avons déjà rapporté la substance de sa Narration. Nous ajouterons seulement ici, qu'il compte (a) près de 128 ans, depuis la première invention de l'Imprimerie à *Harlem*, jusqu'au tems auquel il écrivoit, & qu'il dit tenir ce qu'il rapporte du Bourguemaitre *Quirinus Tulesius*, & de son Maître d'Ecole *Nicolas Gael*, qui le tenoient tous deux de la propre bouche d'un Vieillard, nommé *Cornelis*, qui étoit Relieur à *Harlem*, & qui avoit servi dans la Boutique de *Laurent Coster*. Qu'il y ait eu de leur tems à *Harlem*, un Relieur de ce nom, c'est ce qui conste par un Exemple du *Bartholomeus van de propieteiten der dingen*, imprimé à *Harlem* en 1485, qui est entre les mains d'*Isaac Tirion*, Libraire d'*Amsterdam*, puisqu'à la dernière feuille, on y lit d'une écriture très-ancienne, que „ ce Livre avoit „ été acheté à *Harlem*, dans la rue de la Croix, „ chez le Relieur *Cornelis*, l'année 1492”. Mais pour ce qui regarde la déposition de *Junius*, il est visible que la Date de 128 ans doit être entendue non de l'ann^e 1575, jusqu'auquel il poussa son Histoire & sa Vie, mais du tems auquel il écrivoit, cet endroit particulier de son Livre: car il demeura plusieurs années à composer son Ouvrage, & cela paroît à diverses Dates qu'il y a indiquées. Par celle de la page 30. il écrivoit en 1571. Par celle de la page 333. il écrivoit en 1569. Par celle de la page 345. il écrivoit en 1562.

& dans

(a) *Ans.*

Et dans son *Epître Dédicatoire*, il déclare que son Travail avoit demandé beaucoup de tems, & que *tutius consultiusque duxi lente incedendo curriculum conficere*, „ le plus sûr & le plus prudent „ lui avoit paru d'y procéder avec *lenteur*”. Aussi *Scriberius* & *Bullart*, ont-ils remarqué que cet Endroit de la *Batavia* de *Junius* étoit écrit l'an 1568.

Il reste pourtant, sur la narration de ce *savant Hollandois*, une autre difficulté que *Naudé*, & d'autres après lui ont jugée très-grande. „ Je „ demanderois volontiers, *dit le premier*, com- „ me un homme seul peut emporter toutes les „ Presses, Caractères, Cassettes, Chassis, & au- „ tres Instrumens d'une Imprimerie”. Ce que *Chevillier* fait monter à plus d'un mille pesant. Mais on devoit prendre garde qu'il n'étoit nul- lement nécessaire que *Jean Faust* enlevât avec lui diverses choses, dont il lui suffisoit de con- noître la façon & l'usage, pour en faire travail- ler de même, en quelque endroit qu'il allât, & *Mr. Seix* qui a déjà conclu de l'inspection du *Miroir*, &c. de la première Edition, que *Coster* n'avoit encore alors que pour deux pages de Let- tres, calcule que ce poids ne pouvoit aller au- dessus de 20 Livres, ce qui avec quelques au- tres choses n'en faisoit pas plus de trente.

D'ailleurs si l'on incidente sur ce que le té- moignage de *Junius* n'est fondé que sur des Oui- dire, *Mr. Seix* représente que cet Oui-dire n'est point vague puisque c'est celui d'un Té- moin oculaire; & que l'on n'a rien de plus fort dans les dépositions pour *Mayence*, *Tritbème* lui-

même, ne rapportant que ce qu'il avoit oui-dire à *Pierre Schœffer*.

Enfin, si l'on prétend que *Janus* n'est pas un Témoin recevable, parce que c'est un Témoin Domestique, de quel droit veut-on recevoir ceux de cet ordre qui déposent en faveur de *Mayence*?

La huitième Preuve en faveur de *Harlem* est le témoignage de *Coornbert*, qui mourut en 1590, à l'âge de 68 ans, & qui vers l'an 1560 s'établit à *Harlem* en qualité d'Imprimeur. Dans l'*Epître Dédicatoire* de sa Traduction des *Epîtres* de *Cicéron*, il assure, „avoir souvent oui-dire, „que la première découverte de l'Imprimerie „s'étoit faite à *Harlem*; que l'infidélité d'un „Domestique l'avoit portée à *Mayence*, & qu'il „crovoit tout cela fermement, parce qu'il „tenoit de personnes très âgées, & très incapables d'en vouloir imposer”.

Mr. *Seix* donne enfin pour la neuvième Preuve le témoignage de *Noël le Camse*, qui écrivoit vers l'an 1580, & pour la 10. & dernière celui de divers Ecrivains (a), ou Monumens du XVII. & du XVIII. Siècle, & répond ensuite à la question que l'on fait si souvent; si l'Imprimerie fut inventée à *Harlem* dès l'an 1440, d'où vient, dit-on, que, si l'on en excepte le *Miroir*, &c. il ne se trouve rien d'imprimé dans cette Ville avant l'an 1488? L'Auteur répond 1. qu'il ne reste non plus aucune trace de ceux qui s'imprimèrent en 1457 à *Mayence*; que 2. les Troubles in-

(a) Inscriptions, Vers Hollandois, & diverses Médailles.

intestins de la Province, la mort de *Coster*, &c d'autres accidens semblables peuvent avoir causé ce sujet de surprise; & 3. qu'enfin la beauté des Editions qui parurent à *Harlem* dès l'an 1483, marque clairement que l'Art s'y étoit conservé, & y avoit été cultivé auparavant avec soin.

Une autre Objection faite par (a) *Mullinkrot*, se tire d'un Ecrivain d'*Amsterdam*, nommé *Opmeer*, qui sans dire un mot ni de *Harlem*, ni de *Coster*, attribue l'invention de l'Imprimerie à *Jean Faust* dans *Mayence*. L'Auteur répond; 1. que dans le tems qu'*Opmeer* écrivoit, il y avoit de grandes animosités entre les Villes d'*Amsterdam* & de *Harlem*, la première étant encore toute *Espagnole*, tant pour la Religion que pour l'intérêt Politique, au-lieu que l'autre étoit dans les sentimens les plus opposés; ce qui pouvoit bien avoir influé sur la Plume & sur le Cœur de cet Ecrivain *Hollandois*; 2. qu'il étoit très possible que cet Ecrivain *Hollandois* ignorât la vraie Origine de l'Imprimerie, aussi bien que quelques autres de la même Nation que *Mullinkrot* a cités, pour se prévaloir ou de leur silence, ou de leur témoignage, & 3. qu'à ces *Hollandois* on peut opposer divers Etrangers qui ont témoigné pour *Harlem*, & auxquels on ajoutera désormais Mr. *Seix* lui-même, puisqu'il nous apprend au Titre de son Livre, qu'il est né dans la *Franconie*.

Après avoir ainsi plaidé pour *Harlem*, il examine

(a) Pag. 41. de sa Dissert. de *Arts Typogr.*

mine les Titres & les prétensions de *Mayence*, & y trouve tout si douteux, si équivoque, si couvert de ténèbres; que cela suffit à son avis, pour n'en rien croire. Car les Témoin, sans en excepter les plus fermes, ou en apparence les mieux instruits, se coupent ou se contredisent sur toutes les diverses parties de leur Témoignage. Demandez-leur si *Jean Guttenberg* étoit natif de *Strasbourg* ou de *Mayence*? *Jaques Wimpheling*, *Bergellan*, & la *Vieille Chronique de Cologne*, vous répondront que *Strasbourg* fut la Ville de sa naissance; mais un vieux Registre, qui se trouve à *Strasbourg*, & *Pierre Schöffer* lui-même, à la fin des *Instruptions* imprimées en 1468, le disent de *Mayence*. Il en dit de même de toutes les questions suivantes: Si *Guttenberg* étoit Gentilhomme ou Orfèvre? Qui est-ce de *Guttenberg* ou de *Faust* qui fut *Gensfleisch*, & ceci fut-il le nom de Famille de l'un ou de l'autre? Qui est-ce de *Guttenberg* ou de *Faust*, qui fut le premier Inventeur de l'Imprimerie? Fut-ce *Guttenberg*, qui recourut à la Bourse de *Faust*, ou si ce fut *Faust* qui eut recours à celle de *Guttenberg*? *Pierre Schöffer* fut-il premièrement le Serviteur, & ensuite le Gendre de *Guttenberg*, ou de *Faust*? Qui est le *Jean Medinbach* ou *Meidenbach*, que certains Auteurs donnent pour associé en tiers avec *Faust* & *Guttenberg*? Sur tout cela les Auteurs se partagent; les uns disent blanc, les autres disent noir, & l'on ne fait à quoi s'en tenir. Les plus anciens Témoin ne parlent eux-mêmes que sur des Oui-dire. *Erasme*, né en 1467, & mort en 1537, n'allegue
autre

autre chose, non plus que *Polydore Virgile*. *Trithème*, qui est de tous celui qui parle du ton le plus ferme, assura qu'il tenoit toutes les particularités de sa narration de *Pierre Opilio*, ou *Schöffler* de *Gernsheim*, Gendre du premier Inventeur, nommé *Jean Guttenberg*, peut bien avoir été mal instruit par des gens qui fiers d'une découverte qui faisoit tant de bruit dans le monde, & dont l'Opinion générale leur attribuoit tout l'honneur, voulurent appuyer cette opinion par le silence profond qu'ils gardèrent sur l'Article de *Harlem*. Or qu'il y eut un peu de mauvaise manœuvre, dans leur fait là-dessus, c'est ce qui paroît par la déposition de *Jean Schöffler*, Fils de *Pierre*, qui dans le *Breviarium Historiæ Francorum*, imprimé en 1515, & dans le *Breviarium Ecclesiæ Mindensis*, imprimé en 1516, dit que *Jean Faust* avoit inventé l'Art, auquel *Pierre Schöffler* de *Gernsheim*, ajouta beaucoup de choses, à cause de quoi, le premier lui donna sa Fille, ce qui ne s'accorde point avec ce qu'en rapporte *Trithème*.

Mais, dit-on, d'où vient donc que les Ecrivains *Allemands*, *Italiens* & *François*, disent tous unanimement que les premiers Livres furent imprimés à *Mayence*, & que ce fut de-là que ce bel Art se répandit dans tous les autres Pays? *Mr. Seix* répond à cela, que ce que l'on dit n'est point vrai par rapport à l'*Angleterre*, qui tira de *Harlem* le secret de l'Imprimerie; que les autres Pays pourroient bien l'avoir tiré de *Mayence*, quoique *Mayence* elle-même l'eût tiré de *Harlem*; que les Exemplaires subsistans

22 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

du *Miroir*, &c. & les Morceaux nouvellement découverts du *Donat*, donnent un dementi formel à tous ces Ecrivains de l'*Allemagne*, de la *France*, & de l'*Italie*, & qu'enfin ces Ecrivains Etrangers ne sont pas si unanimes qu'on le prétend, puisque la *Chronique* de *Cologne*, *Marian-gelus Accursius*, de la Nation *Allemande*, & *Guichardin* de l'*Italienne* ont déposé pour *Harlem*.

Les prétensions de *Strasbourg* ne sont pas, à beaucoup près, si bien appuyées que celles de *Mayence*. Il suffit d'en produire les Preuves pour en sentir la foiblesse. Une *Vieille Chronique* dit qu'en 1440 *Jean Mentel*, aiant découvert l'Art de l'Imprimerie, en confia le secret à un Serviteur, nommé *Hans Gensfleisch*, qui trahit son Maître & s'entendit avec un homme riche, nommé *Jean Guttenberg*, de sorte qu'ils allèrent tous deux s'établir à *Mayence*, où *Gensfleisch* par une juste punition du Ciel perdit la vue. Une autre *Chronique* de la même Ville dit, que *Jean Mentel* aiant trouvé l'Art d'imprimer en 1440, son Gendre *Pierre Schöffer*, & *Martin Fluch*, fournirent aux dépenses; mais que *Jean Gensfleisch*, qui étoit au service de l'Inventeur, & qui en savoit le secret, s'enfuit à *Mayence*, sa Patrie, où aidé de *Guttenberg*, qui étoit riche, il perfectionna l'Art, & que *Mentel* en mourut de douleur. *Jérôme Gebwiler*, qui écrivoit vers la fin du XV. ou le commencement du XVI. (a) témoigne avoir vu un Ecrit qui disoit, que

(a) *Panegyris Carolina*, pag. 29. Ed. Strasb. A°. 1521.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 23

que *Jean Mentel* & *Henri Eckstein*, tous deux Bourgeois de *Strasbourg*, s'étoient associés pour ce secret, & un Livre, dans lequel *Mentel* avoit décrit les Outils & l'Encre dont il faisoit usage dans la Presse; ce Livre étant encore au tems de *Gebwiler*, dans la possession de *Jean Schott*, *Strasbourgeois*, petit-fils de *Mentel*, par sa fille, & Imprimeur, comme son Grand-Père. On ajoute enfin qu'en 1466 *Frédéric III.* ennoblit par Patente *Jean Mentel* & ses Descendans, à cause de cette découverte, & leur donna pour Armes un *Lion couronné*, & un *Casque*.

Mais outre que l'on ignore en quel tems ces *Chroniques* furent écrites, & qu'il n'y a point d'apparence que l'Infidélité de *Gensfleisch* ait fait mourir de chagrin *Mentel*, qui ne mourut qu'en 1478; le témoignage de *Gebwiler* est contredit par celui de *Jaques Wimpheling*, qui étant *Strasbourgeois* lui-même, dans son *Epitome Rerum Germanicarum*, imprimée à *Strasbourg* en 1502, attribue l'invention de l'Imprimerie à *Jean Guttenberg*, *Strasbourgeois* de naissance, à la vérité, mais transplanté à *Mayence*, & ne parle de *Mentel*, que pour dire qu'il exerçoit de son tems, cette profession à *Strasbourg*, & s'y étoit enrichi. Ajoutez à ceci, que *Sebastien Brandt*, contemporain de *Wimpheling*, & *Strasbourgeois* comme lui, parlant de cette découverte, l'attribue en général aux *Allemands*, & aux Habitans du *Rhin*, sans dire un mot en particulier ni de la Ville de sa naissance, ni de *Jean Mentel*. Remarquez enfin que le premier Livre que l'on ait jamais ouï-dire, qui soit sorti

des Presses de *Strasbourg*, est la Bible *Allemande* de l'an 1466. Pour ce qui concerne la Patente de *Frédéric*, on en parle bien, mais on ne l'a point encore produite.

Voilà donc le Procès instruit; les Pièces produites, les raisons alléguées. Qu'il me soit permis d'en tirer la Conclusion qui me paroît la plus naturelle. Les Titres de *Strasbourg* sont visiblement défectueux; ceux de *Mayence* ne sont pas clairs, en ce qui regarde les Personnes, leur nom, & leurs qualités n'étant pas les mêmes dans les Auteurs qui semblent en parler avec le plus de connoissance de cause. Cette incertitude, cette confusion même, n'empêche pourtant point qu'il ne soit très sûr & très évident que *Mayence* n'a pas été la première Ville du monde, où l'on ait imprimé avec des Caractères fondus & mobiles, à moins que le *Miroir* &c. & les Morceaux du *Donat* récemment découverts, imprimés à *Harlem*, ne l'aient été avec des Caractères semblables. Ainsi tout se réduit à cette seule question de fait; savoir, si le *Miroir* &c. & le *Donat*, imprimés par *Coster*, furent taillés dans le Bois, ou faits avec des Lettres de fonte? Mr. *Seiz* qui soutient le dernier, est entré, là-dessus, dans un détail qui persuade. La différence des deux Editions *Hollandoises*; celle qui se remarque entre les Lettres des Figures, & celles des colonnes; des Lettres plus hautes ou plus basses que les autres; des mots inégalement séparés; une ligne renversée; & d'autres choses semblables indiquent une impression tout-à-fait la même qu'elle est aujourd'hui. Au rapport de *Chevillier*,

Juillet, Août & Septembre, 1741. 25

un Graveur, un Fondeur, & un Imprimeur de Paris en portèrent ce jugement. Des gens du Métier en doivent être crus, préférablement à tout autre, dans une chose où ils n'ont aucun intérêt qui les oblige à prévariquer. Il est indubitable aussi que l'on dut savoir en *Angleterre*, entre 1450 & 1460, qu'il y avoit des Presses à *Harlem*, puisque ce fut là qu'on envoya débaucher un Ouvrier que l'on transporta à *Oxford*. Il est néanmoins surprenant, je l'avoue, que *Coster*, que l'on prétend n'être mort qu'en 1467. ou n'ait rien imprimé depuis l'*Alexandri Magni Historia* que Mr. *Seiz* lui attribue, en l'assignant à l'an 1450, ou que tout ce qu'il imprima dans la suite soit péri, jusque dans la mémoire des hommes, & qu'il n'en reste pas le moindre vestige, ni dans les Bibliothèques, ni dans la Tradition. Mais aussi comme ce que *Coster* ne fit point depuis l'an 1450, ne détruit en aucune manière, l'existence de ce qu'il avoit fait auparavant, je croirois volontiers que cette Objection n'est en son tout, qu'une difficulté de plus ajoutée à tant d'autres, qui nous restent encore sur l'Origine de l'Imprimerie, & sur lesquelles peut-être nous n'aurons jamais d'entiers éclaircissements.

Il n'a pas tenu pourtant à Mr. *Seiz* que l'Histoire n'en soit entièrement débrouillée. Car il nous donne une suite Chronologique de tous les Evénemens qui y appartiennent, depuis l'an 1428. que *Coster* se promenant dans le Bois de *Harlem*, y grava la Branche de Hêtre, jusqu'à l'an 1466, que *Mentel* imprima sa Bible *Allemande* à *Strasbourg*,

26. BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

bourg, & il y a disposé ces Evénemens de la manière qu'il a conçue la plus propre à concilier, ou à expliquer les Auteurs qui en parlent.

Dans le même esprit, il nous donne, après cela l'ordre Chronologique de l'Etablissement de l'Imprimerie dans les divers endroits de la Terre, en commençant par les Pays, & par les Villes de l'*Europe*. On a déjà vu que ce fut vers l'an 1459 ou 1460, que les *Anglois* débauchèrent *Corfelis* de *Harlem*. Mr. *Seix* croit aussi que vers le même tems l'Art fut porté à *Venise*, par un *Hollandois*, qui y alla par Mer, & que ce *Hollandois* fut *Nicolas Jenson* ou *Jansoon*, surnommé *Gallicus*, ou le *François*, parce qu'il étoit sujet de la Maison de *Bourgogne*, sortie de celle de *France*. Ce qu'il y a de sûr par l'Histoire, ou par les Dates des Editions, c'est que l'Imprimerie s'est établie à *Rome* en 1465; à *Paris* en 1464; à *Gouda* en 1472; à *Barcelone* en 1473; à *Bude* en 1473; à *Turin* en 1474; à *Rostock*, environ le même tems; à *Bâle* en 1470; à *Genes* en 1474; à *Cassel* 1475; *Bruxelles* 1476. *Delft* 1477; *Palerme* la même année; de même que *Modène*. *Genève* 1478. *Nimègue* 1479. *Vienne* 1481. *Leignitz*, la même année. *Sarragoffe* 1482. *Stockholm* 1483. *Berlin* 1484. *Constantinople* 1488. *Bohème* 1489. *Lisbonne* la même année. *Madrid* 1491. *Copenhague* 1493. *Engaddi*, vers l'an 1499. *Cracovie* 1500. *Moscou* 1560. Cet Etablissement formé par le Czar *Iwan Wasilowitz*, avec l'approbation du Patriarche, fut interrompu pendant les troubles, que causèrent les faux *Démétrius* dans l'Empire, mais
il

il a été rétabli, dans la Russie, par le grand Czar Pierre I. A *Baskia*, on transporta une Presse en 1668; une autre à *Tranquebar* en 1712. On forma le dessein d'en établir une en *Turquie* l'an 1728. Le Grand Vizir d'alors en conçut lui-même, & en avança fort le projet. Mr. *Seiz*, qui est entré dans un détail des Villes plus grand que je ne l'ai fait, examine ensuite les avantages que le Genre Humain a tirés de l'Invention de l'Imprimerie, & finit par la comparaison des biens & des maux qu'elle a faits. Mais comme les personnes qui sont au fait de ces sortes de choses, peuvent à peu près deviner ce qu'il dit, & que cet Article est déjà d'une longueur peu agréable dans un Journal Littéraire, on ne trouvera pas mauvais que je le termine ici, en remerciant l'Auteur des grandes lumières qu'il a répandues sur un sujet qui est si curieux par lui-même, qu'il n'y a point d'honnête homme qui n'y prenne, ou qui n'y doive prendre intérêt.

Je ne saurois pourtant perdre de vue cet Ouvrage, sans en traduire la Conclusion. Mr. *Seiz* s'y propose le plaisir de ses Lecteurs: il est juste que je donne aussi quelque attention à celui des miens. On va voir ce que c'est.

„ Pour donner à mes Lecteurs quelque chose, qui les divertisse, dit-il, je vai leur proposer une Enigme.

„ *Faire un Livre, qui ne soit ni écrit à la main, ni imprimé, dont les Lettres & les mots ne soient d'aucune manière visible, & que cependant on puisse voir & lire.*

E X P L I C A T I O N.

„ Au rapport de (a) *Sanderus*, on a vu en
 „ 1640. dans le Cabinet du Prince de *Lingen*,
 „ un Livre intitulé : *Liber Passionis Domini*
 „ *Nostri Jesu Christi, cum Figuris, & Characteri-*
 „ *bus ex nulla materia compositis*, 8vo. C'est-
 „ à-dire: *Livre de la Passion de Notre Seigneur*
 „ *Jésus-Christ, avec des Figures & des Caractè-*
 „ *res, qui ne sont d'aucune matière.* Les Feuil-
 „ les de ce Livre étoient de Parchemin, sur le-
 „ quel on avoit découpé, avec la pointe d'un
 „ Canif, tous les traits des Lettres que l'on a
 „ coutume d'écrire ou d'imprimer sur le Papier,
 „ de sorte qu'en mettant entre les Feuilles, un
 „ Papier noir, ou de quelque autre Couleur,
 „ ou bien en les regardant par le revers au grand
 „ jour, tous les mots pouvoient en être claire-
 „ ment lus. L'Empereur *Rodolphe* offrit onze
 „ mille Ducats pour cette curiosité.

„ La possibilité de la chose paroît d'elle-
 „ même; & quoiqu'il y ait fallu une Adresse,
 „ & une Patience que l'on a bien de la peine à
 „ concevoir, le récit n'est pourtant pas incroia-
 „ ble. Quoiqu'il en soit, voilà l'explication de
 „ l'Enigme. On en trouvera la Relation dans
 „ (b) *l'Histoire de l'Imprimerie*, qui a paru à la
 „ Haye cette année 1740.

(a) *Bibl. Bel. MSta. Part. II. pag. 1. Ed. Lille 1644.*
 (b) *Pag. 9.*

ARTICLE II.

SYLLOGE altera Scriptorum qui de LINGUÆ GRÆCÆ vera & recta Pronuntiatione Commentarios reliquerunt; Videlicet, DESIDERII ERASMI, STEPHANI VINTONIENSIS Episcopi, Cantabrigienſis Academiae Cancellarii, JOANNIS CHECI, THOMÆ SMITH, GREGORII MARTINI, & ERASMI SCHMIDT. Quibus accedit Libellus rarissimus GUILLIELMI POSTELLI De PHœNICUM Literis, seu de Prisco Latine & Græcæ Linguae Charactero, ejusque origine & usu. Edidit SIGEBERTUS HAVERCAMPUS.

C'est-à-dire:

RECUEIL de Traitez de divers Auteurs sur la véritable Prononciation de la LANGUE GRÉQUE. Tome Second, qui contient ce qu'ont écrit là-dessus, ERASME; ETIENNE GARDINER, Evêque de Winchester, & Chancelier de l'Université de Cambridge; THOMAS SMITH; GREGOIRE MARTIN; & ERASME SCHMIDT; A quoi on a joint un petit Livre très-rare de GUILLAUME POSTEL, sur les Lettres des PHÉNICIENS, ou sur l'ancien Caractère des Langues Gréque & Latine &c. Le tout publié par Mr. HAVERCAMP. In 8. pagg. 726. sans la Préface

& l'Index. A Leide, chez Gerard Potvliet,
1740.

ON a parlé, dans le Tome XVIII. de cette (a) *Bibliothèque*, du Premier Volume de la Collection, que Mr. HAVERCAMP se proposoit de nous donner, des *Traitez de divers Auteurs sur la véritable Prononciation de la Langue GREQUE*. Il fut obligé alors d'en demeurer là, parce que, la plupart des *Ecrits* qui entroient dans son plan étant fort rares, il n'avoit pu encore en recouvrer quelques-uns. Ses recherches ont été depuis plus heureuses, & par lui-même, ou avec le secours de ses Amis, il a été en état de rassembler dans ce Second Volume les autres Pièces qui lui ont paru les plus utiles, & mériter le plus d'être imprimées.

I. CELLES dont le Premier Volume est composé, sont toutes de Savans qui ont voulu rétablir, contre l'usage conforme à celui des Grecs Modernes, la manière de prononcer, par exemple, α, comme un e ouvert, & non comme un i; β, comme un b, & non comme un v consonne, ou comme une f, &c. ENASME fut le premier qui entreprit cette réformation. Il publia là-dessus à Bâle, en 1528. un Ouvrage, écrit en forme de Dialogue & d'une manière très-agréable, sous ce titre; *De vera Latini Græque Sermone Pronunciatione Dialogus*. Il ne put venir à bout de déraciner une coutume si invétérée; & on dir qu'il s'y conforma toujours lui-même.

(a) *Part. II. Article VI.*

Juillet, Août & Septembre, 1741. 31

lui-même en lisant ou parlant Grec. Cependant il a l'honneur d'avoir montré le chemin, à ceux qui, aiant depuis défendu la même cause, ont fait enfin prévaloir en un grand nombre d'endroits la Prononciation qu'ils tiennent pour être celle des tems les plus anciens. Par cette raison Mr. *Havercamp* a cru ne devoir pas omettre, dans son Recueil, le *Traité d'Erasmus*, quoique d'ailleurs, dit-il, assez aisé à trouver. Je ne sai, (a) s'il a été imprimé à part plusieurs fois. Le nouvel Editeur ne nous apprend point, quelle Edition il a suivie. Mais il auroit bien fait d'imiter celle qui se trouve (b) dans la dernière de toutes les Oeuvres d'*Erasmus*, en deux choses qui sont assez importantes : l'une est, qu'on y a mis en caractère Italique les Passages citez, & certains mots, selon l'usage établi aujourd'hui depuis longtems, & que l'on ne sauroit nier être fort commode & fort utile: l'autre est, qu'on voit à la marge de cette Edition, les mots *Flemands, Anglois, Allemands, François*, dont *Erasmus* marque la prononciation, mais en exprimant seulement ce qu'ils signifient en Latin; de sorte qu'un Lecteur, à moins qu'il n'entende toutes ces Langues, ne sauroit souvent rien comprendre à ce que dit l'Auteur, & peut même être embarrassé en matière des mots d'une Langue qu'il entend, parce qu'elle a quelquefois plus d'un

(a) On le rimprima à *Cologne*, en 1529. joint au petit *Traité de CERATINUS*, à ce que dit BAILLET, *Yngem. des Sav.* Tom. II. pag. 153. Ed. in quarto d'*Amsterdam*.

(b) Dans le I. Tome.

d'un mot qui signifie la même chose, sans aucune conformité à l'égard de la prononciation. En jettant les yeux par hazard sur une page de cette Edition de Mr. *Havercamp*, j'y ai aussi aperçu un nom propre, que les Imprimeurs ont défiguré : (a) *GEORGIO HIERONYMO*, qui se *Spartanum predicabat &c.* L'Edition de *Leide* porte (b) *Georgio Hermonymo*; & c'est ainsi que s'appelloit le Savant Grec, dont *Erasme* parle. Si quelcun en doutoit, il n'auroit qu'à lire la Dissertation de *LEON ALLATIUS* (c) *De Georgijs, & eorum scriptis*, où l'on trouve diverses particularitez sur la Vie de ce *George Hermonyme*, entre autres qu'il enseigna la Langue Gréque à *Paris*, comme le dit *Erasme*, & qu'il étoit de *Sparte*.

II. DEUX Savans Anglois, l'un & l'autre Professeurs dans l'Université de *Cambridge*, *JEAN CHEKE* & *THOMAS SMITH*, travaillèrent après *ERASME*, mais avec de plus grands efforts, à corriger la Prononciation commune; de sorte que; malgré les oppositions qu'ils trouvèrent, ils furent cause que l'autre manière de prononcer s'introduisit bien-tôt en *Angleterre*. Voici l'histoire que (d) *Smith* donne, de la manière dont *Cheke* & lui vinrent à se désabuser eux-mêmes, & comment ils s'y prirent pour tâcher de désabuser les autres. En (e) l'Année 1534- ou 1535.

(a) Pag. 72. (b) Tom. I. Opp. col. 933.

(c) Pag. 137, 138. in Tom. XII. *Scriptor. Hist. Byzantin.* Edit. *Venet.*

(d) Pag. 557, & seqq.

(e) Il y a, dit-il, plus de sept ans. Or la Lettre est datée du 12 Août 1542.

ou 1535. ces deux Amis s'entretenoient ensemble sur la confusion & la difficulté que causoient, dans la Prononciation du Grec, tant de Lettres & de Diphthongues, qui n'avoient qu'un même son. Ils résolurent de faire des recherches dans les Auteurs de l'Antiquité, pour voir s'ils n'y trouveroient pas de quò remédier à un tel embarras: car ils n'avoient point encore vu, dit-il, ni *Denys*, ni le Dialogue d'*Erasme*. *Denys*, dont il parle là, est DENYS d'*Halicarnasse*; & ce qu'il dit se rapporte à un Traité (a) de ce Rhéteur, où le son des Voyelles de l'Alphabet Grec est marqué par la manière dont les organes se meuvent dans la prononciation de chacune: d'où MOLIERE a peut-être pris la plaisante idée d'une leçon qu'il fait faire par un Philosophe à son *Bourgeois Gentilhomme*. *Cbeke* & *Smith* ne pouvoient d'abord convenir de rien entre eux, surtout à l'égard de l'*η*, & de l'*υ*. Peu de tems après, le Livre d'*Erasme* leur tomba entre les mains, aussi-bien que le Poëme Latin de *TRENTIANUS MAURUS* (b), ancien Grammairien,

(a) *De Composit. Verbor.* Cap. 14. pag. 21, 22. Tom. II. Ed. Hudson. Le passage est cité par *Smith* plus haut, pag. 536, 537, 542. mais sans indiquer le Titre du Traité, qui alors n'avoit encore été imprimé qu'à Venise, en 1508. chez *Ado Manuce*, dans la Collection des anciens Rhéteurs Grecs.

(b) *Smith* en cite ailleurs (pag. 539.) un endroit, où ce Grammairien dit, que l'*η* & l'*υ* ne diffèrent point pour la prononciation, mais en ce que l'un est bref, l'autre long, de même que l'*ο*, & l'*ω*: *Temporum momenta distans, non soni nativitas*, pag. 2392. Ed. Putsch.

rien, qui traite des Lettres, des Syllabes, de la mesure des Vers, &c. Alors ils corrigèrent en leur particulier beaucoup de choses dans la Prononciation vulgaire : mais ils n'osèrent encore communiquer leurs découvertes qu'à leurs Amis les plus intimes. Après s'être eux-mêmes assez accoutumés à l'autre manière de prononcer, dont ils éprouvoient de plus en plus la douceur & la commodité ; ils résolurent de tenter quelque chose, pour la produire en public, & convinrent que lui, *Smith*, commenceroit. Il faisoit, depuis trois ans, des Leçons sur les Livres d'ARISTOTE *de la République*. En lisant le Texte Grec, il laissa de tems en tems échapper quelques mots, prononcez selon la nouvelle manière qu'il se proposoit d'introduire ; afin de le faire promptement, s'il voyoit qu'elle fût bien reçue ; sinon, de renvoyer la chose plus loin. D'abord on ne prit pas garde aux changemens de son ; mais, quand il y fut revenu souvent, quoique le faisant comme sans y penser, on commença à prêter l'oreille, & à soupçonner qu'il y avoit du dessein. Quelques Auditeurs, de ceux qui étoient les plus familiers, vinrent chez *Smith* lui dire ce qu'ils avoient remarqué. Il ne leur dissimula point, qu'il méditoit quelque chose, mais il dit, que cela n'étoit pas encore tout-à-fait bien digéré. Ils le prièrent de leur découvrir son secret ; & il le leur promit. Le bruit s'en étant répandu, d'autres en beaucoup plus grand nombre voulurent savoir ce que c'étoit. Il leur expliqua peu-à-peu la manière & les fondemens de sa nouvelle Prononciation. La plu-

part

part allèrent consulter là-dessus *Cheke*, & autres Savans qu'ils croioient capables d'en juger. On s'imagine bien, que *Cheke* ne manqua pas d'approuver ce qui se faisoit de concert avec lui. Les sentimens furent partagez entre les autres. En ce même tems *Smith* expliquoit l'*Odyssée* d'HOMÈRE, dans des Leçons particulières. Il commença alors à employer & établir plus ouvertement sa manière de prononcer. *Cheke* en usa de même chez lui. L'hiver suivant, on expliqua, en suivant cette prononciation, le *Plutus* d'ARISTOPHANE, & ensuite divers autres Auteurs Grecs. Aucun de ceux qui enseignoient alors cette Langue, & qui passoient pour savans, ne s'y opposa. Il y eut même un Professeur en Théologie, nommé *Jean Redman*, qui, toutes les fois qu'il citoit quelque Texte Grec, suivoit la Prononciation corrigée. Quatre ans se passèrent ainsi, sans que personne osât la combattre publiquement; & elle fut adoptée de tous ceux qui étoient en quelque estime de capacité. *Smith* (a) étant depuis allé voyager en France & en Italie, le Roi donna (b) à *Cheke* la Chaire de Professeur en Grec. Dès l'entrée de ses fonctions, le nouveau Professeur traita, pendant six leçons de suite, de la Prononciation nouvellement introduite. Il s'éleva alors un certain (c) *Radcliff*, qui, poussé par d'autres, aussi igno-

(a) Ce fut en 1539. comme on le dit dans le Dictionnaire de MORERI.

b. En 1540. Voyez l'Article de *Cheke*, dans les Mémoires du P. N. CÉRON, Tom. XI pag 24.

(c) C'est ainsi que l'appellent toujours *Cheke*, & *Gardiner*.

ignorans, dit-on, que lui, se mit sur les rangs pour disputer en public contre cette Prononcia-tion. Mais il fut sifflé par les Ecoliers, & par une grande foule de gens, qui étoient venus l'en-tendre, connoissant le personnage, & s'atten-dant bien qu'il sortiroit de-là plein de confusion. Tout fut ensuite tranquille, jusqu'à ce qu'E-TIENNE GARDINER, Evêque de *Winchester*, étant devenu Chancelier de l'Université, vou-lut arrêter les progrès d'un usage, qu'il regardoit comme une innovation de grande conséquence. Poussé d'ailleurs par les ennemis de *Cheke*, il donna un Edit, pour proscrire cette Prononcia-tion, sous de rigoureuses peines; menaçant d'ex-pulsion ceux qui étoient Membres du Sénat A-cadémique; les Candidats, d'exclusion de tout grade; les Ecoliers, d'être raiez de la matricule, &c. C'est quelque chose de plaisant, de voir comment ce Prélat prend le ton de Législateur, sur une chose qu'il reconnoît lui-même être une bagatelle : (a) *Si quis autem, quod abominor, secus fecerit, & de sonis, (re sane, si ipsam spec-tes, levicula : si contentionis inde natae indignita-tem, non ferenda :) controversiam publicè move-rit, &c.* Cet Edit est daté du 16 Mai 1542. *Cheke* ne demeura pas muet. Il disputa vigou-reusement avec l'Evêque, qui, se piquant de savoir, & n'en manquant pas, quoique la Lit-térature

diner. Ici le nom est écrit *Ratcliff*, apparemment par une faute d'impression, pour *Ratcliff*, dont la pronon-ciation approche de *Radcliff*.

(a) Pag. 207. de ce Volume, où l'Edit commence à la page 205.

térature Gréque ne fût pas son fort, tâcha de justifier la Prononciation vulgaire contre les raisons & les objections de *Cbeke*, & déploya là-dessus en vain toute son éloquence. Il y eut réplique & duplique. Pendant cette dispute, *Smith* revint de ses voïages. Quoiqu'il eût été alors établi Professeur en Droit, & qu'ainsi il ne fût plus intéressé à la manière de prononcer le Grec; il ne voulut pas abandonner la défense d'une cause, qui, pour l'origine, lui étoit commune avec son Ami. Après avoir conféré là-dessus en particulier avec l'Evêque de *Winchester*, il lui écrivit une longue (a) Lettre, où il exposa avec force toutes les raisons de justification, & sur la conduite que *Cbeke* & lui avoient tenue, & sur le fond de la matière dont il s'agissoit. Aucune de ces Pièces ne fut pourtant imprimée que plusieurs années après, & hors de l'Angleterre. *Cbeke* étant allé en (b) *Italie*, & passant à *Bâle*, fit voir l'original des Sept Lettres écrites entre *Gardiner* & lui, à *Cælius Secundus Curion*. Celui-ci le pria de les lui laisser, pour les lire à loisir; & les fit imprimer là, avec l'Edit du Chancelier, sans en avoir demandé permission à *Cbeke*, comme il le dit dans son Épître Dédicatoire à un autre Anglois. Le Livre parut en 1555. Mais l'Ouvrage de *Smith* ne fut imprimé qu'en 1568. chez *Robert Etienne*; c'est-à-dire, à *Paris*, chez le Fils du pré-

(a) Elle est datée du 12 Août 1542.

(b) Ce fut en 1554. sous le règne de *Maris*. Voyez *NICERON*, *ubi sup.* pag. 27.

premier Libraire de ce nom. Le titre de la Dispute entre *Cheke* & l'Evêque, est ainsi rapporté par Mr. MAITTAIRE, dans ses (a) *Annales Typographici*: JOANNIS CHEKI Angli de pronuntiatione Græcæ potissimum linguæ Disputationes cum STEPHANO Wintoniensi Episcopo, septem Epistolis contrariis comprehensæ: per Nicolaum Episcopium juniorem. 8. Mr. Havercamp y ajoute de son chef cet Eloge: *magna quadam & elegantia, & eruditione refertæ*. Mais il n'a rien changé au titre de la Pièce de Smith, qui est: *De recta & emendata Linguae Græcæ pronuntiatione*, THOMÆ SMITHI (b) Angli, tunc in Academia Cantabrigiensi publici prælectoris, ad Wintoniensem Episcopum Epistola: ex officina Roberti Stephani.

III. Ces Pièces, qui font la plus grande partie du Volume, dont il s'agit, sont suivies de deux, l'une & l'autre en faveur de la Prononciation conforme à l'usage des Grecs modernes. La première est: GREGORIUS MARTINUS ad Adolphum Mekerchum de Græcarum literarum pronuntiatione. Celle-ci, qui est fort courte, fut publiée en 1712. à Oxford, (c) jointe à MOERIS Atticista; sur le Manuscrit conservé dans la Bibliothèque de JEAN SELDEN. On peut juger, combien long tems elle avoit demeuré cachée dans la poussière des Cabinets, puis qu'elle

(a) Tom. III. pag. 669.

(b) Il y a dans les Annales de MAITTAIRE pag. 745. Anglici. C'est apparemment une faute d'impression.

(c) L'Editeur ne se nomme pas; & Mr. Havercamp n'en dit rien. On fait, que c'est feu Mr. HUDSON.

qu'elle fut composée du tems de MEKERCKE, pour refuter le Livre de ce Savant, qui avoit été imprimé à *Bruges* ou à *Anvers* en 1576. & que l'on trouve dans le premier Volume de cette Collection. Mr. *Havercamp* ayant mis là une Vie de *Mekercke*, tirée de la *Bibliothèque Belgique* de VALERE ANDRE', nous apprend qu'il a trouvé depuis bien d'autres particularitez dans l'*Histoire des Pais-Bas*, écrite en Flamand par PIERRE BORR; sur-tout que la raison pour-quoi *Mekercke* se retira en *Angleterre*, où il mourut trois ou quatre ans après, ce fut qu'il avoit été un des principaux qui trempèrent dans la conspiration du Comte de *Leicester*; de sorte que, s'il eût été pris, il auroit été un des premiers punis. A l'égard de JACQUES CERATINUS, dont on a vu aussi un petit Traité dans le I. Volume, l'Editeur dit, qu'il a découvert, que ce Savant, selon la coutume de ces tems-là, prit le nom de *Ceratinus*, parce qu'il étoit natif de *Horn* en *Nord-Hollande*. C'est ce que Mr. *Havercamp* auroit pu savoir il y a long tems, s'il eût jetté les yeux sur le *Dictionnaire* de BAYLE, ou consulté, au sujet de *Ceratinus*, la *Bibliothèque Belgique*, d'où il emprunta l'article de *Mekercke*.

IV. L'AUTRE Pièce, & la dernière de ce Recueil, est d'ERASME SCHMIDT, & intitulée: ERASMI SCHMIDT, Græc. L. & Mathematic. Profess. *Witebergens.* Discursus de Pronuntiatione Græca antiqua, contra νέκρον. Voici ce qu'en dit Mr. *Havercamp*, & qu'il est bon de rapporter, parce qu'il y a quelque chose d'in-

explicable pour ceux qui viendront à lire cette nouvelle Edition , sans en avoir vu d'autre : IS [Erasmus Schmidt] in Academia Witebergensi Græcæ Linguae & Mathematices Professor exstitit, pluribusque scriptis in Republica Literaria notus, præcipue contra illos, qui pro emendanda Græcæ Linguae Pronuntiatione sudarant, ingenium acuit; crediditque fucum olim Erasmo fuisse factum per Beatum Rhenanum, qui, ementita fabula de adventu quorundam Græcorum, virorum doctissimorum, qui Parisiis emendationi modo Græcam pronunciarent linguam, ansam Erasmo, novatori, & nimis credulo, dederit scribendi illius Dialogi, qui primum in hac Collectione locum obtinet. Fides narratiuncula ejusmodi nititur testimonio cujusdam Henrici Coracopetrei Cuccensis (Henric Ravensberg van Cuik) quod penes se, scriptum Neomagi, habuit Jo. Ger. Vossius, atque post Præfationem Erasmi Smidt, in Addendis recensuit JOH. MICHAEL LANGIUS, &c. L'Editeur nous donne ici *Erasme Schmidt* pour Auteur de la *Préface*, qui paroît à la tête de son Edition; & il lui attribue d'avoir ajouté foi à un conte que l'on a fait au sujet d'*Erasme*; de quoi je dirai quelque chose plus bas. Qu'on lise cette *Préface*: on verra que celui qui y parle, dit, Qu'il y a plus de cent ans, qu'*Erasme Schmidt*, donnant une Edition fort augmentée du petit Ouvrage très-utile de CYRILLE, ou, comme d'autres veulent, de JEAN PHILOPONUS, sur la différence des Mots Grecs, selon l'accent, l'esprit, le genre, &c. y joignit un *Discours sur la Prononciation ancienne de la Langue Gré-*

Gréque, contre la nouvelle : Que cette Pièce étant heureusement tombée depuis peu entre ses mains (de lui qui parle) il a cru faire plaisir aux Etudiants, en la rendant plus commune par la rimpression : Que cependant il n'a pas voulu ajouter une Préface de sa façon à un Ouvrage d'autrui, mais qu'il demande permission à Mr. JEAN MICHEL LANGIUS d'emprunter de lui, pour tenir lieu de Préface, ce qu'il a dit dans une *Addition* au § 13. de sa Dissertation Philologique *De differentia Linguae Græcorum Veteris & Novæ sive Barbaro-Græcæ*; comme pouvant servir d'introduction très-convenable à la lecture du Discours de *Schmidt*. Après quoi suit cet *Addenda*, qui ne contient presque qu'un long passage des *Orationes Apologeticae*, &c. de *Jean Rodolphe Wetstein*, imprimées en 1686. à Bâle; où est rapporté, d'après JEAN GERARD VOSSIUS, le conte au sujet d'*Erasme*. Si on lit ensuite le *Discours* de *Schmidt*, on n'y trouvera pas un seul mot sur ce conte. Et comment pourroit-il en avoir parlé, puis que, comme il paroît par le passage de *Wetstein* cité dans les *Addenda* de *Langius*, on n'en a d'autre garant, qu'un papier, sur la foi duquel *Vossius* le débita dans son (a) *Aristarque*, imprimé vingt ans après la publication du Traité de *Schmidt*? Voici l'explication de l'énigme. Mr. ROSSAL, Professeur

(a) *Lib. I. Cap. 28.* La première Edition de cet Ouvrage, qui n'étoit intitulé que *De Arte Grammatica*, &c. parut en 1635. Et *Schmidt* avoit publié son *Discours* en 1615.

fesseur à *Groningue*, y publia en 1717. un Ouvrage intitulé: *Observatio de Christo per errorem in Chrestum commutato*: & il se servit de cette occasion pour faire rimprimer le *Discours* de *Schmidt*, dont l'Edition originale & unique étoit très-rare. Il le plaça à la fin de son Livre, avec un Titre particulier, qui porte: *Recusus ad Editionem quæ lucem vidit Witebergæ, Typis Richterianis, sumptibus Corvini, Anno Christiano M. DC. XV.* C'est sur cette nouvelle Edition, que Mr. *Havercamp* a fait imprimer la sienne: mais il n'a pas jugé à propos, on ne sait pourquoi, d'en rien dire. Mr. *Rossal* ne mit point son nom sur le titre de la *Préface*, parce que cela n'étoit nullement nécessaire. Le nouvel Editeur ou n'a pas lu cette *Préface*, ou aiant oublié de qui elle étoit, ne l'a point relue, en donnant pour copie aux Imprimeurs un exemplaire de l'Edition de *Groningue*. Ainsi n'y voyant pas le nom de Mr. *Rossal*, il a supposé qu'elle étoit de l'Auteur même; & s'est seulement souvenu, ou apperçu, qu'il étoit parlé dans les *Addenda* du petit conte au sujet d'*Erasme*. Puis, quand il composoit sa propre *Préface*, il n'a plus pensé à jeter les yeux sur l'autre dont il s'agit, qui est au devant du *Discursus* de *Schmidt*, dans l'Edition, qu'il avoit fait copier. Cela est assez surprenant: mais apparemment d'autres occupations plus importantes font que Mr. *Havercamp* ne donne pas beaucoup d'attention à celles où il soutient le simple personnage de Collecteur & d'Editeur de Pièces déjà imprimées. Car nous avons vu, que, dans le Pré-
mier

mier Volume de ce Recueil, il a inséré, sous le nom d'*Henri Etienne*, le *Philopappus Huralt-hospitaliorum*, Ouvrage qui est certainement, comme tout le montre, des Jeunes *Hurault de l'Hôpital*, Petits-Fils du Chancelier, & qu'ils composèrent, aidez des lumières du Savant *Pierre Gautier Chabot*.

Venons maintenant au conte, que l'on a fait, sur ce qui engagea *Erasme* à écrire son *Dialogue*. *Henri Glaréan*, dit-on, étant venu de *Paris* à *Louvain*, fut invité à dîner par *Erasme*, au Collège de *Busleyden*, où il demouroit alors. Pendant le repas, *Erasme* lui demanda, quelles nouvelles il apportoit de *Paris*. *Glaréan*, qui connoissoit *Erasme* pour être grand amateur de la nouveauté, & merveilleusement crédule, avoit préparé, pendant qu'il étoit en chemin, une nouvelle de son invention. Il dit donc, qu'il étoit venu à *Paris* quelques Savans, nez en *Grèce*, & d'une érudition prodigieuse, qui prononçoient leur Langue tout autrement qu'on ne faisoit dans ces pays-ci, disant *Beta*, au lieu de *Vita*; *Eta*, au-lieu d'*Ita*, &c. Le bon *Erasme*, donnant dans le panneau, composa peu de tems après son *Dialogue* sur la vraie Prononciation des Langues Gréque & Latine, afin de passer pour l'inventeur de cette Prononciation, & il voulut faire aussi-tôt imprimer sa Pièce à *Louvain*. Mais l'Imprimeur, *Pierre d'Alost*, à qui il l'offrit, ou refusant, ou n'étant pas de commodité de faire incessamment rouler la presse; l'Auteur, qui avoit une grande impatience de mettre au jour son Ouvrage, l'envoia à *Bâle*, où on le vit bien-

bien-tôt paroître chez *Froben*. Lorsqu'il eut ensuite découvert le tour que *Glaréan* lui avoit joué, il ne prononça jamais plus le Grec selon les règles qu'il avoit établies dans son Livre, & ne conseilla à aucun de ses Amis de suivre cette Prononciation. Il dressa même, pour l'usage de *Damien Goes*, Espagnol, une formule, entièrement conforme à la pratique commune & des Savans & des Ignorans. Tout cela est fondé sur le témoignage d'*Henri Ravensberg* de *Cuick*, dont *Vossius* publia un Mémoire, qui lui étoit tombé entre les mains, écrit de la main de ce Savant, en l'Année 1569. Là *Ravensberg* dit tenir le conte de (a) *M. Rutger Rascius*, Professeur en Langue Gréque, sous lequel il avoit étudié à *Louvain*; & qui, au tems que *Glaréan* fut invité par *Erasme*, étoit logé dans le Collège même de *Busleyden*, où il demeura, avec *Erasme*, deux ans, plus ou moins.

Vossius n'ose revoquer en doute la vérité du fait : il rejette seulement la conséquence qu'on en tire, pour prouver qu'*Erasme* se repentit d'avoir écrit son Livre, & reconnut qu'il avoit eu tort de combattre la Prononciation vulgaire. *Mr. Havercamp* laisse la question indécise. Pour moi, après avoir examiné le conte, avec ses circonstances, j'y trouve tout l'air d'une pure fable. Voici mes raisons.

I. *Gla-*

(a) Il est appelé simplement *Rutgerus Rascius*, sans le *M.* (*Marcus*) & dans les Lettres d'*Erasme*, où il y en a de *Rascius* même, & dans la *Bibliothèque Belgique* de VALERE ANDRÉ.

1. *Glarean* étoit allé de (a) *Bâle* à (b) *Paris* dès l'Année 1517. Cela paroît par une de ses Lettres, qui se trouve parmi (c) celles d'*Erasmus*. Et il ne revint de *Paris*, qu'au commencement de l'Année 1522. Car *Erasmus* écrivant de *Bâle* à *Nicolas de Wattenville*, Prévôt de la Cathédrale de *Berne*, le 7 Mars de cette Année, lui dit, (d) qu'il avoit eu dessein de l'aller voir chez lui, & qu'il auroit eu pour agréable compagnon de voiage *Henri Glarean*, qui enfin, ajoute-t-il, nous a été rendu par la *France*, & dont l'arrivée m'a causé tant de joie, qu'il me semble que je suis ressuscité, &c. Or je trouve, dans une autre Lettre d'*Erasmus*, l'époque du tems où il fut logé avec *Rutger Rescius*. Cette (e) Lettre est de l'Année 1519. Qu'on mette

pour

(a) Il demouroit depuis quelques années à *Bâle*, où il enseignoit les Belles-Lettres, & tenoit des pensionnaires. Voyez les Lettres d'ERASME, *Epist.* 217. col. 198. & *Epist.* 235. col. 232. *Edit. Cleric.*

(b) On lui avoit fait espérer à *Paris* un salaire de deux cens Ecus par an; comme il le dit à *Erasmus*, dans une Lettre du 5 Septembre 1516. *Epist.* 217. col. 198. Et il eut, l'année 1518. la place de *Faustus Androlin*; ainsi que *Budé* l'écrit à *Erasmus*, du 12 Avril de cette année. *Epist.* 310. col. 316. Voyez sur ce *Faustus Androlin*, le *Dict.* de BAYLE.

(c) *Appendix*, *Epist.* 158. col. 1620, 1621. Elle est datée de *Paris*, du 5 Août 1517.

(d) *Et contigerat lepidissimus vir vel dux, vel comes, pro vobitulo futurus, Henricus Glareanus, tandem nobis, id quod gaudeo, redditus à Galliis . . . Adventus Glareani nostri tantum alacritatis nobis attulit, ut mihi videar revivisse.* *Epist.* 617. col. 708.

(e) Datée de *Louvain*, du 1. Décembre. *Utinam eodem mensa* (dit-il, en parlant de *Rescius*) *& inter pocula quidvis garrimus*, &c. *Epist.* 480 col. 523. Ce *Rescius* fut casuite Imprimeur, sans cesser d'être Professeur. Voyez les *Annales Typogr.* de MAITTAIRE, Tom. II. pag. 63, & seq.

pour l'autre des deux années (a) ou la précédente, ou la suivante, *Glaréan* ne peut avoir été pendant tout ce tems-là à *Louvain*. Il ne peut non plus, depuis son retour de *Paris*, avoir vu *Erasme* à *Louvain*. Car *Erasme* avoit établi sa demeure à *Bâle* (b) depuis le commencement de l'Année 1522. un peu avant que *Glaréan* y revînt de *Paris*. Et il est certain qu'*Erasme* ne retourna jamais plus à *Louvain*. Il demeura constamment à *Bâle*, depuis cette Année 1522. jusqu'en 1529. & fit seulement quelque petit voiage à *Constance*, & à *Besançon*. Toutes les Lettres d'*Erasme* de ces huit années, avant le 21 Avril de 1529. sont datées de *Bâle*. Et les Histoires de Suisse (c) nous ont conservé les Vers suivans, qu'il fit, pour dire adieu à cette Ville, dont il ne sortoit qu'à contre-cœur :

*Jam Basilea vale, qua non urbs altera MULTIS
ANNIS exhibuit gratius hospitium.*

*Hinc precor omnia læta tibi; simul illud, Erasmo
Hospes uti ne umquam tristior adveniat.*

Il revint à *Bâle*, vers la fin de 1535. & y mourut le 27 Juin de l'Année suivante.

2. De tout cela il paroît, combien il est faux qu'*Erasme* eût & composé, & publié son *Dialogue*,

(a) Il paroît par la *Bibliothèque Belgique* de VALERE ANDRÉ, que *Rescius* commença les fonctions de sa Profession en Langue Grèque le 1. Septembre 1518.

(b) Il y a trois Lettres, datées de *Bâle* du mois de Janvier 1522. & la première du 5. de ce mois.

(c) WURSTIS & K AUB. citez par Mr. RUCHAT, *Hist. de la Réformat. de Suisse*, Tom. II. pag. 368.

logue, pendant qu'il étoit à *Louvain*. Il ne faut d'ailleurs, pour se convaincre du contraire, que jeter les yeux sur l'Épître Dédicatoire, qui est datée de *Bâle*, 1528. Et on a une (a) Lettre d'*Erasmus*, datée aussi de *Bâle*, du 1. Février de cette Année, où, parlant d'une querelle qu'il avoit alors avec *Eppendorf*, qui étoit venu depuis peu porter contre lui des plaintes au Magistrat de *Bâle*, il dit ; que cela lui avoit été d'autant plus fâcheux, qu'il travailloit alors à composer ses deux petits Livres, de *Pronuntiatione*, & *Ciceronianus*, dont l'impression étoit même déjà commencée.

3. Il n'y avoit point en ce tems-là à *Louvain* d'Imprimeur nommé *Pierre d'Alost*, auquel *Erasmus* pût offrir son *Dialogue* à imprimer, comme porte le conte. Celui qui s'y trouvoit, désigné par le nom de sa patrie, s'appelloit *Théodoric Martin* ; (b) & il fut le premier Imprimeur qu'il y eut dans cette Ville, où il s'établit après avoir exercé le même métier dans sa patrie.

4. En voilà de reste, ce me semble, pour être fondé à dire, sur l'inventeur, quel qu'il soit, de tout ce conte (c) :

————— *Non sat commode*
Divisa sunt temporibus tibi, Dave, hæc —

Mais, à considérer la chose en elle-même, je ne vois aucune apparence que *Glaréan* eût voulu se

(a) *Append. Epist.* 346. col. 1734.

(b) Voyez MAITTAIRE, *Annal. Typogr.* Tom. II.

pag. 55.

(c) *TERENCE, Andr. Act. III. Scen. I. vers. 16, 17.*

se jouer ainsi d'*Erasme*, supposé qu'*Erasme* fût aussi crédule qu'on le représente. Ce Savant Suisse avoit recherché avec empressement son amitié; & *Erasme*, de son côté, témoigna toujours pour lui beaucoup de tendresse & d'estime, jusqu'à (a) la fin de sa vie. On voit même, qu'il l'avoit fortement recommandé, & avec de très-grands éloges, à ses (b) Amis de *Paris*. Et quand il quitta *Bâle* l'année après y avoir publié son *Dialogue*, pour se retirer à *Fribourg*, *Glaréan* l'y (c) suivit.

5. Enfin, *Erasme* n'avoit pas besoin d'une fourberie comme celle qu'on attribue à *Glaréan*, pour penser à écrire sur la Prononciation de la Langue Gréque. Il pouvoit avoir depuis long tems roulé cette matière dans son esprit, & formé ses idées sur des ouvertures que d'autres Savans avoient données. L'Auteur de la *Nouvelle Méthode Gréque*, qu'on appelle de *Port Roial* (d), dit, qu'*Antoine*, surnommé de *Nebrisse*, lieu de sa naissance dans l'*Andalousie*, & l'un des premiers qui travaillèrent au rétablissement des Belles-Lettres en *Espagne*, dès la fin du quinzième Siècle, tâcha d'y introduire la même Prononciation, qu'*Erasme* établit ensuite dans son Livre.

Je

(a) Voyez ce que dit *Glaréan*, dans une Lettre écrite de *Fribourg* à *Erasme*, qui étoit depuis peu retourné à *Bâle*, datée du 10 Septembre 1535. *Append. Epist.* 380. col. 1771.

(b) Voyez sur-tout la Lettre qu'il écrivoit à *Poncher*, Evêque de *Paris*, où il fait un éloge magnifique de *Glaréan*. Cette Lettre est datée d'*Anvers*, le 14. Février 1517. *Epist.* 235. col. 232, 233.

(c) *Epist.* 1105. col. 1288.

(d) *Préface*, pag. 24.

Je n'ai pas en main de quoi vérifier ce fait. Mais il est certain, que le fameux *Alde Manuce* avoit déjà reconnu les défauts de la Prononciation vulgaire, & indiqué en peu de mots celle qu'il falloit y substituer. J'ai sous mes yeux un petit Ecrit de quatre pages, intitulé: *De vitiata Vocalium ac Diphtongorum prolatione ALDI. PII MANUTII Romani; Avi Πάππου*: & mis tout à la fin de l'*Orthographia ratio*, &c. que son Petit-Fils, nommé aussi *Alde*, Fils de *Paul*, publia à *Venise*, en 1561. La manière dont le commencement (a) est tourné, montre que c'est un morceau détaché de quelque autre Ouvrage, qui peut-être avoit paru du vivant de l'Auteur; car le Petit-Fils ne dit rien, d'où l'on puisse inférer, qu'il le donne au Public pour la première fois. Mais, quand même cela seroit (auquel cas *Erasmus* ne sauroit avoir vu l'Ecrit) on sait, que, dans son voyage d'*Italie*, il logea quelque tems à *Venise* (b) chez *Alde Manuce*, qui imprima ses *Adages*, en 1508. Ainsi il est très-possible, que, dans la conversation avec ce savant hôte, il aît eu occasion d'apprendre son sentiment sur la manière de prononcer des anciens Grecs.

Pour

(a) *Hoc loco non videtur silentio prætereundum, quod de 'A' diphtongo hic scribitur his verbis, &c.* Suit un passage Grec, sans nom d'Auteur, & que WETSTEIN (*Orat. Apologeticæ* pag. 105.) dit être de CORINTHUS, *De Dialoëtis*; citant ici, & ailleurs le titre de ce petit Ecrit de cette manière: *Lib. de potestate literarum.*

(b) Voyez sa Vie, écrite par BEAT RHENANUS; & les Lettres d'*Erasmus*, col. 194. B. & 788. D.

Pour ce que l'on dit du repentir d'*Etasme*, après la découverte du prétendu tour que lui avoit joué *Glaréan*; les preuves, qu'on en allé-
gue, ne sont rien moins que concluantes. Car, supposé que, depuis même qu'il eût publié son *Dialogue*, il se soit conformé à l'usage reçu dans la prononciation du Grec, & ait conseillé à d'autres d'en user de même; ce fut, comme le remarque *Vossius*, ou parce qu'il étoit accoutumé dès l'enfance à cette manière de prononcer; ou parce qu'il desespéroit de pouvoir, par son exemple, venir à bout d'introduire l'autre qu'il jugeoit meilleure; ou parce qu'il croioit, qu'en matière de pareilles choses, on doit suivre la maxime, de penser comme les Sages, & de parler comme le Vulgaire. Je trouve, dans son *Dialogue*, quelque chose qui sert à confirmer cela. Car voici comment il fait parler (a) l'Interlocuteur, dans la bouche duquel il met ses propres pensées. (b) L'autre ayant demandé, si, en matière de Prononciation d'une Langue, il ne faut pas avoir quelque égard à l'usage moderne; „ Sans doute, répond-il, lorsqu'on le trouve bien fondé. Et même, si j'avois à dis-
courir dans une Ecole publique, il seroit ri-
dicule

(a) *Ulysses.*

(b) *L. R. Nihilne igitur potendum ab horum temperum consuetudine? U. R. Quidni, si quid habeat recti? Et si mihi disputandum esset in Scholis publicis, ineptus essem si nihil tribuerem ibi recepta consuetudini: Præstat enim balbutire cum balbis, quam & rideri, nec intelligi. Attamen hoc cedendum est consuetudini, ut Medicus cedit morbo, paulatim allevians, quando semel non potest tollere. Et nunc in scholis feruntur, quæ ante annos triginta fuissent explosæ, &c. pag. 172, 173. de cette Edition: col. 965. Edit. in fol.*

dicule à moi de ne pas donner quelque chose
à la coutume reçue. Car il vaut mieux bé-
gaier avec les bégues, que de se faire moquer
de soi, & de parler sans être entendu. Ce-
pendant, en cédant à la coutume, on doit
imiter les Médecins, qui, quand ils ne peu-
vent guérir tout d'un coup une maladie, se
contentent d'y remédier peu-à-peu. Ajour-
d'hui même on prononce certains mots dans
les Ecoles, d'une manière qui auroit été fif-
flée il y a trente ans, &c." Ajoutons, que
Gardiner, dans la dispute qu'il eut avec Choke,
nè tire point d'autre conséquence de ce qu'il té-
moigne avoir lui-même entendu Erasme pronon-
cer le Grec selon l'usage contraire à la Pronon-
ciation qu'il avoit établie dans son Livre. Eras-
me, dit-il, usoit ouvertement de sa liberté de
penser: mais il marquoit sa modestie, en se con-
formant dans la pratique aux sentimens com-
muns.(a). L'Evêque va jusqu'à appliquer ici la ma-
xime de (b) ST. PAUL: *Tout m'est permis, mais
tout n'est pas expédient*. Revenons à la Collec-
tion de l'Éditeur.

Il avoit promis d'y faire entrer deux autres Au-
teurs. L'un, que je ne connois point, est M.
SAMUEL GELHUIJUS *De veteri & vera Lin-
gue Græcæ pronunciatione*, où l'on trouve aussi
quelque chose, sur la Prononciation des Grecs
Mo-

(a) *Itaque suam in cognoscendo libertatem professus est,
& in actione modestiam conservavit.* Pag. 346.

(b) 1. Épître aux CORINTHIENS. Chap. VI. vers. 12.

Modernes. L'autre, JEAN (a) RODOLPHE WETSTEIN, dont les Harangues sur cette matière sont rassemblées en un Volume intitulé : *Pro Græca & genuina Linguae Græcæ Pronunciatione, contra novam atque a Viris Doctis passim propugnatam pronunciandi rationem Orationes Apologeticæ*, &c. Mais Mr. Havercamp a jugé depuis que l'Ouvrage du premier s'écarte trop du sujet de ce Recueil. Et l'autre est d'une telle grosseur, qu'il feroit lui seul un Volume aussi gros que celui-ci, imprimé de la même forme & du même caractère. D'ailleurs il se trouve assez aisément; & pour des Collections comme celle-ci, on doit sur tout chercher les Pièces un peu rares, ou que leur petitesse rend sujettes à le devenir. On ne nous dit rien d'une autre en ce genre, dont le nom de l'Auteur peut donner bonne opinion; c'est celle de JEAN KAYE, Savant Anglois, plus connu sous le nom de *Cajus*, qu'il prenoit en Latin, & qui se conserve encore dans celui d'un Collège (b) de l'Université de Cambridge. Son Ouvrage, qui parut à Londres en 1574. *in quarto*, a pour titre: *De pronunciatione Græcæ ac Latine Linguae, cum scriptione nova*. (c) Il fut rimprimé dans la même Ville en 1728. avec quelques autres de l'Auteur. Mais on fait que les Livres imprimez en Angleterre, sur-

(a) Autrefois Professeur à Bâle, premièrement en Eloquence, puis en Langue Gréque, & enfin en Théologie.

(b) Le Collège de *Gonville & Caius*. Voyez la Vie de celui-ci, dans les *Mémoires* du P. NICERON, Tom. XI, pag. 12, & suiv.

(c) NICERON, Tom. XX. pag. 7.

fur-tout ceux d'un certain genre, ne sont guères communs en deçà de la mer, & cessent bien-tôt de l'être dans l'Île même. Je vois encore cité (a) un Ouvrage; où l'on dit que l'Auteur défend la nouvelle Prononciation : *ANDREÆ HELVIGII Demonstratio Pronunciationis Linguae Graecae*. Il doit être peu connu, puisque Mr. *Havercamp* n'en parle pas non plus.

C'est à cause de la rareté principalement qu'il a donné place ici, *par surcroît*, au Traité du fameux *GUILLAUME POSTEL*; car il ne s'agit point là de la Prononciation des Langues Gréque & Latine, mais de l'origine de leurs Caractères: *De FOENICUM literis, seu de pristina Latina & Graecae Linguae Characteribus, ejusque antiquissima origine & usu ad Carolum Cardinalem & Principem Lotharingiae Commentatiuncula*. Le *P. NICERON*, qui donne le titre exactement sur l'Edition originale, y ajoute: *in qua ostenditur quomodo ex una Phoenicum Lingua & Latini & Graeci Characteres ortum ducant, ut hac ratione excitetur Christianismus ad primae Linguae mundi admirationem*. Effectivement *Postel* s'attache à faire voir, que la Langue Hébraïque est la première Langue du monde; que les *Caractères Samaritains* étoient ceux des anciens Hébreux, du tems de *Moïse*, & les mêmes que les *Phéniciens*; & que c'est des *Phéniciens* que sont venus les *Caractères Grecs & Latins*, puis les *François*, &c. On fait, que ces sortes de matiè-

res

(a) WETSTEIN. *Orat. Apologet.* pag. 72. 62. &c.

res ont été depuis traitées à fond par des Savans judicieux , qui n'étoient point sujets aux écarts d'une imagination déréglée , comme celle que tout le monde a reconnu dans les Ecrits de *Postel*. Mr. *Havercamp* dit , que celui-ci ne dément pas ce génie merveilleux , qui fournissoit toujours à l'Auteur quelque chose de singulier. Selon le P. SIMON (a), c'est *Postel*, qui nous a parlé le premier dans ces derniers tems , au moins un des premiers , des Samaritains , & de leur exemplaire du Pentateuque. Il nous a aussi fait connoître la Secte des Caraites parmi les Juifs. Du reste, il le traite de fou, mais dans les Ouvrages auquel il y a d'excellentes choses , parce qu'il n'avoit pas toujours son accès de folie. S'il n'avoit pas toujours des accès violens de folie, il en restoit toujours assez pour influer sur ses Ouvrages. On voit, parmi ce qu'il y a de bon dans celui-ci, bien des visions & du galimatias. Le même tour d'esprit régne dans une espèce d'Avant-propos , où *Postel* détaille trente-cinq raisons , sans compter, dit-il, une infinité d'autres qu'il omet, pourquoi il a écrit sur les Caractères des Phéniciens , & pourquoi il avoit auparavant écrit sur les Origines de la Gaule, ou de la France. Tout aboutit ici à montrer la grande prééminence de la Nation Gauloise ou Française , à qui il prédit (b) l'Empire du Monde entier,

(a) *Lettres Critiques*, Tom. I. Lett. XXIII. pag. 214. Ed. d'Amsterd. 1730.

(b) Comme il a fait dans plusieurs autres Ouvrages, dont le P. NICERON donne le titre, *Mémoires*, Tom. VIII. pag. 327, & suiv.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 15.

tier, comme ne pouvant que lui être infailliblement adjugé un jour par le consentement universel de tous les Peuples. Prophétie, dont aucun homme de bon-sens n'attendra ou ne craindra jamais l'accomplissement, sur des fondemens aussi frivoles, que ceux que *Postel* donne pour démontrez.

ARTICLE III.

NICOLAI CRAGII Annalium Libri VI. Quibus *Res Danicæ* ab Excessu Regis *Friderici I.* ac deinde a Gloriosissimo Rege CHRISTIANO III. gestæ ad Annum usque MDL. enarrantur: & STEPHANI JO. STEPHANII Libri Duo, quibus reliqua, &c.

C'est-à-dire:

HISTOIRE de DANNEMARK, depuis la mort de *Frideric I.* & sous le règne de son Successeur CHRISTIAN III. Par NICOLAS CRAGIUS, avec la Continuation de STEPHANIUS, &c. [Premier Extrait de l'*Histoire*. On a vu ceux de la Préface de l'Éditeur, dans la II. Partie du Tome XXV. de ce Journal; & dans la II. Part. du Tome suivant.]

COMME les *Annales* de CRAGIUS ne commencent qu'à l'Inter-règne, qui suivit la mort du Roi *Frideric I.* il faut prendre des autres

tres Pièces de ce Volume , de quoi remonter jusqu'à la naissance de CHRISTIAN III. pour donner une idée suffisante de sa Vie & de son Règne.

FRIDERIC, (a) Duc de *Holstein*, sorti de l'ancienne Maison des Comtes d'*Oldenbourg*, avoit épousé en premières nôces ANNE, Fille de JEAN, Margrave & Electeur de *Brandebourg*. C'est de cette Princesse qu'il eut CHRISTIAN, dont il s'agit, né le 12 d'Août de l'Année 1503. Après lui avoir donné une bonne éducation dans son enfance, il voulut le faire voyager en *Allemagne*, & pour cet effet il l'envoia d'abord en *Brandebourg*. Le Jeune Duc y demeura quelque tems, auprès de son Oncle JOACHIM I. Successeur de *Jean*. L'Electeur devant aller à la Diète de *Wormes*, tenue en 1521. pour examiner la Doctrine de *Luther*, y mena ce cher Neveu, qui, depuis qu'il étoit à sa Cour, avoit fait de grands progrès, dans l'étude & des Lettres, & de la Politique, & de la Guerre, & des Bonnes Mœurs. Un jour que *Christian* assistoit au Sermon d'un Moine gros & gras, qui prêchoit devant CHARLES-QUINT & les États de l'Empire, avec des gestes & des postures comiques; il s'aperçut que la corde de la ceinture du Prédicateur sortoit de tems en tems par une fente de la Chaire, pendant qu'il faisoit le plongeon; & il prit si bien ses mesures, qu'il fit un noeud à la corde, sans que personne s'en apperçût.

(a) J. THOM. *Ripensf.* Orat. Funebr. pag. 437, &
 1699. JOANNES SASSETID. *Epicidium*, &c. pag. 466, &
 1699.

Juillet, Août & Septembre, 1742. 57

gât. Le Moine aiant voulu se relever, & voiant ce qui l'en empêchoit, crut d'abord que c'étoit un tour que quelque *Luthérien* lui avoit joué, & en demanda vengeance à l'Empereur avec de grandes clameurs. Cela causa un grand trouble dans l'Assemblée, sur-tout parmi les *Catholiques-Romains*; & *Charles-Quint*, fort ému lui-même, ordonna qu'on fît des recherches exactes pour découvrir l'auteur du coup adroit. Le jeune Duc, pour ne pas exposer quelque autre à des soupçons injustes, se découvrit lui-même, & pria son Oncle de le dire à l'Empereur, qui ne fit qu'en rire; & depuis prit souvent plaisir à raconter la chose, lorsqu'on venoit à parler de lui.

Christian étant de retour chez lui, éclairé des lumières de la Réformation, voulut les communiquer à son Père. Il y réussit. *Frideric*, désabusé des Superstitions du Papisme, travailla à en purger ses États, & à y introduire la pureté de l'Evangile. Aiant été ensuite élu Roi de *Dannemark*, à la place de *Christiern*, son Neveu, qui fut déposé comme un insigne Tyran; le Jeune Duc, âgé alors de vingt ans, lui servit à réduire, après un Siège de dix mois, la Ville de *Copenhagen*, qui seule tenoit encore le parti du Roi fugitif. *Frideric* y fut couronné solennellement; & son Fils étant repassé dans le Duché de *Sleswic*, avança de plus en plus les progrès de la Réformation. Il se servit pour cela principalement des soins & des prédications de deux Docteurs Protestans, *Eberhard Weydensbe*, & *Marc Jean Vandale* de *Goslar*, dont le der-

nier fut depuis le premier Surintendant de *Ripen*, après l'expulsion des Evêques du Roiaume de *Dannemark*.

En 1532. *Christian* se maria avec *Dorothée*, Fille Aînée de *MAGNUS*, Duc de *Saxe-Lauenbourg*. L'Année suivante 1533. le Roi, son Père, se trouvant à *Gottorp*, y mourut le 13 d'Avril; ce qui donna lieu à un Interrègne: car on fait, que la Couronne de *Dannemark* n'est devenue héréditaire que long tems après, dans le Siècle passé.

Le (a) Sénat du Roiaume, à qui appartenoit l'élection de ses Rois, avoit bien assuré la Succession, par un Acte authentique, à quelcun des Fils de *Frideric*: mais il n'avoit point déterminé celui qui devoit avoir la préférence. *Christian*, aussitôt après la mort de son Père, prit en main l'administration des Duchez de *Sleswic* & de *Holstein*, comme Tuteur, selon les Loix, de ses Frères cohéritiers, qui étoient tous en bas âge. Le Chancelier *Jean Friis*, & deux autres Nobles Danois, revenus depuis peu d'une Députation en *Norwége*, étant là alors prêts à s'en retourner en *Dannemark*, il les chargea, en son nom & en celui de la Reine (b) Veuve, sa Belle-Mère, de notifier au Sénat la mort du Roi; & en même tems de le faire souvenir de la parole donnée pour la Succession: ajoutant, que *Christian* étoit d'avis, qu'on devoit au plutôt

con-

(a) Ici commence le I. Livre des *Annales* de *CRAIGIUS*.

(b) Seconde Femme de *Frideric*, Fille de *Bogislas-X.* Duc de *Poméranie*.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 59

convoquer l'Assemblée générale des Etats, à laquelle il enverrait ses Députés, ou il se rendroit lui-même, en attendant qu'on délibérât sur les moyens de lier une amitié plus étroite entre le Roiaume de *Danemark* & les Etats héréditaires du feu Roi. Il fut résolu de convoquer l'Assemblée générale des Etats; on ne pouvoit s'en dispenser dans cette conjoncture. Mais ceux qui parlèrent de la part de *Christian* eurent beau déployer toute leur dextérité & toute leur éloquence; on ne répondit rien à ce Prince, bien loin de l'inviter à l'Assemblée; & on reçut plus favorablement une Lettre, que *Jean* son Frère, avoit écrite, pour recommander au Sénat ses intérêts par rapport au partage des Etats héréditaires. Quoique la Réformation eût déjà fait des progrès en *Danemark* sous le feu Roi, les Ecclesiastiques conservoient encore beaucoup de pouvoir, & cherchoient à recouvrer, dans un changement de Règne, ce qu'ils en avoient perdu. *Christian* n'étoit pas celui dont ils eussent à attendre quelque chose; & de la manière dont il s'étoit déclaré pour la Réformation, il ne pouvoit qu'être l'objet de leur haine.

Ils découvrirent leurs vues, dès la première séance des Etats. Au-lieu de l'élection, dont il s'agissoit, les Evêques commencèrent par proposer de remettre les affaires de la Religion sur le même pié qu'elles étoient autrefois. Ils déclarèrent avec violence contre les changemens qu'on y avoit faits, & contre les Partisans de la nouvelle Religion; & vinrent enfin à demander tout ouvertement, que l'on cassât l'Ordonnance,

cè,

ce, faite sous le feu Roi , dans l'Assemblée (a) des Etats tenue à *Ottensee*. Ceux des Sénateurs, qui faisoient profession de la Réformation, furent allarmez d'une proposition comme celle-là, qui d'ailleurs tendoit à bouleverser tout le Roiaume, dans la disposition où étoient les choses & les esprits. *Magnus Goye*, le principal Protecteur de la Religion épurée, représenta alors en peu de mots, le danger qu'il y avoit à acquiescer aux demandes des Ecclésiastiques; & il ajouta : (b) „La Religion, MESSIEURS, est une chose „ sacrée ; il ne dépend d'aucun Pouvoir Hu- „ main de faire embrasser ou abandonner telle „ ou telle qu'il lui plaît. Gardons-nous de con- „ damner celle-ci ou celle-là, vû la grande in- „ constance de nos jugemens, & la facilité a- „ vec laquelle nous nous aveuglons. Suppor- „ tons-nous mutuellement, & ne faisons pas ser- „ vir la Religion de prétexte à nos vengeances „ particulières , & à nos passions. C'est à „ DIEU qu'il appartient de juger , si on la pro- „ fane ou si on la corrompt en quelque maniè- „ re que ce soit. Pour moi, je crois que la Li- „ berté de Conscience, autorisée par un Roi, „ ne peut être ôtée que par une Loi contraire „ faite sous un autre Roi”. Mais cette propo- sition n'accommodoit pas les Evêques; ils la firent rejeter. Quelques Sénateurs, qui vouloient
passer

(a) Tenue en 1527. Il y avoit été ordonné , que chacun seroit libre d'embrasser le *Luthéranisme*, ou le *Papisme* ; que les Religieux & Religieuses pourroient sortir des Couvents, si bon leur sembloit, & même se marier, &c.

(b) *Pag. 6.*

Juillet, Août & Septembre, 1741. 61

passer pour modérez, jugèrent alors qu'il falloit accorder quelque chose aux Ecclésiastiques pour le bien de la paix. *Goye*, & ceux de son parti, se rangèrent enfin à cet avis, crainte que, s'ils s'y opposoient, les Evêques n'obtinssent tout. On fit donc une Ordonnance, portant, „ Que „ les Evêques auroient, comme ils avoient autrefois, plein pouvoir d'établir & de rejeter „ les Prêtres, sans que personne autre pût conferer ni ôter aucun Emploi Ecclésiastique. „ Qu'ils recouvreroient aussi le droit d'exiger „ les Dixmes, & de s'en faire paier, de manière que ceux qui le refuseroient ne pourroient „ en appeller à aucun autre Tribunal: Que les „ Legs pies, faits à toute sorte d'Ecclésiastiques, „ seroient valides, bien entendu que personne „ ne seroit tenu de donner qu'autant qu'il voudroit. On joignit à cela un article, pour régler de quelle manière on rétabliroit & l'on maintiendrait les Eglises, les Couvents, les Hôpitaux, les Ecoles, les Académies, & tous les biens & possessions des Ecclésiastiques. C'étoient là les principaux chefs de l'Ordonnance. Mais, quand on la rédigea par écrit dans les formes, les Evêques trouvèrent moyen d'y changer frauduleusement bien des choses, & d'y en ajouter plusieurs autres, contraires à la délibération prise. C'est pourquoi *Goye*, & un autre Sénateur, nommé *Eric Banner*, refusèrent de mettre leur seau à l'Acte, selon la coutume. L'Ordonnance, ainsi falsifiée, ne laissa pas d'être réputée valide, tant que les choses en demeurèrent sur le pié où elles se trouvoient alors.

Les

Les Evêques croiant avoir par-là rétabli l'Ordre des Ecclesiastiques dans tout son ancien pouvoir, & que désormais ils étoient en état de surmonter tout ce qui s'opposeroit à leurs desseins; consentirent qu'on en vînt à proposer l'élection d'un nouveau Roi. Deux avis partagèrent le Sénat. Les Evêques, & leurs adhérens, se déclarèrent pour le Duc *Jean*, contre son Frère Aîné. Mais les Sénateurs, qui professoient la Réformation, & ceux qui étoient de leur parti, vouloient avoir *Christian* pour Roi. On disputoit vivement de part & d'autre, & chacun établoit toutes les raisons qu'il jugeoit propres à soutenir son opinion. Les Evêques se flattoient, que l'enfance de *Jean* les mettroit en état de lui inspirer les sentimens de l'Eglise Romaine. Mais cela même rendoit plus fermes, & plus attachez aux intérêts de *Christian*, ceux qui souhaitoient de secouer entièrement le joug du Papisme. Aucun des deux Partis ne voulant céder à l'autre, les Ecclesiastiques, sous prétexte que l'on n'avoit pas encore invité à l'Assemblée des Etats, ceux du Royaume de *Norwége*, selon les Loix de l'Union; s'avisèrent de proposer une espèce de milieu; c'étoit qu'aucun des Prétendans nommez pour l'heure ne fût désigné Roi, & qu'on renvoyât l'affaire de l'élection, comme indécidée, à l'Assemblée des Etats de l'Année suivante. La pluralité l'emporta pour cet avis, au grand regret de ceux qui voioient le but de ce renvoi, & qui cependant n'osoient témoigner ouvertement leur chagrin. On fit donc une autre Ordonnance, par laquelle, après s'être engagez de part

part & d'autre à son observation, il fut (a) résolu, „ Qu'on ne reconnoîtroit pour Roi, que „ celui qui auroit été nommé par le Sénat, & „ approuvé par les suffrages unanimes de toute „ l'Assemblée : Que si à cette occasion l'État „ se trouvoit exposé à quelque danger, on join- „ droit d'un commun accord ses forces & ses „ armes pour repousser tous Ennemis, ou Re- „ belles : Que chaque Sénateur, dans l'étendue „ de son ressort, auroit le pouvoir d'accommo- „ der, ou décider toutes les disputes & tous les „ procès”. Les Sénateurs *Goye* & *Banner* ne voulurent pas non plus sceller cette Ordonnan- ce ; en vue principalement de se disculper dans l'esprit du Peuple, au cas que le renvoi de l'élection eût de mauvaises suites. On fit ensuite un réglemeut, pour donner charge à un des principaux de la Noblesse, dans chaque Provin- ce, de maintenir la paix & la tranquillité publi- que. On publia là-dessus, au nom du Sénat, un Edit, dans lequel on rendoit raison au Peu- ple du renvoi de l'élection ; & on enjoignit à chacun d'obéir à ses Chefs, s'il étoit besoin de prendre les armes. Les Magistrats de *Coppenha- gen* & de *Malmoe* furent appelés à l'Assemblée, où ils prêtèrent serment d'obéissance au Sénat, & promirent de ne reconnoître pour Roi que celui qu'il auroit désigné : en quoi leur conduite fit voir depuis qu'ils avoient agi peu sincèrement, ou du moins qu'ils ne faisoient pas scrupule de changer de sentiment, au mépris des engagements les plus sacrés.

Après

Après cela, on donna audience aux Députés de *Christian*, & puis à ceux qui étoient venus de la part de la Ville de *Lubeck*, mais dans des vues bien différentes. Les premiers, qui étoient *Wolfgang Pövis* & *Melchior Ranxow*, dirent à peu près les mêmes choses que les trois, dont on a parlé ci-dessus : ajoutant, „ que *Christian* „ seroit toujours disposé à demeurer uni avec „ le Sénat, & qu’il s’en rapportoit si bien à sa „ volonté, qu’il ne seroit pas même fâché qu’on „ élût un de ses Frères : Qu’il ne laisseroit pas „ pour cela d’entretenir la paix avec le Roiaume de *Dannemark*, & de se joindre aux *Danois* dans toutes les Alliances qu’ils contracteroient avec qui que ce fût : Qu’à dès à présent il étoit prêt à envoyer, conjointement avec eux, des Ambassadeurs à *MARIE*, (a) „ Gouvernante des *Pais-Bas*, pour affermir la „ Paix (b) avec elle”. Le Sénat répondit avec beaucoup de douceur. Il exposa la raison, pour-quoi on n’avoit pu procéder à l’élection d’un nouveau Roi : il déclara, qu’il auroit égard aux intérêts de *Christian*, & de ses Frères, autant que de raison, & qu’il tiendrait la parole donnée au feu Roi : il consentit à envoyer en commun des Ambassadeurs à la Gouvernante des *Pais-Bas*. La modération ; & le desintéressement ;

(a) Reine Douairière de Hongrie, & Sœur de l’Empereur *Charles-Quint*.

(b) Le feu Roi *Fridéric* avoit fait, en 1532. l’année avant sa mort, un Traité de Paix avec l’Empereur, & les *Hollandois*, dont *Marie* étoit Gouvernante ; sur-quoi on peut voir la *Grande Chronique* de *JEAN FRANÇOIS LE PETIT*, Tom. I. Liv. VII. pag. 91, 92.

ment , que *Christian* témoigna alors par rapport à la Succession au Trône , lui attirèrent de grandes louanges , & parmi la Nation , & de la part des Etrangers.

Le Chef de la Députation de *Lubeck* étoit *George (a) Wollenweber* , homme hardi , intrigant , factieux , qui , parmi les troubles qu'il y avoit alors dans cette Ville , s'y étoit élevé , par de mauvaises pratiques , à la Dignité de Bourguemaître , un mois après qu'il fut devenu Sénateur. Il venoit pour demander une Ligue contre les *Hollandois* , qui commerçoient dans la *Mer Baltique* , au préjudice de ceux de *Lubeck* ; & contre les conditions stipulées par un Traité que ceux de *Lubeck* avoient fait depuis peu avec le feu Roi. Ce Député étant introduit dans l'Assemblée des Etats , étala là-dessus toute son éloquence , & fit valoir , avec de grands reproches , les obligations qu'il prétendoit que les *Danois* avoient à la Ville de *Lubeck* , pour les secours qu'elle leur avoit donnez dans la Guerre par laquelle ils furent délivrez de la tyrannie de *Christiern*. Cette proposition embarrassa fort les Sénateurs : ils voioient des inconvéniens & à l'accepter , & à la rejeter. Après avoir délibéré là-dessus quelques jours , ils prirent le dernier parti ; & leur réponse se réduisit à dire ,
qu'on

(a) C'est le vrai nom , comme il paroît par le *Chronic. Saxonie* de *CHYTRÆUS*. Mais *Cragius* dit *Textor* , selon sa coutume d'habiller à la Latine ou à la Grèque les noms qui signifient quelque chose qu'on peut exprimer en quelcune de ces Langues.

qu'on ne pouvoit traiter de cette affaire qu'après l'élection d'un nouveau Roi.

Wollenweber fut également surpris & irrité de ce refus, auquel il ne s'attendoit pas. D'autres Députés de *Lubeck*, qui étoient allés pour le même sujet en *Suède*, n'y réussirent pas mieux; & pour s'en venger, ils avoient commencé de tramer un complot contre la vie du Roi GUSTAVE. Le Bourguemaître voulut, de son côté, se signaler par quelque machination en *Danemark*. Il jeta les yeux pour cet effet sur deux hommes, qui lui parurent les plus propres à entrer dans ses vues. C'étoient *George Cock*, & *Ambroise* (a) *Buchbinder*; le premier, Bourguemaître de *Malmoe*, & l'autre de *Copenhagen*; l'un & l'autre de Nation Germanique. Après avoir exigé d'eux le secret, & le leur avoir promis réciproquement, il leur représenta le danger que couroit la Réformation, & combien il étoit nécessaire d'y apporter un prompt remède. Pour cet effet, il proposa deux expédiens: l'un, d'offrir la Couronne à *Christian*, en qui on pouvoit espérer de trouver un grand Protecteur contre les Evêques; & l'autre, au cas que ce Prince refusât l'offre, c'étoit d'ouvrir leurs Ports à une Flotte qu'on leur enverroient de *Lubeck*, avec des Troupes, qui leur aideroient à se rendre maîtres du Roïaume: qu'ainsi la Réformation seroit non seulement en sûreté, mais encore *Lubeck* les feroit recevoir dans le Corps des Villes

(a) *Ambrosius Bibliopagus*, dit CRAGIUS, pag. 15. Ici encore CHYTRÆUS nous apprend le vrai nom.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 67

Villes Hanséatiques, avec les mêmes avantages & les mêmes immunités que les autres. Les deux Bourguemaîtres goûtèrent ces propositions, comptant l'un & l'autre sur l'attachement que le Peuple avoit pour la Réformation. Ils convinrent donc de tout avec *Wollenweber* ; & comme il y avoit à *Copenhagen* un Secrétaire de *Christian*, qui accompagnoit ses Députés, *Coch* s'adressa à lui, pour négocier l'affaire par son moyen. Il le chargea d'apprendre au Duc la mésintelligence qu'il y avoit entre le Sénat & le Peuple, à l'occasion de la Religion ; & de lui communiquer les mesures concertées pour le mettre en possession de la Couronne sans effusion de sang ; le priant de déclarer, s'il étoit dans la disposition d'accepter les offres. On les lui fit réitérer par deux autres personnes. Mais, quoiqu'il vît bien que par cette voie il parviendroit aisément à la Couronne, il refusa constamment de s'y prêter ; son ambition étant réglée par la Justice.

Pendant ces négociations secrètes de *Wollenweber*, & des autres qui étoient entrez dans le complot, les Evêques, au gré desquels tout se faisoit, jettèrent eux-mêmes des semences de rébellion ; d'un côté, en foulant les Peuples par de grands Impôts ; de l'autre, en se prévalant de l'Ordonnance au sujet de la Religion, pour maltraiter ceux qui ne vouloient pas s'y soumettre. Les Sénateurs *Goye* & *Banner* prirent alors le parti de se retirer de l'Assemblée, après en avoir allegué la raison, & protesté hautement, qu'ils ne vouloient pas se rendre responsables du

dommage qui pourroit arriver à l'Etat pendant un Interrègne, que les Evêques ne cherchoient qu'à prolonger, pour avancer leurs propres intérêts. Comme ils sortoient de la Ville, ils furent accompagnés d'une foule de Noblesse, & d'une grande multitude de Peuple, tous irrités contre les Evêques, de la part de qui ils se voioient menacés des plus grands maux. L'événement ne tarda pas à justifier leur crainte. Les Evêques voulurent se défaire des Ministres, auxquels le Peuple étoit attaché. Ils commencèrent par appeler en justice *Jean Tausan*, qui prêchoit à *Coppenhagen* dans l'Eglise de *St. Nicolas*, & le firent condamner à être puni selon les Loix. La Sentence portoit néanmoins cette exception; à moins que le Coupable ne pût obtenir sa grâce des Evêques mêmes. Les Sénateurs, & les Magistrats de *Coppenhagen* & de *Malmoe*, qui avoient été joints à eux pour le Jugement de cette cause, intercedèrent auprès des Evêques en faveur de *Tausan*, craignant une émeute du Peuple; à cause de quoi ils empêchèrent même qu'on ne publiât la Sentence de condamnation. Ils obtinrent le relâchement de la peine, à condition que *Tausan* ne prêcherait plus, & ne ferait point d'autre fonction Ecclesiastique, dans aucune Eglise de *Coppenhagen*; qu'il ne composeroit, ni ne publieroit aucun Livre; que, dans l'espace d'un mois, il sortiroit du Diocèse de *Seelande*, & qu'il ne reviendrait jamais ni dans cette Province, ni dans celle de *Schonen*; que, s'il entroit dans l'Île de *Funen*, ou en *Futlande*, il n'y prêcherait non plus, & n'y publieroit au-

cun

cun Livre; qu'il ne feroit rien, en un mot, qui donnât la moindre atteinte à l'autorité des Evêques. Pendant qu'on étoit encore assemblé, le Peuple de *Copenhagen*, irrité de savoir que son Ministre étoit sur la sellette, devant des Juges qui étoient eux-mêmes Parties, prit les armes, & fit retentir de cris la Place Publique. Tous demandoient absolument qu'on leur rendît *Tausan*, avec de grandes menaces contre les Ecclésiastiques, qui ne pensoient qu'à extirper la Réformation. Le Sénat aiant appris le tumulte, & ce qui en étoit la cause, envoya quelques Sénateurs pour appaiser les esprits. Ces Seigneurs assurèrent que le Ministre ne couroit aucun risque, & que par l'intercession des Sénateurs il étoit bien reconcilié avec les Ecclésiastiques: Qu'on ne prétendoit point interdire l'exercice de la Religion Réformée, & que les Evêques vouloient seulement qu'aucun Ministre ne s'emparât des Eglises sans leur permission: Que le Sénat tiendrait la main à ce qu'il ne s'ordonnât ni ne se fît rien d'injuste contre la Religion, ou contre ceux qui l'enseignoient. Tous ces beaux discours n'empêchèrent pas que la Populace ne chargeât d'injures les Evêques. En vain les Sénateurs vinrent à menacer les Séditieux attroupez: ceux-ci menacèrent eux-mêmes d'enfoncer les portes du Sénat, si on ne leur remettoit *Tausan*. Il fallut en passer par-là: le Ministre fut rendu au Peuple, avec assurance qu'il n'avoit rien à craindre pour sa vie. Les Sénateurs étant ensuite sortis, pour s'en retourner chacun chez soi, à travers la foule; *Jacques Ronnow*,

Evêque de *Roschild*, qui étoit le plus hai comme le plus acharné contre la Réformation, faillit à être la victime de la fureur du Peuple; & ce fut le Ministre même qui réprima ce zèle turbulent & hors de saison, en accompagnant l'Evêque jusqu'à l'entrée de son logis. Aussi l'Evêque l'en remercia-t-il alors, & il se radoucît si bien, que, par l'intercession du Sénateur *Goye*, & à la prière des Habitans de *Coppenhagen*, il ne tarda pas longtems à rétablir *Tausan* dans son Eglise, après lui avoir fait promettre de s'abstenir de toute parole outrageante contre les Ecclesiastiques, & d'avoir pour lui toute sorte de respect & d'attachement. *Goye* se rendit volontiers caution de cette promesse; & *Rennow*, qui se lia depuis d'amitié avec ce Sénateur, & avec *Banner*, aussi bien qu'avec *Magnus Guldenstern*, ne se montra plus si grand ennemi de la Réformation, content de jouir paisiblement de ses Bénéfices.

Mais, le Sénat s'étant séparé, sans avoir établi aucun ordre fixe pour la Régence du Roïaume, les autres Evêques ne furent pas plutôt de retour chez eux, qu'ils se mirent à persécuter, chacun dans son Diocèse, les Réformez, & surtout leurs Ministres. (a) Alors *Goye*, qui, après s'être retiré de l'Assemblée, avoit déjà offert la Couronne à *Christian*, pendant que ce Prince étoit à la chasse; alla de nouveau le solliciter, conjointement avec *Banner* & *Guldenstern*, dont le dernier étoit venu auparavant, de
con-

(a) Pag. 37.

concert avec *Cock*. Ces Sénateurs assurèrent le Duo, qu'outre les autres de leur parti, ils pouvoient lui promettre que le Peuple de la Ville & de la Campagne se joindroit à eux, pour réduire ceux qui voudroient faire quelque résistance: Qu'il vînt seulement en *Futlande*, avec un petit Corps d'Infanterie & de Cavalerie, & qu'aussi-tôt qu'il y seroit entré, on lui ouvriroit toutes les Places fortes: Que de-là ils l'accompagneroient dans les autres Provinces, qui se soumettroient aussi aisément à lui. Mais *Christian*, toujours inflexible, répondit: „ Qu'il „ savoit, que DIEU défend de s'emparer, de „ quelque manière que ce soit, des Magistratu- „ res, sans une vocation légitime: Qu'il tien- „ droit pour un mauvais augure de son Règne, „ s'il étoit monté sur le Trône par artifice, ou „ par effusion de sang: Qu'il croiroit aussi se „ deshonoré lui-même, si, en extorquant au „ Sénat son élection, il enlevait à ses propres „ Frères les espérances qu'ils avoient, aussi lé- „ gitimement que lui, pour la Succession: Que „ d'ailleurs il étoit à craindre, que cela ne cau- „ sât des troubles, plus capables de ruiner l'E- „ tat, que d'y rétablir la tranquillité, comme „ ils s'en flattoient: Qu'ainsi il ne pouvoit se „ résoudre à donner le mauvais exemple d'acquies- „ cer par cette voie, au mépris du Droit des „ Gens, & en ôtant la liberté des Suffrages, „ la Dignité Royale, qui est ce qu'il y a de plus „ auguste parmi les Hommes: Mais que, si les „ Sénateurs s'accordoient entre eux sur son élec- „ tion, il se conformeroit à leur volonté, &

„ s'emploieroit de tout son pouvoir à faire ce
 „ qui est du devoir d'un Roi". *Goye*, fort
 contristé, prit alors DIEU à témoin, qu'il avoit
 fait tout ce qu'il pouvoit pour prévenir les mal-
 heurs dont le Roiaume étoit menacé, mais que
Christian, par son refus, en seroit lui-même
 responsable.

HENRI VIII. Roi d'*Angleterre*, ne témoi-
 gna pas une si grande délicatesse de conscience.
 Ceux de *Lubeck*, à l'instigation de *Wollenweber*,
 avoient envoyé, conjointement avec les autres
 Villes *Hanſéatiques*, une Flotte de cinquante
 Vaisseaux de Guerre, contre les *Hollandois*, en
 attendant d'agir contre le *Dannemark*. Cette
 Flotte, surprise d'une tempête sur les côtes de
Norwége, fut dissipée, ou coulée à fond. Le
 Vaisseau, qui portoit le Commandant, *Marc*
 (a) *Mayer*, de *Lubeck*, fut pris, & mené en
Angleterre. Cet homme, pour se délivrer de
 captivité, conçut un projet des plus hardis &
 des plus téméraires. Il promit au Roi, que,
 s'il vouloit fournir quelques secours à ceux de
Lubeck, & leur accorder certains privilèges dans
 son Roiaume, ils livreroient le Roiaume de
Dannemark, ou à lui-même, ou à tout autre
 que bon lui sembleroit. *Henri* accepta de bon
 cœur la proposition, & il fut convenu qu'on
 enverroit de part & d'autre des Députez pour
 conclure l'affaire. Ainsi *Mayer* s'en retourna
 chez lui. Le Roi le créa Chevalier, & lui fit
 de

(a) Ce *Mayer* (ou *Moier*) avant que de prendre le
 parti des armes, avoit été Maréchal ferrant à *Hambourg*,
 comme la dit CHYTREUS.

de grands présens, en récompense de ce qu'il at-
tendoit de ses intrigues.

Cependant les Ambassadeurs envoyez à *Marie*,
revinrent en *Dannemark*, après avoir conclu (a)
avec elle un Traité de Paix & d'Alliance pour
trente ans. Cela fut cause que le Sénat se ras-
sembla le 20 de Septembre, à *Ottensee*. Les
Ambassadeurs de *Christian* avoient déjà traité a-
vec cette Gouvernante des *Pais-Bas*, à peu près
aux mêmes conditions. Mais, quoi que par-là
il pût se croire assez en sûreté, il ne voulut pas
négliger de renouveler, en son nom & en celui
de ses Frères, l'amitié & l'alliance avec le *Dan-*
nemark. Pour cet effet, il fit savoir au Sénat,
qu'il avoit convoqué une Assemblée des Etats
de *Sleswic* & de *Holstein*, pour le 1. Décembre;
& pria les Sénateurs d'y envoyer des Députés,
afin que, dans ces circonstances, on pût savoir
de part & d'autre ce que chacun avoit à atten-
dre de secours contre les Ennemis communs.
Les Evêques, quelque odieux que leur fût
Christian, ne refusèrent pas la proposition, par-
ce que cela convenoit aux mesures prises alors
par rapport à leurs Voisins. On envia donc
des Députés dans le *Holstein*, & puis en *Suède*,
pour y faire aussi un Traité avec *Gustave*. Les
premiers eurent bien-tôt réglé les conditions a-
vec *Christian*; & les autres retournèrent de *Sué-*
de, au commencement de l'Année suivante 1741.
après avoir conclu l'Alliance avec *Gustave*. Ce
Roi y fut d'autant plus porté, que les inimitiez

(a) Pag. 22, & seqq.

étoient alors déclarées entre lui, & ceux de *Lubeck*, dont il venoit de découvrir les complots contre sa personne & son Roiaume. Ils en avoient formé un avec son propre Beau-Frère, *Jean*, Comte de *Hoya*, Gouverneur de *Wibourg* en *Finlande*; & puis, quand cela eut échoué, ils sollicitèrent *Suante Sture*, qui étoit à la Cour de *MAGNUS*, Duc de *Saxe-Lawembourg*, Beau-Père de *Gustave*, à s'emparer de la Couronne de *Suède*, avec promesse de lui fournir pour cet effet tous les secours nécessaires. Mais ce Jeune Homme qu'on avoit attiré par ruse à *Lubeck*, rejetta constamment toutes ces offres, & ne se laissa pas plus ébranler par les menaces qu'on lui faisoit; de sorte qu'après l'avoir détenu quelque tems comme prisonnier, on le relâcha enfin.

Cela, joint à d'autres choses qui arrivèrent, sembloit rendre la Guerre inévitable entre les *Suédois*, & ceux de *Lubeck* (a). Mais les derniers, chez qui *Mayer* & *Wollenweber* gouvernoient tout, voulurent attendre un tems plus favorable, pour exécuter leurs desseins contre le *Danemark*. Dans cette vue, ils firent une Trêve de quatre ans avec *Marie*, Gouvernante des *Pais-Bas*. Comme ils pensoient ensuite à demander les secours que *Mayer* leur avoit fait espérer d'*Angleterre*, il arriva peu de jours après à *Hambourg* des Députés d'*Henri VIII.* chargés d'instructions là-dessus, & en même tems d'inviter non seulement ceux de *Lubeck*, mais encore

(a) Pag. 26, & seqq.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 75

encore les autres *Villes Hanſatiques*, à une Ligue contre CLEMENT VII. afin qu'elles défendissent, dans le futur Concile, la justice de son Divorce d'avec *Catherine*, que ce Pape avoit déclaré nul. Il n'eut pas de peine à obtenir cela de toutes ces Villes, qui, plus que lui encore, avoient secoué le joug de l'Evêque de Rome. Ceux de *Lubeck* firent avec les Députés d'*Angleterre* leur Traité particulier, par lequel, comme s'ils euſſent été maîtres de disposer de la Couronne de *Dannemark*, ils promirent de livrer le Roiaume à *Henri*, pour en jouir lui-même, ou le donner à qui bon lui sembleroit. *Henri*, de son côté, s'engagea à leur fournir de l'argent, & les autres secours nécessaires pour la Guerre. Et peu de tems après, des Députés de *Lubeck* étant venus à *Londres*, il leur fit compter dix-mille Ecus (a) d'*Angleterre*, comme une partie de la somme stipulée. Dès qu'on fût qu'un si puissant Roi étoit de la partie, cela facilita les moïens de faire entrer dans cette Guerre, trois autres Villes Hanſématiques, *Rostock*, *Wismar*, & *Stralsund*; où les suffrages du Peuple l'emportèrent sur toutes les représentations des Magistrats, qui exhortoient à garder la Paix. Ceux de *Lubeck* auroient bien voulu engager aussi

(a) *Decem aureorum Anglorum millia*. Pag. 28. PUFENDORF, dans son *Introduction à l'Histoire*, dit, la somme de vingt mille Ecus sans marquer de quelle monnoie) remettant, ajoute-t il, à payer le reste, lorsqu'on lui livreroit la marchandise. Tom. V. pag. 300. Au reste, Mr. DE RAPIN n'a eu aucune connoissance de ce Traité, puis qu'il n'en dit rien dans son *Histoire d'Angleterre*.

aussi dans leur entreprise quelque Prince voisin. (a) Mais n'y voyant aucun jour, après bien des délibérations, ils jettèrent les yeux sur un Comte de la Maison d'*Oldenbourg*, qu'ils jugèrent propre à seconder leurs desseins. C'étoit *CHRISTOPHLE*, qui n'avoit eu en partage qu'un petit coin de terre, & qui tiroit la principale partie de sa subsistance d'un Canoniat de *Cologne*. *Mayer*, & *Wollenweber*, lui écrivirent, & le firent venir lui-même à *Lubeck*, où ils lui exposèrent les raisons qu'ils avoient d'entreprendre la Guerre contre le *Dannemark*, & lui offrirent le Commandement général dans cette Expédition, qui tendoit à rétablir *Christiern* sur le Trône. Ils lui représentèrent les facilitez qu'on trouveroit à y réussir, & la gloire qu'il aquerroit en délivrant de captivité un Roi qui étoit son Parent. Cela flatta la vanité du Comte, qui espéra d'ailleurs d'y gagner lui-même quelque partie du Roiaume, ou du moins d'aquérir de grandes richesses. Il convint de tout avec ces deux hommes; & la Guerre contre les *Danois*, & contre *Christian*, fut résolue entre eux trois.

Mayer & *Wollenweber* proposèrent ensuite la chose; premièrement au Sénat de leur Ville, puis au Conseil des Trente, & enfin à l'Assemblée des Cent, qui représentoient le Peuple, selon la nouvelle forme de Gouvernement introduite pendant les troubles. De la manière dont les esprits étoient disposez, l'affaire passa sans difficulté. Le Comte leva d'abord quelques Trou-

(a) Pag. 29, & seqq.

Troupes, à la solde de *Lübeck* ; & pour chercher un prétexte à commencer la Guerre, il somma *Christian*, par une Lettre, de relâcher *Christiern*, qui étoit détenu prisonnier à *Sunderburg*. Ensuite il répandit dans le *Holstein*, & dans le Pays d'*Oldenbourg*, un Manifeste, où il notifioit les raisons qu'il avoit de prendre les armes ; & il demanda le passage pour ses Troupes, avec promesse qu'elles ne feroient aucun dégât ; mais déclarant, que, si l'on s'opposoit à leur entrée, il mettroit tout à feu & à sang. Il écrivit aussi au Sénat & aux Etats de *Danemark*, leur demandant de se joindre à lui pour rétablir *Christiern*, & promettant de faire en sorte, autant qu'il dépendroit de lui, que ce Roi accordât une amnistie générale pour le passé, & qu'il maintînt désormais avec soin les Loix & les Costumes du Roiaume.

Aussi-tôt après, *Christophe* entra tout d'un coup dans le *Holstein*, avec son Armée, y prit quelques Places, & ravagea la Campagne. *Christian* rassembla les Troupes qu'il put, dans une irruption si imprévue, & envoya incessamment demander du secours au Sénat de *Danemark*, selon le Traité conclu depuis peu. Les Sénateurs avoient déjà compris par la Lettre du Comte, qu'il étoit de l'intérêt du Roiaume de secourir le Duc. Ils lui envoièrent au plutôt l'Infanterie, qui étoit en garnison à *Copenhagen* & à *Malmae*, avec quelque Cavalerie que les Evêques & les autres Grands du Roiaume y joignirent de leurs propres gens. Cela servit beaucoup au Duc pour recouvrer ce qu'on lui avoit

avoit pris de ses Etats héréditaires: mais l'Empe-
 reur en profita contre le *Danemark*, qui se trou-
 va ainsi presque entièrement dégarni de Trou-
 pes.

Cependant on avoit équipé à *Lubeck* une Flotte,
 pour faire descente en *Danemark*. Le
 Comte, dont les vues & les espérances augmen-
 toient par les succès qu'il avoit eus d'abord dans
 le *Holstein*, voulut, avant que de s'embarquer,
 régler avec ceux de *Lubeck* les opérations de la
 Guerre, & le prix de la victoire qu'il se pro-
 mettoit. Un des articles du Traité portoit,
 que, dès qu'il auroit délivré de prison le Roi
Christiern, il le leur livreroit. Quand la Flotte
 fut arrivée sur les côtes de *Danemark*, *George*
Cock, le Bourguemaître de *Malmoe*, dont on a
 parlé ci-dessus, vint aussi-tôt féliciter le Comte,
 & lui aiant appris l'état où étoient les choses
 dans cette Ville, il lui conseilla de mettre ses
 Troupes à terre; ce qui fut fait le 23 de Juin.

D'autre côté, le Duc, après avoir défait ou
 chassé du *Holstein* les Garnisons que *Christophe*
 y avoit laissées, alla tout droit assiéger *Lubeck*.
 Comme il étoit campé devant la Ville, il lui
 vint deux Députez de (a) *Marie d'Autriche*,
 qui lui dirent de sa part, Qu'elle avoit des avis
 certains du Traité fait entre le Roi d'*Angleterre*
 & la Ville de *Lubeck*: Que l'Empereur ne souf-
 friroit jamais qu'on élût d'autre Roi de *Danne-*
mark qu'un des Fils de *Frideric*, & qu'il em-
 ploieroit tout son crédit & toutes ses forces con-
 tre

(a) Pag. 37, & seqq.

tre ceux qui s'y opposeroient : Que déjà, par son conseil (d'elle Gouvernante) il avoit fait partir une Ambassade solennelle, pour négocier non seulement avec le Duc, mais encore pour assister à l'Assemblée des Etats de *Dannemark*, & y recommander les Enfans de *Frideric*. Les Ambassadeurs de *Charles-Quint* suivirent de près effectivement. Mais, quand ils furent arrivés dans le pays de *Brême*, aiant appris les troubles du *Dannemark*, ils s'en retournèrent. *Christian* demanda du secours à *Marie*, en vertu du Traité de *Gand*. Elle lui fournit de la Poudre, quelques Canons, & une assignation pour une somme payable à *Amsterdam*, dont *Christian* néanmoins ne toucha que dix-mille Ecus, qui lui étoient dûs du subside annuel.

Pendant que la Ville de *Lubeck* étoit serrée de près par *Christian*, (a) le Comte d'*Oldenbourg* faisoit des progrès en *Dannemark*. Après avoir pris *Roschild*, fait prêter aux Habitans serment de fidélité, au nom de *Christiern*, & donné l'Evêché de cette Ville à *Gustave Troll*, Prélat Suédois, qui avoit été chassé de son Siège & de son Pays; il marcha vers *Coege*, Place toute ouverte, autour de laquelle il fit faire un retranchement. De-là il convoqua, par des Lettres circulaires, le Peuple de *Seelande* du voisinage, & le harangua par interprète dans une Campagne presque au milieu de l'Île. Ces gens sans armes, & qui ne comprenoient point les vues du Comte, prêtèrent aussi serment de fidélité au Roi captif.

(a) *Pag. 39, & seqq.*

captif. *Christophe* fit ensuite sommer les Bourgeois de *Coppenhagen* de lui livrer la Ville, comptant qu'ils y étoient tout disposez. Ils refusèrent néanmoins, disant qu'ils ne pouvoient le faire, jusqu'à ce que *Christiern* fût en liberté, ou du moins entre les mains du Comte. Le Bourguemaître *Cock* étant venu alors de *Malmoe*, entra secrètement dans *Coppenhagen*, où, de concert avec *Buchbinder*, il tâcha de faire saisir le Commandant du Château, premièrement lorsqu'il passeroit devant la Maison de *Buchbinder*, & puis dans le Château même. Mais le Commandant, qui se défioit & de lui, & des Bourgeois, prit si bien ses mesures, que les pièges qu'on lui tendit furent vains. Il ne put néanmoins empêcher que les sémences de Rebellion, jettées parmi la Bourgeoisie, ne produisissent leur effet. Le Comte aiant renouvelé ses instances, on lui ouvrit les Portes de la Ville, où il fut reçu comme en triomphe, après avoir traité avec les Députés qu'on lui avoit envoieés à *Coege*, sur les conditions qu'on exigea de lui. Le Commandant fut alors assiégé dans la Forteresse; & abandonné de ses gens, il se vit contraint de se rendre, au bout de quelques jours. Le Comte, ainsi maître de tout, se planta lui-même dans la Forteresse, & mit garnison dans la Ville, pour tenir en bride ceux qui conservoient secrètement des sentimens de fidélité envers le Sénat; & par le conseil de *Buchbinder*, & de *Jean Boson*, il cassa tous les autres Magistrats, à la place desquels il en établit qui lui convinssent. Il ne se fioit guères, dans la distribution des Emplois &

des

des Récompenses, qu'à ceux qui, par des actions ou des paroles insolentes, s'étoient rendus dignes de la colère & de l'indignation des Sénateurs. Après avoir mis ordre aux affaires de la Capitale, il fit publier dans la *Seelande* un Edit, pour ordonner aux Etats de la Province de s'assembler à *Ringstaedt*. Il y vint assez de gens du Peuple des Villes & des Bourgs, mais très-peu de Nobles. Le Comte irrité contre ceux-ci, livra au pillage leurs Terres. Alors ils se soumi-
rent, sur-tout à l'exemple & par le conseil de l'Evêque *Ronnow*, que le Comte attira en lui rendant son Evêché de *Roschild*, dont *Gustave Troll* se démit dans l'espérance d'un meilleur.

Quand on eut appris en *Jutlande* la reddition de *Copenhagen*, (a) les Sénateurs, pour empêcher que ceux de *Malmoe* n'en fissent autant, leur écrivirent, Qu'ils avoient résolu, à la pluralité des voix, d'appeller *Christian* du *Holstein*, & de lui offrir la Couronne: Que cela étoit nécessaire, pour ne pas laisser le Roiaume en proie à l'Ennemi: & que la Réformation, pour laquelle ceux de *Malmoe* témoignioient tant de zèle, n'avoit rien à craindre de la part de ce Prince: Qu'on les prioit donc avec instance de demeurer fidèles, & de ne point se séparer du Sénat. Ils répondirent d'une manière à faire semblant d'y être tout disposez, & s'engagèrent là-dessus à *Magnus Guldensfern*, leur Gouverneur. Mais à peine le Messager des Sénateurs fut-il de retour,

(a) Pag. 44, & seqq.

retour, que l'on se faisoit du Gouverneur, l'aient attiré par ruse dans la Maison de Ville. Le Peuple, animé par l'espérance de s'ériger en Ville Hanseatique, porta la fureur jusqu'à démolir le Château, pour ne laisser aucune trace de la domination Roiale.

Cela fraia le chemin au Comte, pour se rendre maître de la Province de *Schonen*. Alors (a) *Goye*, de concert avec *Banner*, & quelques autres Sénateurs, qui étoient en *Fuslande*, convoqua une Assemblée de la Noblesse au Bourg de *Rye*, le 14 de Juillet. Là il représenta fortement le triste état où étoit le Roiaume, & la nécessité de se procurer un prompt secours, que l'on ne pouvoit attendre que de *Christian*, qui étoit à assiéger *Lubeck* avec une Armée. *Vous jugez bien, Messieurs*, dit-il en finissant sa Harangue, *si un Prince encore en âge de puberté (voulant parler de Jean) est en état de reconquerir les Provinces enlevées par l'Ennemi, & de les remettre en liberté.* La plupart des Sénateurs se déclarèrent pour cet avis. Les Evêques s'y opposoient toujours, dans la crainte que *Christian*, devenu Roi, ne se vengeât d'eux. Mais le reste de la Noblesse, se faisant ouvrir les Portes, entra dans l'Assemblée, & demanda ce que l'on avoit résolu sur l'élection d'un Roi. Quand elle eut appris, qu'il n'y avoit rien de conclu, à cause de l'opposition des Evêques, elle déclara, d'un commun accord, qu'elle vouloit qu'on eût pour Roi *Christian*: Qu'on ne voioit que trop

(a) *Lib. II. pag. 52, & seq.*

trop par expérience , combien le renvoi de l'élection avoit eu de mauvaises suites ; & qu'il n'étoit pas juste de s'exposer aux derniers malheurs, par complaisance pour les Evêques. Cette déclaration fut accompagnée de grandes menaces. On pria la Noblesse de sortir pour un moment. Les Evêques alors se rendirent, & demandèrent seulement que le Sénat, avant toutes choses, fît confirmer par *Christian* les droits & les privilèges de tous les Ordres du Roiaume , & exigeât de lui qu'il ne détruisît point l'ancienne Religion ; ajoutant, qu'en ce cas-là, le Sénat en seroit responsable devant DIEU. Ainsi l'élection de *Christian* fut résolue , & les Sénateurs de l'Île de *Fuën* s'étant aussi assembles , y joignirent unanimement leurs suffrages. Deux Evêques, avec *Goye*, comme Maître du Palais, & un autre Sénateur, députés par ceux de *Fuslande*, & le Chancelier *Frürs*, au nom de ceux de *Fuën*, étant arrivez dans le pays d'*Holftein*, écrivirent au Duc, qui étoit au Camp, qu'ils étoient chargés d'une commission auprès de lui , de la part du Sénat, & qu'ils le prioient de leur marquer le tems & le lieu où ils pourroient s'aboucher avec lui. *Christian* savoit déjà d'ailleurs, de quoi il s'agissoit. Il leur donna rendez-vous au Cloître de (a) *Pretzense*. Là *Styge Krumpholtz*, Evêque de *Burgla*, portant la parole, annonça au Duc, qu'il avoit été nommé Roi par le Sénat & le Peuple de *Danemark*. *Christian* accepta aussi-tôt la Couronne, & promit de sa-

F 2

crifier

(a) *Protatum Canobium.*

crifier ses biens & sa vie pour le salut du Roiaume ; ajoutant que , s'il plaisoit à DIEU de le mettre en possession paisible du Gouvernement, il rendroit exactement la Justice à tous, & s'engageroit, avec serment solennel, selon la coutume, à maintenir tous les Privilèges accordez par ses Prédécesseurs. On rédigea par écrit les Conventions, dont les Députez de *Futlande* emportèrent un double, & celui de *Funen* l'autre. *Christian* les suivit de loin jusqu'à *Haderslevén*, où il lui naquit un Fils, nommé FRIDERIC ; & il pria les Députez d'assister à la cérémonie du Batême de ce Prince. Il régla aussi avec eux le jour où il se rendroit en *Futlande*, pour conclurre l'affaire de son élection. Cependant il alla au plus vite faire un tour à son Camp devant *Lubeck* ; & après y avoir donné ordre à tout, il repartit pour se trouver en *Futlande* au jour fixé. Toute la Noblesse, quelques-uns de chaque Ville & de chaque Communauté de gens de la Campagne, munis de pleins-pouvoirs de la part des autres pour l'élection du Roi ; se rendirent à *Horsnes*, où l'Assemblée des Etats avoit été convoquée. Elle s'y tint hors de la Ville en plein air, & les sermens y furent prêtés de part & d'autre. Comme les Sénateurs ne pouvoient s'accorder sur la forme de l'Acte solennel, par lequel les Rois avoient accoutumé de confirmer les Privilèges de tous les Ordres, & que le tems pressoit de prendre des mesures pour s'opposer à l'Ennemi ; il fut convenu, d'un commun accord : „ Qu'après le rétablissement „ de la tranquillité, le Roi élu confirmeroit les „ con-

„ concessions faites par son Père: Que cepen-
 „ dant il lui seroit permis, avec le consentement
 „ des Sénateurs, de changer, d'abolir, & d'a-
 „ jouter, tout ce qu'on jugeroit à propos pour
 „ le bien de l'Etat: Que les Evêques, & tous
 „ les Ecclésiastiques, conserveroient, s'ils vou-
 „ loient, leur Religion, & tous leurs Bénéfices,
 „ jusqu'à ce que le Sénat & le Peuple en eus-
 „ sent ordonné autrement, après le rétablisse-
 „ ment de la tranquillité publique: Que les
 „ Nobles, d'autre côté, retiendroient tout ce
 „ dont ils étoient en possession: Que cependant
 „ il n'y auroit point de contestations au sujet de
 „ la Religion, & qu'il seroit libre à chacun, ou
 „ de demeurer attaché au Culte commun, ou
 „ d'embrasser la Réformation, &c.

Voilà donc *Christian* Roi. Il ne s'agissoit plus que de trouver moien d'enlever aux Ennemis les Provinces qu'ils tenoient. (a) Pour cet effet il envoya communiquer son élection à GUSTAVE, Roi de *Suède*, & lui demander en même tems du secours, en vertu du Traité conclu, l'année précédente, avec les *Danois*. A quoi il ajouta des raisons tirées de l'alliance de famille qu'il y avoit entr'eux deux, comme aiant épousé deux Sœurs, & de l'intérêt même du Roiaume de *Suède*. *Gustave* promit d'envoyer au plutôt des Troupes dans la Province de *Schonen*. La Gouvernante des *Pais-Bas* ne se montra pas si scrupuleuse par rapport aux engagements où elle étoit entrée par le Traité de *Gand*.

(a) Pag. 57, & seq.

Comme elle apprit, que le but de la Guerre entreprise par ceux de *Lubeck*, étoit de rétablir *Christiern* sur le Trône, elle promit, sans rien tenir, & attendit tranquillement le succès de la Guerre; d'autant plus que *Christiern*, avec le consentement & selon les vues de l'Empereur, avoit contracté de nouvelles alliances de famille, par le mariage de deux de ses Filles; l'une avec *FRIDERIC*, Comte Palatin du *Rhein*, depuis Electeur; l'autre avec *FRANÇOIS SFORCE*, Duc de *Milan*; à cause dequoi *Marie* en vint dans la suite à une Guerre ouverte avec le *Danne-mark*.

Le Comte d'*Oldenbourg*, sans s'épouvanter de l'élection du Roi, chercha à se rendre maître de la Province de *Funen*, & y réussit, par les dispositions qu'il trouva dans le Peuple à se séparer des Nobles, qui furent contraints, ou de fuir, s'ils pouvoient, ou de prêter serment de fidélité à *Christiern*. Mais le vrai Roi, en ayant eu avis, envoya incessamment des Troupes, qui recouvrèrent presque toute cette Province.

Comme il étoit toujours au Siége de *Lubeck*, (a) ceux de *Hambourg*, joints avec quelques autres Villes Hanséatiques, s'employèrent fortement à ménager une Paix entre lui & les Assiégés. Mais ceux-ci, après quelques jours de négociation, ne voulurent entendre à aucune proposition raisonnable; se flattant que *Christian* seroit obligé de lever le Siége, à cause de la Guerre Civi-

(a) Pag. 61, & seqq.

Civile du *Dannemark*. Le Comte d'*Oldenbourg* fit effectivement quelques progrès jusqu'en *Futlande*, à la faveur de quatre Pirates Scélérats, qui faillirent à y faire rebeller toute la Populace de la Province. La Ville de *Lubeck* se résolut enfin à demander la Paix au Roi. Le Traité se fit par la médiation d'*Henri*, Duc de *Mecklenbourg*, de *Philippe*, Landgrave de *Hesse*, des *Hambourgeois*, & de ceux de *Lunahourg*. Mais ce fut seulement pour l'*Allemagne*; *Lubeck* s'étant réservée le droit d'agir comme elle voudroit par rapport à la Guerre du *Dannemark*; à quoi *Christian* consentit, par la confiance qu'il avoit dans ses armes, & dans le secours du Ciel.

Il passa aussi-tôt en *Dannemark*, avec ses Troupes. (a) Comme il étoit en chemin, il écrivit au Roi de *Suède*, pour lui notifier son Traité avec *Lubeck*, & lui demander les sommes d'argent qu'il avoit promises. *Gustave* ne manqua pas de les lui faire tenir. Ceux de *Lubeck*, d'autre côté, après avoir rétabli la tranquillité chez eux, & l'ancien Gouvernement de leur Ville; envoièrent au Comte d'*Oldenbourg* les Troupes qui avoient servi pendant le Siége, avec un nouveau renfort. Mais le Roi, ou par ses Généraux, ou par lui-même, trouva moyen de chasser l'Ennemi de *Futlande*; & le Peuple revint de l'esprit de rebellion qui lui avoit été inspiré par des Séducteurs.

Le Comte cependant se tenoit tranquille dans l'Île de *Fumen*. *Christian*, qui cherchoit à finir

F 4

au

(a) Pag. 67, & *suq.*

au plutôt la Guerre, lui fit proposer une entrevue, & lui offrit là quelque somme d'argent, s'il vouloit sortir du Roiaume, & livrer les Provinces dont il étoit en possession. Mais le Comte vouloit garder ces trois Provinces pour *Christiern*, & demandoit de plus la *Norwege*. Ces conditions étoient trop déraisonnables, & trop préjudiciables à la Nation, pour que le Roi, & ses Conseillers, y consentissent. Il fallut donc laisser la décision au sort des armes; qui fut enfin favorable au Roi élu.

Je passe tout d'un coup au commencement (a) du Siége de *Copenhagen*, où la résistance fut longue, & des plus opiniâtres, mais dont la fin rendit *Christian* maître du Roiaume. Ses Troupes investirent la Ville, le 24 de *Juillet*, de l'Année suivante 1535. Il alla lui-même, quatre jours après, camper au même endroit du voisinage, où son Père, en pareil cas, avoit autrefois placé son Camp. Mais comme il vit qu'il n'avoit pas besoin de tant de Troupes pour ce Siége, il en détacha une partie, qu'il envoya attaquer d'autres Places occupées par l'Ennemi. Il passa ensuite dans la Province de *Schonen*, & y fut solennellement reconnu pour Roi, dans une Assemblée générale des Etats, tenue à *Lunden*. A cette occasion, il donna aux Sénateurs du Roiaume un Festin magnifique, & invita avec eux les Généraux & autres Officiers des Troupes *Suédoises*, qui étoient venues à son secours. Les Sénateurs à leur tour regalèrent le Roi,

(a) *Lib. III. pag. 101, & seq.*

Roi, & prièrent aussi les *Suédois*. Comme ceux-ci vantoient beaucoup la politesse de leur Maître, & son affection pour les *Danois*, il prit envie à *Christian* de l'aller voir. En vain les Sénateurs voulurent le détourner de ce voiage, dont ils lui représentoient les inconvéniens & le péril; il persista dans sa résolution, & se mit en chemin. Quand il fut arrivé à *Stockholm*, *Gustave*, qui avoit eu avis de son départ par un Courrier secrètement dépêché de la part des Généraux de ses Troupes auxiliaires, lui fit un tout autre accueil qu'il ne s'étoit attendu, & que n'auroit demandé une pure bienveillance. Ses discours, ses regards, toutes ses manières, portoient des caractères de haine, & témoignioient ou qu'il se défoit de *Christian*, ou que *Christian* avoit sujet de se défier de lui. Cependant il se radoucît ensuite, & conclut avec cet Allié un nouveau Traité, dont les engagements étoient encore plus forts que ceux du précédent. C'étoit-là le principal but, que *Christian* se proposoit. Quand il fut sur le point de partir, pour s'en retourner, il alla prendre congé de la Reine *Catherine*, sa Belle-Sœur, qui à peine remise de l'inquiétude où elle avoit été sur son compte, lui dit, en l'embrassant : (a) *Rendez grâces à DIEU, Mon Frère, de ce que vous vous tirez d'ici sain & sauf: il y a peu de jours qu'on y tra- moit votre perte.* *Christian* ne fut pas plutôt de retour en *Dannemark*, qu'il apprit par un exprès, que la Reine de *Suède* étoit morte. Une

F 5

mort

mort si subite donna lieu à (a) divers bruits; ce qui en rend la cause incertaine. Cependant *Gustave* en parut fort affligé, dans la Lettre qu'il écrivit là-dessus à *Christian*, où il lui demandoit en même tems la continuation de son amitié.

Comme les affaires de *Christian* (b) avançoient dans la Province de *Schonen*, il s'en alla dans le *Holstein*, où il jugeoit sa présence nécessaire; & il survint des choses, qui l'y retinrent plus long-tems qu'il ne s'étoit proposé. *George Lucchini*, Chevalier *Danois*, qui avoit quelque emploi à la Cour de *France*, vint, de la part de *FRANÇOIS I.* qui le chargea d'offrir au Roi élu son amitié, & de lui demander la sienne. Il lui faisoit savoir en même tems deux choses: l'une, que le but de l'Empereur, en favorisant *Lubeck*, n'étoit que d'épuiser les forces de cette Ville, aussi-bien que celles du Roiaume de *Dannemark*, pour procurer la Couronne à *FRIDERIC*, Comte du *Palatinat*, Gendre de *Christiern*: l'autre, que ceux de *Lubeck* lui avoient offert à lui-même (*François I.*) cette Couronne, sous certaines conditions; mais qu'il leur avoit répondu, que ce n'étoit pas son humeur de chercher à s'emparer du bien d'autrui. Il témoignoit enfin être disposé à secourir, s'il étoit besoin, le

Roiau-

(a) Selon ce que rapporte *PUFENDORF*, on dit, que *Gustave*, aiant su que la Reine avoit donné avis à son Beau-Frère de ce qui se tramoit contre lui, la maltraita si fort pour ce sujet, qu'elle en mourut. *Introduction à l'Hist.* Tom. V. pag. 303. de la Version Française, Edit. d'Amst. 1721. où la Reine est mal nommée *Christine*, au lieu de *Catherine*.

(b) Pag. 111, & seqq.

Royaume de *Dannemark*, ne pouvant voir sans indignation qu'on voulût en faire une proie, & le prix d'une trahison. Cela fut suivi de quelques négociations faites à *Smalcalde*, entre *Guillaume du Bellay*, qui y étoit à l'occasion de l'Assemblée des Protestans, & *Melchior Rantzow*, que *Christian* y avoit envoyé pour demander d'être reçu dans la fameuse Ligue, où il fut résolu d'un commun avis de l'admettre, quand il seroit tems de la renouveler. *Rantzow* avoit eu là aussi occasion de négocier avec deux Ambassadeurs du Roi d'*Angleterre*. A peine fut-il de retour, que *Christian* en reçut un, envoyé par *Henri VIII.* pour l'exhorter à terminer ses différens avec ceux de *Lubeck* par la voie d'Arbitres; & demander en même tems la restitution des Vaisseaux *Anglois*, qui avoient été arrêtez en *Dannemark*, sans qu'on eût, disoit-il, aucune preuve d'acte d'hostilité de sa part: Cependant, lors que le Roi d'*Ecosse* l'exhortoit lui-même à la Paix, il répondit fièrement, comme on le fût d'*Alexandre Morus*, envoyé par ce Roi à *Christian*; qu'il ne pouvoit abandonner ceux de *Lubeck*; qu'il n'avoit jamais pensé à se rendre maître du Royaume de *Dannemark*, & qu'il avoit voulu seulement défendre cette Ville, son alliée, contre les insultes des *Danois*; mais qu'à présent qu'il voioit que les uns & les autres étoient las de la Guerre, il cherchoit à ménager une Paix.

Au commencement de l'Année (a) 1536. le
Gou-

(a) Pag. 113, & seqq.

Gouverneur de *Cronembourg* fut contraint de rendre aux Troupes Roiales qui l'assiégeoient, cette Forteresse, située sur le Détroit du *Sund*, & la plus considérable du Roiaume. D'autres Places se soumirent de même, ou furent prises d'assaut. Cependant le Roi, qui étoit encore dans le *Holstein*, craignant que l'Archevêque de *Brême*, attaché dès-long tems au parti de *Christiern*, ne se mêlât dans cette Guerre, pour troubler ses Etats héréditaires; en vint avec lui à un accommodement, par la médiation du propre Frère de ce Prélat, *Henri*, Duc de *Brunsvic*. L'Archevêque avoit fait arrêter, & punir de mort, *Wollenweber*, Bourguemaître de *Lubeck*, & le premier auteur de la Guerre contre le *Dannemark*. Il s'engagea, par un des Articles du Traité, à défendre ce Prélat contre tous ceux qui voudroient s'en prendre à lui pour ce sujet.

Quelques (a) Princes, & quelques Villes d'*Allemagne*, s'emploierent ensuite à ménager une Paix pleine & entière entre le *Dannemark*, & la Ville de *Lubeck*. Il y eut pour cela un Congrès à *Hambourg*; où *Christian* se rendit lui-même, quand tout fut conclu & arrêté, pour ratifier les Conventions. Ceux de *Lubeck*, selon leur promesse, envoierent aussi-tôt en *Dannemark* notifier au Comte d'*Oldenbourg*, & au Duc de *Mecklenbourg*, ce Traité, dans lequel ils les avoient fait comprendre, à condition de rendre tout ce qu'ils occupoient dans le Roiaume, & ils les exhortèrent fortement à accepter
les

(a) Pag. 116, & 117.

is offres de la clémence du Roi; leur déclarant, que, s'ils vouloient continuer la Guerre, ils n'auroient plus rien à attendre de leur part. Tout cela ne fit aucune impression sur ces Généraux. Le Député de *Lubeck* aiant fait alors assembler ses Troupes qui étoient à *Coppenhagen*, les dégagea de leur serment, & les congédia. Comme elles se dispoisoient à se retirer, le Duc & le Comte leur offrirent de les paier eux-mêmes. Les Magistrats de la Ville promirent aussi de faire contribuer pour cela les Bourgeois. Ainsi elles restèrent. Le Comte avoit conçu d'ailleurs de grandes espérances, sur ce qu'un Agent de *Marie d'Autriche*, qui étoit venu justement alors, l'assûroit que l'Empereur enverroient bien-tôt de *Hollande* une Flotte, sur laquelle seroit le Comte *Palatin*, qui, comme Gendre de *Christiern*, prétendoit avoir droit à la Couronne de *Danne-mark*. Mais ce projet ne réussit pas; & on eut bien de la peine, à tirer des Bourgeois de *Coppenhagen* quelque partie de la solde nécessaire.

Comme la Guerre tiroit à sa fin, *Gustave*, fâché de ce que *Christian* avoit conclu le Traité d'*Hambourg* sans son consentement, voulut rappeler toutes ses Troupes auxiliaires, mais il donna ensuite un contre-ordre, sur les représentations que lui fit faire *Christian* par deux Ambassadeurs, qui lui apprirent les conditions du Traité, dont il n'étoit pas bien instruit, & les raisons qui avoient empêché leur Maître d'en différer la conclusion, qui lui laissoit néanmoins une pleine liberté d'y accéder.

Cette crainte, que *Christian* avoit eue, du dé-

départ des Troupes de *Suède*, étant dissipée, eut un autre sujet de contentement par la reddition de ceux (a) de *Malmoë*, que le Bourguemaitre *Cork*, celui-là même qui avoit été l'auteur de la révolte, procura; découvrant d'ailleurs au Roi tous les secrets du Comte, ce qui servit beaucoup pour le reste de la Guerre. Mais le même jour que *Christian* entra dans cette Ville, les Troupes de *Suède* demandèrent leur congé; & peu de tems après la Flotte de *Gustave* fit voile pour s'en retourner. Ainsi le Roi de *Danemark* n'eut plus que ses propres forces pour achever de réduire les Rebelles.

Il auroit eu bien de la peine, si la Flotte préparée en *Hollande* fut venue. (b) Le Comte *Palatin* s'y étoit déjà rendu. Mais *Charles-Quint*, qui méditoit son Expédition contre l'*Afrique*, jugea à propos de suspendre celle-ci, & de tenter auparavant la voie des négociations, pour engager *Christian* à ceder une partie du *Danemark* au Gendre de *Christiern*. Il écrivit pour cet effet de *Naples* à *Marie*, la chargeant d'envoyer là-dessus des Députez à *Christian*. Une proposition comme celle-là, ne pouvoit qu'être rejetée. Ce fut aussi en vain que ces Députez sollicitèrent l'Electeur de *Saxe*, & le Landgrave de *Hesse*, à abandonner le parti de *Christian*. Le Roi passa alors dans le *Holstein*, pour faire une diversion, qui lui donnât le tems de réduire *Coppenhagen*, la seule Ville du Royaume qui résistoit encore. Il leva des Troupes, &c

(a) Pag. 123, & seqq.

(b) Pag. 127, & seqq.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 95

& se liguâ secrètement avec CHARLES, Duc de *Geldre*, Ennemi de la Maison de *Bourgogne*. La Ville de *Groningue* étoit alors dépendante de ce Duc; & il cherchoit, en même tems qu'il exciteroit des troubles dans les *Pais-Bas*, à se venger des *Groninguois*, qui lui avoient refusé de l'argent dans une Guerre qu'il eut avec *Ennon*, Comte de la *Frise Orientale*. (a) Les Troupes de *Christian*, jointes à celles que le Duc lui fournit sous main, entrèrent tout d'un coup dans le Territoire de *Groningue*, y prirent *Dam*, ravagèrent la Campagne, & s'avancèrent jusqu'aux Faux-bourgs de la Ville Capitale. Les *Groninguois* aiant en vain demandé du secours à leur Prince, prirent le parti de se donner à *Charles-Quint*. La Gouvernante des *Pais-Bas*, ravie d'étendre ainsi la domination de son Frère, les reçut à bras ouverts, & leur fournit les Troupes, que l'Empereur avoit destinées contre le *Danemark*. C'est justement ce que *Christian* souhaitoit; &, quoi que les siennes succombassent enfin dans cette Expédition, il en tira cet avantage, qu'il put pousser vigoureusement le Siège de *Copenhagen*, & domter l'obstination des *Assiégés*, qui, réduits enfin aux dernières extrémités par la famine, n'eurent plus d'autre ressource, que d'implorer la clémence du Vainqueur.

Le Duc de *Mecklenbourg*, & le Comte d'*Oldenbourg*, envoièrent quelques personnes au Roi, lui

(a) On peut voir, sur tout ceci, UBBO EMMIUS, dans sa belle Histoire *Rerum Frisicar.* Lib. LVII, in *Ann.* 1536. pag. 885, & *seqq.* de l'Edition in *folio*.

lui offrant de se rendre , pourvû qu'il leur accordât des conditions supportables. (a) *Christian* vouloit d'abord , qu'ils se rendissent à discrétion. Mais , fléchi par l'intercession de *GUILAUME*, Duc de *Lunébourg*, qui par hazard étoit alors venu en *Dannemark* , il consentit à un Traité de composition. Tout étant réglé , & l'Acte signé de part & d'autre , le Duc & le Comte vinrent au Camp en posture de supplians, tête nue, pieds nus, & tenant chacun une baguette blanche à la main. Aussi-tôt qu'ils furent devant le Roi, ils se jettèrent à genoux, & reconnoissant leur faute, lui en demandèrent le pardon , qu'il leur accorda , selon sa promesse. Le Roi parla plus doucement au Duc, qu'il savoit avoir été entraîné comme malgré lui dans cette Ligue: mais il fit une rude reprimande au Comte, & l'exhorta à demander pardon à DIEU de tant de maux qu'il avoit causez par une entreprise si injuste. Après quoi , il dit à l'un & à l'autre de se relever , & les fit reconduire dans la Ville avec une Garde. Il reçut ensuite les soumissions des Habitans, faites au nom de tous par des Bourguemaîtres, des Sénateurs, & quelques-uns de la Bourgeoisie. Il leur accorda une amnistie, & toutes les demandes qu'ils lui firent. Le Duc, & le Comte, ne tardèrent pas à s'embarquer, sur des Vaisseaux que le Roi s'étoit engagé de leur fournir , pour les transporter en *Allemagne*.

Peu de jours après, le Roi fit son entrée solennelle

(a) Pag. 142, & 149.

lennelle à *Copenhagen*, accompagné de la Reine & du Sénat. Etant ainsi en pleine possession de tout le Roiaume, il tourna toutes ses pensées & donna tous ses soins à mettre ordre aux affaires de l'Etat. Il conféra là-dessus en secret avec onze Sénateurs, les seuls qui se trouvoient alors auprès de lui : car les Evêques, & les autres Sénateurs Ecclésiastiques, se tenoient chez eux, par la haine qu'ils portoient à la Religion du Roi, & par la crainte de quelque révolution. Les autres Sénateurs, qui avoient été arrêtez, pendant la Guerre, par ordre du Duc & du Comte, n'étoient pas encore de retour d'*Allemagne*, où on les avoit envoie. Les onze présens, convinrent tous, „ Qu'il étoit à propos „ d'abolir l'autorité des Evêques, d'employer leurs „ richesses aux besoins de l'Etat, & de ne pas „ permettre désormais qu'aucun d'eux eût quel- „ que Gouvernement Ecclésiastique ou Politi- „ que, à moins qu'un Concile général n'en dis- „ posât autrement : Qu'en ce cas-là même, il „ faudroit empêcher qu'aucun ne fût rétabli dans „ son ancien poste, sans les suffrages unanimes „ du Roi, du Sénat, & du Peuple de *Danne- „ mark* : Que pour eux, ils vouloient tous être „ attachez à la Réformation, & aider à l'avan- „ cement de sa pure doctrine : Qu'ils étoient „ prêts aussi à sacrifier pour le Roi leur vie & „ leurs biens, en considération & de la Religion „ & de l'intérêt de l'Etat. Ils s'engagèrent à tout cela par écrit les uns envers les autres, & promirent avec serment de garder le secret. Cela étoit d'autant plus nécessaire, qu'il fut résolu

Tom. XXVII. Part. I. G de

de faire arrêter tous les Evêques en un seul & même jour.

La chose aiant été exécutée, en partie par ruse, & en partie par force, mais sans aucun trouble; les Evêques furent mis en prison, les uns dans un endroit, les autres dans l'autre. Le Roi se saisit de tous les Biens Ecclesiastiques de chaque Diocèse, & de tous les Monastères. Il conserva néanmoins cinq Collèges de Chanoines; & il permit aux Moines, qui ne voudroient pas sortir de leurs Cloîtres, d'y demeurer; sans que cela empêchât qu'on reçût pour Ministres, ceux d'entre eux qu'on jugeroit médiocrement versez dans l'étude de l'Ecriture Sainte, & propres à enseigner.

Christian (a) convoqua ensuite l'Assemblée des Etats du Roiaume, c'est-à-dire, la Noblesse, & les Députés du Peuple des Villes & de la Campagne; mais les Abbez, & les Prieurs, qui, avec les Evêques, formoient un troisième Ordre, en furent exclus. Le nombre de ceux qui vinrent, des deux premiers Ordres fut très-grand. On dressa un Echaffaut dans la Place Publique de *Copenhagen*; & le Roi y étant monté, avec le Sénat, fit lire à toute cette multitude un Discours qu'il lui adressoit, traduit en Langue Danoise. Là, après avoir exhorté la Noblesse & le Peuple à se reconcilier, & se pardonner réciproquement leurs offenses, comme il pardonnoit lui-même aux uns & aux autres tout ce en quoi ils avoient contribué aux mal-

(a) *Lib. IV. pag. 152, & seq.*

malheurs du Roiaume ; il représenta , que les Ecclésiastiques en étoient la première cause , & entra dans un grand détail des chefs d'accusation produits contre chacun des Evêques , sur ce qu'ils avoient dit & fait contre l'Etat , & contre le Roi. Quelques-uns étoient accusez de choses punissables de mort selon les Loix. On reprochoit , entre autres , à un , d'avoir dit , *Qu'il souhaitoit d'être transformé en Diable , pour pouvoir tourmenter à son gré dans les Enfers l'âme hérétique du feu Roi FRIDERIC.* Mais ce sur quoi on insista le plus , & qui regardoit tous les Evêques , c'est , Qu'ils s'étoient opiniâtement opposez de tout leur pouvoir à l'établissement de la Réformation ; qu'ils avoient persécuté les Ministres de l'Evangile avec une haine implacable ; que , par leurs Statuts & leurs Décrets , ils avoient aboli les Loix du Roiaume ; que , chacun d'eux dans son Diocèse , sans être ni entièrement *Catholique-Romain* , ni tout-à-fait *Luthérien* , s'étoit érigé en Roi : Que s'étant opposez pour ces raisons à l'élection du Roi , ils avoient été cause des maux que l'Etat avoit soufferts , & dont on voyoit les tristes marques : Qu'ainsi le Roi , considérant combien leur orgueil étoit insupportable , & leur domination pernicieuse , trouvoit à propos d'abolir pour toujours cette Dignité Ecclésiastique , en sorte que désormais les Seigneurs Laïques eussent tout le Pouvoir du Gouvernement de l'Etat : Qu'il vouloit aussi qu'on réformât la Doctrine , & qu'on abolît la Religion & les Rites de l'Eglise Romaine ; en sorte néanmoins que ceux qui ne voudroient pas

renoncer au Papisme , ne fussent pas pour cela regardez de mauvais œil , moins encore contraints à faire quelque chose contre leur conscience ; mais plutôt instruits de la Vérité selon la Parole de DIEU ; & que , si alors ils ne se montreroient pas dociles , on laisseroit à DIEU le jugement de leur obstination dans l'Erreur : Que , pour lui , aiant eû le bonheur de connoître la Vérité , il ne l'abandonneroit pas : Que , s'ils étoient eux-mêmes disposez à embrasser une Doctrine plus pure , & s'ils consentoient à l'abrogation de la Dignité Ecclésiastique , ils ne s'opposeroient pas sans doute à ce que l'on fit entrer dans le Trésor du Roiaume les Biens Ecclésiastiques ; n'y aiant point d'autre meilleur usage auquel ils pussent être convertis , qu'à paier les dettes contractées pendant la Guerre , & à faciliter le moien de soulager le Peuple des tributs & des impôts : Que cependant il prétendoit réserver une partie de ces biens pour des usages pieux : Que les Nobles conserveroient leurs droits de Patronage ; les Eglises , leurs Fonds & leurs Terres ; que les Dixmes se paieroient aussi pour l'entretien des Surintendans , & d'autres Savans Hommes ; qu'on rétabliroit l'Académie , avec les gages nécessaires pour les Professeurs : Que les Colléges des Chanoines & des Vicaires , retiendroient aussi leurs biens , avec leurs Prélatures & leurs Prévôtez : Qu'après la réformation des Monastères , les Moines & les Religieuses pourroient y demeurer , s'il leur plaisoit , & y avoir leur entretien : que du reste des revenus , on pourvoiroit à ériger des Hôpitaux pour les

Ma-

Malades & pour les Pauvres. Après cela le Roi, passant aux affaires civiles, ajoutoit, qu'ayant vu que tous les malheurs du Roiaume étoient venus de ce qu'on n'avoit pas pris dans le tems qu'il falloit une résolution pour déterminer celui qui devoit succéder au feu Roi, il croioit nécessaire pour le salut du Roiaume, de prendre des mesures, afin que l'Etat ne retombât jamais dans un semblable malheur : Que cela pourroit se faire, si l'on vouloit établir une Loi ou une Ordonnance Roiale, en vertu de laquelle on désignât toujours le Successeur, qui, aussi-tôt après la mort du Roi régnant, prendroit en main le Gouvernement du Roiaume : Qu'à l'exemple des Peuples voisins, dont les *Allemands* avoient un *Roi des Romains* ; les *François*, un *Dauphin* ; les *Espagnols*, un *Infant* ; les *Anglois*, un *Prince Roial* ; chacun reconnu de tous pour Successeur déclaré ; les *Danois* devoient pourvoir d'avance à la Succession, s'ils vouloient désormais prévenir les Séditions & les Troubles, dont ils avoient fait une si triste expérience par le passé : Que cependant il prenoit DIEU à témoin, qu'en proposant cela, il n'avoit point en vue son propre intérêt, mais uniquement le salut de l'Etat, & qu'il ne prétendoit porter aucun préjudice à ses Frères. Quelques autres réglemens, sur la correction des Loix & l'administration de la Justice, sur le maintien des droits & de la Noblesse & du Peuple, furent lus ensuite ; & le Roi conclut, en déclarant, que tout ce qui venoit d'être publié, avoit été approuvé par le Sénat, & qu'il ne restoit plus si ce n'est que le Peuple y

joignît son consentement. L'Ecrit étoit si long, qu'il fallut quatre heures pour le lire & le faire entendre aux assistans. Il n'y eut qu'une voix; tout le Peuple s'écria, qu'il consentoit. On dressa là-dessus le *Recès*, ou l'Ordonnance, dont j'ai parlé ailleurs, qui se trouve à la fin de ce Volume, & dans laquelle on voit les noms de tous les Nobles, & de tous les Députés du Peuple, qui donnèrent alors leurs suffrages. Chacun se retira chez soi, content & joyeux.

Le Sénat demeura encore quelque tems avec le Roi, pour plusieurs raisons, & entre autres pour nommer celui qui lui succéderoit. Peu de Sénateurs se déclarèrent pour le Duc *Jean*, & sans qu'aucun même s'opposât opiniâtement à l'avis contraire, qui prévalut, en faveur de *Frideric*, Fils du Roi. Il y eut plus de contestation au sujet de la forme de Gouvernement qu'on établiroit, en cas de Minorité, & l'on ne put convenir de rien là-dessus. Ainsi on renvoia la délibération à une autre fois; d'autant plus aisément, que le Roi étoit en bonne santé, & d'une constitution robuste. Le Sénat fit cependant une Ordonnance, portant que désormais on nommeroit toujours d'avance un Successeur, qui dès-lors, jusqu'à la mort du Roi régnant, feroit appelé *Prince*; & que dès-à-présent on désignoit *Frideric* pour tel.

Avant que de prendre possession des Biens Ecclésiastiques, *Christian* avoit consulté LUTHER là-dessus, & en même tems au sujet des Evêques détenus prisonniers. (a) Ce Réformateur répon-

(a) Pag. 156.

répondit : „ Que, les Evêques ne cessant point
 „ de persécuter la Parole de DIEU, & troublant
 „ en même tems l'Etat, leur détention pouvoit
 „ être justifiée, & qu'il étoit disposé à excuser
 „ & défendre de toutes ses forces ce que le Roi
 „ avoit fait à leur égard : mais que, des Biens
 „ Ecclésiastiques confisquez, il devoit en reser-
 „ ver une partie pour le Ministère de l'Evangi-
 „ le, afin que ceux qui enseignoient eussent de
 „ quoi s'entretenir médiocrement; qu'autrement
 „ il seroit à craindre que ces biens étant dissi-
 „ peez, on ne trouvât pas d'ailleurs ce qu'il fal-
 „ loit pour leur entretien : Qu'il n'étoit peut-
 „ être pas nécessaire que lui (*Luther*) donnât
 „ cet avis, sur tout à un Roi si pieux, qui sans
 „ cela ne manqueroit pas à son devoir ; mais
 „ que ce qu'il en disoit, il le faisoit parce qu'il
 „ avoit plusieurs exemples de gens, qui, si des
 „ Princes pieux ne leur eussent résisté, auroient
 „ attiré à eux tous ces sortes de Biens renfermez
 „ dans le pays : Que, si *Satan* en suscitoit de
 „ pareils en *Dannemark*, il prioit DIEU que le
 „ Roi pensât sérieusement bien aux besoins des
 „ Eglises, c'est-à-dire, à l'intérêt de la Parole
 „ de DIEU, par laquelle les hommes, présens
 „ & avenir, doivent apprendre ce qui est né-
 „ cessaire pour obtenir le Salut éternel, & pour
 „ éviter la Damnation éternelle”. C'est le con-
 „ seil, que *Christian* suivit; & il agit en tout cela
 „ avec l'approbation du Sénat, réduit alors à peu
 „ de Sénateurs, mais dont le nombre ordinaire fut
 „ bien-tôt complet.

Il y avoit eu, (a) pendant toute cette année

G 4

des

(a) *Page 158, & seqq.*

des troubles en *Norwége*, causez par l'Archevêque de *Drontheim*, qui vouloit empêcher que l'on ne confirmât l'élection de *Christian* dans ce Roiaume, où il avoit été déjà reconnu pour Roi en divers endroits. Les choses étoient allées jusqu'à faire arrêter contre le Droit des Gens, trois Sénateurs de *Norwége*, que le Roi avoit envoyez à l'Assemblée des Etats, convoquée pour l'élection, & l'un d'eux fut même massacré par la Populace. Le Prélat, réfléchissant ensuite sur ce qu'il avoit à craindre des justes effets de l'indignation du Roi, relâcha les deux autres Députés, se réconcilia avec eux, & les pria d'intercéder pour lui auprès de *Christian*; promettant, que, s'il lui accordoit sa grace, il s'emploieroit de tout son pouvoir à le faire reconnoître généralement pour Roi de *Norwége* dans une autre Assemblée des Etats. Mais *Christian*, & le Sénat de *Dannemark*, jugèrent que l'on ne devoit pas laisser impunis les attentats de l'Archevêque, sur la fidélité duquel il n'y avoit pas d'ailleurs à compter. Il fut donc résolu d'envoyer une Flotte, pour assiéger *Drontheim*. Le Prélat en aiant eu avis, au commencement de l'Année 1537. prit la fuite; & emporta sur quatre Vaisseaux, tout l'or & l'argent qu'il trouva, soit dans ses Coffres, ou dans les Trésors de l'Eglise, avec des Canons, & autres choses de prix. Il laissa une Garnison dans la Place, faisant prêter serment à ceux à qui il en confioit la garde; mais il dépouilla si bien le Château, qu'il n'y resta pas même assez de poudre pour l'usage de la Garnison; & il ne tint aucune des promesses

ses qu'il avoit faites depuis aux Commandans de la Place. Il alla tout droit en *Hollande*, pour demeurer là en attendant de voir s'il y auroit pour lui quelque espérance de retour. Les Troupes du Roi débarquèrent en *Norwége* au Printems; & tout le Roiaume lui fut bien-tôt soumis.

A ces heureux succès se joignirent (a) les offres d'un Traité d'Alliance & d'Amitié, que *Christian* reçut de la part du Roi de *France*, & du (b) Roi d'*Ecosse*, dont le dernier venoit d'épouser une (c) Fille du premier. Peu de tems après; *Christian* fit une Trêve de trois ans avec la Gouvernante des *Pais-Bas*.

Ses affaires étant en si bon état, il ne lui restoit plus qu'à se faire couronner solennellement. Il invita par Lettres à cette Fête, les Rois, Princes, & Villes du voisinage. Et afin que la joie publique ne fût pas mêlée de tristesse pour plusieurs personnes de haut rang, qui étoient amis des Evêques prisonniers, il fit relâcher la plupart de ces Prélats. Ils n'étoient pas tous également coupables. Trois d'entr'eux, savoir, *Torbern Bille*, Evêque de *Lunden*, *Avo Bille*, Evêque d'*Arhusen*, & *Canut Guldenstern*, Evêque de *Funen*, avoient causé moins de troubles avant leur détention, & depuis avoient parlé du Roi avec plus de retenue. Ceux-ci obtinrent les premiers leur grace, à condition qu'ils approuveroient l'Ordonnance faite par les Etats touchant

(a) Pag. 164, & seq. - (b) *Jaques V.*
(c) *Magdelaine*, Fille de *François I.*

chant la Réformation de la Religion, & l'abolition des Evêques; & qu'ils ne trameroient jamais rien contre l'état présent du Roiaume, en faveur de l'Ordre Ecclésiastique. Après qu'ils s'y furent engagez, en donnant caution, le Roi leur conféra des honneurs, & des bienfaits réels. *Olaus Muncius*, désigné Evêque de *Ripen*, s'engagea de plus, quelque tems après, à se marier; condition qu'on exigea de lui, parce qu'étant jeune & ambitieux, on crut que cela ralentiroit plus aisément son zèle pour le Papisme & pour l'Ordre Ecclésiastique, dans l'espérance de quelque Emploi Civil. A l'exemple de ces quatre Evêques, celui d'*Anslo*, *Jean Réve*, se démit aisément de sa Dignité Ecclésiastique, & approuva, comme eux, l'Ordonnance des Etats.

La cérémonie du Couronnement se fit enfin le 12 d'*Août*, qui, comme on l'a vû ci-dessus, étoit le jour de naissance du Roi. *Albert*, Duc de *Prusse*, son Beau-Frère, s'y trouva en personne, avec la Duchesse. Et il y étoit venu de divers endroits des Envoiez de Princes & de Républiques. Ce fut *JEAN BUGHENHAGEN*, Ministre & Professeur à *Wittenberg*, qui sacra le Roi. Après un discours sur les devoirs de la Roiauté, il oignit ce Prince, lui mit sur la tête une Couronne d'or, garnie de diamans; & dans les mains, l'Epée, le Sceptre, & la Pomme. L'Onction, comme conforme à l'usage de l'ancienne Eglise, fut la seule des cérémonies religieuses, que l'on conserva. *Chrissian*, qui vouloit abolir dans tout son Roiaume les Superstitions

tions du Papisme, n'avoit garde de permettre qu'il en restât la moindre trace dans son Inauguration. Nous verrons, dans la suite de l'Histoire, comment il mit la dernière main à l'établissement du grand ouvrage de la Réformation.

ARTICLE IV.

HISTOIRE de l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles - Lettres , depuis l'Année MDCCXXXI. jusques & compris l'Année MDCCXXXIII. Tome Cinquième. Pagg. 406. MEMOIRES de Littérature, tirez des Registres de la même Académie, &c. Tome XIII. Pagg. 698. Tom. XIV. Pagg. 560. & Tom. XV. Pagg. 624. A Amsterdam, chez François Changuion, 1741.

CETTE Edition de quatre Tomes de l'HISTOIRE & des MEMOIRES de l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles - Lettres , s'est fait un peu attendre. Mais les quatre suivans, qui contiennent les derniers qu'on ait publiez à Paris , sont actuellement sous presse ; de sorte que nous espérons de pouvoir en donner l'Extrait immédiatement après avoir rendu compte de ceux qui paroissent aujourd'hui. Commençons par l'Histoire.

I. DEUX Médailles de la Famille HOSTILIA ; rapportées dans les Familles Romaines de FULVIUS URSINUS, de PATIN, & de VAILLANT, four-

fournissent d'abord ici à Mr. DE MAUTOUR le sujet de quelques réflexions & recherches historiques. La première Médaille représente la *Peur*; & l'autre, la *Pâleur*: deux passions érigées en Divinitez, & auxquelles *Tullus Hostilius*, Roi des *Romains*, bâtit des Temples, pour accomplir le vœu qu'il en avoit fait, dans l'occasion rapportée par (a) TITE-LIVE. Aussi celui qui fit frapper ces Médailles étoit-il de la Famille des *Hostilius*, qui se disoient descendus de l'ancien Roi. *Lucius Hostilius*, surnommé *Sacerna*: C'est, comme les Antiquaires en conviennent, le même dont (b) l'Auteur de la *Guerre d'Afrique* fait mention, & (c) auquel *César* donna, avec six cohortes, le gouvernement de la Ville de *Leptis*, qu'il défendit vaillamment contre les Troupes de *Labienus*. Mr. de Mautour s'attache principalement à faire voir, que, longtems avant *Tullus Hostilius*, la *Peur* & la *Pâleur* avoient été déjà personnifiées, & en quelque manière déifiées par les Poètes & les Historiens Grecs. Au reste, sur ce qui regarde l'explication des Médailles dont il s'agit, & la Famille des *Hostilius Saserna* (car c'est ainsi que le surnom y est écrit) on trouvera à peu près les mêmes choses, & plus encore, dans le (d) *Thesaurus Morellianus*, publié par Mr. HAVERCAMP; mais

(a) Lib. I. Cap. 27.

(b) HIRTIUS, & non pas *César*, comme on cite ici. Le nom du premier se trouve dans toutes les bonnes Editions, anciennes & modernes. Et si d'autres ont donné ce Livre à *Oppius*, comme le dit SUETONE, in *Cesar*. Cap. 57. aucun Ancien n'a cru qu'il fût de *César* même.

(c) *De Bell. African.* Cap. 10.

(d) Tom. II. pag. 199, 200.

mais que Mr. de Mautour ne pouvoit pas avoir vu, selon la date de son (a) Ecrit.

2. *DES embrasemens du Mont VESUVE.* Un Auteur Moderne (b) aiant remarqué, qu'on ne connoissoit point d'embrasement de cette Montagne, antérieur à celui qui arriva du tems de (c) l'Empereur *Titus*, & qu'on n'avoit point de preuve qu'il en fût arrivé auparavant: cela engagea Mr. l'Abbé BANIER à faire des recherches sur un fait, où il paroissoit y avoir quelque chose de singulier; les autres Volcans célèbres étant, pour ainsi dire, connus de tous les tems. Il trouva, que, de divers passages d'anciens Auteurs, Grecs & Latins, on peut conclure trois choses: la première, que le *Vésuve* avoit jetté des flammes dès les tems les plus reculez; la seconde, que son Volcan s'étoit éteint; la troisième, que nous n'avons aucune époque fixe, ni l'histoire d'aucun embrasement de cette montagne, avant le tems de l'Empire de *Titus*. Ces autoritez ne doivent pas avoir donné beaucoup de peine à chercher: on les trouve toutes recueillies il y a long tems, dans l'*Italie* (d) *Ancienne* de CLUVIER, qui en tire aussi les mêmes conclusions.

3. *NOUVELLES Remarques sur le Stade d'Olympie.* Ces Remarques sont du même Abbé. Elles tendent à montrer, que les *Cirques* & les *Hippodromes* des Romains avoient été faits sur le
mo-

(a) Il fut lu dans l'Académie en 1732. & le *Trésor* de MOREL n'a paru qu'en 1734.

(b) *Hist. Naturelle de l'Univers* &c. par Mr. COLONNE.

(c) Voyez *Suttons*, in *Tit.* Cap. 8.

(d) *Lib.* IV. Cap. 3. pag. 1137, & seqq.

modèle du *Stade d'Olympie*; & qu'on peut s'aider de la forme des premiers, & des Figures que (a) PANVINI en a fait graver sur des Monumens incontestables, pour avoir une idée plus juste du dernier, dont PAUSANIAS (b) fait une description fort obscure.

4. EXPLICATION de quelques Passages d'Antiens Auteurs, en deux Articles. Par Mr. DE CHAMBERT. Le premier Article roule sur ces trois premiers vers du Poëme d'HESTODE, intitulé le *Bouclier d'Hercule*:

Ἡ οἷα προλεπτοῖσι θεοῖσι καὶ πατρίδῃ γαῖαν
ἤλαθον ἐς Θῆβας, μετ' ἀρήϊον Ἀμφιτρύωνα,
Ἀλκμήνῃ θυγάτηρ Διουκόου Ἠλεκτρώοντι.

Selon la manière dont les deux mots ἡ οἷα sont accentuez dans toutes les Editions, ils signifient *Aut qualis*; ce qui marque qu'ils ne peuvent être le commencement du Poëme, & qu'ainsi les vers précédens en ont été perdus. Aussi la plupart des Interprètes, & d'autres Savans, croient-ils que ce *Bouclier d'Hercule* n'est qu'une partie d'un autre (c) Ouvrage plus étendu d'HE-

(a) Dans son *Traité De Ludis Circensibus*. On peut voir aussi l'*Imperium Orientale* du P. BANDURI, Tom. II. Lib. III. & l'*Antiquité Expliquée* par le P. DE MONTEAUCON, Tom. III. Part. II. pag. 275, & seqq.

(b) Lib. VI. ou *Eliac*. Cap. 20.

(c) Μεγάλαι Ἡστίαι. Notre Auteur met mal à propos Mr. LE CLERC au rang de ceux qui ont regardé le *Bouclier d'Hercule*, comme une partie de cet Ouvrage. Car il dit dans une Note au devant du *Bouclier*, qu'il croit que c'est un Fragment d'un autre Ouvrage d'Hésiode, qu'on cite sous le titre de *Ἡρωγονία*.

d'*Hésiode*. Mr. de *Chambort* soutient que le Poëme, tel que nous l'avons, est complet ; & pour faire disparoître ce qui engageoit à supposer le contraire, il change l'accent des deux premiers mots, en lisant *ἄλκῃ*, & traduisant ainsi : *ALC-MENE*, fille d'*Electryon* protecteur des Peuples, ayant quitté sa demeure, vint SEULE à Thèbes après le brave *AMPHITRYON*. Il paroît par ce que nous (a) avons remarqué, en donnant l'Extrait d'une nouvelle Edition d'*Hésiode*, publiée en Angleterre, que cette correction avoit été faite il y a assez long tems, par *LAMBERT Bos*, dans ses *Observationes Miscellaneæ*, &c. publiées en 1707. Mr. de *Chambort* n'avoit pas vû sans doute ce Livre, où l'Auteur ne s'amuse pas à prouver, comme on fait ici, par trois passages d'*HOMERE*, que l'adjectif *ἄλκῃ*, *ἄλκῃ*, *ἄλκῃ*, signifie seul ou seule, surquoi il suffisoit de renvoyer aux Dictionnaires ; mais il allègue un Epithalame, cité par (b) *LUCIEN*, dont le commencement est tout semblable :

Ἦ ἄν περ' ἄρ' ἦν Ἀμεινέτι ἐν μεγάρῃσι
 Δῖα Κλειομένης ἄνασσ' ἐγείφει' ἰνδυνίας
 Περύχουσι πικρῶν ἀλλήων παρθενίων.

„ Les Interprètes, (c) continue notre Acadé-
 „ micien, n'expliquent pas plus heureusement
 „ les derniers mots des trois vers en question,
 „ en disant : *secuta maritum Amphitryonem* : il
 „ faut

(a) Tom. XXI. Part. II. Article 3. pag. 319, 320.

(b) In *Sympof.* Tom. II. pag. 651, 652. Edit. Amst.

(c) Pag. 47.

„ faut traduire , *post. mavortium Amphitryonem* :
 „ la préposition *post* mise avant un accusatif si-
 „ gnifie *après* ; le mot *ἀγῆς* ne signifie pas *ma-*
 „ *ri* , c'est une épithète qui marque la valeur
 „ d'*Amphitryon* , & qui est dérivée d'*ἄγος* , nom
 „ du Dieu de la Guerre”. Mais Mr. de Cham-
 „ bort auroit dû nous dire, dans quelles Editions
 d'*Hésiode* il a trouvé *ἀγῆς* traduit ici par *mar-*
tium. J'en ai plusieurs sous mes yeux, entr'au-
 tres celle de DANIEL HEINSIUS , celle de
 GRÆVIUS, celle de Mr. LE CLERC. Il paroît
 qu'il a vû au moins la première, & la dernière.
 Dans toutes ces Editions, & autres moins con-
 sidérables, je lis *martium*, & non pas *maritum*.
 Il faut qu'en écrivant ceci, l'Auteur n'ait con-
 sulté que quelque méchante Edition où les Im-
 primeurs avoient mis *maritum*, ou bien qu'il ait
 eu quelque éblouissement, qui lui a fait lire ain-
 si, au lieu de *martium*. La faute cependant é-
 toit si grossière, & il est si difficile de concevoir
 comment les Traducteurs auroient pu la faire,
 que cela auroit dû empêcher qu'on ne hazardât
 une telle critique, sans avoir consulté attentive-
 ment plus d'une Edition, & qu'on ne s'exprimât
 de manière à donner lieu de croire qu'elles sont
 toutes fautives en cet endroit: *Les Interprètes*,
 dit-on, sans en excepter aucun. Il se trouve
 cependant qu'aucun n'a ainsi expliqué le mot.
 Je vois même dans la revision de la Version com-
 mune, faite par un Savant Anglois, RADULPHE
 WINTERTON, & imprimée plusieurs fois depuis
 l'année 1635. que le mot *ἀγῆς* y est rendu par
bellicosum, qui ne laisse aucun lieu à équivoque.

L'autre

L'autre Article concerne un passage de CICE-
RON, que Mr. de Chambort veut aussi corriger.
C'est dans une des (a) Lettres à Atticus, où ce
grand Orateur témoigne à son Ami la fâcheuse
situation dans laquelle il se trouve, faute d'avoir
quelcun avec qui il pût s'entretenir familièrement
& librement : *Nihil mihi nunc scito tam deesse,*
quàm hominem eum, quicum omnia, quæ me cura
aliqua afficiunt, una communicem : qui me amet,
qui sapiat, quicum ego colloquar, nihil fingam,
nihil dissimulem, nihil obtegam. abest enim frater
àpèlatur, & amantissimus : Metellus non ho-
mo, sed littus, atque àër, & solitudo mera : tu
autem. . . . ubi es ? Ce qui est dit-là de Me-
tellus, Consul dans le tems que la Lettre fut
écrite, a si fort embarrassé les Interprètes, que
les uns ont effacé son nom, & mis à la place
mei, ou *meus*, en rapportant ce qui suit, *non*
homo, sed littus, &c. au Frère de Cicéron : &
deux (b) Traducteurs François ont fondé là-
dessus leur traduction. Mr. Rollin a (c) soutenu,
qu'il ne falloit rien changer au texte, & l'a ex-
pliqué d'une manière qui fait un fort beau sens.
Mr. de Chambort trouve néanmoins peu dignes
de Cicéron ces expressions : *non homo, sed littus*
atque àër, & solitudo mera. Ainsi il a imaginé
une correction, qui fait disparaître d'une autre
ma-

(a) Lib. I. Epist. 18. tout au commencement.

(b) L'Abbé de ST. REAL, & l'Abbé MONGAULT.

(c) *Man. d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres*,
Tom. I. Ch. 1. Art. 2. de la 2. Edit. (pag. 146, & suiv.
Ed. d'Amst. 1732.)

manière le nom de *Metellus*. Il le coupe en deux, & en fait *Me tellus*, &c. C'est, selon lui, une citation de quelques vers d'un Poète Tragique, *disjecti membra Poeta*, dont peut-être *Cicéron* & *Atticus* s'étoient souvent servis.

— *Me tellus, non homo:*

Voilà, dit-on, la moitié d'un Vers Iambe:

Sed litus atque aër, & solitudo mera,

cela en compose un autre tout entier. C'étoit, ajoute-t-on, l'expression dont quelque Poète Tragique s'étoit servi, pour marquer l'affreuse solitude où se trouvoit quelque malheureux, qui venoit s'en plaindre sur le Théâtre; *Philottète*, par exemple, sur lequel *Accrus* avoit fait une Tragédie, à l'imitation de *SOPHOCLÈ*. *Cicéron* la loue en plusieurs endroits; notre Auteur ne doute pas que ce ne fût celle qu'il cite ici: où après *me tellus*, on doit sousentendre, *tenet*, ou *habet*; & après *non homo*, supposer encore *adest*, dans le demi-vers. De tout cela il forme ces deux vers François, qui expriment la Citation entière:

*Je suis sur terre, hélas! mais sans société,
Exposé seul à l'air sur un bord écarté.*

Pour moi, je suis fort trompé, si cette conjecture est goûtée des Critiques judicieux. Elle paroît aussi mal fondée, que superflue. L'Académicien ne nie pas, qu'on ne trouve une pen-
sée

sée très-convenable dans le sens que les paroles
 présentent naturellement : mais, par un excès
 de délicatesse, il juge les expressions peu dignes
 de l'Orateur. Cependant un Interprète (a) a al-
 légué ici ces paroles d'une autre (b) Lettre de
 Cicéron à Atticus, où parlant de Lucius Caesar,
 il le qualifie, *non hominem, sed scopas solutas*.
 Y a-t-il quelque chose de plus étrange, & de
 plus indigne de Cicéron (c), à dire de Metellus :
non homo, sed litus, atque aer, & solitudo mera?
 C'est une façon de parler figurée, & apparem-
 ment proverbiale, qui pourroit passer dans une
 Harangue : à plus forte raison est-elle bien pla-
 cée dans une Lettre écrite familièrement à un
 intime Ami. D'ailleurs, la suite du discours
 ne permet pas de fourrer ici les prétendus vers
 d'un ancien Poète. Ce que Cicéron dit ensuite
 à Atticus : *Tu autem, qui, &c. ubi es?* suppose
 qu'il a parlé de plus d'une personne, comme le
 remarque très-bien Mr. Rollin. Le sens se ré-
 duit à ceci : „ Mon Frère est absent : Métellus
 „ est bien présent, mais, de l'humeur dont il
 „ est, je trouve si peu de ressources dans son
 „ commerce, qu'il ressemble à un Rivage so-
 „ litaire, où règne un parfait silence, & où l'on
 „ ne voit que l'Air, vuide de tout homme vi-
 „ vant.

(a) AUS. FORMA. Voici les Notes *Variarum*, de l'Edit. de GRÆVIUS, pag. 137.

(b) Lib. VII. Epist. XIII. pag. 713.

(c) On trouvera plusieurs autres exemples d'une ex-
 pression semblable, dans les Notes des Interprètes sur
 PETRONE, Cap. 39. pag. 168. Ed. Burmann.

„ vant. Où êtes-vous donc, mon cher Ami,
 „ qui me seriez d'un si grand secours, dans la
 „ situation où je suis? ” Voilà, à mon avis, un
 discours bien lié, & qui demande nécessaire-
 ment qu'on laisse ici le nom de *Métellus*. Il fau-
 droit plutôt chercher à lui en substituer quelque
 autre, si l'on avoit lieu de croire, (ce qui n'est
 pas, & que Mr. de Chambort même ne prétend
 point) que le sens naturel des paroles ne convînt
 pas au caractère du Consul. En un mot, il me
 semble, que tous ceux qui ont voulu corriger
 ce passage, n'ont fait que ce que l'on appelle
Querere nodum in scirpo, chercher de la difficul-
 té où il n'y en a point.

5, 6. ON trouvera des remarques beaucoup
 plus satisfaisantes dans les deux Articles suivans,
 qui sont l'un & l'autre de Mr. Hardion. Le pré-
 mier contient des *Observations sur le Texte de*
l'Andromaque d'EURIPIDE; lesquelles consistent
 pour la plupart en corrections de divers passages
 de cette Tragédie; toutes tirées, à l'exception
 d'une seule, d'un Manuscrit de la Bibliothèque
 du Roi, qui peut avoir environ sept-cens ans.
 L'Académicien en a choisi avec soin les leçons
 qui lui ont paru ou nécessaires, ou du moins
 meilleures que celles des Editions.

L'autre Article nous présente de pareilles Cor-
 rections sur la Tragédie de *Rhésus*, faites sur la
 collation de deux autres Manuscrits de la même
 Bibliothèque, dont le second, qui est le plus
 ancien, ne paroît pas avoir plus de trois-cens
 ans: cependant l'un & l'autre fournit des leçons
 qui ont paru importantes. Tout cela est un
 sup-

supplément de quelques Mémoires du même Académicien , qui se trouvent (a) ailleurs , sur ces deux Tragédies, dont la première est incontestablement d'EURIPIDE ; mais l'autre , ou le *Rhesus* , n'est , selon Mr. *Hardion* , ni de ce Poète , auquel on l'attribue ordinairement , ni de SOPHOCLE , à qui quelques Savans la donnent.

7. L'ARTICLE suivant est d'un autre genre. Mr. l'Abbé SALLIER y donne l'*Argument* & le *Précis du Dialogue de PLATON, intitulé le PHEBRE*. Il prétend , que le sujet de ce Dialogue est la *Rhetorique*, ou l'Art de Parler ; & , selon lui , il n'y a rien dans tout ce que disent les Interlocuteurs, *Phébre* & *Socrate*, qui n'y ait directement rapport. Trois Discours , dont l'un est de *Lyfias*, & les deux autres de *Socrate*, font comme la première Partie du Dialogue. La seconde consiste dans l'exposition des Règles que *Socrate* croit que l'on doit observer pour arriver à la gloire de l'Eloquence. Cette analyse est une preuve de la grande attention qu'il faut avoir pour démêler la fin principale que *Platon* se propose dans chacun de ses Dialogues : „ Car il „ n'y en a point , dit le Savant (b) Académicien, où il ne tende à un but ; jamais Ecrivain „ n'a été plus grand compositeur , & c'est par „ ce tout-ensemble , qui résulte de l'union des „ parties qui composent ses grands Traitez, „ qu'il

(a) Tom. XI. des *Mémoires*, pag. 410. & seqq. 428 , & seqq. Tom. XIV. pag. 509 , & seqq.

(b) Pag. 85 , 86.

„ qu'il plaît infiniment à l'esprit, du moins quand
 „ on est touché de la beauté & de la correction
 „ du dessein. Si l'on se méprend dans la con-
 „ noissance de la fin que *Platon* a eue dans un
 „ Dialogue, on ne peut en embrasser le systé-
 „ me dans une vue générale, ni découvrir l'en-
 „ chaînement de ses idées, la marche de son
 „ esprit, ni le fil de ses pensées, &c.” On cri-
 tique à cette occasion *MARSILE FICIN*, com-
 me aiant pris ici une partie pour le tout, & fait
 de l'accessoire le principal : & on remarque en
 général, qu'il a obscurci la doctrine de *Platon*,
 par un entêtement du Merveilleux, qu'il a vou-
 lu trouver dans les Ecrits de ce Philosophe, aussi
 bien que pour ne pas comprendre l'économie &
 le but de ses Discours. Mais est-ce toujours sa
 faute, ou celle des autres Lecteurs ? Le Philo-
 sophe n'y auroit-il pas donné occasion lui-même,
 en cachant trop sa marche, en cherchant trop
 de détours, & enveloppant son dessein principal
 dans un grand nombre d'épisodes ?

8. Le même Académicien nous donne, dans
 l'Article suivant, une (a) *Suite de la notice de
 quelques Livres de la Bibliothèque du Roi*. On
 trouve ici d'abord le reste des observations &
 notes marginales, dont *MEZIRIAC* avoit enrichi
 son exemplaire du *Traité ηγή Θαναρτων ανωφύ-
 ρων*, attribué tantôt à *ARISTOTE*, tantôt à
THEOPHRASTE, mais qui, au jugement de Mr.
l'Abbé Sallier, pourroit bien n'être qu'une sim-
 ple

(a) On voit le commencement dans le Tome IV.
 de l'*Histoire* (selon l'Edit. d'*Amst.*) pag. 427, & seq.

ple compilation de diverses remarques sur l'Histoire Naturelle, faites par quelques Disciples de l'un ou de l'autre. Ici, comme sur les autres Observations de *Méziriac*, déjà rapportées, notre Savant Abbé joint les siennes propres, soit pour confirmer, ou pour critiquer celles qu'il publie aujourd'hui, & qui seront les dernières. Ce qu'il en a recueilli & indiqué, lui paroît plus que suffisant pour laisser entrevoir l'utilité qu'on peut se promettre des autres qu'on pourra consulter dans le Manuscrit.

Après cela, il choisit, des autres Volumes de la Bibliothèque du Roi, celui des Tragédies de SOPHOCLE, accompagné des Notes de TANNEGUY LE FÈVRE. Il examine ces Notes, non seulement sur les règles ordinaires de la Critique, mais encore sur la Collation d'un nouveau Manuscrit de *Sophocle*, aquis depuis peu, & précieux par son antiquité, aussi-bien que par le grand nombre des Ouvrages qu'il contient, savoir, quelques Tragédies d'EURIPIDE, toutes celles de SOPHOCLE, & une partie des Comédies d'ARISTOPHANE. Les Remarques se réduisent à quatre, toutes sur l'*Antigone*. On en donnera apparemment une suite, quoiqu'on ne le dise pas.

9. LE juste regret qu'on a de la perte d'une si grande partie de l'Histoire de TITE-LIVE, est cause, comme on fait, que diverses personnes se sont flattées, & ont voulu donner aux autres des espérances d'en recouvrer ou le tout, ou du moins quelque partie. Mr. SCHEFFLIN, Professeur en Histoire & en Belles-Lettres à

Strasbourg, & Associé Correspondant de l'Académie, écrivit à Mr. de Boze, dans le mois de Mars 1732. qu'il avoit trouvé parmi les Manuscrits d'un docteur Allemand, nommé MATTHIEU (a) KLOCKIUS, mort il y a environ cent ans, une feuille écrite de sa propre main, avec une note, où il est dit que c'est un fragment du XVI. Livre de *Tite-Live*, dans lequel l'Historien traitoit de la *Première Guerre Punique*; & que lui, *Klockius*, avoit tiré ce fragment de l'Abbaye de *Salmanweyer* en *Suabe*. Mr. *Schepflin* le jugeoit très-authentique; il croioit y reconnoître à chaque ligne le style & le caractère de *Tite-Live*. L'Académie n'en porta pas un jugement aussi favorable. On fit de vive voix différentes observations sur ce que l'on trouvoit dans ce morceau, de plus opposé, non seulement à la manière & au style de *Tite-Live*, mais encore aux règles générales de la bonne Latinité. Mr. l'Abbé SOUCHAY se chargea de joindre par écrit à ces observations, celles qu'un examen plus particulier lui donneroit occasion de faire. Tout cela fut communiqué à Mr. *Schepflin*, qui tâcha d'y répondre. L'Académie n'en persista pas moins dans son premier sentiment; & Mr. l'Abbé *Souchay* repliqua. Le Professeur de *Strasbourg* s'étoit soumis d'avance à la décision de l'Académie: il n'opposa rien aux secondes observations. C'est cette espèce de procès littéraire, dont on nous donne ici l'Extrait, après

(a) Voyez ce que l'on a dit de ce *Klockius*, dans le Tome XX. de cette *Bibliothèque*, l. Part. Art. IV. pag. 128.

après avoir fait imprimer tout du long le prétendu Fragment, dont chacun pourra maintenant juger.

10. *EXPLICATION d'une Epigramme de MARTIAL.* C'est la 24 du X. Livre. Le septième vers s'y trouve différemment dans les Manuscrits, ou du moins dans les Imprimez :

Annos addite BIS precor novenos.

Quelques-uns lisent, *TER precor novenos.* Suivant la première leçon, le Poète demandoit aux Muses septante-cinq ans de vie; & selon l'autre, ce seroit quatre-vingt-quatre. Mr. DE LA BARRE défend la première, contre une Dissertation, inserée dans le (a) *Journal de Trevoux*, où l'on a adopté l'autre. Il applique ici & justifie en même tems ses Observations (b) sur la *Livre Romaine*, qu'on a vues ailleurs.

11, 12. ON dispute depuis long-tems, & apparemment on disputera toujours, sur la question, de combien d'années la naissance de JESUS-CHRIST a précédé l'Ere vulgaire; car, entre les Savans Modernes, il n'y a que le Père *Hardouin*, qui aît voulu établir la justesse de cette Ere. Les uns reculent la Naissance de Notre Seigneur de deux ans, les autres de trois, de quatre, ou même de sept; selon le parti que chacun croit le plus convenable à sa manière d'ar-

(a) *Mai, 1732. Article XLV. pag. 875.*

(b) *Tom. XII. des Mémoires, pag. 1, & suiv.*

d'arranger les événemens qui la précèdent, ou qui la suivent. On fait usage pour cet effet & de l'Histoire, & de l'Astronomie, & même des Médailles. Il y a ailleurs, dans ce grand Recueil, quelques Dissertations (a) là-dessus. Ici Mr. DE LA NAUZE, & puis Mr. DE LA BARRE, font, chacun à sa manière, leurs observations sur le même sujet, & sur divers points qui s'y rapportent.

13. L'ARTICLE suivant, qui est de Mr. DE VALOIS, roule sur un point de discipline, dont l'examen peut répandre des lumières sur l'Histoire Ecclésiastique. (b) Il y fait voir, *qu'anciennement la profession de Virginité, & la réception du Voile, se faisoient dans le même tems.*

Les premiers Pères de l'Eglise parlent de quatre sortes de Vierges. Les premières étoient celles qui, sans faire de vœu public & solennel, consacroient à DIEU leur Virginité dans le secret de leur cœur. Elles ne cessent point pour cela de demeurer dans le sein de leur famille, & elles n'étoient distinguées des autres Filles, que par leur extrême modestie, soit dans leurs habits, soit dans leur maintien, & par la pratique constante des Vertus Chrétiennes. Il n'y avoit point alors de Maison particulière pour les recevoir. Cela dura jusqu'au Troisième Siècle, vers le milieu duquel, comme les Monastères d'Hommes s'étoient fort multipliés, sur tout dans l'Orient, les Vierges, pour se distinguer des Filles
du

(a) *Mémoires*, Tom. III. pag. 185, & suiv. *Hist.* Tom. III. pag. 405, & suiv.

(b) Pag. 173, & suiv.

du monde, prirent un habit différent des leurs. Cet habit consistoit en une tunique de laine brune & en un manteau noir ; l'usage (a) n'étoit pas même général. Tel étoit encore, dans le Quatrième & dans le Cinquième Siècles, l'état de ces Vierges de la seconde espèce, qui ne cessent pas pour cela de demeurer avec leurs Parens.

Les Vierges de la troisième espèce, étoient celles qui faisoient un vœu public & solennel de Virginité, & recevoient le Voile de la main de leur Evêque ; ce qui se faisoit avec de grandes cérémonies, ou le jour de l'*Epiphanie*, ou la seconde Fête de *Pâques*, ou à la Fête de quelque Apôtre ; quelquefois aussi le jour de Noël. Ces Vierges néanmoins, aussi bien que les autres des deux premières sortes, demeuroient dans le monde ou chez leurs parens, ou dans quelque maison particulière, qu'elles choisissent pour y vivre dans une plus grande retraite. C'est ce qu'on peut conclure de différens endroits des Lettres de (b) ST. JERÔME. *Ste. Marcelline*, qui vivoit au commencement du Cinquième Siècle, demeuroit à Rome, avec une autre Vierge de ses Amies, à qui elle avoit donné un appartement. On a (c) le Discours même du Pape

LIBERE,

(a) *Solent QUIDAM, cum futurum virginem spondant, pulla tunica eam & furva operire pallio, &c.* HIERONYMUS, Epist. ad Gaudentium.

(b) Sur-tout celle qui a pour titre *De ostendo suspecto contubernio*.

(c) Dans la Vie de *St. Ambroise* ; composée par PAULIN, Prêtre de Milan, dit notre Académicien. Il se trompe.

LIBERE, fait à la réception de cette Vierge, dans lequel il l'exhorte à éviter les Assemblées publiques, sur-tout les Nôces; exhortation superflue pour des Filles cloîtrées. *Ste. Geneviève*, qui mourut en 512. & qui avoit été consacrée dès l'âge de sept ans par *St. Germain*, Evêque d'*Auxerre*, demeura dans le monde jusqu'au tems de sa mort.

Ce fut néanmoins vers le commencement du Quatrième Siècle, que d'autres Vierges, qui sont celles de la quatrième & dernière espèce, commencèrent à se renfermer dans un Monastère, pour y vivre sous la conduite d'une Supérieure. **ST. BASILE** (a) fait mention de Convens de Filles, aussi-bien que de Monastères d'hommes; & *Ste. Macrine*, sa Sœur, fut (b) Abbessé d'un Convent de Filles, qu'il y avoit auprès de la Ville de *Césarée* en *Cappadoce*, dont son Frère étoit Evêque. Mais cet usage de renfermer les Filles qui avoient fait vœu de Virginité, s'établit plus tard en Occident, sur-tout en France, où

trompe. *Paulin* ne parle point du tout de ce Discours. C'est **ST. AMBROISE** qui le rapporte, au commencement de son III. Livre *De Virginibus*; Ouvrage adressé à *Marcelline* même, qui étoit sa Sœur.

(a) Dans ses *Ascétiques*. Cet Ouvrage est pour les Moines. Mais **ST. BASILE** dit, en un endroit, que, comme il y a des Convens de Filles, aussi-bien que d'Hommes, les règles qu'il donne peuvent servir pour les uns & pour les autres: Ἐπειδὴ δὲ οὐκ ἀνδρῶν μόνον εἰσὶν αἱ συνόδοι, ἀλλὰ καὶ παρθένων, &c. Tom. II. pag. 518. B. *Edis. Paris. 1637.*

(b) **GREGOR. NYSSENUS**, in *Vit. Macrine*. On indique ici d'autres exemples de Monastères de Filles, dont parlent **SOCRATE**, *Hist. Eccléf.* (Lib. II. Cap. 38.) & **SOZOMENE**, (Lib. IV. Cap. 20.)

où les plus anciens (a) Convens de Religieuses qu'on connoisse, sont ceux que fondèrent *St. Eloy*, en 632. à *Paris*; le Bienheureux *Dadon*, Frère aîné de *St. Ouen*, à *Fouarre*, en 640. sous le règne de *CLOTAIRE II.* & *Ste. Batilde*, Femme de *CLOVIS II.* à *Chelles*, en 656, ou 657. Après l'établissement même de ces Monastères, les Filles, qui avoient fait vœu solennel de Virginité, n'étoient point astreintes à s'y renfermer; comme il paroît par une Ordonnance de (b) *Clotaire II.* qui se trouve dans la Collection des Conciles de *France*.

Tout ce que l'on trouve sur les deux dernières sortes de Vierges, auxquelles il se faut borner pour l'examen de la question que *Mr. de Valois* s'est proposée; montre, que, dans les Siècles IV. V. & VI. il n'y avoit aucun intervalle entre la reception du Voile, & la Profession. On le prouve encore par un passage de (c) *ST. AMBROISE*; par le témoignage d'*OPTAT*, qui suppose le fait, comme constant, dans tout son VI. Livre; & par une *Novelle* (d) de l'Empereur *MAJORIEN*, dans laquelle ce Prince défend

(a) On peut voir, sur l'établissement de ces trois Monastères de Filles, l'*Histoire Ecclesiastique* de *FLEURY*, Tom. VIII. pagg. 296, 297, 298, 496, 497. *Ed. de Bruxell.* où sont citez les Auteurs qu'on a pour garants.

(b) Où il est dit: *Sanctimonialis, tam quæ in propriis domibus resident, quàm quæ in Monasteriis posita sunt*, &c. [num. 18.] de cette Ordonnance, qui se trouve aussi parmi les *Capitular. Regum Francor.* Tom. I. coll. *Baluz.* d'où elle a été insérée dans le *Corpus Jur. Germanic.* de *GEORGISCH*, col. 479, & seqq.

(c) *Ad Virgin. lapsam*, Cap. 5.

(d) *Novell. VIII.* post *COD. THEODOS. J. Gothofredi.*

fend aux Pères & aux Mères d'user de leur autorité pour contraindre leurs Filles à prendre le Voile sacré, & de permettre même qu'elles le prennent de leur propre mouvement, avant l'âge de quarante ans: Ordonnance qui suppose, qu'il n'y avoit pas alors, comme à présent, l'interval de Noviciat, pendant lequel celles qui ont pris le voile n'ont contracté aucun engagement qu'elles ne puissent rompre.

14. SUR la question, Si, avant BALBIN & PAPIEN, quand il y a eu ensemble plusieurs Empereurs Romains, il n'y en a eu qu'un qui ait été Grand-Pontife? Quelques Savans ont soutenu, sans aucune exception, que tous ceux qui étoient élevez à la Dignité d'Empereur, lorsqu'il y en avoit plusieurs ensemble, ont été dès-lors également revêtus de la Dignité de Souverain Pontife. D'autres, au contraire, ont prétendu, qu'il n'y avoit jamais eu qu'un seul Empereur qui eût le Souverain Pontificat, & que ses Collègues n'étoient que de simples Pontifes. Une troisième opinion a été, que cette réserve de la qualité de Grand-Pontife à un seul Empereur, n'avoit duré que jusqu'à CONSTANTIN le Grand. La quatrième & dernière, & qui est aujourd'hui la plus commune, est que le titre de Grand-Pontife n'a commencé à être pris par plusieurs Empereurs ensemble, que sous Balbin & Papien. L'examen de ces différens sentimens, qu'on nous donne ici, n'est pas d'un Académicien, mais d'un Illustre Savant, qui ne feroit pas moins d'honneur à l'Académie des Belles-Lettres, qu'à l'Académie Françoisse dont il est Membre. Il suffit

suffit de le nommer; c'est Mr. le Président BOUTIER, qui avoit communiqué à Mr. de Boze le résultat de ses réflexions. On a jugé avec raison, qu'il y auroit de l'injustice à en priver le Public. Ce docte Président rejette le second & le troisième sentiment, qui ne sont pas soutenable; puis que, quand il n'y auroit que l'exemple de *Balbin* & de *Papien*, il est certain, tant par leurs Médailles, que par l'Histoire, (a) que ces deux Empereurs portèrent ensemble la qualité de Grands-Pontifes. A l'égard de la quatrième opinion, elle peut être combattue par des raisons difficiles à surmonter. Il nous reste (b) treize Médailles de TITUS, frappées depuis qu'il fut (c) associé à l'Empire par VESPASIEN son Père, & du vivant de celui-ci, dans lesquelles on lui donne la qualité de P. M. c'est-à-dire, *Pontifex Maximus*. BOSIUS a voulu (d) éluder la force de l'argument tiré de quelques-unes de ces Médailles; car il y en a dont il ne dit rien, & une qui pouvoit ne lui être pas connue. On fait voir la foiblesse des raisons qu'il oppose; & on passe ensuite à *Lucius Verus*, sur lequel on produit trois Inscriptions, où le titre de *Pontifex Maximus* se lit. La première, trouvée à Rome, en la Place qui porte le nom de Trajan, & donnée par BOISSARD, avec le dessin; puis insérée dans le grand Recueil de (e) GRUTER.

La

(a) JUL. CAPITOLIN. in *Maxim. & Balbin.* Cap. 2.

(b) Dans le Recueil de MEZZABARBA.

(c) Au mois de Mars de l'an 71. de J. Ch.

(d) *Diff. De Pontificatu Maximo*, Cap. 2.

(e) Pag. 258. num. 3.

La seconde, publiée dans ce (a) même Recueil, sur les Mémoires du P. ANDRÉ SCHOTT, qui l'avoit vue à *Portalegre* en *Espagne*. La troisième rapportée par les Savans Bénédictins, qui ont entrepris (b) une *Histoire nouvelle* de LAN-
GUEDOC. Sur les deux premières, *Bosius*, comme on le montre, ne se tire pas mieux d'affaires. Il n'a pu voir la dernière, trouvée seulement en 1729. à *Narbonne*, aussi nette & aussi entière que si elle venoit d'être faite, & qui ne laisse aucun lieu à des objections raisonnables. *Bosius* ne paroît pas non plus avoir connu aucune des cinq Médailles de COMMODE, qui se trouvent dans le Recueil de *Mezzabarba*, frappées du (c) vivant de *Marc-Aurèle* son Père, depuis qu'il l'eut associé à l'Empire, dans lesquelles le Fils prend les titres de AUG. GERM. P. M. Mais TILLEMONT parlant de deux de ces Médailles, a voulu les corriger (d), uniquement parce qu'il étoit imbu des mêmes préjuges sur le Grand-Pontificat. Il a mieux réussi au sujet de plusieurs Médailles de l'Empereur *Albin*; Mr. *Bouhier* trouve ses raisons assez bonnes pour ne pas se prévaloir de cet exemple. Mais il ne voit pas qu'on puisse rien opposer de satisfaisant à l'autorité d'une Médaille de CARACALLA, de l'an 207. & de cinq autres pareilles de GETA, de l'an 210. Après cela, il explique un passage de

(a) Pag. 257. num. II.

(b) Tom. I. dans l'*Avertissement*.

(c) L'une en l'an 177. & les quatre autres en l'an 179.

(d) *Hist. des Emper.* Tom. III. pag. 596, 597. *Ed. de Par.* (pag. 399, 400. de la 1. Part. de ce Tome, *Ed. de Bruxell.*)

de DION CASSIUS, qui fait le principal fondement de l'opinion qu'il réfute. Cet Historien, parlant des prérogatives des Empereurs, & entre autres du Grand-Pontificat, (a) dit, que, quand ils se trouvoient au nombre de deux ou trois, il y en avoit toujours un d'eux qui étoit Grand-Pontife. En quoi il a voulu dire seulement, que, depuis AUGUSTE, les Empereurs n'avoient jamais laissé passer cette Dignité en d'autres mains, & que, quand ils s'étoient trouvez plusieurs ensemble, il y avoit du moins l'un d'entre eux qui en étoit revêtu. *Dion* avoit apparemment en vue l'exemple de *Tibère*, qui, quoi qu'associé à l'Empire par *Auguste*, ne le fut pas néanmoins au Grand-Pontificat, & n'eut pas même cette dignité aussi-tôt que son Père adoptif fut mort, mais environ sept mois (b) après. Il y eut sans doute, dans cette conduite, de la politique, tant de la part d'*Auguste*, qui ne crut pas devoir changer sur ce point l'usage ancien, que de la part de *Tibère*, qui ne voulut pas paroître s'arroger de son chef cette Dignité, jugeant bien, que, quand il auroit l'Empire, le reste suivroit bien-tôt : mais ses Successeurs n'eurent pas le même scrupule, ou du moins le Sénat alla au

de-

(a) Ἀρχιεπίσκοπος τῶν τινὲς αὐτῶν, καὶ διὰ καὶ τῶν ἑπὶ καὶ Ἀρχιεπισκοπῶν, αἰναι. Lib. LIII. pag. 508. Edit. Henon. (pag. 582. C. Edit. H. Steph.)

(b) L'an 15. le 9 Mars. Cela paroît par une Inscription, qui se trouve dans GAUTER, pag. 228. num. 2. & plus entière dans le *Diar. Italie.* du P. de MONTFAUCON, & dans GORIUS, *Inscript. Florentin.* pag. 316.

devant de leurs desirs, en leur donnant ce titre aussi-tôt qu'ils furent reconnus Empereurs, ou peu de tems après. Quoi qu'il en soit, continue Mr. le Président *Bouhier*, on a fort mal pris la pensée de *Dion*, quand on lui a fait dire, que, *lors même qu'il y avoit plusieurs Augustes, il n'y en avoit néanmoins qu'un qui prit le titre de Grand-Pontife*. C'est tourner en négative une proposition affirmative, & par conséquent lui donner une interprétation très-fausse. Un seul exemple suffisoit, pour engager *Dion* à parler comme il a fait; & peut-être y en a-t-il eu plus d'un: car nous ne savons pas certainement si *Tite*, *L. Verus*, *Commode*, *Caracalla*, & *Éléa*, eurent le Grand-Pontificat aussi-tôt qu'ils furent associés à l'Empire; il se peut donc faire qu'il y ait eu quelque intervalle entre ces promotions, & c'en est assez pour justifier la proposition de *Dion*. Une autre difficulté, qui a fait de la peine aux Savans, c'est de voir que quelques-uns des Associés à l'Empire, dont on a parlé ci-dessus, n'ont pris que le simple titre de *Pontifex*, même après le tems où Mr. le P. *Bouhier* suppose qu'ils ont eu la Dignité de Grand-Pontife; ce qui engage ces mêmes Antiquaires à rejeter les Médailles, & les autres Monumens, où la qualité de Grand-Pontife est donnée à ces Princes. Mais ils auroient dû faire attention à une excellente remarque, que Mr. le Baron de *Spanheim* a faite le premier, (a) savoir, que, chez les Romains, le mot *Pontifex* étoit souvent employé pour *Pontifex*

(a) *De Præstantia Numismat.* Tom. II. pag. 84.

St. Maximus. Cette vérité a été reconnue depuis, non seulement par le P. PAGI (a), mais encore par l'illustre Mr. CUPER (b), qui l'a appuyée de nouvelles preuves, & a fait voir que c'étoit la raison pourquoi *Gaza* est appelé sur ses Médailles, tantôt *PONT. MAX.* & tantôt *PONT.* seulement. Or on en doit dire autant des autres; & par conséquent, le mot *Pontifex* étant équivoque, on n'en peut tirer aucune conséquence pour le fait dont il s'agit. Il pourroit même entrer quelque raison de bienséance ou de politique, dans l'usage de ne donner ordinairement aux Princes associez à l'Empire, que le simple titre de *Pontifex*; car on comprend bien, qu'encore que ces Princes eussent celui de *Grands-Pontifes*, ce n'étoit que par honneur; toute l'autorité de cette Charge, ainsi que ses fonctions, résidant en la personne de celui qui les avoit associez. Ainsi l'on ne doit pas être surpris que le principal Empereur eût sur ce point quelque marque de distinction; ou que du moins ses Collègues eussent pour lui la déférence de ne se pas toujours égaler à lui de tous points, à moins qu'il ne le désirât lui-même, ou qu'il n'y en eût quelque autre raison particulière. Voilà, selon Mr. le P. Bouhier, l'explication de l'énigme. Il n'en conclut pas néanmoins, avec les partisans de la première opinion, que tous ceux qui ont été associez à l'Empire aient été revê-

(a) *Diff. Hypatic.* Part. I. Cap. 1. num. 6.

(b) *Nos. in LACTANT. de mortib. Persecut.* pag. 418.

revêtus de la Dignité de Grand-Pontife ; le seul exemple de *Tibère* suffit pour les réfuter. Il tient seulement, que la plupart de ces Princes l'ont été, avant *Balbin* & *Papien*, à commencer par *Tite* ; & de plus, que, s'ils ont joui de cette prérogative, ce n'a pas été de plein droit en vertu de leur association, mais suivant qu'il a plu à l'Empereur, qui a bien voulu se donner un ou plusieurs Collègues. Ce Système applanit toutes les difficultez.

15. OBSERVATION sur le nom du Général des Troupes de MAXENCE. Ce Général, qui, après avoir été assiégé dans *Vérone* par *CONSTANTIN*, fut tué dans un Combat que l'Empereur lui livra, est appelé par quelques-uns (a) des anciens Auteurs qui rapportent le fait, *RURICIUS* ; & par d'autres (b) *POMPEIANUS*. Pour les concilier, Mr. MOREAU DE MAUTOUR dit, que *Ruricius* étoit le véritable nom, & *Pompeianus* un surnom. *TILLEMONT* (c) paroît avoir eu la même idée, puis qu'il appelle ce Général *Ruricius Pompeianus* ; mais il ne rapporte aucune raison pour l'établir. L'Académicien n'insiste pas sur ce qu'il n'étoit pas impossible que ce Général, dans sa famille, eût quelque alliance avec les descendans de *Pompée*, dont le nom étoit autrefois si répandu dans l'*Italie*, dans la *Sicile*, & même dans les *Gaules*, par le seul droit de patronage ou de clientèle. Il croit pouvoir

(a) NAZARIUS, *Panegyric. Constantini*, (Cap. 25.)

(b) Incert. Auâ. *Panegy. Const.* (Cap. 8.)

(c) Dans son *Hist. des Empereurs*, Tom. IV. Part. I. pag. 211. Ed. de Bruxelles.

voir mieux déterminer ce surnom par celui du lieu d'où *Ruricius* tiroit son origine, & il est très-porté à croire que c'étoit *Pompéiana*, autrement *Messé*; petite Ile, que *PLINE* (a) place au rang des trois *Iles Stœchades*. Mais il y a dans les Editions de *PLINE*, & dans les meilleures, *Pomponiana*. Et c'est ainsi aussi qu'avoir lû (b) *MARTIANUS CAPELLA*, comme le remarque (c) *Mr. WESSELING*. Quoi qu'il en soit, à l'occasion du Général dont il s'agit, *Mr. de Mautour* parle d'un autre *Ruricius*, (d) connu dans l'Histoire du même Siècle, & qu'il tient avoir été de la même famille.

16. REMARQUES sur le nom d'ARGENTORATUM. On fait, que c'est aujourd'hui *Strasbourg*. *Mr. SCHEPFLIN*, à la fin d'une Dissertation (e) qu'on verra parmi les *Mémoires*, aiant dit en passant, que l'ancien nom lui paroissoit un nom Romain; *Mr. LANCELOT* combattit ce sentiment par des raisons, & des autoritez, que l'on trouvera ici exposées. Il conclut, qu'*Argentoratum* est un mot Celtique ou Germain, composé de deux autres. L'un est *Argento*, que l'on trouve dans d'autres noms, comme *Argentomagus*, *Argentomum*, *Argentogilum*, &c. peut-être

(a) *Hist. Natur. Lib. III. Cap. 6. num. 11. Harduin.*

(b) *De nuptiis Philolog. Lib. VI. pag. 206. Edit. Grot.*

(c) *Not. in ANTONIN. ITINERAR. pag. 513.* Voyez aussi ce qu'il dit sur un autre endroit de cet Itinéraire, dont *Mr. de Mautour* veut faire ici usage, pag. 505, 506.

(d) *AMMIEN MARCELLIN, Lib. XXVIII. Cap. 8. Ed. Vales.*

(e) *Tom. XV. pag. 167.*

être aussi dans tous ceux d'*Argences*, d'*Argen-*
gon, d'*Argentan*, qui sont assez communs en
France. Pour *ratum*, il peut être le même que
retum, *ritum*, ou *raclum*: car toutes ces termi-
 naisons, qui doivent avoir une signification com-
 mune ou approchante, se trouvent dans (a) *Cor-*
terate; dans (b) *Carpentoratum* ou *Carpentorac-*
te; dans *Bibraete*; dans (c) *Insula Honorata*;
 dans (d) *Augustoretum* ou *Augustoritum*; dans
 (e) *Anderitum*, &c. A la vérité, on ne sauroit
 aujourd'hui deviner ce que signifioit *Argento* en
 Langue Celtique; mais c'est le cas où l'on se
 trouve à l'égard de la plupart des autres mots
 que l'on a lieu de croire être venus d'une Lan-
 gue si ancienne. On montre ensuite, comment,
 d'*Argentoratum*, les *Romains* firent ensuite *Ar-*
gentina; & on explique l'origine du nom mo-
 derne, comme composé de *strata*, & de *burgas*.
 Le premier vient aussi des *Romains*, qui appel-
 loient *strata*, ou *via strata*, les Grands Che-
 mins qu'ils construisoient dans les pays où ils
 séjournoient, ou dont ils avoient fait la conquê-
 te: Mot, d'où ont été formez l'*Estrée* François;
 le *Stret* Anglo-Saxon; le *Street*, *Streat*, An-
 glois; le *Strafs* Allemand; le *Straede* Danois; le
Straet Flamand; & d'où viennent par consé-
 quent les noms d'*Erminstreat*, de *Wattingstreat*,
 en *Angleterre*; de *Strasburgum*, &c.

17. CORRECTION d'un Passage de GREGOIRE
 de Tours. Ce passage se trouve au Liv. II.
 Chap.

(a) *Coutras*. (b) *Carpentras*.

(c) L'île d'*Houat*, sur la côte de *Normandie*.

(d) *Poitiers*. (e) *Mende*.

Chap. 20. de son Histoire. Mr. DE MANDAJONS y fait remarquer deux erreurs de l'Historien : l'une, sur les années du règne d'Eunice; l'autre, sur le tems où il dit que *Victorius*, Gouverneur des sept Citez de la *Prémère Aquitaine*, prit possession de l'*Auvergne*.

18. *EXPLICATION de quelques Inscriptions singulières, trouvées à Langres pendant les deux derniers Siècles.* Cette Ville est une de celles de France, où l'on a le plus trouvé d'anciens Monumens. Parmi ceux qui y subsistent encore, les uns sont enchâssés, d'espace en espace, dans le corps des murs qui lui servent de remparts, les autres servent d'ornement à des jardins particuliers: il y en a, que certaines Familles regardent comme le *Palladium* de leurs Maisons. On en voit dans les Villages circonvoisins, & on ne cesse guères dans les Baux-bourgs, sans y faire de nouvelles découvertes. Mais comme le sort de la plupart de ces morceaux antiques est d'être enlevés de leur pays natal, s'il est permis de se servir de ce terme, pour aller grossir les Recueils qu'en font de curieux Etrangers, les Magistrats de *Langres* ont depuis long-tems pris une précaution, digne d'être imitée par-tout: c'est de marquer dans les Registres publics, non seulement l'époque & les circonstances de toutes les découvertes, mais encore d'y ajouter le dessein des Bas-reliefs & des Statues, & la Copie des Inscriptions, qu'on a successivement déterminées. Ces Copies ayant été communiquées à l'Académie par Mr. l'Evêque de *Langres*, Mr. MAHUDEL se chargea d'accompagner de remarques

celles de ces Inscriptions qui lui paroïtroient les plus propres à intéresser les Gens-de-Lettres, soit par le rapport que les faits, qu'elles contiennent, ont avec l'*Histoire Romaine* en général, soit par celui qu'ils ont avec l'*Histoire particulière* de la Ville de *Langres*; ne faisant à cet égard aucune différence entre celles qui n'ont jamais été publiées, ou celles qui l'ont été par GRUTER, par REINESIUS, & par GAUTHEROT, dans son *Anastase de Langres*; parce qu'il n'y en a presque aucune qui n'y ait été mutilée ou défigurée; que d'ailleurs elles n'ont été expliquées par aucun de ces Auteurs, & qu'elles ne pourroient l'être solidement, sans avoir été rétablies sur des copies plus exactes. Celles qu'on nous donne ici, sont au nombre de douze : on ne dit pas, s'il en reste d'autres, sur lesquelles le savant Académicien se soit réservé de communiquer une autre fois ses remarques.

Donnons un (a) exemple de celles qui n'a-
voient point encore été connues du Public.

APOLLINI * IULIA

BELLORIX

ABREX TUB

OGI. F. EX. VO

TO SUSCEPT

O

Le nom de BELLORIX se fait ici connoître pour
Celtique, par sa seule terminaison, qui, ajoutée

(a) Pag. 221, & seqq.

* JULIANUS,

à quelque nom propre Gaulois que ce fût, ser-
voit, dans cette ancienne Langue, à marquer
un homme puissant & accrédité. Tous les Gau-
lois, dont les noms, rapportez dans les *Commens-
taires* de CESAR, se terminent de cette maniè-
re, étoient considérables dans leurs Cantons.
Mr. *Mabudel* croit, que ce *Bellorix* avoit été
un des Rois de ceux de *Langres*: le mot *Abrex*
marque, selon lui, qu'il avoit abdiqué la Roiau-
té, soit qu'elle fût annuelle & élective chez ces
Peuples, comme parmi quelques autres des *Gau-
les*, soit qu'elle fût perpétuelle dans la personne
de celui qui avoit été élu; car, si ce n'eût pas
été de son propre mouvement qu'il eût renoncé
à cette Dignité, mais qu'il l'eût quittée après
l'expiration du terme, on auroit dit *Exrex*. Mr.
de Boze remarque là-dessus, que toute cette pré-
tention tomberoit, si l'on faisoit du mot *Abrex*,
comme de quantité d'autres, un simple surnom
indépendant de tous les sens qu'ils présentent;
& on se le persuaderoit peut-être d'autant plus
volontiers, qu'on le trouve ici placé avant les
mots de *TUBOGI Filius*, au lieu qu'il devoit
naturellement être mis après, s'il marquoit un
titre aquis par l'abdication d'une Couronne. Au
reste, quel que soit ce *Julianus Bellorix Abrex*,
qui s'aquitte d'un Vœu fait à *Apollon*, c'est à
ce Dieu que les *Gaulois* s'adressoient, pour être
guéris ou préservez des maladies, comme le (a)
témoigne JULES-CESAR.

19. O B-

(a) *De Bell. Gallie. Lib. VI. Cap. 17. num. 2.*

19. OBSERVATIONS sur divers Monumens singuliers. En neuf Articles. 1. Sur un Siège de Marbre antique, découvert à Rome en 1732. dont le dessein fut communiqué à l'Académie. 2. Sur un Bouclier Votif, trouvé en Dauphiné, l'an 1714. & mis depuis dans le Cabinet du Roi. L'Académie juge, que c'est un Ouvrage Carthaginois, & conjecture ensuite qu'il pourroit bien avoir appartenu à Annibal, & être une offrande qu'il auroit faite, après son passage du Rhéno, à quelque Divinité des environs: de sorte que les deux seuls monumens de cette espèce que l'on connoisse, l'un ce fameux Bouclier Votif, trouvé en 1656. auprès d'Avignon, sur lequel est représentée une action mémorable de la continence du jeune Scipion, & l'autre celui dont il s'agit, l'un fait en Afrique, l'autre en Espagne, l'un pour le plus redoutable des Carthaginois, l'autre pour le vainqueur de Carthage, se seroient comme rassemblez dans un Canton des Gaules si éloigné; & retrouvez au bout de près de deux-mille ans, auroient passé dans le Cabinet du Roi, si propre à les conserver. 3. Sur quelques Médailles Grèques, Latines, & Phéniciennes, & en particulier sur l'Ecymologie du nom de Malta. On peut conférer cet Article, & le 5. sur une Inscription Grèque envoyée de Malta, avec la II. & la III. Dissertation des Saggi de l'Académie de Cortone, dont nous avons rendu compte (a) dans un autre Tome de ce Journal. Le 4. Article, qui concerne une Médaille d'Antoine & de

(a) Tom. XXI. Part. I. Art. 2. pag. 52, & suiv.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 139

&c de *Cléopâtre*, rapportée dans les *Commentaires Historiques* de *TRISTAN*, contient les difficultés proposées par Mr. le Président *BOUHIER*, sur une épithète singulière donnée à *Cléopâtre* dans cette Médaille, avec la réponse de Mr. de *Boze*. Le 6. est sur cette courte Inscription Latine, découverte en *Champagne* :

VIROMARUS
ISTAT IL IF

Selon (a) Mr. DE MAUTOUR, le mot *VIROMARUS*, qu'on ne trouve nulle autre part, est ici le nom de *Viridomarus*, Prince d'*Autun*, &c dont *CESAR* (b) fait mention. En l'endroit où il est écrit, il remplit toute la largeur de la pierre; d'où l'on infère que le Graveur fut contraint, faute de place, de l'abrégé, en retranchant *id*; & d'ailleurs l'*o*, qui commence la seconde moitié du nom de *Viridomarus*, est beaucoup plus gros qu'aucune des autres lettres, ce qui paroît avoir été fait exprès pour désigner l'abréviation. À l'égard du reste de l'Inscription, l'Académicien y trouve, *Jovi STATORI Ingentem Lapidem Inscribi Fecit*; prenant pour des commencemens de noms ou de mots abrégés, les lettres, qui ne signifient rien par elles-mêmes. Mais une autre explication, que l'on proposa dans l'Académie, paroît avoir été préférée. 7. Sur une Pierre gravée antique, trouvée à Rome en 1733. &c communiquée par un Académicien

Ho-

(a) Pag. 168, B folio.

(b) De Bell. Gallic. Lib. VII. Cap. 38. &c.

Honoraire-Etranger. 8. Sur une *Couronne*, trouvée dans l'Ile de *Rhé*, qui ne ressemble à aucune de celles que le P. DE MONTFAUCON a produites dans le I. Tome des *Monumens de la Monarchie Française*. 9. Enfin, sur quelques *Tombeaux*, trouvez dans l'Eglise Paroissiale de *Chastelay* sous *Baigneux*, près de *Sceaux*.

20. DESCRIPTION des *Figures qui sont sur la façade de l'Eglise de l'Abbaye Royale de la Magdeleine de CHATEAUDUN*. Cette Façade est ornée de Statues anciennes, que la tradition du pays assure être du tems de CHARLEMAGNE. Le P. DE MONTFAUCON n'ignoroit pas l'usage qu'il pourroit faire de ces Figures dans ses *Monumens de la Monarchie Française*, & il ne négligea rien pour en avoir des desseins; mais toutes ses instances furent inutiles. Mr. LANCELOT a pu mieux y réussir, puisqu'il fit un voyage exprès à *Chateaudun*, en 1733. avec un Dessinateur. Il nous donne donc ici, exactement gravées, toutes les Figures de la Façade; & une description historique de la Ville & de l'Eglise où elles se trouvent. Ces Figures lui paroissent anciennes, & antérieures au Dixième Siècle. Mais, comme il n'y a aucun caractère particulier, aucune inscription, pas une seule lettre qui puisse déterminer, ni dans les Archives & le Cartulaire de l'Abbaye aucun titre sur lequel on puisse asséoir un jugement; il suspend le sien, & se borne à quelques observations.

21. DESCRIPTION historique des principaux *Monumens* (ou *Tombeaux*) de l'Abbaye de CISTEAUX, par Mr. DE MAUTOUR.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 148

22. EXPLICATION *d'un Almanach singulier*, trouvé au Château de Coëdic en Bretagne. Par Mr. LANCELOT. Cet Almanach, reconnu d'abord pour tel par divers Académiciens, & de l'invention particulière de quelque Curieux ou Moine oisif, est sur un morceau de bois, chargé, dans les deux faces, de points, de caractères & de figures si extraordinaires, que tous ceux à qui on le fit voir, quand il eut été tiré d'un pot de terre enfoui, jugèrent, malgré les Croix qu'on y voit tout autour, les uns que c'étoit une Table à tirer l'horoscope, ou à dire la bonne fortune; d'autres, un Talisman; d'autres enfin une espèce de Cédule diabolique, propre à faire des évocations, des enchantemens & autres opérations magiques; d'où ils concluoient également qu'on ne pouvoit trop tôt le jeter au feu. Le Public n'y auroit pas beaucoup perdu: mais il a été bon, que le morceau de bois, envoyé à l'Académie, ait été examiné, de manière qu'on y a fait voir toute autre chose, que ce que des esprits superstitieux y avoient trouvé. Encore avec tout cela ne seront-ils pas peut-être desabusez, parce qu'il a fallu donner beaucoup à la conjecture, pour déchiffrer la signification des figures ou signes, que la bizarrerie de l'imagination de l'Auteur avoit inventées.

Ce Volume finit par les *Eloges* de deux Académiciens, morts depuis l'année 1731. jusqu'en 1733. & tous deux Evêques; le premier, de Metz; l'autre, de Blois.

ARTICLE V.

LEONARDI BRUNI ARRETINI Epistolarum Libri VIII, ad fidem Codd. MSS. suppleti, & castigati; & plus quam XXXVI. Epistolis, quæ in Editione quoque *Fabriziana* decrant, locupletati. Recensente LAURENTIO MEHUS Etruscæ Academiæ Cortonenfis Socio, qui *Leonardi* Vitam scripsit, *Manetti* & *Poggii* Orationes præmisit, Indices, Animadversiones, Præfationemque adjecit, Librumque Nonum ac Decimum in lucem protulit. Accessere ejusdem Epistolæ Populi Florentini nomine scriptæ, nunc primum ex Codd. MSS. in lucem erutz. *Pars Prima. FLORENTIÆ MDCCXXXI.* Ex Typographia *Bernardi Paperini*, sumptibus *Josephi Rigaccii*. Superiorum permissa.

C'est-à-dire:

Les Epitres de LEONARD BRUNI ARRETIN, &c. publiées par Mr. LAURENT MEHUS, &c. Première Partie. A Florence 1741. in 8. pagg. 8 pour l'Epitre Dédicatoire; 21. pour une autre Epitre au Lecteur; 128. pour la Vie d'ARRETIN, pour la Notice de ses Ouvrages, pour les Oraisons funèbres que Manetti & le Pogge composèrent à sa gloire &c. & pagg. 142. pour les Lettres mêmes d'Arrétin.

On

ON avertit dans le Tome XXV. de cette *Bibliothèque Raisonnée* (a), que *Joseph Rigacci*, Libraire de Florence, se proposoit d'imprimer par Souscription en divers Volumes grand 8, les Lettres de tous les Savans, qui fleurirent en Italie depuis la renaissance des Belles-Lettres jusques à l'an 1500. C'est Mr. l'Abbé *Lorenzo Mehus*, issu d'un Grand-père Flamand & né d'un Père Florentin, qui s'est chargé de l'exécution de ce projet, & qui nous en donne actuellement les prémices, dans la première partie de l'Ouvrage que nous venons d'annoncer.

Le Père *Anselme Banduri* avoit autrefois conçu le même dessein; dès le mois de Septembre de l'année 1703, les Journalistes de Trevoux en firent part au Public. Mais il ne paroît pas que ce Savant ait fait aucun effort pour dégager sa parole. L'entreprise néanmoins étoit également utile à la République des Lettres, & digne d'occuper un habile Critique. Personne n'ignore les découvertes que firent en ce genre, les *Marbillens*, les *Montfaucons*, les *Baluzes*, les *Martènes*, les *Durands*, & quelques autres. Il est glorieux de marcher sur leurs pas, & c'est y paroître d'une façon bien distinguée, que de s'y montrer comme Mr. l'Abbé *Mehus*.

A la seule lecture des préliminaires de cet Ouvrage, sur-tout de la Vie d'*Arétin*, qui est entièrement de la composition de cet Abbé, bien des gens croiront reconnoître la production d'un Savant qui auroit vieilli dans des recherches de

Lit-

Littérature, & qui auroit ajouté à la beauté du génie, les trésors de l'expérience acquis par un long travail. Cependant, si nous ne sommes pas mal informés, Mr. *Mébus* est un jeune homme de 21 ans; & à l'âge où les autres commencent à peine, il a couronné ses progrès, dans l'étude des Langues Grecque & Latine, par une connoissance des plus vastes de l'Histoire Littéraire.

Selon le plan qu'il s'est tracé, la riche Collection dont il donnera tous les trois mois un Volume, contiendra les Lettres d'un grand nombre d'Hommes doctes. Il a indiqué les Noms de plus de quarante; & l'on sait déjà que les Epîtres des uns, encore manuscrites, n'étoient connues que de quelques Savans admis à feuilleter les précieuses Bibliothèques de Florence; tandis que les autres, tirées depuis longtems de la poussière, sont extrêmement rares, ou n'ont été imprimées que d'une manière plus ou moins imparfaite.

Les Lettres de *Léonard Arrétin* doivent être mises dans cette dernière classe. Il est vrai qu'elles avoient été imprimées à Augsbourg en 1521, à Bâle en 1538, & selon Mr. *Maître* dès l'an 1495, & non pas 1493, comme le rapporte *Niceron* dans le Tome XXV de ses *Mémoires* &c. Il est vrai encore que le célèbre *J. A. Fabricius* en avoit donné à Hambourg en 1724 une Edition très supérieure aux deux premières dont on vient de faire mention. Mais Mr. *Mébus*, qui a eu le bonheur de se procurer une Edition antérieure même à celle que Mr. *Maître*

Maittaire indique, puisqu'elle est de l'an 1472, fait voir par la confrontation de cette Edition originale avec celle du Professeur de Hambourg, que cette dernière, extrêmement fautive, présente aux Lecteurs comme anecdotes, quantité de Lettres déjà certainement imprimées en 1472. Notre savant Abbé a donc cru devoir donner la préférence à celle-ci, & non content de s'en servir pour rectifier les autres, il y a ajouté deux Livres d'Epîtres ; de sorte que nous en aurons dix au-lieu de huit. Il ne s'est pas même borné à la confrontation des Editions , pour donner aux huit premiers Livres toute la correction possible ; il a eu recours aux MSS. La Bibliothèque de Medicis lui en a fourni trois ; quelques autres lui sont venus d'ailleurs, & les soins qu'il a pris de les collationner exactement ne lui ont été rien moins qu'inutiles. Tout le neuvième Livre sera entièrement nouveau, à l'exception de deux Lettres ; l'une au *Roi d'Arragon*, déjà publiée par *Fabricius* ; & l'autre à *Cyriaque d'Ancone*, laquelle se trouve dans le Tom. VI. des *Mélanges* de *Baluze*. Mr. *Mébus* a tiré tout le reste de quatre MSS. dont le principal lui a été fourni par Mr. le Baron *Stofsch*, cet habile Antiquaire, à qui le Monde savant a déjà de si grandes obligations. Le même a indiqué à Mr. *Mébus* un autre MS. d'où il a en partie tiré un dixième Livre de Lettres, en y ajoutant quelques autres Pièces qu'il a trouvées dans la Bibliothèque de *Medicis*, & principalement les Lettres que *Léonard* avoit écrites au nom de la République de Florence, & qu'il a eu la permission

Tom. XXVII. Part. I. K de

de copier dans les Archives de cette Ville.

Voilà donc un Recueil qui sera précieux par plus d'un endroit, à n'en considérer que la matière: mais ce qui achèvera de le rendre intéressant, ce sont les ornemens dont l'Editeur l'a enrichi, & dont il continuera à le décorer. Cette première Partie que nous avons sous les yeux, & qui contient les IV premiers Livres, est imprimée en bons caractères, & à ce qu'il nous a paru, fort exactement corrigée. Mr. *Mébus* y a conservé par tout l'Orthographe du siècle de *Léonard*. Il écrit, par exemple, *nichil, michi, leticia, jocunditas, malivolis*, &c. Les MSS. le portent ainsi, & c'étoit l'usage du tems.

Au Texte d'*Arrétin*, le savant Abbé a ajouté quelques Notes. Elles sont courtes, mais bien entendues; & puisées dans de bonnes sources. Un Journal MS. de *Cyrille d'Ancone* lui a fourni sur-tout divers traits considérables pour illustrer l'Histoire des Savans contemporains de *Léonard*, & c'est encore dans le Cabinet du curieux Baron *Stroth* qu'il a trouvé ce trésor.

Outre ces Notes, Mr. *Mébus* attentif à rassembler tout ce qui peut répandre quelque jour sur les Lettres & sur la Vie de *Léonard Arrétin*, a mis à la tête de ce Recueil une Notice raisonnée très ample & très exacte des Ouvrages, soit imprimés, soit anecdotes, de cet Homme célèbre. Il y a joint l'Oraison funèbre que le *Pogge* prononça sur la mort de *Léonard*, & qui se trouvoit déjà dans les *Mélanges de Baluze*, dans l'Edition de *Fabricius* & ailleurs. Il y a ajouté une autre Oraison plus élégante encore & plus digne
d'être

Juillet, Août & Septembre, 1741. 147

d'être transmise à la postérité: c'est celle que le célèbre *Manetti* avoit composée sur le même sujet. Plusieurs Savans en avoient parlé, cependant elle n'avoit jamais été imprimée. Enfin, Mr. *Méhus* a fait précéder ces deux Pièces d'une Vie de *Léonard* qui est toute de sa façon, & qui, d'une érudition peu commune, mérite certainement toute l'attention des personnes qui ont quelque goût pour l'Histoire Littéraire. Nous nous contenterons d'en donner ici la substance & le précis.

Léonard Bruni, communément appelé *Léonard Arrétin* parce qu'il étoit d'Arezzo en Toscane, nâquit dans cette Ville en 1370, & non en 1470, comme on lit abusivement dans *Vossius*, de *Hist. Lat. Lib. III. cap. 5. pag. 173.* *Bonincontro* recule cette Epoque de deux ans, & *Manetti* d'un. Ce qu'il y a de certain, c'est que *François Bruni*, Père de *Léonard*, passe généralement pour avoir été d'une famille obscure (a). *Manetti* & le *Pogge* en parlent à peu près dans ces termes. Mais *Léonard* s'en exprime bien autrement. On conserve dans la Bibliothèque de *Médicis* une Déclamation qu'il avoit composée contre un Inconnu qui l'avoit calomnié, où il donne en termes très positifs ses parens pour des gens d'une condition honnête, passablement accommodés des biens de la fortune, & revêtus des premiers honneurs dans la Répu-

(a) *Nibeten*, Mém. Tom. XXV. pag. 282.

République d'Arezzo (a). Il étoit lui-même encore fort jeune, quand son Père mourut. Déjà instruit dans sa Patrie des principes de la Langue Latine, une aventure fâcheuse acheva de le remplir d'ardeur pour l'étude des Belles-Lettres. L'Italie étoit alors déchirée de factions, & armée de tous côtés. Un Parti de Soldats l'enleva. Il fut retenu Prisonnier dans une maison, où il trouva le Portrait du fameux *Pétrarque*. Cet objet le toucha si vivement, que le premier usage qu'il fit de sa liberté, fut de se rendre à Florence, pour y chercher des Maîtres capables de l'aider à marcher sur les traces de ce grand Homme. *Jean de Ravenne*, qui dans sa jeunesse avoit eu le bonheur de voir *Pétrarque*, lui enseigna la Rhétorique & l'Eloquence. Mais ce fut *Coluccio Salutati*, Chancelier & Secrétaire de la République de Florence, qui le perfectionna dans les Belles-Lettres Latines, & qui devint son Protecteur, ou pour mieux dire, son Père.

Mr. *Lenfant* s'est trompé de plus d'une façon sur le sujet de *Coluccio*, & sur celui d'*Arrétin*, dans une Lettre qu'il écrivit à Mr. de la Motte en 1720, & qui fait le IV, Article du I. Tome de la *Bibliothèque Germanique*. Mr. *Méhus* relève les fautes de cet Homme célèbre, avec beaucoup d'exactitude : je voudrois seulement qu'il l'eût fait avec moins d'aigreur, & que d'entrée,
sans

(a) Voici les propres paroles d'*Arrétin* : *Genus igitur meum qua ratione spernis? Parentes enim habui, ut loquor dicam, ingenuos, & bonos: addo etiam, siquid ad hanc rem id pertinet, nec illocuplato, & cunctis honoribus in libera civitate perfundis.*

fans avoir encore donné la moindre preuve des
 erreurs de Mr. *Lenfant*, il ne se fût pas éman-
 cipé à parler de lui dans ces termes si peu con-
 venables, *Hæc, more suo, id est ineptissime, Len-*
fantius (a). Je ne sache pas que jusqu'ici Mr.
Lenfant ait passé pour un impertinent raison-
 neur, au jugement d'aucune personne éclairée,
 & je ne conseillerois pas à Mr. l'Abbé *Mébus*
 de s'exposer à soutenir une pareille thèse. Il est
 trop judicieux pour ne pas voir qu'on peut don-
 ner à gauche à quelques égards, sans mériter pour
 cela d'être taxé de raisonner *toujours* pitoyable-
 ment. D'ailleurs, quelles sont les fautes qu'il
 reproche à Mr. *Lenfant*? S'il y en a de réelles,
 comme on ne peut le nier, il y en a aussi plusieurs
 qui ne méritent pas le nom de fautes, parce que
 Mr. *Lenfant* ne parloit que par conjecture dans
 les endroits où il les a faites; plusieurs ne rou-
 lent que sur les minuties les plus indifférentes;
 quelques-unes avoient été commises par d'autres
 Savans, par *Baluze*, par exemple, avant que le
 Ministre de Berlin y fût tombé; & quelques au-
 tres étoient inévitables à un homme qui n'avoit
 point vu les anciennes Editions & les MSS. dont
 Mr. l'Abbé *Mébus* a eu l'inspection. Etoit-ce
 donc la peine de parler si cavalièrement d'un
 homme qui a si bien mérité de la République
 des Lettres? Mr. *Mébus* relève en plus d'un en-
 droit *Fabricius*, *Niceron*, & le docte Mr. *Schel-*
born; mais il le fait avec les égards que la poli-
 tesse, & que l'intérêt commun des Savans exi-
 gent.

K 3

(a) *Vit. Leon. Bruni*, pag. 27.

gent. C'est toujours l'illustre *Fabricsius*, l'illustre *Niceron* &c. & leurs fautes ne sont que des erreurs. Mais dès qu'il s'agit du pauvre Mr. *Lenfant*, cet Historien si célèbre des Conciles de *Pise*, de *Constance*, & de *Bâle*, Auteur du *Préservatif contre la réunion avec le St. Siège*, & de divers autres Ecrits excellens, il n'est que *Jacques Lenfant* tout simplement ; & ses fautes, de même genre que celles des *Nicerons* & des *Fabricsius*, lui attirent au premier coup le flétrissant reproche de *raisonner selon sa coutume*, c'est-à-dire, *très pitoyablement*. D'où vient cette différence dans le style & dans le langage de Mr. *Méhus* ? J'espère qu'il ne trouvera pas mauvais qu'on se donne la liberté de l'y faire réfléchir. Il est digne d'un Savant, qui comme lui, marche de si près sur les traces des Hommes illustres, de ne parler jamais d'eux qu'avec les ménagemens qui leur sont dûs.

Pour revenir à *Léonard Arrétin*, quand il eut suffisamment profité des leçons de *Coluccio*, il s'appliqua pendant deux ans à l'étude d'*Aristote*, où il fit de considérables progrès. Il donna ensuite quatre ans à la Jurisprudence, & le fameux *Emanuel Chrysoloras* ayant fait renaitre à Florence le goût de la Langue Grecque, il s'y appliqua si bien sous les yeux de ce grand Maître, qu'au bout d'environ trois ans il se vit en état de publier une Traduction Latine d'un Discours de *St. Basile*, qui lui fit beaucoup d'honneur.

L'amitié qu'*Arrétin* avoit liée avec *Coluccio*, lui fut extrêmement avantageuse. Ce dernier avoit de grandes relations avec le *Pogge*, qui après

Juillet, Août & Septembre, 1741. 151

avoir été fait Secrétaire Apostolique sous *Boniface IX*, jouissoit encore du même emploi sous *Innocent VII*. Il lui recommanda *Leonard*, & à sa recommandation le *Pegge* vint à bout de se le donner pour Collègue l'an 1405.

De Rome, *Arrétin* écrivit fréquemment à *Caluccio* sur des matières de Littérature. Mais étant tombé malade à *Viterbe*, & ayant osé se plaindre à lui confidentiellement qu'il n'y avoit trouvé ni Vin, ni Médecin, ni rien de ce qui est propre à soulager un malade, *Caluccio* lui répondit si durement, & lui reprocha si vivement qu'il n'aimoit que ses aises, que l'amitié qu'il lui portoit en fut considérablement refroidie. Elle ne s'éteignit cependant pas; car *Arrétin* se trouvant à *Rimini* deux ans après, & y ayant reçu la nouvelle de la mort de *Caluccio*, il en parut inconsolable. Rien de plus tendre que la Lettre qu'il écrivit à *Niccolio* (a) sur ce triste coup. Rien de plus réel que l'affection qu'il témoigne, dans la suite, aux Enfans de cet incomparable Ami. Il leur écrit, dit Mr. Lefant (b), dans les termes les plus obligeans, & il les assure que comme *Coluce* avoit été son Père, il les regarderoit toujours comme ses Frères, & qu'il n'auroit point de satisfaction dans la vie qu'il ne leur eût prouvée ses sentimens par des effets. Il parut bien que ce n'étoit point une Comédie. Entre les Enfans de *Coluce*, il y en avoit un qu'il lui avoit plus recommandé que les autres, lorsqu'ils se séparèrent

(a) *Epist. XXI. Lib. I.*

(b) *Biblioth. Germ. Tom. I. pag. 124.*

rérent, parce qu'il étoit moins propre à se pousser par lui-même. Comme ce jeune-homme avoit plus de disposition pour l'état Ecclésiastique que pour le Monde, Léonard pensa d'abord à lui procurer quelque emploi à la Cour de Rome. Les choses se passoient alors à peu près comme aujourd'hui. Les absens ont tort. Après avoir sollicité inutilement Salutati, c'est ainsi qu'il appelle ce Fils de Coluce, il s'avisait d'un trait d'amitié fort rare. C'est une supercherie qu'il faudroit mettre entre les plus belles actions de générosité. Jusqu'ici tout est bien ; le récit de Mr. L'enfant est fidèle, ses réflexions sont justes, il n'avance pas un mot qui ne puisse se prouver par la Lettre d'Arrétin aux Enfans de Colluccio (a). Mais ce qui suit est défiguré d'une manière étrange. Léonard demanda pour lui-même au Pape (c'étoit alors Boniface IX (b)) ce qu'il ne pouvoit obtenir pour son Ami absent, & il lui procura deux Bénéfices considérables, l'un à Florence, l'autre à Pesaro, Ville de l'Etat de l'Eglise, qui venoient à vaquer par la promotion d'un autre à l'Evêché de Fiésole. Autant de mots, autant de fautes. 1. Ce n'étoit pas Boniface IX qui étoit Pape alors, car il l'avoit été avant Innocent VII. C'étoit Grégoire XII, Successeur de ce dernier. 2. Arrétin ne dit pas que Casini dont il parle eût été fait Evêque de Fiésole, mais de Pesaro. 3. Les deux Bénéfices qu'il obtint furent un Canoniat à Florence, & une Prépositure à Fiésole. Les paroles

(a) Epist. Lib. II. Epist. XI.

(b) Ces mots se trouvent à la marge, & ne font peut-être pas de Mr. L'enfant.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 153

roles d'*Arrétin* sont expressees ; il est inconcevable comment Mr. *Lenfant* a pu s'y tromper.

Quoi qu'il en soit, comme *Arrétin* avoit refusé un Evêché qu'*Innocent* lui avoit offert en 1406, l'Evêque de *Pésaro* ne fut pas peu surpris de le voir accepter un Canoniat. Il fallut donc en imposer pendant quelque tems à ce Prélat. *Léonard* exhorta le Fils de *Coluccio* à feindre, il feignit lui-même ; & apparemment sa générosité ne lui porta aucun préjudice dans l'esprit de l'Evêque, qui l'honoroit de son amitié.

Le Pontificat de *Grégoire XII* fut si malheureux & si agité, qu'*Arrétin* toujours fidèle à ce Pape, lors même que presque tous les Cardinaux de son obédience l'abandonnèrent, ne put que participer violemment à ses revers. Il le suivit à *Luques*, puis à *Sienne*. De là il alla prendre des bains à *Ponzzole* (a), & après quelque séjour à *Arezzo*, il se hâta de gagner *Rimini* où *Grégoire* s'étoit réfugié. C'est de là qu'il écrivit à *Nicolio* cette élégante Lettre qui est la 9. du Livre III, où l'on trouve une belle description des Antiquités de *Rimini*, avec un long Éloge de *Charles Malatesta*, qui en étoit le Seigneur, & auquel il étoit extrêmement attaché. Il est vrai que Mr. *Schelhorn* (b) & après lui *Fabricius* (c) attri-

(a) Mr. *Méhus* avertit qu'au-lieu de lire comme porte le Texte, *Epist. III. Lib. III. pag. 70. ad aquas Puteolanas lavandi causa profecti*, on doit lire, *ad aquas Petriolanas* ; mais il n'indique point la raison de cette correction.

(b) *Amanit. Liter. Tom. III. pag. 225.*

(c) *Biblioth. Med. & Inf. Latin. Lib. II. pag. 803.*

attribuent à *Arrétin* une Déclamation qui courut l'Italie contre *Malatesta*, sur ce qu'il avoit renversé la Statue de *Virgile* : mais cette Pièce est de *Paul Vergier*. Mr. *Méhus* en donne des preuves, auxquelles il n'y a rien à répliquer.

Léonard ne demeura pas longtems à *Rimini*. N'étant attaché au parti de *Grégoire* que par affection pour la personne de ce Pape, dont il desapprouvoit fortement la conduite, il se prêta sans résistance à l'honneur que la Ville de *Florence* lui fit de l'appeller à s'établir dans son sein. Mais il y étoit à peine arrivé, que les instances des Cardinaux l'attirèrent au Concile de *Pise*; ce fut vers le milieu du mois d'Avril de l'année 1409. Le Concile ayant déposé *Grégoire*, & élu *Alexandre V*, *Léonard* reprit auprès de lui la fonction de Secrétaire Apostolique. Il suivit le nouveau Pape à *Pistoie*, où il passèrent l'Hiver. De là il l'accompagna à *Bologne* au commencement du Printems. *Alexandre V*, empoisonné selon l'opinion commune par le Cardinal *Balthazar Cossa*, y mourut le 3 Mai 1410; & ce même *Cossa* ayant été élevé au Siège Papal sous le nom de *Jean XXII*, *Léonard* continua d'être Secrétaire sous son Pontificat, comme il l'avoit été sous ses Prédécesseurs. Mais la République de *Florence* ayant par l'entremise de *Pogge* offert cette même année à *Arrétin* la dignité de Chancelier & Secrétaire de la Ville, il n'hésita point à l'accepter. Le P. *Niceron* rapporte cet événement au tems que *Jean XXII* alla à *Bologne*; l'expression n'est pas juste : *Jean* y étoit avec *Alexandre V*, dont il hâta la mort, & ce

ne

ne fut qu'en 1413 qu'il y retourna. *Arrétin* trouvant plus de peine & moins de profit qu'il n'avoit cru, dans la nouvelle dignité, ne l'exerça que quelque mois. On compte que dès le mois d'Avril 1411, il regagna *Rome*, où il continua la Charge sans difficulté.

Ce fut avant que de retourner à *Rome*, qu'*Arrétin* se maria, s'il faut en croire *Nicéron*. Mr. *Méhus* mieux instruit montre qu'il revint premièrement à *Florence*, d'où il passa à *Arezzo*; & que la vers la fin de Janvier, ou au commencement de Février 1412, il épousa une Florentine de la première distinction, dont il eut un Fils vers la fin de cette même année. Il est assez étonnant, que *Volaterran*, *Jove*, *Rossius*, *Bayle*, *Hankius*, & tant d'autres aient affirmé si positivement qu'*Arrétin* ne se maria jamais. *Cassir* *Quatin* n'a donné dans cette erreur, que parce qu'il a cru *Leonard* Ecclésiastique. Si les uns, & les autres avoient lu ses Lettres, ils en auroient jugé bien différemment. L'Epître XVII. du Livre III. contient la description des noces d'*Arrétin*. Il y écrit lui-même à *Pogge* dans un détail un peu cynique. Mr. *Bayle* en auroit infailliblement grossi son Dictionnaire, s'il en avoit eu connoissance. Il aimoit trop ces fortes de descriptions, pour y manquer.

Ladislas ayant assiégé & pris *Rome* en 1413, le Pape se retira à *Florence*; mais les Florentins n'ayant pas voulu le recevoir dans leur Ville, il traversa successivement *Bologne*, *Plaisance*, *Lodi*, *Crémone*, & passa l'hiver à *Abantone*, d'où il revint l'année suivante à *Bologne*, & se rendit
après

après cela par le *Véronois* & le *Trentin* dans la Ville de *Constance*, toujours accompagné d'*Arrétin*. C'est ainsi que Mr. *Mébus* en parle, & il est de fait que *Léonard* accompagna *Jean XXII* à *Constance*. Mais est-il bien certain qu'il y soit arrivé avec le Pape ? Mr. *Lenfant* en doute (a), & la raison qu'il en donne ne paroît peut être pas indigne de l'attention de notre savant Abbé. La voici. Il est avéré que *Jean XXII* arriva à *Constance* le 28 Octobre 1414 (b). Or dans la relation qu'*Arrétin* écrivit de son Voyage à son Ami *Nicolas Nicolo*, il dit expressément (c) qu'il étoit, lui *Léonard*, encore à *Vérone* sur la fin du mois de Novembre (5 *Kalendas Decembris*). Il faut donc nécessairement qu'il eût laissé prendre les devans à Sa Sainteté. Autre difficulté: Mr. *Mébus* ajoute, qu'*Arrétin* considérant les malheurs qui pendoient sur la tête des partisans du Pape, il abandonna la Cour, & se retira furtivement de *Constance*, d'où il arriva à *Florence* le 12 Mars 1415. Voilà donc *Arrétin* à *Constance* le 30 Décembre 1414, d'où il écrit ce jour-là à son Ami *Nicolo*; & le voilà ensuite à *Florence* le 12 Mars 1415. Cependant je trouve, que le 2 de Janvier 1415, (4 *Nonas Januarii*) il répond (d) à une Lettre que le *Pogge* lui avoit écrite de *Constance* (*Idibus Decembr.*) le 13 de Décembre 1414; & j'apprends

(a) Préface de la seconde Edition de l'*Histoire du Concile de Constance*, pag. 15.

(b) *Hist. du Concile de Constance*, pag. 20.

(c) Lib. IV. Ep. 3. pag. 103.

(d) Lib. IV. Ep. 4. pag. 109.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 157

prends de Mr. *Lenfant* (a) que c'est d'*Arezzo* que cette Lettre est datée. Comment concilier tout cela? Si *Arrétin* étoit encore à *Constance* le 30 Décembre 1414, comment se peut-il que *Pogge* lui eût écrit de *Constance* le 13 Décembre, une Lettre qu'il reçut à *Arezzo* le 1. de Janvier 1415? Il n'y a guères que Mr. *Méhus*, qui puisse débrouiller ce cahos & lever la contradiction (b) qui paroît ici.

Arrétin étant arrivé à *Florence*, s'y appliqua tout entier à l'étude. En neuf mois de tems il composa l'Histoire de cette République. L'Ouvrage fut achevé en 1416, & valut à son Auteur le droit de Bourgeoisie, pour lui & pour ses descendans.

Trois ans après, *Martin V*, Successeur de l'indigne *Jean XXII* que le Concile de *Bâle* avoit déposé, vint à *Florence*. Une Chanson composée contre lui dans cette Ville, l'avoit extrêmement irrité. Le refrain en étoit, *Le Pape Martin ne vaut pas une obole*, & ce bon Pape ne cessoit de s'en plaindre (c). *Léonard* l'appaisa. Le Pape voulut l'emmener avec lui à *Rome* en 1420, mais il résista à toutes ses instances, & le Sénat de *Florence* pour l'en récompenser lui
aiant

(a) *Préface* de la seconde Edition de l'*Histoire du Concile de Constance*, pag. 15.

(b) L'embarras augmente par la manière dont Mr. *Lenfant* s'exprime. Il faut, dit-il, qu'*Arrétin* n'ait pas été plus d'un an à *Constance*. Mais c'est visiblement une faute d'impression: au-lieu de *plus d'un an*, on doit lire *plus d'un mois*.

(c) Voyez *Lenfant* Hist. du Conc. de Const. Tom. II. pag. 261.

ayant offert pour la seconde fois la Charge de Secrétaire de la République, il l'accepta & la conserva jusqu'à la fin de ses jours. *Niceron* place cet événement dans l'année 1415; mais il arriva certainement en 1420, après le départ du Pape, qui ne quitta *Florence* qu'au mois de Septembre de cette année-là. *Arrétin* retourna pourtant à *Rome* en qualité d'Orateur du Pape le 31 Mai 1426; mais la République qui l'y avoit envoyé, le rappella le 27 Novembre 1427. Il passa depuis par les principales Charges de la Ville, & auroit été élevé à celle de Gonfalonnier, qui étoit alors la première, s'il eût vécu plus longtems.

Il mourut à *Florence* en 1444, âgé de 74 ans, laissant tous ses biens à *Donat* son Fils unique. Ses funérailles se firent avec une pompe extraordinaire. On le porta en terre aiant son Histoire de *Florence* sur la poitrine, & une Couronne de Lautier sur la tête. *Gianozzo Manetti* fit son Oraison funèbre. Toute la Cour du Pape, qui demouroit alors à *Florence*, y assista; & avec elle, les Ambassadeurs de plusieurs Princes. *Arrétin* fut célébré en qualité d'Historien, d'Orateur & de Poète. On l'enterra dans l'Eglise de *Ste. Croix* dans un Tombeau de marbre, avec une Epitaphe assortie à ses talens. *Mabillon* la rapporte dans le Tom. I. de son *Museum Ital.* & on la trouvera ici au bas de la page *.

* *Postquam Leonardus à vita migravit,
Hibernia læget, Eloquentia muta est;
Forturque Musas, tum Græcas, tum Latinas,
Lacrimas tenero non potuisset.*

Juillet, Août & Septembre, 1741. 156

Telle est en substance l'Histoire de la Vie d'*Arétin*. Mr. *Méhus* ne s'est pas mis en peine d'en déduire le Portrait ou le Caractère de cet Homme illustre. Il s'en est apparemment rapporté là-dessus aux Oraisons de *Manetti* & du *Pogge*. Mais ces Oraisons sont proprement des Panégyriques, auxquels on ne sauroit entièrement se fier. *Erasme* dans son *Cicéronien* donne *Léonard* pour un homme d'érudition & de probité. Il reconnoît que son style approchoit assez de celui de *Cicéron* pour la netteté; mais il ajoute que son discours n'avoit point de nerfs, ni plusieurs autres qualités qui peuvent le rendre achevé. On lui reproche l'amour de l'épargne. Peut-être pourroit-on lui reprocher aussi trop de politique & trop d'inquiétude. Je ne sai même s'il fut tout-à-fait exempt de blâme dans ses brouilleries avec *Coluccio* & *Niccolò*, deux de ses plus intimes Amis.

Quant à ses Ouvrages, Mr. *Méhus* en a vu LXIII différens, tant imprimés que non imprimés, sans parler de plusieurs autres qu'on croit renfermés dans les Bibliothèques, & dont il est fait mention dans quelques Auteurs. Presque tous les Savans l'accusent d'avoir donné en Latin l'Histoire des *Goths*, composée par *Procope*, comme si elle eût été son propre Ouvrage. Mais le célèbre *Apostolo Zeno*, & après lui *Niseron*, avoient déjà remarqué qu'il y a du faux dans ce qu'on débite là-dessus. Mr. *Méhus* va plus loin; il prouve qu'il n'y a rien de vrai, il le démontre.

Pour revenir aux Lettres d'*Arétin* qui sont
le

le sujet de cet Article, il est certain qu'elles contiennent des détails curieux & plusieurs particularités sur l'Histoire de ce tems-là. L'affreuse corruption de la Cour de Rome y est peinte avec les couleurs les plus naïves, & par conséquent les plus noires. Ce qui relève le prix de ces Tableaux, c'est que la main qui les a tracés n'est point suspecte. Car qui pouvoit mieux connoître les Papes, qu'un homme qui avoit été consécutivement le Secrétaire de cinq d'entre eux, & qui depuis l'an 1405 jusqu'à l'an 1435, avoit vu le fond de toutes leurs intrigues?

Il est vrai que Mr. Méhus, dans ses Notes sur l'Épître XXI. du Liv. II. trouve mauvais que Léonard ait eu la hardiesse de dire certaines vérités offensantes pour l'Eglise Romaine. Il auroit, dit-il, mieux fait de les taire. Je ne doute pas même, ajoute-t-il, qu'il ne grossisse les objets pour donner l'essor à son Eloquence, quoique Ciaconius, Oldoinus & d'autres disent la même chose que lui (a). Et plus bas: Je ne saurois goûter la liberté avec laquelle Léonard décrit, & peut-être exagère le Schisme de notre très-sainte Eglise Romaine. Je me persuade qu'elle sera desapprouvée de tous ceux qui, comme moi, honorent avec humilité les Pontifes Romains (b). Ce correctif est

(a) *Audax est Leonardus, & ea scribit que emittere satius fuisset. Ego vere nullus dubito quin multa augeat, dum eloquentiam suam ostentare vult; cisi eadem tradant Ciaconius aliique. pag. 60.*

(b) *Libertatem, qua utitur Leonardus in describendo, & fortasse augendo Sacrosancta nostra Romana Ecclesia Schismate, haud equidem probo, eoique improbatures confido, qui Romanos Pontifices humili mecum veneratione prosequuntur. pag. 63.*

est excellent. J'en remercie pour ma part Mr. *Méhus*. Nous voilà, nous autres qui n'avons pas cette humble vénération pour les Papes, en plein droit de savoir bon gré à *Arrétin* de sa franchise; & véritablement on ne peut que lui en tenir compte. Mr. *Lenfant* en a fait excellemment usage dans plusieurs endroits de ses belles Histoires des *Conciles de Constance* & de *Pise*, & je vois que la Lettre qui déplait sur-tout à notre savant Éditeur, est un des principaux ornemens de la Vie de *Grégoire XII*, dans la nouvelle *Histoire des Papes* (a). Il y en a quelques autres dans ces IV premiers Livres, qui mériteroient bien d'être traduites. L'occasion se présentera peut-être à quelque heure.

Mais ce que nous ne pouvons nous empêcher de souhaiter ardemment, c'est que Mr. l'Abbé *Méhus* multiplie ses Notes sur la suite des Lettres d'*Arrétin*, & sur celles des autres Auteurs qu'il a fait espérer au Public. S'il veut bien se donner la peine de répandre un peu plus de jour sur le sujet, sur la date (b), & sur la personne des Savans dont on lit les noms dans ces Lettres, il rendra un très grand service à quantité de gens qui admirent déjà son érudition, & qui attendent tout de ses soins. La ressemblance des terminaisons Italiennes, avec les terminaisons Latines, cause un embarras extrême dans les noms propres, quand on ne possède pas à fond l'Histoire Littéraire d'*Italie*. J'ai remarqué, par exemple

(a) Tom. III. pag. 653.

(b) Voyez, par exemple, la Lettre IX. du Liv. I.

ple, que dans une même page (a) Mr. *Méhus* nomme une seule & même personne de trois manières différentes, *Nicolus*, *Nicolio*, & *Nicolaus*. On voit bien qu'il y parle de *Nicolaus Nicolio* ou *Nicolo* (b), en Latin *Nicolaus Nicolus*; mais la chose n'est pas toujours si facile à démêler, & il n'en coutera rien à un Littérateur aussi savant que Mr. *Méhus* pour y aider ses Lecteurs. Tout ce qui vient de sa plume annonce un homme qui a du goût, & beaucoup de lecture, un homme en un mot digne d'être un jour associé à l'illustre & docte Cardinal *Quirini*, auquel il a dédié cette première Partie d'une des plus utiles Collections dont on ait enrichi les Bibliothèques.

(a) *Vita Leonardi Bruni*, pag. 34.

(b) *Epist.* pag. 15.

ARTICLE VI.

JOANNIS HARDUINI, à Societate JESU, Commentarius in NOVUM TESTAMENTUM. Accedit ejusdem Auctoris Lucubratio, in cujus I. Parte ostenditur *Cephæ* à *Paulo* reprehensum, *Petrum* non esse; in altera Parte, *Joannis* Apostoli de Sanctissima Trinitate locus explanatur, & eidem Auctori suo vindicatur. *Amstelædami*, apud *Henricum du Sauzet*; & *Hagæ Comitum*, apud *Petrum de Hondt*, 1741.

Cest;

Juillet, Août & Septembre, 1741. 183

C'est-à-dire:

Commentaire sur le NOUVEAU TESTAMENT,
par le Père HARDOUIN, de la Société de JESUS;
avec une Dissertation divisée en deux Parties,
dont la première tend à prouver que le Céphas repris par St. Paul, n'étoit pas St. Pierre;
& l'autre, à conserver à l'Apôtre St. Jean le Passage des trois Témoins. A Amsterdam & à la Haie, 1741. in-fol. pagg. 808.

LE Sieur Du Sauzet, qui est, à bien dire, des deux Libraires annoncés dans le Titre, le seul qui ait fait imprimer ce Volume, l'a aussi dédié, en son nom, à son Eminence Mr. le Cardinal de Tencin. Le choix du Patron ne pouvoit guère être mieux entendu. On l'insinue même fort adroitement dans l'*Epître Dédicatoire*, qui est écrite avec autant de discrétion que de finesse & d'esprit. On n'y manque pas non plus d'ôter tout prétexte aux jugemens téméraires, en avertissant, que c'est à l'insu du Cardinal, & avant que d'en avoir obtenu la permission, que cette Pièce lui a été dédiée. *Neque exorato te prius, neque autem confcio.* Il y a pourtant tout lieu de croire, que la faute, si c'en est une, aura été facilement pardonnée.

A cette *Epître Dédicatoire* près, on ne voit rien à la tête de cet Ouvrage qui nous en donne l'Histoire. Il est seulement à présumer que le P. Hardouin confia ses MSS. à quelque Ami,

La

qui

qui a trouvé le secret de les faire passer, (a) l'un après l'autre, par les Presses de Hollande, dont la liberté leur est nécessaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce Commentaire sur le N. T. ne dément en aucune façon l'origine qu'on lui attribue, & que l'on y retrouve par-tout le fameux Jésuite dont il porte le nom.

Entre plusieurs autres caractères, qui ne conviennent qu'à lui, ce n'en est pas le moindre, que l'attention marquée qui règne dans ce *Commentaire*, de mettre au rang des Ecrits supposés la plupart des Monumens de l'Antiquité Païenne, Juive, & Chrétienne, qui ont passé jusqu'ici pour appartenir le plus légitimement aux Auteurs dont ils portent le nom. Ce Système, pour lequel nous ne connoissons point encore d'autre Moderne qui se soit ouvertement déclaré, revient ici par-tout, & y sert même de premier Principe. C'est ainsi, par exemple, que sur le II. de St. Luc vers. 2. à l'occasion de *Cyrénus*, qu'il prétend n'avoir été nommé *Præses Syria* qu'en qualité de simple *Juge*, il dit hardiment, que les Savans qui reconnoissent *Varnus*, *Silanus*, & quelques autres pour *Gouverneurs de Syrie*, ne le font que sur la foi de quelques Romains historiques, *falsis historicorum narrationibus delusi*: Que sur le verset 36 du V. des *Actes*, où il est parlé de *Theudas*, il dit que „le faux *Josèphe*, Ecri-
„ vain du même âge que le faux *Trismégiste*”,
a dé-

(a) Notez qu'en quelques endroits de ce Commentaire sur le N. T. l'Auteur renvoie à un Commentaire de sa façon, sur quelques Prophètes, qui apparemment viendra dans la suite. *Note du Jour.*

Juillet, Août & Septembre, 1741. 165

à dérangé à dessein cette Histoire, *consulto mirum & dedita opera discessit à Luca Pseudo-Josephus, ejusdem ævi scriptor ac Pseudo-Trimegistus*: Que sur le vers. 28 du Ch. XVII. il dit que le Poëme qui court sous le nom d'*Aratus*, est fort postérieur au tems de St. Paul. *Arati sub nomine, quæ circumferuntur Carmina, sunt ficta longe post Pauli ætatem*: Que sur le verset 11. du Chapitre XVIII. du même Livre, il fait l'occasion de mettre Platon & Xénophon au nombre des Ecrivains supposés, *suspecti sunt jurædulas Plato & Xenophon*: Que dans la Dissertation sur I. Jean V. v. 7. il paroît rendre douteux tous les Ecrits que nous avons de St. Jérôme: *Præsertim cum ex illa clade monumentorum quæ interierunt, Hieronymus, ut nonnulli credunt, evaserit*. En un mot, cela saute aux yeux en quelque endroit que l'on ouvre le Livre; car on n'y découvre guère nulle part aucune Citation des anciens Docteurs de l'Eglise, à moins que ce ne soit en gros pour les réfuter; ce qui est unique en son espèce, dans les Commentaires d'un Savant attaché à l'Eglise Romaine.

Comme ce dernier Point est des plus singuliers, je craindrois que l'on ne me soupçonnât de grossir les objets, ou d'en imposer, si je n'en fournissois pas quelque bonne preuve. En voici donc une, tirée du XV. Ch. des Actes, sur le vers. 20. *Qui sacras literas allegorico sensu interpretari sunt coacti, hi tria crimina mortifera hic prohibita esse credi voluerunt; & quidem tria tantum: Idololatriam, homicidium, & fornicationem, quo nomine*

& adulterium, & omnem illegitimum concubitus
 intelligi voluerunt. Eam ob rem, quoniam non
 haberent quid tropologice intelligerent nomine
 SUFFOCATI, idcirco vocem illam tum ex Jacobi
 sententia, tum ex Apostolico decreto, in veterum
 scriptis plurimis, & in manuscriptis codicibus
 Actorum, expunxere illi quos diximus. Vide Ire-
 næum, in Lib. III. adversus Hæreses Cap. 12.
 Tertullianum in Lib. de Pudicitia Cap. 12. Cy-
 prianum Lib. III. Testim. ad Quirinum; Hiero-
 nymum in Gal. V. Ambrosiastum in Gal. II.
 Augustinum in Speculo; Pacianum Barcinon,
 in Parænesi ad Pœnitentiam, &c. C'est-à-dire;
 „ Ceux qui sont contrains d'expliquer l'Écritu-
 „ re Sainte dans un sens allégorique, ont voulu
 „ faire croire que trois péchés mortels étoient
 „ ici défendus, & pas plus de trois, à savoir;
 „ l'Idolatrie, l'Homicide, & la Fornication, par
 „ où ils ont aussi voulu que l'on entendît tant
 „ l'Adultère, que toute Couche illégitime. Pour
 „ cette raison, comme ils ne trouvoient rien à
 „ entendre d'une manière tropologique dans le
 „ terme de *suffoqué*, ces gens-là rayèrent ce ter-
 „ me, tant de l'Avis de *Jaques*, que du Décret
 „ Apostolique; soit dans plusieurs Ecrits des
 „ Anciens, soit dans les Manuscrits des *Actes*.
 „ Voyez *Irénée*, dans son troisième Livre contre
 „ les Hérésies Ch. 12. *Tertullien* dans son Livre
 „ de *Pudicitia*, Ch. 12. *Cyprien*, Lib. III. des
 „ Témoignages à *Quirinus*; *Jérôme*, sur le V. des
 „ *Galates*; le faux *Ambroise* sur le II. des *Galates*;
 „ *Augustin*, dans son Miroir; *Pacien de Barce-*
 „ *lone*, dans son Exhortation à la Pénitence &c.”

Voilà,

Juillet, Août & Septembre, 1741. 167

Voilà, d'un seul trait, condamnés de falsification, & par conséquent d'imposture, tous les Ecrits de l'Antiquité Chrétienne où l'Ecriture est expliquée dans le goût de l'Allégorie ; & je voudrois bien savoir alors, s'il en reste encore quelques-uns qui ne soient pas renfermés dans cette condamnation générale ? Le P. Hardouin ne s'explique pas avec assez de clarté là-dessus, pour nous mettre en état de savoir précisément sa pensée. Ce qu'il en dit est néanmoins assez net pour nous faire comprendre, qu'à ses yeux toute interprétation allégorique de nos Livres Sacrés, à moins que d'être absolument nécessaire, les corrompt & les falsifie. Or c'est-là, si je ne me trompe bien fort, rapporter au nombre des Fausseurs tous les Interprètes qui se sont émancipés de la sorte. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nouveau Commentateur est grandement ennemi de cette Méthode, & paroît par-tout regarder les Allégoristes comme les plus cruels ennemis de la Religion, Ce n'est pas qu'il ne les imite en certaines rencontres, où il cherche lui-même un sens de cet ordre dans des paroles où peu d'autres personnes l'avoient fait avant lui ; mais dans ces endroits-là même, il ne semble recourir à cet expédient que par un effet de son attachement excessif au sens littéral. Un Exemple expliquera ma pensée & la sienne. Je le tirerai du Chap. XXV. de St. *Matthieu*, v. 1. où il est parlé des *dix Vierges*. Voici le Commentaire.

Decem Virginibus. *Judai sunt & Galilei :*
L 4 qui

*qui omnes simul denario numero idcirco designantur, quoniam utrisque pro lege Decalogus fuit... Nihil Christus in suis Parabolis supervacaneum dixit, & habent in illis ipsi numeri significationem suam: tametsi longe diversam a mysticis & frigidis interpretationibus, quas quidam excogitaverunt. C'est-à-dire: „ Dix Vierges. Ce sont les Juifs & les „ Galiléens, qui tous ensemble sont désignés par „ le nombre de dix, parce que le Décalogue „ servoit de Loi aux uns & aux autres. JE- „ SUS-CHRIST ne dit rien de superflu „ dans ses Paraboles, & les nombres mêmes y „ ont leur signification; quoique très différente „ des interprétations mystiques & froides, que „ certaines gens ont imaginées”. Ainsi donc, persuadé que tous les mots de l'Ecriture doivent avoir un seul sens fixe & déterminé, il veut bien que l'on en donne un mystique à ceux qui ne sont pas susceptibles du littéral; mais il ne sauroit approuver la Mystiquerie substituée inutilement à la Lettre; & selon lui, ce que l'Ecriture elle-même appelle tantôt *Figure*, & tantôt *Allégorie*, n'est qu'*Exemple* ou que *Comparaison*. Transcrivons ce qu'il dit sur l'un & l'autre, afin que l'on comprenne mieux son Système.*

St. Paul dit aux Corinthiens, (a) que certaines choses arrivoient aux Enfans d'Israël, en *Figure*; & voici ce que dit là-dessus son nouvel Interprète. *Non dicit Apostolus res gestas omnes, quas describunt Sacri Libri, figuras exhibere rerum sub Christo & in Ecclesia gerendarum: sed tantum in*

(a) I. Cor. X. 6.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 159

*remunerandis, puniendisve hominibus Deum nibilo
ipsis aliter fore quam fuit, & in veteribus osten-
disse, quid posteros metuere, quidve sperare eos a
Deo judice æquissimo oporteret. C'est à-dire :*
„ L'Apôtre ne dit pas que tous les Evénemens,
„ que les Saints Livres décrivent, donnent des
„ représentations des choses qui devoient arriver
„ sous le Christ, & dans l'Eglise; mais il dit
„ seulement, que dans les récompenses, & dans
„ les punitions, Dieu ne sera point à l'égard des
„ hommes, autre que ce qu'il fut autrefois, &
„ qu'il montra dans les Anciens, ce que leurs
„ Successeurs doivent craindre & espérer de
„ Dieu qui est un Juge très équitable”. Quant
à l'endroit où St. Paul déclare en termes for-
mels (a) que l'Ecriture use d'*Allégorie*, il n'y a
rien, à la vérité, dans le Commentaire; mais
au tour de la Paraphrase, on conçoit aisément
ce qu'il auroit dû y avoir. L'Apôtre dit, *quæ
sunt per allegoriam dicta*, ce qui semble marquer
que c'est l'Ancien Testament même qui parloit
de la sorte. Le Paraphraste fait disparoitre cette
idée; *quæ sunt*, dit-il, *eo fine a me allata, ut
ostendam vobis quiddam simile in re præsentî, hoc
est, in Ecclesiæ edificatione contingere*. C'est-à-dire:
„ Choses que j'allègue pour vous faire voir qu'il
„ se passe quelque chose de semblable à présent,
„ c'est-à-dire, dans l'établissement de l'Eglise”.
Desorte que ce n'est plus Moïse qui a écrit des
choses qui regardoient typiquement l'Eglise
Chrétienne; c'est uniquement St. Paul, qui

L 5

tâche

(a) Gal. IV. 24.

tâche d'expliquer sa pensée sur l'état présent de l'Eglise, par une Comparaison tirée de l'Histoire du Vieux Testament, où l'on trouve un Evénement à peu près semblable.

Cette extrême aversion du P. *Hardouin* pour l'interprétation allégorique, ne peut que l'avoir porté, très naturellement, à se prévenir contre tous, ou du moins presque tous, les anciens Docteurs de l'Eglise. Mais une autre raison de ce préjugé, que l'on découvre dans son *Commentaire*, est bien plus forte encore que la précédente; & l'on peut dire à présent, que cette autre raison est celle du Système & du Cœur. C'est qu'il ne reconnoit pour vrai Texte des Ecrits sacrés du Nouveau Testament, que l'Edition *Vulgate* qui est actuellement reçue dans l'Eglise *Romaine*; & que par conséquent tous ceux qui en ont suivi quelque autre, soit *Grecque*, soit *Latine*, ne peuvent avoir été que des Faussaires ou que des Dupes. La Conséquence est claire, & c'est ce qui m'a fait dire que la suppression de tous les Monumens de l'Antiquité Chrétienne sert de *premier Principe* à ce nouveau Commentateur, puisqu'il faut de toute nécessité que tous ces Monumens soient faux, si la *Vulgate* telle que nous l'avons aujourd'hui, qui y est si souvent abandonnée ou contredite, est le seul Texte sacré des Chrétiens. Cette question devenant ainsi de la dernière importance, tant parce qu'elle sert de base au *Commentaire*, que parce que les suites en sont telles que je viens de les représenter, nous devons commencer par elle à donner
une

Juillet, Août & Septembre, 1741. 174

une idée de l'Ouvrage, qui mette tous nos Lecteurs en état d'en juger.

Le P. Hardouin a donc mis, à la tête de ce Volume, une *Préface*, divisée en deux Parties. Il examine dans la première, *en quelle Langue les Evangiles furent écrits*, & débute de la manière suivante, dont nous ne donnerons que la traduction, pour éviter la longueur. „ Allant écrire, „ *dit-il*, un court Commentaire sur les Evangiles, nous déclarons d'abord que nous sommes „ du nombre des personnes scrupuleusement religieuses, qui croient que l'on ne doit rien „ changer dans les Ecrits sacrés, non pas même „ un iota, ou une lettre; mais que cela ne regarde que ceux dont la Divinité est constante, c'est-à-dire la seule Edition *Latine*, dont „ nous croyons, & savons que le Nouveau Testament a été composé par les Ecrivains sacrés eux-mêmes, & par conséquent est authentique de la première Classe; mais que le „ Vieux, traduit de l'*Hébreu* en *Latin* par le „ très savant Interprète, & aussi-tôt approuvé „ par l'Eglise *Romaine*, est authentique de la seconde Classe, c'est-à-dire, qu'il doit faire foi „ en toutes choses, ni plus ni moins que l'Original primitif, parce qu'il le représente partout avec une entière fidélité. Nous trouvons „ donc très mauvais que la plupart des Interpretes, qui entreprennent de donner des Commentaires sur l'Ecriture, & qui font profession de „ conserver le Texte de la *Vulgate*, l'abandonnent, & lui préfèrent le *Grec*, qu'ils expliquent, comme étant plus considérable & plus „ certain. Pour

Pour expliquer son sentiment il ajoute, que les Apôtres mirent en *Latin* tout ce qu'ils écrivirent, afin que l'Eglise *Romaine* pût faire, à son usage, un Recueil complet de leurs Ecrits; que cependant cette Edition *Latine* peut être appelée aussi une *Versión*, parce que si par hazard ils écrivirent d'abord quelques Pièces en *Grec* ou en *Hébreu*, ils les firent traduire sous leurs yeux en *Latin* par des Secrétaires, dont ils revirent & approuvèrent la Traduction; que les Originaux *Grecs* & *Hébreux* qu'ils écrivirent eux-mêmes se sont entièrement perdus, parce que personne ne les mit en Recueil; que les Originaux *Latins*, recueillis par l'Eglise *Romaine*, sont les seuls qui se soient conservés; que le Texte *Latin* est donc le vrai Original, & qu'ensuite divers Particuliers traduisirent en *Grec* ce Texte *Latin*, ce qui se fit, *antequam Ecclesiastici Scriptores Græci quidquam exararent*, „avant que „ les Ecrivains Ecclésiastiques *Grecs* aient rien „ écrit”.

Il importe d'observer là-dessus, que, selon le P. *Hardouin*, le Texte original, écrit en *Latin* par les Apôtres, ou revu & approuvé dans cette Langue par eux-mêmes, doit être celui de l'Edition de *Clément VIII*. Car c'est ce Texte-là que le Commentateur suit par-tout invariablement, sans avoir égard aux diverses leçons qu'il y avoit dans les Manuscrits *Latins* avant l'an 1592, ni à celles-là même qui se trouvoient dans l'Edition de *Sixte V*. Il faut donc encore, selon lui, que ce Texte *Latin*, confié originai-
servé

Juillet, Août & Septembre, 1741. 173

servé entre les mains de cette Eglise, dans sa pureté primitive. Mais que dis-je ? il prétend même que ce Texte original s'est maintenu exempt de toute corruption, depuis les premiers tems jusqu'au nôtre, dans les Manuscrits qui servirent à l'édification commune des Fidèles. C'est ce qu'il dit dans sa *Note* sur le *Titre* de l'Evangile de St. *Matthieu*. „ Autrefois, dit-il, „ & avant l'invention de l'Imprimerie, les Manuscrits de la *Vulgate* furent de deux sortes. „ Car les uns furent écrits pour être cachés dans „ les Bibliothèques; & les autres, à l'usage des „ Particuliers qui se plaisoient à cette lecture. „ Tous ceux de la première espèce, sont corrompus, au moins en partie. Les seconds „ n'ont pu en aucune façon être suspects. Car „ il n'y a point de Particulier qui achetât, ou „ qui voulût avoir un Exemplaire, qui seroit „ différent, dans les moindres choses, de ceux „ dont tout Catholique se sert”. Les fautes qu'il y avoit dans les premiers ne passèrent jamais dans les autres; mais elles passèrent „ dans „ les Editions imprimées qui portent le nom de „ *Vulgate*, même avant le Concile de Trente”.

Comme il répète la même chose, d'une manière encore plus forte, dans une espèce de *Préface* sur l'Épître aux *Romains*, vers la fin de la Section IV. nous ne ferons pas mal de copier ses propres termes, avant que de les traduire. *Nemini Catholico . . . dubium fore confidimus, quin hujus saltem Epistolæ ad Romanos Latina Editio, qualem Tridentina Synodus & Ecclesia Romana commendat, ne uno quidem excepto apice, ac ne ipsa*

ipsa etiam fortassis exc^{pt}a interpolatione verbalium, fœtus ipse primigenius Apostoli sit. Nec dubitabit idem, quin ea saltem Latina Epistola, ut vix de ceteris sileam Novi Testamenti libris, qualis apud Catholicos circumfertur, totidem syllabis apicibusque transcripta semper summa fide fuerit omnibus ab illa ætate sæculis; non ex Manuscriptis Exemplaribus, quæ servantur in fœculis Bibliothecarum, nam est istorum fides apud nos, & esse debet apud Catholicos eruditos, valde suspecta; sed ex illis, quæ cum essent in manibus singulorum propemodum hominum toto orbe Christiano, nibilo tunc magis vel levissimam mutationem aut interpolationem idcirco pati potuerunt, quod vel minima cuiusvis audacia reprehensione statim caruisset, quam hac ætate nostra vel ob eandem causam minima depravari sacri libri possent. C'est-à-dire:

„ Nous sommes persuadés qu'aucun Catholique
 „ ne mettra en doute, que l'Edition Latine,
 „ de cette Epître aux Romains pour le moins,
 „ qui est celle que le Concile de Trente & que
 „ l'Eglise Romaine recommandent, ne soit l'Ou-
 „ vrage même primitif de l'Apôtre, sans en
 „ excepter une seule lettre, & même peut-
 „ être jusqu'à la ponctuation. Il ne doutera pas
 „ non plus, sans parler ici des autres Ecrits
 „ du Nouveau Testament, qu'au moins cette
 „ Lettre Latine, telle qu'elle se débite entre les
 „ Catholiques, n'ait été transcrite dans tous les
 „ Siècles depuis le premier, avec une fidélité
 „ entière, en tout autant de syllabes & de let-
 „ tres: non à la vérité sur les Manuscrits qui
 „ se conservent dans les Tablettes des Bibliothè-
 „ ques,

Juillet, Août & Septembre, 1741. 179

ques, car la foi nous en est très suspecte, &
le doit être à tous les Savans Catholiques;
mais sur ce genre de Manuscrits, qui, étant
entre les mains de presque chaque Particulier
dans tout le Monde Chrétien, ne purent pas
alors être plus sujets au moindre changement,
& à la moindre interpolation, parce que la
plus légère entreprise de cette sorte n'auroit
pas manqué d'être relevée, que de nos jours,
pour la même raison, les Livres sacrés ne
peuvent être corrompus dans la moindre chose
se".

Difons-le en passant : Si tout Catholique
croit cela, ou le doit croire, assurément sa foi
n'est pas petite ; & je ne sai même si en l'écri-
vant, le P. *Hardouin* ne se laissoit pas plus em-
porter à son zèle qu'à ses connoissances. Car
cette foi Catholique suppose divers faits, dont les
uns sont notoirement faux, & dont les autres
sont peu vraisemblables. Indiquons-en quelques-
uns, dont nous laisserons le jugement aux Savans
Catholiques-Romains eux-mêmes. Il faut croire,
selon ce Jésuite, qu'il y eut autrefois une quan-
tité prodigieuse de Manuscrits qui ne furent
faits que pour être cachés dans les Bibliothèques;
que ces Manuscrits ne furent copiés pour l'u-
sage d'aucun Particulier; que les Particuliers qui
les possédèrent ne s'en servirent point; que con-
tens de les avoir, ils ne se mirent point en peine
qu'ils fussent corrects ou falsifiés; qu'avant l'in-
vention de l'Imprimerie, presque *chaque* Particu-
lier, dans tout le Monde Chrétien, avoit un Ex-
emplaire MS. du Nouveau Testament; que tous
ces

ces Manuscrits ; qui se trouvoient entre les mains de *presque* tous les Chrétiens, étoient parfaitement corrects, & par conséquent dans la conformité la plus exacte avec les Originaux écrits ou approuvés par les Apôtres eux-mêmes; que par conséquent encore, il ne s'est glissé de *Variantes* dans nos Livres sacrés à l'usage public, que depuis l'invention de l'Imprimerie; que ces *Variantes* n'ont été tirées que des Manuscrits, qui, avant ce tems-là, ne servoient à personne; que les Imprimeurs ne consultant que ces Manuscrits apocryphes, n'eurent aucun égard pour ceux qui étoient entre les mains de tout le monde; qu'alors ces Manuscrits, qui auparavant étoient entre les mains de presque tous les Chrétiens, disparurent tous si bien & si vite, que l'on ne fait plus où en retrouver aucun; qu'il n'en restoit point entre les mains des Papes Sixte V. & Clément VIII. eux-mêmes, puisqu'ils disent dans les Bulles confirmatives de leurs Editions, le premier (a), que pour découvrir le vrai & pur Texte, il avoit eu besoin du secours de divers Théologiens très savans; & le second (b), qu'il ne l'avoit rétabli, & purgé de ses fautes, qu'avec beaucoup de travaux & de veilles; que le Concile de Trente même ne connoissoit plus d'Exemplaire parfaitement correct, puisqu'il ordonne,

(a) *Sixt. V. Bul. An. 1589. Itaque viros complures doctos. . . . delegimus, ac simul congregavimus, ut in germana sinceraque Sacri Textus Editione perquirenda strenue laborarent, nobisque adjumento forent.*

(b) *Clem VIII. Bul. 1592. Cum sacrorum Bibliorum Vulgate Editionis Textus summis laboribus aut vigiliis restitutus, ac quam accuratissimo mendis expurgatus,*

ordonne, (a) „ qu’au-plutôt cette Edition ancienne & Vulgate soit imprimée le plus correctement qu’il sera possible”; que cette Corruption publique de la Vulgate étoit inconnue avant l’invention de l’Imprimerie, & que par conséquent St. Jérôme a menti lorsqu’il a dit, dans sa *Préface* sur les *Evangelistes* adressée au Pape *Damase* (b) que „ de son tems presque „ tous les Exemplaires Latins différoient les uns „ des autres”, ce qui en rendoit la correction nécessaire.

Ce n’est-là qu’une partie des Paradoxes étranges, que renferment les deux derniers endroits que j’ai copiés du P. *Hardouin*. Mais il n’y en a que trop pour en faire sentir tout l’absurde, & si ce Jésuite vivoit encore, on ne conçoit pas comment, avec tout son esprit, il pourroit justifier tous ces faits. Nous en abandonnons pourtant l’examen aux Critiques, & continuant à rendre compte des Sentimens du nouveau Commentateur, nous dirons que comme il a bien senti que l’on ne seroit pas d’humeur de lui passer, sans preuves, ce qu’il pose pour base au sujet du Texte *Latin* écrit ou approuvé par les Apôtres eux-mêmes, il s’est mis en devoir d’en donner quelques-unes. Mais ici l’étonnement augmente, & jamais Système, bâti à loisir sur une

(a) Decr. de la Sess. IV. Je me suis servi de la Version de l’Abbé *Cabanut*.

(b) *Hier. in Evang. ad Damas. Præf. Si enim Latinis Exemplaribus fides est adhibenda, respondeant quibus: tot enim sunt Exemplaria pene, quot Codices.*

une affaire de cette importance, ne parut plus l'avoir été fait en l'air. Donnons la substance de ces Preuves.

1. (a) *Baronius* a dit que les Apôtres prêchèrent de vive voix dans la Langue des Peuples auxquels ils parloient: ils durent donc aussi leur écrire dans cette même Langue; & comme la Langue *Latine* étoit entendue (b) dans toutes les Provinces de l'Empire *Romain*, leur Prédication écrite dut être *Latine*.

2. *St. Paul* eut un Secrétaire (c) nommé *Tertius*, qui par son nom doit être *Latin*; & l'on ne doit pas douter que tous les autres Apôtres n'en eussent du même Pays.

3. Il suffisoit que les Apôtres écrivissent en *Latin*, parce que les *Juifs* dispersés dans l'Empire entendoient la Langue *Latine*.

4. Comme la Loi fut donnée en *Hébreu* pour le Peuple *Hébreu*, le Nouveau Testament dut être donné en *Latin*, parce que *St. Pierre* devoit bien-tôt transférer à Rome le Siège de l'Eglise Chrétienne.

5. S'il est vrai que *St. Matthieu* ait écrit d'abord son Evangile en *Hébreu*, qui l'aura traduit soit en *Grec*, soit en *Latin*, que lui-même? & n'est-il pas plus vraisemblable qu'il aura fait la Traduction dans la dernière de ces Langues, puisqu'étant Publicain, il dut l'entendre & la parler, de même que la *Grecque* & que la *Syriacque*? Or que cet Evangile ne soit qu'une Traduction,

(a) Ad An. 37. N°. 37.

(b) L'Auteur en donne les preuves dans la seconde Partie de sa *Préface*.

(c) Rom. XVI. 22.

duction, c'est ce que prouvent divers mots *Hebreux* que l'on y trouve (a) rendus en Langue *Vulgaire*.

6. L'Auteur du *Pontifical*, dans l'Article de *Pierre*; *Jean Cantacuzène*, contre les Juifs; *Baronius*, dans ses *Annales*; *Bellarmin*, dans ses *Controverses*, & *Gregorius* dans la *Défense de Bellarmin*, témoignent que *St. Marc* a écrit en *Latin*; & *Grégoire de Nazianze* rapporte que cet *Evangéliste* écrivit pour les *Latins*.

7. *St. Matthieu* & *St. Marc* se ressemblent si fort, que ce dernier doit avoir écrit dans la même Langue que l'autre.

8. Le Texte, qui donne le sens le plus raisonnable, & le plus conforme à la Foi, doit être celui qui fut écrit par les Apôtres eux-mêmes; & non celui qui renferme diverses choses qui répugnent ou à la Raison, ou à la Foi Catholique. Or le premier convient à l'Edition *Latine*, & le second à la *Grecque*. „ La chose est si vraie, „ ajoute le *P. Hardouin*, qu'il n'y a point d'Hé- „ résie qui n'ait la Vulgate en aversion. De-là „ vient que les *Jansénistes* eux-mêmes, ou les „ Auteurs de *Mons*, font profession de suivre, „ ce qu'ils appellent les *différences* des *Exemplai-* „ res *Grecs*; & que le *Luthérien Chemnitius* dit „ que l'Edition *Vulgate* a été toute transformée „ dans les *Dogmes des Papes*. Bien nous en prend „ de ce qu'un *Hérétique* confesse que la *Vulga-* „ te est toute contraire à ses *Dogmes*. Mais „ qu'il

(a) *Mat. H. 23. XXVH. 34. 46.*

„ qu'il nous dise, s'il peut, en quel tems, &
 „ par qui cette transformation a été faite. Est-
 „ ce que si quelqu'un de nous autres vouloit cor-
 „ rompre l'Exemplaire qu'il possède, il pourroit
 „ espérer, pour peu qu'il lui restât de bon-sens,
 „ de trouver, même dans une seule rue, cinq
 „ personnes qui voudroient aussi corrompre les
 „ leurs? Or comment se pourroit-il faire que
 „ les Exemplaires *Latins* fussent si conformes les
 „ uns aux autres, toujours & par-tout, s'ils n'é-
 „ toient pas les Originaux primitifs? On ne sau-
 „ roit absolument ni dire ni concevoir, qu'il y
 „ ait eu tant de conformité entre les Exemplai-
 „ res dans toutes les Eglises, qu'il y en eut a-
 „ vant le Decret du Concile de *Trente*, à moins
 „ que cela ne soit venu d'une vénération uni-
 „ verselle que l'on eut, dès la première Antiqui-
 „ té, pour la source primitive de l'Ecriture.

En vérité, l'on ne fait que penser d'un hom-
 me que l'on entend raisonner de la sorte. Voit-
 on là de ces Preuves qui peuvent, je ne dirai pas
 ébranler, ou même affoiblir, mais seulement ef-
 fleurer celles que tout le monde connoit pour le
 Texte *Grec*? Et qui croiroit qu'au bout de 17
 Siècles on vînt, sur de semblables raisons, trou-
 bler ce Texte dans la possession d'une autenticité
 que divers Papes lui ont reconnue, & qu'au-
 cun de ces Pontifes ne lui a contestée? Que l'on
 pèse sur-tout la dernière de ces raisons, & l'on
 m'avouera que ce n'est que préjugé tout pur, &
 qu'illusion manifeste. Le Texte *Latin* est plus
 conforme à la Doctrine de l'Eglise *Romaine*;
 donc les Apôtres ont écrit en *Latin*. Voilà le
 Syl-

Juillet, Août & Septembre, 1741. 181

Syllogisme; & qu'est-ce qui fonde le Principe? C'est que les *Jansénistes* ont affecté dans le Testament de *Mons*, de donner les *différences du Grec*; & qu'un Protestant a prétendu que la *Vulgate* étoit moins favorable à son Parti, qu'à celui des Evêques de *Rome*. Quelle multitude de Paralogismes entassés les uns sur les autres! Ce n'est point ici le lieu de les relever. Je me contenterai de faire observer, que les *Jansénistes* & les *Protestans* ne s'arrêtent au Texte *Grec*, que dans la persuasion, bien fondée, qu'il est l'Original primitif; & que leur Cause n'en seroit pas moins victorieuse, quand même ils s'en tiendroient à la *Vulgate*, considérée simplement comme une ancienne Version des Ecrits sacrés du Nouveau Testament. Ce dernier Point étant décisif contre le P. *Hardouin*, on ne trouvera pas mauvais que j'y entre un peu dans quelque détail.

A entendre ce Père, les *Jansénistes* sont des Hérétiques du premier ordre. Il marque partout pour eux un éloignement qui va jusqu'à la haine. Dans un endroit que je n'ai pu retrouver, il les place, & c'est tout dire, immédiatement après *Grotius*; & sur le V. des *Actes* Vers. 17. il leur fait l'honneur de les mettre à la Classe des *Sadducéens*. „ Les Sadducéens, dit-il, „ tenoient alors le haut bout, comme les *Jansénistes* le font aujourd'hui en certains lieux „. *Summam rerum tunc obtinebant Sadducæi, uti hodie quibusdam in locis Janseniani obtinent.* Aussi ne fait-il aucune grâce à la Version de *Mons*, quand il la juge en faute; & les *différences du Grec* en

sont revenir tant d'occasions, que l'on voit, presque à chaque Verset, les *Montenses* redressés, en les associant d'ordinaire avec les *Genevenses*; car il les fait rarement marcher les uns sans les autres, & l'on ne sauroit guère tenir son sérieux en certaines rencontres, où tout autre que le P. *Hardouin* ne se seroit jamais avisé d'entendre finesse dans les Versions du *Port-Royal*, & de *Genève*. Quoique ceci ne soit qu'un incident de peu de conséquence, que l'on me permette d'en donner un Exemple. A cette lecture je défie l'homme le plus grave de ne pas sourire, en admirant la sainte défiance de l'Orthodoxie Catholique Romaine.

Dans le Livre des *Actes* XV. 30. il est dit dans la Vulgate, que *Paul & Barnabé*, envoyés de *Jérusalem*, *descenderunt Antiochiam*, c'est-à-dire, dans une Traduction littérale, qu'ils *descendirent à Antioche*: phrase très ordinaire dans le langage des *Juifs*, qui, à cause de l'élévation de *Jérusalem*, disoient toujours, y *monter*, pour y aller, & en *descendre*, pour s'en éloigner. Après cet éclaircissement, dont quelques lecteurs avoient besoin, donnons en Original la Note du Père. *Descenderunt Antiochiam*] *Græce ἔλθον εἰς Ἀντιοχίαν*, venerunt Antiochiam: Unde *Genevenses*, vinrent à Antioche. Et *Montenses*, ils vinrent à Antioche. Ne in sensu Allegorico, opinor, ac Mystico, superior, sive major, Ecclesia Hierosolymitana tunc habita fuisse, quam Antiochena credatur. C'est-à-dire: „ Il y a dans le „ Grec; ἔλθον εἰς Ἀντιοχίαν. D'où les *Genévois* „ ont traduit, *vinrent à Antioche*, & les Gens „ de

Juillet, Août & Septembre, 1741. 183

„ de Mons, ils vinrent à Antioche; de peur, à
„ mon avis, que dans le sens Allégorique, ou
„ Mystique, l'on ne crût qu'en ce tems-là l'E-
„ glise de Jérusalem étoit estimée supérieure ou
„ plus grande que celle d'Antioche". Ce que
c'est qu'avoir de l'esprit & de la pénétration! A-
vec un nez critique de cette longueur, on sent
de mille lieues l'Hérésie, & l'on ne pardonneroit pas aux Habitans de *St. Marin*, s'il leur ar-
rivoit de dire, qu'ils descendent à Rome. Quoi-
que leur Ville soit située sur le sommet d'une
Montagne, il faudroit, pour être Orthodoxes,
qu'ils dissent au contraire que de *St. Marin* on
monte à Rome, & que de Rome on descend à *St. Marin*.

Que l'on me pardonne cette petite Digres-
sion. Je reviens aux *Jansénistes*. On sait en
quel sens ils sont Hérétiques, au jugement des *Jé-
suites*. Peut-être qu'une dispute d'Empire est
leur plus grande & leur plus réelle Hérésie: mais
les matières de la Grâce en ont fourni le prétex-
te le plus apparent. A cet égard, le *P. Har-
doin* les accuse de n'avoir donné, dans le N.
Testament de Mons, les différences du Grec, que
parce qu'il n'y a point d'Hérésie qui n'ait la Vul-
gate en aversion. C'est insinuer bien clairement
que l'Edition Grecque est plus favorable au *Jan-
sénisme*, que ne l'est la Latine; & cela est-il
vrai? Point du tout.

1. On sait que les anciens Théologiens de
l'Eglise Grecque panchent beaucoup plus vers le
Molinisme que ceux de l'Eglise Latine, & dans
cette dispute on oppose continuellement *St.*

Chrysostome à *St. Augustin*. Cette idée est la plus générale parmi les Savans de la Communion *Romaine*, & si l'on en veut des preuves, on me permettra de renvoyer, entre autres, au *P. Simon* (a) dans ses *Lettres Choiesies*. Or comment concilier ce Phénomène avec l'Hypothèse du nouveau Commentateur? Si le Texte *Grec* est *Janséniste*, comment est-ce que les Théologiens *Grecs* qui n'en eurent point d'autre, devinrent *Molinistes*? Et si la *Vulgate* est *Moliniste*, comment est-ce que les Pères *Latins*, qui la suivirent, donnèrent dans le *Jansénisme*?

D'ailleurs, 2. lorsque l'on jette les yeux sur les Ecrits où les partisans de *Jansénius* se défendent par des passages de l'Ecriture, on ne sauroit nier qu'ils ne s'en tiennent rigidelement au Texte *Latin*, & l'on ne remarque point que dans cette dispute ils fassent aucun usage des *différences du Grec*. S'ils s'étoient quelquefois émancipés à le faire, quel bruit, quel vacarme n'auroit-on pas entendu dans l'*Europe*? Aussi dois-je observer que l'Auteur de la *Bibliothèque Janséniste*, que l'on dit être le *P. Colonia*, ne leur a jamais reproché cette affreuse licence, & que dans l'Article du *N. T.* de *Mons*, lorsqu'il en spécifie les *dépravations & les altérations principales*, je n'y en vois aucune qui soit tirée des *différences du Grec*, le Bibliothécaire se contentant de dire en gros, (b) pour décrier cette Traduction, qu'elle est
pleine

(a) Tom. I. Let. XXXIII. p. 278. & Tom. III. Let. X. p. 51. de l'Edit. d'Amst. 1730.

(b) Bibl. Jansén. pag. 294.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 185

plaine d'altérations, de dépravations, & d'erreurs semblables, & qu'elle est conforme à la Version Hérétique de Genève, presque dans tous les Points controversés.

Mais, 3. voici qui est bien plus fort que le reste. C'est qu'en parcourant ce nouveau Commentaire sur les Passages qui sont relatifs à la Dispute *Janséniste*, je ne vois pas que le P. *Hardouin* lui-même en indique aucun, où les différences du Grec entrent pour rien de considérable dans cette importante querelle. L'examen en est d'autant plus facile, que ce Père a placé à la suite du Chapitre VIII. de l'Épître aux *Romains*, une Digression assez longue, & fort étudiée, sur la *Prédestination*, & que dans cet endroit il a recueilli les principaux Passages qui font le sujet du litige. Quelle n'a donc point été ma surprise, de voir que le Commentateur n'y a ravi la *Vulgate* aux *Jansénistes*, que par une interprétation différente, & non par la force même des termes!

Il n'y a proprement que le Verset 13. du II. Chapitre aux *Philippiens*, qui lui donne prise; parce que le *Port-Royal*, peu content d'avoir traduit le *Latin* à la lettre, par ces mots; *car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir & le faire, selon qu'il lui plaît*, ajoute au bas, „ G. *Ἐργάζων*, „ qui produit efficacement, *aut*, qui vous fait „ vouloir, & qui vous fait faire”. Mais de bonne foi, quand même cette addition seroit retranchée, le seul Texte *Latin* ne suffiroit-il pas pour en fonder la conséquence? Et s'il faut que je le prouve, je n'ai qu'à me prévaloir du premier

mier Commentaire de quelqu'un des anciens Docteurs de l'Eglise Latine, qui ne connurent ni les différences du Grec, ni ne s'en soucièrent, dans leurs contestations sur le sujet de la Grace. J'alléguerai pour cet effet St. Prosper, (a) dans son Traité de la Vocation des Gentils. *In fide autem, & in operibus bonis proficere ac perseverare usque in finem, muneris atque auxilii esse divini, Sanctorum Scripturarum confirmat auctoritas. Etenim scribens Paulus Philippensibus ait. . . . Deus est enim qui operatur in vobis & velle & perficere, pro bona voluntate.* C'est-à-dire: „ Que l'avantage d'avancer dans la Foi, & dans les „ bonnes Oeuvres, & d'y persévérer jusqu'à la „ fin, vienne du Don & du Secours de Dieu, „ c'est ce que l'autorité des Stes. Ecritures confirme; car St. Paul dit en écrivant aux Philippéens, C'est Dieu qui opère en vous & le „ vouloir & le parfaire, selon sa bonne volonté “. Voilà donc St. Prosper Janséniste sur l'autorité de la Vulgate, & sans savoir peut-être qu'il y eût dans le Grec un mot qui signifîât, *opérer avec efficace.*

Des Jansénistes je passe aux Protestans, qui font tous une haute profession de préférer le Texte Grec, parce qu'ils sont aussi tous dans la ferme persuasion, qu'il est l'Original primitif. Quoique cette raison de leur préférence soit la plus considérable, & à bien dire la seule, il a plu au P. Hardouin de n'y en voir point d'autre que

(a) Lib. I. Cap. 24.

Juillet, Août & Septembre, 1741. 187

que leur Hérésie. A la bonne heure ; ce n'est pas la seule injustice que le zèle aveugle fait commettre. Qu'est-ce pourtant qui fonde cette accusation ? Un mot peu mesuré de *Chemnic* ! Eh ! juste Ciel, à se prévaloir ainsi de la seule autorité, indépendamment des raisons, quelle foule n'en aurions-nous pas à produire ? Combien de Docteurs très Catholiques, anciens & modernes, qui mettent le Texte *Grec* au-dessus du *Latin*, tant pour l'ordre des tems, que pour le degré de la vénération ! Tant pis donc pour l'Eglise *Romaine*, si sa Religion ne se trouve pas dans ce Texte. Mais se trouve-t-elle mieux dans l'Edition *Latine* ? Le P. *Hardouin* semble vouloit le dire. Ce Paradoxe de plus n'est pas grand' chose dans un Auteur qui les aime, & qui les cherche toute sa vie. Qui le croiroit pourtant ? Cet Homme, qui paroît avoir pour but principal d'ébranler la Foi Protestante, en la privant du fondement qu'il croit être le seul qui l'appuie, nous a fait voir lui-même, que sur plusieurs de nos Controverses, le *Latin* n'est pas moins pour nous que le *Grec*. On s'attend bien, sans doute, que j'en donne quelques Exemples, & je suis charmé d'accorder cette satisfaction au Lecteur.

Mais afin qu'il comprenne mieux ce que j'ai à lui dire, je dois au préalable l'avertir ici de trois choses. La première est, que la méthode constante du P. *Hardouin* est de donner d'abord un Chapitre entier de la *Vulgate*, distingué par Versets ; de paraphraser ensuite tout ce Chapitre, en conservant la même distinction ; & d'y

d'y ajouter enfin son Commentaire. La seconde est, que la Paraphrase de ce Père est excellente, selon ses idées s'entend, & qu'en très peu de mots elle exprime en perfection le sens qu'il a cru être celui de l'Ecrivain sacré. Et la troisième enfin est, que par conséquent il y a une infinité d'endroits où la Paraphrase seule tient lieu de tout Commentaire. Après ces avis, venons aux Exemples, pour dégager ma promesse.

Dans les disputes que nous avons avec l'Eglise Romaine, nous lui reprochons de vénérer des Saints de contrebande, ou qui n'eurent jamais d'existence réelle; & nous ne manquons point de mettre en ce nombre les trois Rois de Cologne. Le titre de Mages que St. Matthieu leur donne, dans le II. Chapitre de son Evangile, ne nous paroît annoncer que des Savans Chaldéens ou Arabes. Le P. Hardouin enchérit sur nous; car il dit, dans son Commentaire sur le 1. Verset, que ces Mages étoient effectivement des Magiciens, tels que ceux de Pharaon & de Nebucadnézar, & qu'il paroît par les habillemens qu'on leur donne en quelques Médailles, que c'étoient tous gens de basse naissance; & sur le 2. qu'ils apprirent du Diable ce que signifioit l'Etoile qui leur apparut.

Les Controversistes Romains prétendent encore, non-seulement que leur Eglise est infaillible; mais encore, que la promesse de cette infaillibilité lui fut faite par J E S U S - C H R I S T dans les expressions les plus claires & les moins équivoques. Les expressions si claires, qu'ils allèguent en preuve, sont celles-ci, selon la Vulgate,

gate, (a) & portæ inferi non prævalebunt adversus eam; ce que le P. Hardouin paraphrase en disant, & erit illa immortalis, nunquam interitura, c'est-à-dire, „ & elle sera immortelle, ne „ devant jamais périr ”. Cette idée est aussi la seule qui revient dans le *Commentaire*, dont je ne donnerai point la Traduction, pour éviter la longueur. *Nec portæ inferi.*] *Eo verbo Mors indicatur, sensusque est hujus loci: Erit Ecclesia, sive cætus justorum, colentium Deum eo ritu quem Christus instituit, immortalis, nec unquam desiturus. Similis locutio occurrit Isai. XXXVIII. 10. Ego dixi: in dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi. Eadem portæ mortis appellantur Ps. IX. 15. Qui exaltas me de portis mortis. Et Ps. CVI. 18. Et appropinquaverunt ad portas mortis.* On m'avouera qu'un Protestant ne sauroit interpréter ce passage de la *Vulgate* d'une manière qui favorise moins les prétentions de l'Eglise Romaine.

On peut dire la même chose des mots qui précèdent dans le même Verset : *Tu es Petrus, & super hanc Petram edificabo Ecclesiam meam.* „ Tu es Pierre, & sur cette Pierre je bâtirai „ mon Eglise ”. Les partisans des Evêques de Rome y trouvent la promesse d'une prééminence de domination personnelle, accordée à St. Pierre & à ses Successeurs. Les Protestans soutiennent, au contraire, que l'Eglise de J E S U S-CHRIST est bâtie non sur la personne, mais sur la

(a) Matt. XVI, 18.

la Foi de St. Pierre ; & pour favoir si leur sentiment est démenti par la *Vulgate*, consultons la Paraphrase du P. Hardouin. La voici. *Dico tibi, tu vere nominis tui esse, Petram in hac fide tradenda stabilem ac semper immotam, & super hanc tuam stabilitatem, super hanc fidem immobilem permanfuram, adificabo quotidie Ecclesiam meam.* C'est-à-dire : „ Je te dis que tu es ce „ que porte ton nom, une Pierre stable, & „ toujours immuable à enseigner cette Foi ; & „ que sur cette stabilité que tu possèdes, ou que „ sur cette Foi qui demeurera immuable, je bâtirai tous les jours mon Eglise “. La Pierre sur laquelle l'Eglise doit être bâtie, est donc la Foi, & non la Personne. La *Vulgate* ne le dit pas moins que le Grec.

Dès le Verset suivant, il se présente une nouvelle preuve de l'indifférence parfaite, où doit être la Foi Protestante, d'être jugée par le Grec original, ou par la Version favorite de l'Eglise Romaine. On lit dans cette dernière ces paroles, que JESUS-CHRIST adressoit à St. Pierre (a) : *Et tibi dabo claves regni cœlorum ; & quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum & in cœlis ; & quodcumque solveris super terram, erit solutum & in cœlis.* C'est-à-dire, selon la Traduction de Mons, où il n'y a nulle différence du Grec : „ Et je vous donnerai les clés du Royaume du „ Ciel ; & tout ce que vous lierez sur la Terre, „ fera lié dans le Ciel ; & tout ce que vous dé-
„ lie-

(a) Matt. XVI. 19.

„ lierez sur la Terre , sera délié dans le Ciel ”.
 Les Docteurs *Romains* entendent cela d’une Autorité Judiciaire , donnée aux Ecclésiastiques , d’absoudre les Coupables , ou de les soumettre aux Censures ; & c’est là-dessus qu’ils fondent le Tribunal de la Confession , & de la Pénitence. Nous soutenons au contraire , qu’il ne s’y agit que d’une Autorité déclarative , qui regarde uniquement les choses permises ou défendues par l’Evangile , dont la prédication étoit commise aux Apôtres. Pour savoir qui a raison de nous ou de nos Adversaires , le *Grec* ni le *Latin* ne décident pas , puisqu’ils sont entièrement conformes. Il faut donc que la Critique s’en mêle , & tout se termine à fixer le vrai sens de ces mots , *lier* , & *déliar*. Ici la Paraphrase du P. *Hardouin* est assez partielle ; mais son Commentaire ne l’est point du tout. „ Le Pronom neutre , *tout ce*
 „ *que* , & toute la liaison du Discours , dit-il ,
 „ marque en ce lieu , que les mots *lier* & *déliar*
 „ regardent les choses , & non les personnes ; &
 „ que *déliar* vaut autant à dire , que permettre
 „ une chose comme licite , ou l’approuver comme vraie ; & que *lier* est la même chose que
 „ défendre ce qui est illicite , ou condamner ce
 „ qui est faux & nuisible. De sorte que l’un
 „ & l’autre concerne la Doctrine , tant pour la
 „ Foi , que pour les Mœurs. Les Hébraïsans
 „ tirent du *Talmud* de *Jérusalem* des exemples
 „ de cet Hébraïsme. On peut , si l’on
 „ veut , en trouver dans *Lightfoot* ”. Ce Commentaire ne nous donne-t-il pas gain de Cause , par la *Vulgate* elle-même ? La Paraphrase du
 Ver-

Verſet 18. du Chapitre XVIII. du même Evan-
gile; fortifie cette Obſervation; car le Père y
reſtraint aux Apôtres, le pouvoir de *lier* & de
déliar. *Vobis, inquam, Apoſtolis meis dico.*

Nous pouvons tirer le même avantage de la
manière dont le P. *Hardouin* ponctue & para-
phraſe le Verſet 43. du Chapitre XXIII. de St.
Luc. Et dixit illi Jeſus: Amen dico tibi: hodie
mecum eris in Paradifo. *Mons* traduit ſans au-
cune différence du Grec: „ Jeſus lui répondit:
„ Je vous diſ en vérité, que vous ſerez aujour-
„ d’hui avec moi dans le Paradis”. On ſait
que nous alléguons ce Paſſage contre le Purga-
toire, & que pour nous ravir cette preuve, quan-
tité de Controverſiſtes *Romains* prétendent que
la ponctuation que nous ſuivons n’eſt pas fidèle,
& qu’elle doit être, *Amen dico tibi hodie,*
„ en vérité je vous diſ aujourd’hui”. Le nou-
veau Paraphraſte décide ici pour nous. *Reſpon-*
dit etiam illi Jeſus: Vere dico tibi: hoc ipſo die,
ſtatim atque ex hac vita exceſſeris, in Paradifo
mecum eris, cum beato pariter beatus. C’eſt-à-
dire: „ Jeſus lui répondit auſſi: Je te diſ véri-
„ tablement, qu’en ce même jour, & tout auſſi-
„ tôt que tu ſeras ſorti de cette vie, tu ſeras a-
„ vec moi dans le Paradis, avec un bienheu-
„ reux, pareillement bienheureux”.

Ceci me rappelle l’Article important de la
Deſcente locale de JESUS-CHRIST aux Enfers,
que pluſieurs fondent ſur l’application que St.
Pierre faiſoit à *Jeſus-Chriſt* de ces mots du Pſal-
miſte (a): *Tu ne laifferas point mon ame dans*

le

(a) Pſeume XVI. 10,

le sépulcre. Dans cet endroit du Livre (a) des Actes, la Vulgate dit, *non derelinques animam meam in inferno*. Mons a traduit littéralement, „ vous ne laisserez point mon ame dans l'Enfer”, & ne marque là-dessus aucune différence du Grec; ce qui nous indique que ce dernier répond à la Vulgate. De-là se tire ce raisonnement: Si Dieu n'a pas laissé l'Ame de JESUS-CHRIST dans l'Enfer, cette Ame doit y avoir été; & par conséquent elle y a été d'une manière locale. Nous répondons que la conséquence est fautive, parce que dans cet endroit-là, le mot de l'Original & du Latin désigne non l'Enfer, mais simplement l'état de Mort, & le Sépulcre. Qu'en a jugé le P. Hardouin? Tout comme nous. *Non derelinques me in sepulcro*, dit-il dans sa Paraphrase, & dans son Commentaire sur le Verset 24. où il y a dans la Vulgate, *soluti doloribus inferni*. „ Dans „ tout ce Chapitre des Actes, dit-il, & dans le „ passage que Pierre allègue de David, l'Enfer „ est le Sépulcre; & c'est ainsi que le demande „ le sujet que Pierre traite dans son Discours”. *Est enim Infernus, toto isto Actorum capite, & in loco quem Petrus ex Davide allegat, Sepulcrum. Et ita postulat argumentum quod Petrus tractat in sua concione.*

J'avois marqué plusieurs autres endroits de la même nature; mais je m'apperceois que la suite me mèneroit trop loin, & content des Exemples que je viens de produire, j'en conclus avec

con-

(a) Act. II. 27.

confiance, que le P. *Hardouin* a eu grand tort d'insinuer que c'est par les principes de notre prétendue Hérésie, que nous préférons le Grec à la *Vulgate*. A prendre même cette dernière pour Juge dans nos Controverses, nous n'y voyons rien à craindre; & le savant Jésuite n'a pas dû l'ignorer, puisqu'il y a plus de 100 ans que Mr. *Daillé* osa le dire dans son *Advis au Lecteur*, à la tête de l'Ouvrage (a) intitulé, *La Foi fondée sur les Saintes Ecritures, contre les Nouveaux Méthodistes*. Il affecta, dans cet Ouvrage, de ne citer presque jamais l'Ecriture, que de la Version de *Louvain*, qui non-seulement avoit été faite uniquement sur la *Vulgate*, mais qui même y avoit falsifié bien des choses. Malgré ce double désavantage, Mr. *Daillé* eut le courage d'attaquer ses Adversaires, couvert de leurs propres armes, & le fit avec son succès ordinaire. C'est par-là que commence son *Advis*.

„ Bien, dit-il, que la Version Françoisé de la
 „ Ste. Bible, faite par les Docteurs de Lou-
 „ vain, ne soit nullement comparable à la net-
 „ teté, clarté & fidélité de celle qui se lit par-
 „ mi nous; si est-ce que pour s'accommoder
 „ au goût de nos Adversaires, j'ai tiré de leur
 „ Version, & non de la nostre, la plupart des
 „ lieux de l'Ecriture, dont je me sers en ce Li-
 „ vret, . . . afin qu'ils ne nous viennent pas
 „ chicaner sur les mots, comme font plusieurs
 „ d'entre eux. . . . En divers lieux je sup-
 „ porte ses fautes [de la Version de Louvain],
 „ par-

(a) C'est un in-8. d'environ 211. pages, imprimé à Paris 1634.

” parce qu’elles ne font pas grand préjudice à
 ” la justice & vérité de ma Cause; bien qu’il y
 ” en ait quelques-unes, qui témoignent, en ces
 ” Docteurs, une passion indigne de la qualité
 ” qu’ils prennent d’Interprètes de la Parole de
 ” Dieu ”.

En vérité, des gens qui ne craignent point des Traductions de la *Vulgate*, faites par des Interprètes qui y ont fait entrer, tout autant qu’ils l’ont pu, leurs passions & leurs préjugés, ne doivent pas redouter la *Vulgate* elle-même; & ce nouveau Commentaire n’est nullement propre à nous la rendre plus redoutable. Il est vrai que l’Auteur tire bien tout ce qu’il peut de l’Edition *Latine*, & qu’il ne laisse pas perdre la moindre petite différence du *Grec*, qui favorise, même indirectement, le Symbole ou les prétentions des Evêques de *Rome*. Mais quelques efforts qu’il y fasse, c’est presque toujours bien plus de la subtilité de son Esprit critique, & constamment Orthodoxe à la *Romaine*, qu’il tire ses preuves, que de la force même des termes de l’Interprète *Latin*. J’en donnerai deux exemples, dont le premier regarde la Primauté du Siège *Romain*, & l’autre le Sacrifice réel dans l’Eucharistie.

Celui qui regarde la Primauté du Siège *Romain*, se tire d’un endroit où jamais aucun Commentateur ne l’avoit cherché, que je sache, avant celui-ci. C’est dans ces premiers mots de la I. Epître *Catholique* de St. Pierre, *Petrus Apostolus*. Que l’on me permette, pour abrégér, de ne donner que la Traduction du Commentaire, après avoir averti que dans le *Grec*, traduit sur

le *Latin*, à ce que prétend le nouvel Interprète, il y a simplement Πέτρος ἀπόστολος. „ Dans le „ Grec, dit notre *Jésuite*, il auroit fallu écrire, „ ὁ ἀπόστολος, c'est-à-dire, l'*Apôtre*, par excel- „ lence. Car en vertu de ce qu'il étoit le mê- „ me, & même le seul d'entre les douze, qui „ fut destiné par Jésus-Christ à fonder l'Eglise „ des Gentils dans la Capitale de ces Gentils, „ c'est-à-dire, de l'Empire Romain, aucun des „ autres Apôtres, de ceux au moins qui ont é- „ crit des Epîtres, ne s'est nommé Apôtre; afin „ que celui-là seul fût dit Apôtre, dont Jésus- „ Christ vouloit que les Successeurs fussent pa- „ reillement appelés Apôtres ou Apostoliques, „ c'est-à-dire, Envoyés; voulant aussi en éta- „ blir le Siège, principalement dans le lieu qui „ devoit être le Centre de la Religion. Il faut „ porter le même jugement de ceux qui n'ont „ point écrit, que de ceux qui l'ont fait. Car „ *Jaques* se qualifie à la tête de son Epître, de „ *Jaques Serviteur de Dieu, & de notre Seigneur* „ *Jésus-Christ*; *Jude*, de *Serviteur de Christ,* „ & *frère de Jaques*. Enfin *Jean* n'a pas mê- „ me mis son nom à la tête de ses Epîtres, & „ dans l'*Apocalypse* I. 1., il s'appelle *Serviteur* „ *de Christ*, & non Apôtre, quoiqu'il en fût „ un, comme les dix autres. Au-lieu que *Pierre* „ dans sa 2. Epître, de même que dans la pré- „ mière, se dit être, *Simon Pierre, Serviteur &* „ *Apôtre de Jésus-Christ*. De-là vient que l'an- „ cien nom du Pape étoit l'*Apostolique*, & au- „ trefois dans notre France, *Monsieur l'Apostole*; „ non assurément parce qu'il étoit le Successeur „ des

„ des Apôtres, mais parce qu'il l'étoit de l'A-
 „ pâtre, c'est-à-dire, de *Pierre*. C'est dans ce
 „ sens, que dans les Litanies, nous l'appellons
 „ en vieux style, *Domnus Apostolicus*. Nulle
 „ autre Eglise, dans tout le Monde, ne s'appelle
 „ Siège Apostolique, excepté la Romaine. Donc
 „ aucune autre, excepté la Romaine, ou n'eut
 „ autrefois ce Titre, ou ne fut fondée par qui
 „ que ce soit en considération duquel elle pût
 „ être dite Apostolique. Car les Successeurs
 „ retiennent avec grand soin les Titres anciens,
 „ & si fort, qu'ils s'en glorifient même lorsque
 „ la réalité leur manque. C'est ainsi que l'un
 „ se dit Roi de *Chypre*, & un autre Roi de *Jé-*
 „ *rusalem*, & qu'aucun n'abandonne ces Titres,
 „ de quelque manière que ce soit qu'ils préten-
 „ dent qu'ils leur appartiennent”.

Ne voilà-t-il pas qui est bien concluant con-
 tre les prétendus Hérétiques qui rejettent la Pri-
 mauté de l'Eglise *Romaine*? Assurément le *Pe-*
trus Apostolus de la *Vulgate* ne dit pas plus, en
 cet endroit, que le *Paulus Apostolus*, de la mê-
 me *Vulgate*, à la tête des Epîtres II. aux *Corin-*
thiens, aux *Galates*, aux *Ephésiens* &c. Reste
 à savoir si le Commentaire du P. *Hardouin* y a
 pu mettre ce qui n'y est pas. Mais que seroit-
 ce, si l'on relevoit les Preuves accessoi-
 res, le *Mr. l'Apostole*, le *Domnus Apostolicus*, & sur-
 tout cette Proposition si hardie, qu'il n'y a jamais
 eu d'Eglise qui se soit donné le titre d'*Apostoli-*
que, que celle de *Rome*? Pour le dire d'un ton
 si ferme, il faut ou donner le démenti à *Tertul-*
lien, ou mettre ses Ecrits au billon. Car tout

le monde fait que cet Auteur a connu plusieurs Eglises qui se disoient Apostoliques. (a) *Hoc enim modo*, dit-il, *Ecclesiæ Apostolicæ census suos deferunt ; sicut Smyrnæorum Ecclesia Polycarpum ab Joanne conlocatum refert ; sicut Romanorum Clementem a Petro ordinatum isidem. Periside utique & cætera exhibent, quos ab Apostolis in Episcopatum constitutos Apostolici seminis traduces habeant. In eadem fide conspirantes, non minus Apostolicæ deputantur, pro consanguinitate Doctrinæ.* C'est-à-dire : „ C'est de cette manière que les Eglises Apostoliques justifient „ leurs Titres ; comme celle des Smyrnéens, qui „ dit que Polycarpe lui fut donné par Jean ; „ comme celle des Romains, qui dit aussi que „ Clément lui fut ordonné par Pierre. C'est encore ainsi que les autres donnent le Catalogue „ de leur Généalogie Apostolique, en remontant „ à ceux qui furent établis dans l'Episcopat par „ les autres. Celles-là même qui professent la „ même Foi, ne sont pas moins mises au rang „ des Apostoliques, en vertu de la consanguinité de la Doctrine”. Cela est bien clair ; & si le P. Hardouin, qui ne pouvoit ignorer ce passage de *Tertullien*, en vouloit être cru dans ce qu'il avance, il auroit dû au moins nous avertir, que le *Tertullien* que nous avons est un Ecrivain supposé. S'est-il donc imaginé que personne n'examineroit ce qu'il dit, & que sa décision seule étoit une autorité sans réplique ?

On sent la même faiblesse dans son raisonnement

(a) *Tertull.* de Præsc. adv. Hæret. Cap. 32.

ment pour trouver la réalité du Sacrifice de la Messe dans ces paroles de *Jésus-Christ*, *Hoc facite*, rapportées par *St. Paul* dans sa I. aux Corinthiens XI. 24. Sa Note est si longue, que je ne puis m'engager à la traduire toute entière. Je me contenterai donc d'en donner la substance. Il dit que ces paroles veulent dire, *de ceci, faites un Sacrifice*; que *Jésus-Christ* a substitué ce Sacrifice à ceux de la Loi dans la Pâque; que le pronom *hoc*, *ceci*, est à l'ablatif; que *facere* signifie en *Latin* quelquefois *sacrifier*; qu'il régit alors tantôt l'ablatif, & tantôt l'accusatif; que *πίστον*, en *Grec*, se prend aussi dans le même sens; de même que le mot Hébreu *מזבח*; que de ce dernier, les Apôtres, qui ne trouvoient point de mot *Latin* qui fût propre à désigner l'action de ce Sacrifice, firent celui de *מזבח*, qui a dégénéré en celui de *Messe*; qu'il ne falloit pas moins que leur autorité pour donner cours à ce terme; que le faux *Justin*, qui dans son *Dialogue* avec *Tryphon*, parle de *Agere panem*, *faire le Pain*, parmi les Chrétiens, a contredit *Jésus-Christ*, qui disoit *de faire sans Corps*; que le Texte *Grec* qui porte *τὸν πῖστον*, est coupable de falsification, parce qu'il falloit traduire *τὸν πῖστον*, le Pronom *hoc* étant à l'ablatif, & le Verbe *ποιῶν* n'étant jamais employé au sens d'un Sacrifice; que *Jésus-Christ* ne peut avoir voulu parler d'autre chose, & que c'est ainsi que l'a décidé avec raison le Concile de *Trente*.

Que l'on y prenne bien garde. Tout ce qu'il y a de fort & d'essentiel dans cette déduction,

se réduit à ceci : 1. Que de deux sens que peut avoir le mot *ἵνα* en *Hébreu*, & *facere* en *Latin*, il doit ici être pris en celui de *sacrifier*, qui est de beaucoup le moins ordinaire ; ce qui est une pure pétition de principe. 2. Que le pronom *Hoc* y est mis à l'ablatif ; ce qui est une autre pétition de principe. 3. Que *Jésus-Christ* ne peut avoir eu d'autre vue, en prononçant ces deux mots, *hoc facite*, que d'instituer un Sacrifice ; troisième pétition de Principe. 4. Que le Texte *Grec* auroit dû porter *ὑμῶν ἵνα*, & non *ὑμῶν ποιῆτε*, si la Traduction en avoit été faite fidèlement sur l'Edition *Latine* ; quatrième pétition de principe. 5. Que si ce Texte *Grec* venoit originairement des Apôtres, il n'y auroit point de Sacrifice réel dans l'Institution de l'Eucharistie ; ce qui ne peut qu'extrêmement ébranler, sur cet article, la Foi de ceux d'entre les Savans Catholiques *Romains*, qui croient comme nous que le Texte *Grec* est celui des Apôtres. Et par conséquent 6. que toute l'Eglise *Grecque* n'a jamais ni dû ni pu croire la réalité du Sacrifice de la Messe, puisque dans tous ses Livres sacrés, que dans tous les Ecrivains Ecclésiastiques, & que dans toutes les Liturgies, elle a toujours lu *ὑμῶν ποιῆτε*, & jamais autrement ; ce qui, d'un seul trait de plume, ranger avec *Justin Martyr*, tous les Ecrivains Ecclésiastiques *Grecs* à la Classe des Impositeurs. Or j'en appelle à tous les Catholiques *Romains* qui conservent quelques restes de justice & d'impartialité : le P. *Hardouin* a-t-il bien prouvé contre nous, par l'autorité de la *Vulgate*, que

Jésus-

Juillet, Août & Septembre, 1741. 201

Jésus-Christ institua dans la *Sto. Cène*, un vrai & réel Sacrifice? Au moins est-il toujours très assuré que ces mots, *hoc facite*, sont susceptibles du sens que nous leur donnons; & quel intérêt aurions-nous donc à les rejeter?

Que l'on prononce à présent sur l'accusation, intentée par le P. *Hardouin*, tant aux *Jansénistes* qu'aux *Protestans*, de ne se déclarer pour le *Grec* par préférence, que par un effet de leur attachement pour des sentimens Hérétiques. Rien ne prouve cette accusation; tout la dément; & quand elle seroit fondée, s'ensuivroit-il que le Nouveau Testament fût écrit en *Latin*? On pourroit bien en conclure, que l'Eglise de *Rome* est dans l'erreur; je l'avoue, & je crois que le nouveau Commentateur l'a jettée par-là dans un Dilemme des plus embarrassans où elle pût jamais se trouver. Car, selon ce Père, si le Texte *Grec* est celui des Apôtres, il faut nécessairement dire, ou que l'Ecriture Sainte est perdue, ou que l'Eglise *Romaine* s'en est départie; & professe une Religion qui lui est opposée. Est-ce aimer cette Eglise avec connoissance, que de l'engager dans un défilé si délicat?

(a) *Hoc Ithacus velit, & magno mercentur
Atreidæ.*

Mais où suis-je allé moi-même? Je n'ai encore rendu compte que de la première *Partie* de la *Préface* du P. *Hardouin*. Il me reste à parler

N. 5

de

(a) *Æneid. II. vl. 104.*

de la seconde, dont le sujet n'est pas moins important. Il s'y agit de prouver, qu'au tems de Notre Seigneur, le *Latin* étoit aussi commun à *Jérusalem* que le *Syriaque*; que *Jésus-Christ* lui-même fit ses Discours dans cette Langue; & qu'elle suffit aux Apôtres, qui la parloient, pour prêcher l'Evangile dans toute l'étendue de l'Empire *Romain*. Cela peut conduire à diverses discussions, qui me jetteroient ici dans une longueur excessive. De peur d'y tomber, je renvoie la matière à une autre fois, & sans autre façon je finis cet Article.

J'y ajouterai pourtant un mot, qui me paroît nécessaire. C'est, qu'en mettant à part les préjugés du P. *Hardouin*, & dans les endroits où il ne s'y est pas laissé trop conduire, son Commentaire est plein de choses très curieuses, & doit être mis au nombre des meilleurs Ouvrages que nous ayons en ce genre. Je justifierai, dans mon second Extrait, le jugement que j'en porte à présent; & l'on pourra facilement conclure de tout cela joint ensemble, que cet Ouvrage mérite toute l'attention, & toute la curiosité des Savans. Ils y trouveront, les uns une infinité de choses qu'ils ne savoient pas, ou auxquelles ils n'avoient pas encore pensé; & les autres, d'amples sujets à exercer leur Critique. M'avancerois-je trop, si je disois qu'il n'importe pas moins à la Communion de *Rome*, qu'à celles qu'il lui plaît de taxer de Schisme & d'Hérésie, que cet Ouvrage soit approfondi? C'est au moins ce que j'en pense très sérieusement, & je me suis cru dans l'obligation d'en donner l'avis au Public.

A R-

ARTICLE VII.

HISTOIRE ROMAINE depuis la Fondation de Rome, jusqu'à la Bataille d'Actium: C'est-à-dire, jusqu'à la fin de la République. Par Mr. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres. TOME QUATRIEME. Page. 443. sans deux Avertissements. A Amsterdam, chez J. Wetstein & G. Smith, 1741.

ON n'avoit point encore vu ce nouveau Volume de l'*Histoire Romaine*, quand on fit l'Extrait des *Essais de Critique*, qui a paru dans le Tome (a) XXVI. de cette *Bibliothèque*. Un *Second Avertissement* de Mr. Rollin, ajouté lors que cette partie de son Ouvrage étoit sur le point de paroître, & déjà entre les mains des Relieurs, nous apprend ce qu'il pense au sujet des traits lancez contre lui dans ces *Essais*, autant du moins qu'il avoit eu le tems de les examiner; car on ne lui avoit prêté que pour vint-quatre heures un Exemplaire du Livre, nouvellement arrivé de *Hollande*, & il n'en put lire que la *Préface*, & la première des trois Lettres qui le regardent, où est réfutée l'interprétation que lui

&c

(a) I. Part. Article IV.

& Mr. Crevier ont donnée à un Passage de TITE-LIVE.

Il parle de son Censeur, comme *n'étant pas inconnu*, sans en dire rien qui le désigne plus clairement. Puis il déclare, qu'il „ pense en-
 „ core de la même manière (sur le sens du pas-
 „ sage de *Tite-Live*) sans condamner ceux qui
 „ pensent autrement. C'est sur-tout (ajoute-t-
 „ il) dans de pareilles matières qu'il est permis
 „ à chacun d'*abonder en son sens*. Mais l'Au-
 „ teur de la Critique n'auroit pas dû, pour fai-
 „ re valoir le sien, & pour jeter une sorte de
 „ ridicule sur le nôtre, supposer, comme il le
 „ fait en plus d'un endroit, *que nous prétendons,*
 „ *Mr. Crevier & moi, que Tite-Live a dit que*
 „ *Brutus aît versé des larmes; & comme il s'ex-*
 „ *plique dans un autre endroit, que nous le fai-*
 „ *sons pleurer comme un imbécille.* Ni Mr. Cre-
 „ vrier, ni moi, n'avons parlé de larmes, ni
 „ supposé que *Tite-Live* aît fait pleurer *Bru-*
 „ *tus*”. Cela est vrai, & les passages, tant de
 Mr. Rollin, que de Mr. Crevier, que l'Auteur
 des *Essais* a rapportez tout du long, montrent
 qu'ils ont parlé seulement de la *tendresse de Père*
qui éclatoit en Brutus malgré lui, sans détermi-
 ner à quelles marques elle se faisoit connoître.
 Ils ont pu entendre par là un air de tristesse sen-
 sible, quoiqu'il n'allât pas jusqu'à arracher des
 larmes. Mais ce n'est-là qu'un incident, qui
 laisse subsister les raisons alléguées par l'Auteur
 des *Essais*; & Mr. Rollin n'auroit pas perdu son
 tems à nous dire ce qui l'empêche d'y trouver
 assez de force pour ébranler le moins du monde
 la

Juillet, Août & Septembre, 1741. 205

la fermeté avec laquelle il a embrassé l'interprétation combattue.

Pour ce qui est des deux autres Lettres, dont il ne connoît que le titre, voici ce qu'il dit sur la *Seconde*, qui relève *quelques-unes de ses méprises dans son HISTOIRE ANCIENNE.* „ Ces
„ méprises roulent sur plusieurs passages de Livres Grecs, dont on m'accuse d'avoir mal rendu le sens; & l'Auteur laisse entrevoir assez clairement dans sa Préface, qu'il me soupçonne d'une ignorance grossière dans la Langue Gréque. J'avoue franchement, qu'après une étude suivie que j'ai faite de cette Langue depuis ma première jeunesse jusqu'à présent, dont je pourrois citer bien des témoins, je ne m'attendois pas à ce reproche. J'ajoute, moins pour ma propre réputation, que pour celle des Compagnies dont j'ai l'honneur d'être membre, qu'un pareil soupçon ne trouvera guères de crédit auprès de ceux qui me connoissent particulièrement; & que mon Critique lui-même auroit pû reconnoître combien ce soupçon est mal fondé, par un assez grand nombre de fautes des Traductions d'Auteurs Grecs, soit Latines, soit Françoises, que j'ai souvent corrigées dans mon Ouvrage, sans en faire la remarque. Je ne nie pas néanmoins qu'il ne m'ait échappé peut-être un assez grand nombre de méprises sur le sens des Auteurs Grecs dont j'ai fait usage. Je n'ai point eu le tems d'examiner, ni même de lire les observations de mon Censeur, & je n'ai point de peine à me persuader qu'elles
„ soient

21 soient solides. Seulement je souhaiterois qu'el-
 22 les ne fussent pas accompagnées d'une vivaci-
 23 té & d'une aigreur, qui semblent montrer un
 24 dessein formé de décrier l'Ecrivain qu'il cri-
 25 tique. Entre Auteurs, qui forment tous en-
 26 semble une espèce de Société & de Républi-
 27 que commune, il conviendrait que l'on s'ai-
 28 dât & que l'on se soutînt mutuellement; &
 29 sur-tout, que ceux qui se croient plus habiles
 30 que les autres, eussent pour eux plus d'indul-
 31 gence. Il y auroit dans cette manière d'agir,
 32 une modération & une noblesse qui marque-
 33 roient un mérite supérieur, & qui certaine-
 34 ment attireroient aux Gens-de-Lettres, &
 35 aux Lettres mêmes, une estime générale.
 36 Quoi qu'on n'ait pas observé à mon égard
 37 ces ménagemens, je ne me crois point en
 38 droit de me plaindre, parce que je puis être
 39 tombé dans des fautes d'inattention & de né-
 40 gligence, qui auront attiré la censure. Je ne
 41 rougis point de l'avouer, & c'est en me cor-
 42 rigeant que je prétens me venger. Je n'ai
 43 point dissimulé que je faisois beaucoup d'u-
 44 sage du travail des autres, & que je m'en suis
 45 fait honneur. Je ne me suis jamais cru sa-
 46 vant, & je ne cherche point à le paroî-
 47 tre. Mon ambition est de me rendre
 48 utile au Public, si je le puis. Qu'im-
 49 porte au Lecteur que ce que je lui présente
 50 soit de moi, ou d'un autre, pourvu qu'il le
 51 trouve bon, & qu'il en soit content? Mais
 52 je lui dois ce respect & cette reconnaissance,
 53 de

de ne pas le tromper en lui donnant, par défaut d'attention, comme véritables, des faits qui ne le seroient pas. Au reste, je ne crois pas que, parmi les fautes qu'on a relevées dans la *Seconde Lettre*, il y en ait beaucoup de ce genre; & encore moins dans la *Troisième*, qui a pour objet quelques expressions nouvelles de l'Histoire Ancienne de Mr. Rollin. Je les examinerai avec soin, quand le Livre deviendra public, & j'en ferai l'usage que je dois, en corrigeant dans les nouvelles Editions les endroits qui me paroîtront mériter quelque changement. C'est tout ce que l'Auteur a droit d'exiger de moi. Mais je lui dois de mon côté des remerciemens, de la peine qu'il s'est donnée de relever mes fautes, par où il m'a mis en état de rendre mon Ouvrage moins défectueux &c. Venons à la Continuation de l'*Histoire Romaine*, dont ce Volume nous présente une nouvelle partie.

L'*Avant-propos*, que l'Auteur a mis ici, selon la méthode ordinaire, renferme deux Articles. Dans l'un, il traite de l'origine, de l'accroissement, de la puissance, du Gouvernement, du caractère, des mœurs, & des défauts des CARthaginois. L'Auteur n'a pu ici qu'abrégée ce qu'il avoit déjà dit dans le I. Tome de son *Histoire Ancienne*. Dans l'autre Article, il rapporte les *Traitez* conclus entre les Romains & les Carthaginois, avant la *Première Guerre Punique*. Ces Traitez sont au nombre de quatre, tous tirez de POLYBE, à la réserve du troisième, dont TITE-LIVE, qui seul en parle, ne dit

dit qu'un mot; & lui-même ne paroît avoir eu aucune connoissance du premier, fait immédiatement après l'expulsion des Rois. Celui-ci donne lieu principalement à quelques observations sur l'état des deux Peuples, par rapport à la puissance, au Commerce, & à l'usage de la Navigation. Mr. Rollin, en abrégeant le second, supprime des choses, qui n'étoient ni les mêmes que celles du précédent, ni indifférentes, & qui méritoient explication; par exemple, la distinction, qu'on y voit entre les Villes indépendantes des *Romains*, avec lesquelles ils avoient fait quelque *Traité de Paix*; celles avec qui ils n'étoient point liez par un tel *Traité*, quoi que d'ailleurs ils fussent en paix avec elles; & celles avec qui ils avoient fait un *Traité de Paix & d'Amitié*. Si Mr. Rollin eût connu ou consulté l'*Histoire des Anciens Traitez* qui a paru en 1739, il y auroit trouvé (a) des éclaircissements là-dessus, & sur d'autres endroits de ces *Traitez*; comme aussi de quoi redresser la Version de POLYBE par le P. THUILLIER, sur laquelle il se repose trop, la copiant presque toujours, & ne s'en éloignant qu'en peu d'endroits où il change quelques mots qui ne sont pas de grande conséquence.

CE Tome renferme trois Livres. Le premier, qui est le XI. de tout l'Ouvrage, contient principalement l'histoire de la *Première Guerre Punique*. On comprend bien, que, sur cette Guerre, & les suivantes avec les *Carthaginois*, l'Auteur

(a) I. Part. Articles 97, 251.

teur n'a pû que répéter ce qu'il avoit déjà dit dans son *Histoire Ancienne*.

Sur l'Année de Rome 489. il parle (a) des *Horloges*, à l'occasion du tems auquel il décide qu'elles commencèrent à y être connues, c'est-à-dire, sous le Consulat de *M. Valerius Maximus*, & de *M. Otacilius Crassus*, dont le premier reçut l'honneur du Triomphe, pour s'être distingué d'une façon particulière dans leur Expédition contre la *Sicile*. „ On y porta (dit-il) „ une Horloge, ou Cadran Solaire, objet nouveau pour les *Romains*, qui jusques-là n'avoient distingué les heures, que comme font nos Payfans à la campagne, par les différentes hauteurs du Soleil. Le Cadran étoit horizontal, & venoit de *Catane*. *Valère* le déposa depuis sur un pié-d'estal, près de la Tribune aux Harangues. . . . Avant son Consulat les Horloges étoient inconnues à Rome. „ Un ancien (b) Auteur, selon (c) *PLINE*, en faisoit remonter le premier usage plus haut, jusqu'à la onzième année avant la Guerre de *Pyrrhus*: mais *Plin* lui-même infirme ce témoignage. Le Cadran Solaire, que *Valère* apporta à Rome, aiant été dressé pour le climat de *Catane*, (d) se trouva ne pas convenir au climat de Rome, & ne rendoit pas les heures au juste. Environ cent ans après, le Censeur *Marcus Philippus* en dressa un autre „ plus

(a) Pag. 46, & suiv. (b) *Fabius Vellalis*.

(c) *Hist. Natur.* Lib. VII. Cap. 60.

(d) *CENSORIN.* de *Die natali*, Cap. 23.

25 plus régulier, tout près de celui de *Valère*.
 26 Dans l'intervalle ils devinrent assez communs
 27 à *Rome*, comme il paroît par un Fragment de
 28 *PLAUTE* (a), qu'*AULU-GELLE* (b) nous a
 29 conservé. C'est un Parasite affamé qui parle
 30 &c. . . . Cette sorte d'Horloge n'étoit que
 31 pour le jour, & pour un tems où le Soleil se
 32 montrait. Cinq ans après la Censure de *Mar-*
 33 *cus*, un autre Censeur (c'étoit *Scipion Nasica*)
 34 en exposa une, qui servoit également le jour
 35 & la nuit. On l'appelloit *Clepsydra*. Elle in-
 36 diquoit toutes les heures par le moien de l'eau,
 37 & de quelques roues qu'elle faisoit tourner.
 38 On en voit la description dans (c) *VITRUE*,
 39 qui en attribue l'invention, aussi-bien qu'*A-*
 40 *THENE'E* (d) & (e) *PLINE*, à *Etésibius*, natif
 41 d'*Alexandrie*, qui a vécu sous les deux pré-
 42 miers *Ptolémées*. Cette *Clepsydra* étoit diffé-
 43 rente de celle dont on s'est servi d'abord chez
 44 les *Grecs*, puis chez les *Romains*, pour fixer le
 45 tems qu'on laissoit aux *Avocats* pour plaider;
 46 & (f) dont on se servoit aussi dans les Ar-
 47 mées, pour marquer le tems des quatre Veil-
 48 les de la nuit, dont chacune étoit de trois
 49 heures pour les sentinelles. Quelle différence
 50 entre les Horloges anciennes, soit publiques,
 51 soit particulières, & les nôtres! Je ne sai si
 52 nous sommes assez reconnoissans pour un bien-

25 fait

(a) De la Comédie intitulée *Bacula*.

(b) *Noct. Attic.* Lib. III. Cap. 8.

(c) Lib. IX. Cap. 9.

(d) Lib. IV. Cap. XXII. pag. 174.

(e) Lib. VII. Cap. 37.

(f) *VEGETIUS, De re militar.* Lib. III. Cap. 8.

3, fait si considérable, & qui renferme tant de
 „ commoditez: lequel certainement n'est point
 „ l'effet du hazard, mais de l'attention bienfai-
 „ tante de DIEU sur nous.

Ce que l'on dit ici du premier Cadran Solai-
 re apporté à Rome, est fondé sur l'autorité de
 Pline, & de Censorin. Dans le passage du der-
 nier il y a quelque chose, où l'on a trouvé faute,
 pour ne pas faire attention au vrai sens de l'Au-
 teur, qui, à mon avis, est assez clair: *Horarum*
nomen non minus annos CCC Romae ignoratum
esse, credibile est. Le grand (a) SAUMAISE veut,
 qu'au lieu de CCC, Censorin eût écrit CCCCL,
 ou CCCCLX, parce qu'autrement il se contred-
 iroit; aiant dit auparavant, que la division du
 jour en Heures n'avoit été connue à Rome qu'a-
 près les Cadrans Solaires, dont le premier, selon
 lui-même, y fut apporté au plutôt cent-cinquant-
 e ans après. Mais considérons toute la suite du
 discours de Censorin. „ Il est difficile, (b) dit-
 „ il, de savoir, quel est le plus ancien Cadran
 „ Solaire qu'il y ait eu à Rome. Car les uns di-
 „ sent, que le premier fut mis dans le Temple
 „ de

(a) *Exercitatus. in SOLIN. pag. 458. Edit. Ultraject.*

(b) *Quorum [Solariorum] antiquissimum quod fuerit, inventu difficile est. Alii enim apud eadem Quirini primum statutum dicunt, alii in Capitolio, nonnulli ad eadem Dianæ in Aventino. Illud satis constat, nullum in Foro prius fuisse, quam id, quod M. Valexius ex Sicilia advectum, ad Rostra in columna posuit. . . . Horarum nomen non minus annos CCC. Romæ ignotum esse, credibile est. Nam in XII. Tabulis nusquam nominatas horas invenias, ut in aliis postea legibus, sed ANTE MERIDIEM, eo videlicet, quod partes diei, bifariam tunc divisi, meridiem disceperant &c.*

„ de *Quirinus*;” [c’est celui dont parle (a) *PLI-*
NE, sur la foi d’un ancien Auteur, qui nom-

moit *L. Papirius Cursor*, comme ayant consacré
cette Horloge, selon le vœu qu’en avoit fait
son Père, onze ans avant que les *Romains* en-
traissent en guerre avec *Pyrrhus*, Roi d’*Epire* :
mais, ajoute *Pline*, cet Auteur ni n’explique la
construction de cette Horloge, ni n’en marque
l’ouvrier, ni ne dit d’où on l’apporta, ni n’indi-
que où il a trouvé cela écrit;] „ d’autres, con-

„ tinuë *Censorin*, disent que le premier Ca-

„ dran Solaire fut mis dans le *Capitole*; & quel-

„ ques-uns, dans le Temple de *Diane* sur le *Mont*
„ *Aventin*. Ce qu’il y a d’assez constant, c’est
„ qu’il n’y avoit point eu de Cadran Solaire dans
„ la Place publique, avant celui que *Marc Valé-*
„ *re* apporta de *Sicile*, & qu’il plaça sur une co-

„ lonne près de la Tribune aux Harangues”. Il
paroît par tout cela, que *Censorin* regardoit com-
me impossible de fixer l’époque du tems où
l’on avoit commencé à *Rome* de connoître les
Cadrans Solaires, & par conséquent la distinc-
tion des Heures. Car, de l’aveu de (b) *Sauma-*
ise même, ce qu’il dit de l’Horloge de *Valère* si-
gnifie seulement que ce fut la première placée
dans la Place publique, & non la première qu’on
eût vue à *Rome*. Ainsi, dans le passage en ques-
tion, *Censorin* ne veut pas dire, comme le sup-
pose *Saumaïse*, que l’on eût commencé à con-
noître les Heures précisément en l’an trois-cens
de *Rome*: mais seulement, que pour le moins jus-

qu’à

(a) *Ubi supr.* Cap. 60.

(b) *Ubi supr.* pag. 457. col. 2. E. F.

qu'à cette année, qui est justement celle où furent faites les Loix des *Douze-Tables*, la distinction des *Heures* étoit inconnue à Rome, & par conséquent l'usage des Cadrans Solaires: car, ajoute-t-il, il n'est jamais parlé d'Heures dans les *Douze-Tables*, comme dans les Loix postérieures; mais on y lit AVANT MIDI, parce qu'alors *Midi* étoit le milieu du Jour, qu'on divisoit en deux parties &c. Cette raison, que *Censorin* allégué, montre en même tems, & que le nombre de 300 n'est point fautif, & qu'il ne s'agit point ici de l'époque précise de la première connoissance des Heures & des Horloges: car, du silence des *Douze-Tables* on ne peut inférer autre chose, si ce n'est que, dans le tems qu'elles furent faites, on ne parloit point encore d'Heures. Elles peuvent avoir été connues plus tôt ou plus tard, dans l'intervalle qui suit. Le sens naturel des termes ne permet pas même d'entendre autrement la pensée de l'Auteur: NON MINUS annos CCC Romæ ignoratum horarum nomen &c. Cela marque seulement le tems jusqu'auquel pour le moins on avoit ignoré ce que c'étoit que les Heures, & non pas celui où l'on avoit commencé d'en parler. Et *Censorin* s'exprime ainsi manifestement, parce que, trouvant beaucoup d'incertitude dans les différentes traditions sur ce sujet, il ne croioit pas pouvoir déterminer aucun tems précis: il se contente donc de marquer celui au delà duquel on ne pouvoit remonter. J'ai crû pouvoir d'autant mieux saisir l'occasion d'expliquer ce passage, qu'outre l'autorité de *Saumaïse*, on pourroit s'en laisser imposer par

celle d'un (a) Savant de l'Académie des *Inscriptions & Belles-Lettres*, qui est allé encore plus loin, & ne se contentant pas de rejeter la prétendue faute sur les Copistes, on a accusé *Censorin* lui-même, comme si par une (b) erreur de calcul, il avoit écrit 300, au lieu de 450.

LE Douzième Livre de l'Histoire de Mr. *Rollin* renferme un espace de vingt ans, depuis la fin de la Première Guerre Punique, jusqu'au commencement de la Seconde. L'Auteur avoit placé à la fin (c) du Livre précédent une Digression sur les *Combats des Gladiateurs*. On en voit une autre, à la fin de celui-ci, sur les (d) *Tribus de Rome*. Il y en a même une au milieu (e) sur les *Jeux Séculaires*, qui interrompt la suite de l'Histoire, sans qu'elle ait aucun rapport avec ce qui est raconté dans l'Année, sur laquelle on nous la donne. Je soupçonne qu'elle a été mise ici par négarde. Car l'Auteur a parlé dans le Livre précédent, sur (f) l'Année de Rome 503, de la variété qu'il y a entre les Ecrivains touchant l'année de la célébration de ces Jeux: ainsi il vouloit apparemment placer à la fin du Livre ce qu'il avoit à dire en peu de mots sur leurs principales Cérémonies. Ceux qui voudront s'instruire plus exactement là-dessus, & sur tout ce qui regarde les *Jeux Séculaires*, pourront le faire par la lecture d'une

(a) Mr. l'Abbé SALLIER, dans ses *Recherches sur les Horloges des Anciens*, Tom. V. des *Mémoires*, selon l'Édit. de Holl. pag. 194, & suiv.

(b) Pag. 204.

(c) Pag. 174, & suiv.

(d) Pag. 271, & suiv.

(e) Pag. 223—227.

(f) Pag. 153.

d'une Dissertation de feu Mr. ALPHONSE TUR-
RETTIN, intitulée (a) *De Ludis Sæcularibus*
Academica Quæstiones, où la matière est traitée
à fond. Pour ce que Mr. Rollin dit sur les *Tri-*
bus Romaines, il l'a presque tout tiré, comme
il en avertit lui-même, des (b) Dissertations de
Mr. Boindin.

LE Treizième Livre, où, après une grande
interruption, l'Auteur recommence à avoir de-
quoi tirer principalement de TITE-LIVE les ma-
tériiaux de son Histoire, comprend les commen-
cemens de la *Seconde Guerre Punique*; la prise de
Sagonte par *Annibal*; son passage en *Italie*, a-
près avoir traversé les *Alpes*; les Combats du
Tésin, de *Trébie*, & du *Lac de Trasimène*. On
y voit aussi les premiers avantages remportés par
Cn. Scipion en *Espagne*. Ce Livre est terminé
par quatre autres Digressions. 1. Sur les *Satur-*
nales. 2. Sur les *Vœux*. 3. Sur les *Publicains*,
& à cette occasion sur les *Revenus du Peuple Ro-*
main, c'est-à-dire, sur les *Tributs*, & les (c)
Impôts, en quoi ils consistoient principalement.
4. Enfin, sur les *Habits des Romains*. On fait
espérer, que le *Tome Cinquième* suivra de près
celui-ci.

(a) Rimprimée & augmentée en 1701. A Genève,
in quarto.

(b) *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions &c.* Tom. I.
& IV. Ed. de Paris. (II. & V. Ed. de Holl.)

(c) *Vodvigalia*.

ARTICLE VIII.

NOUVELLES LITTERAIRES,

D' E D I M B O U R G.

ON a publié ici un petit *Salluste*, qui a cela de singulier, qu'on ne s'y est pas servi de caractères mobiles ou séparés, mais qu'on a fondu ou jetté en moule les pages toutes entières. C'est aussi ce que l'on a marqué dans le titre: *C. Crispi Sallustii Belli Catilinarii & Jugurthini Historiæ. Edinburgi, Gulielmus Ged, Aurifaber Edinensis, non Typis mobilibus, ut vulgo fieri solet, sed Tabellis seu Laminis fuscis excudebat. In 24.*

D E L O N D R E S.

Mr. *Simpson* nous a donné un Recueil de Dissertations Mathématiques, sous le titre d'Essais: *Essays on several curious and usefull subjects in speculative and mix'd Mathematicks &c. In 4.*

On a réimprimé ici sur l'impression de Dublin, la suite des *Procédures ou Débats du Parlement d'Angleterre depuis l'année 1668 jusqu'à présent* (a). Cette suite, qui va jusqu'à l'année 1737, contient les Tomes X, XI, XII, XIII, & XIV. Le Libraire Anglois prétend que dans son Edition on a ajouté plusieurs choses qui ne sont pas dans celle de Dublin.

The

(a) Voyez le Tome XXVI. de cette *Bibliothèque*, pag. 469, 470.

*The Odes, Epodes, and Carmen Seculare of Horace translated into English prose &c. C'est-à-dire: Les Odes d'Horace traduites en prose Angloise aussi littéralement que le différent génie des deux Langues l'a pu permettre, avec l'Original Latin conforme aux meilleures Editions, &c. Par David Watson, Maître ès Arts, du Collège de St. Léonard, dans l'Université de St. André. Revu par une personne très versée dans cette espèce de Littérature à Londres. In 8. Mr. Watson aiant écrit en faveur des jeunes-gens qui étudient dans les Ecoles, ou dans leur particulier, n'a rien oublié pour leur faciliter l'intelligence d'Horace. Il a rangé ses termes selon leur ordre Grammatical, a expliqué les mots les plus difficiles par d'autres plus connus qui sont synonymes, & à suppléé les ellipses qui pouvoient arrêter les commençans, & qui sont si fréquentes dans ce Poëte. A la fin de chaque Ode, il a mis un petit Discours sous le titre de *Clef*, où il en explique le dessein, en montre l'économie, & en fait sentir les beautés; il marque aussi le tems qu'elle a été composée. On y trouve encore des Notes Géographiques & Historiques, & les Observations des plus habiles Commentateurs anciens & modernes. Mr. Watson répond à ceux qui disent qu'en réduisant Horace à la construction Grammaticale, & le dépouillant de cet arrangement qui en fait toute l'élégance, on lui ôte toutes ses beautés; & à ceux qui prétendent que par la même raison les Poëtes ne doivent jamais être traduits en prose: il se justifie de ces reproches par l'exemple de Mr. *Dacier*, & des Pères *Sanson* & *Tarteron*, qui ont aussi fait des Traductions en prose de ce Poëte; & déclare que son unique but a été de lever toutes les difficultés qui*

embarrassent les jeunes Ecoliers. Mr. Douglas, Membre du Collège des Médecins & de la Société Royale, s'étant attaché à faire un Recueil complet de toutes les Editions & Traductions d'Horace, Mr. Watson nous donne ici le Catalogue de celles que ce Savant a déjà dans son Cabinet, & dont il a, dit-il, profité.

Mr. Richard Holland, Docteur en Médecine & Membre du Collège des Médecins & de la Société Royale, a fait réimprimer ses deux Ouvrages sur la Petite-Vérole: le premier a pour titre, *Observations on the small Pox &c.* c'est-à-dire: *Observations sur la Petite-Vérole: ou Essai pour découvrir une méthode de la guérir, plus sûre que celle qu'on a trouvée jusqu'ici: & l'autre est intitulé: A short view of the Nature and Cure of the small Pox, &c.* C'est-à-dire: *Traité abrégé de la nature de la Petite-Vérole, & de la manière de la guérir; où l'on montre aussi l'utilité de l'Esprit de Vitriol, des Opiates &c., avec des réflexions sur la pratique ordinaire de saigner dans cette maladie.* In 8.

- Οὐδε ἰσχυρόν ἐν καπνῷ: or a Critical Dissertation upon 1. Tim. III. 16. &c. C'est-à-dire: *Dissertation Critique sur le seizième verset du troisième Chapitre de la première Epître à Timothée; où l'on donne des Règles pour distinguer parmi les diverses Leçons, celles qui sont véritables; on allègue plus de cent Manuscrits Grecs des Epîtres de St. Paul, (dont plusieurs n'avoient pas encore été conférés) on examine les Ouvrages des Pères Grecs & Latins, & les anciennes Versions; & on prouve que la Leçon ordinaire de ce Texte, DIEU A ETE MANIFESTE EN CHAIR, est la véritable.* Par Jean Berri-man, Maître ès Arts, Curé de St. Swithin, &c. In 8. Mr. Berri-man a pris une peine infinie pour prou-

prouver sa thèse: c'est une discussion surprenante de MSS. & de tous les Ecrivains qui ont cité ce fameux passage. On nous avertit au reste, que c'est le précis de huit Sermons prêchés selon la fondation de Madame Moyer dans l'Eglise Cathédrale de St. Paul à Londres, en 1737 & 1738. Des Sermons si sçavans ne pouvoient édifier qu'un bien petit nombre d'Auditeurs.

Mr. Chandler aiant attaqué le *Philosophe Moral* du Dr. Morgan dans une Brochure intitulée, *A Vindication of the Old Testament, in answer to the Misrepresentations, &c.* C'est-à-dire: *Défense de l'Ancien Testament, ou Réponse aux faux Exposés & aux Calomnies de Thomas Morgan Docteur en Médecine & Philosophe Moral*, in 8. Mr. Morgan y a répondu par une autre Brochure, qui a pour titre, *A Vindication of the Moral Philosopher, &c.* C'est-à-dire: *Défense du Philosophe Moral contre les fausses accusations, les insultes, & les injures personnelles de Samuel Chandler, ci-devant Libraire & Ministre de l'Evangile.* In 8.

An Introduction towards an Essay on the Origin of the Passions, &c. C'est-à-dire: *Introduction à un Essai sur l'Origine des Passions: où l'on s'attache à faire voir qu'elles sont toutes acquises, & qu'elles ne sont autre chose que des associations d'idées que nous faisons nous-mêmes, ou que nous apprenons des autres.* In 8. Ce n'est ici que le plan d'un Ouvrage qu'on attend avec impatience.

Mr. (Daniel) Scott nous a donné *A new Version of St. Matthew's Gospel, &c.* C'est-à-dire, *Nouvelle Version de l'Evangile de St. Matthieu, avec des Notes choisies, où la Version est défendue, & le sens & la pureté de plusieurs termes & expressions de l'Original Grec est établi, & éclairci*
par

par des Auteurs approuvés. A quoi l'on a ajouté une Revue des Notes du Dr. Mills sur cet Evangile. In 4.

A Mechanical and Critical Inquiry into the nature of Hermaphrodites, &c. C'est-à-dire, Recherches Mécaniques & Critiques sur la nature des Hermaphrodites. Par Jaques Parsons, Docteur en Médecine, & Membre de la Société Royale. In 8.

Mr. Philipps a publié *The History, &c.* C'est-à-dire, Histoire des deux illustres Frères, Princes de Saxe; savoir, L. L. A. A. S. S. Ernest le Pieux, premier Duc de Saxe-Gotha; & Bernard le Grand, Duc de Saxe-Weimar, qui gagna la Bataille de Lutzen, après la mort du grand Gustave Adolphe, Roi de Suède. Avec une Histoire abrégée de S. A. S. Jean Guillaume, Prince de Gotha, qui fut tué au siège de Toulon en 1707. A quoi l'on a ajouté des Tables Généalogiques de l'Illustre & Sérénissime Maison de Saxe-Gotha, qui font voir ses Alliances avec toutes les Familles Royales & Souveraines de l'Europe. In 8. Cet Ouvrage, qui est très bien imprimé, ne fera sans doute pas moins d'honneur à Mr. Philipps, que les autres dont il a enrichi le Public.

The Annals of Europe for the year 1739 &c. C'est-à-dire : Annales de l'Europe pour l'année 1739 &c. Tom. II. In 8. Ce second Tome finit l'année 1739. Le premier (a) ne regardoit que les affaires d'Angleterre; mais celui-ci traite des affaires étrangères, & rapporte tout ce qui est arrivé de plus important en France, en Espagne, en Portugal &c. L'Auteur remarque que les affaires d'Angleterre sont tellement liées avec celles des
Puis-

(a) Voyez cette Bibliothèque Tom. XXV. p. 466, 467.

Puissances étrangères, qu'il ne sauroit arriver aucun changement considérable à celles-ci, que l'Angleterre ne s'en ressente. Ainsi il exhorte ses Compatriotes à bien étudier les intérêts des Princes étrangers, & fait voir combien cette étude est utile & nécessaire, non-seulement aux Membres du Parlement, mais à ceux qui auront à négocier avec ces Princes; & il se flatte que l'Ouvrage qu'il publie les mettra à portée de savoir bien des choses qu'ils ignoroient. Au reste, après avoir donné dans le second Livre (le premier Tome contient le premier Livre) l'histoire des Pays étrangers, il a mis dans le troisième Livre un précis des Brochures politiques, & des Ecrits les plus considérables, qui ont été publiés durant le cours de l'année 1739: & finit ce Volume par un état des Mariages, Naissances, &c.

Mr. *Maître* nous a enfin donné la Table de ses *Annales Typographiques: Annalium Typographicorum Tomus quintus & ultimus; Indices in quatuor praeuntes completens*. In 4. 2. voll. Dans la Préface Mr. *Maître*, après avoir donné une idée de cet Indice en général, remarque que le Tome de ses *Annales Typographiques* qui parut en 1733, & qu'on a appelé *première Partie du premier Tome*, n'est proprement que le *quatrième Tome*, ou plutôt le *Supplément du Tome premier*.

Mr. *Maître* nous a aussi donné en Grec & en Latin *Plutarchi Apophthegmata Regum & Imperatorum. Apophthegmata Laconica. Antiqua Lacadaemoniorum Instituta. Apophthegmata Lacænarum*. In 4.

An Essay, &c. C'est-à-dire, *Essai pour expliquer le troisième Chapitre de la Genèse, & le sens spirituel de la Loi. Dans lequel on examine la*
troi-

troisième proposition [du Livre] de la Mission divine [de Moïse par Mr. Warburton] & ce que cet Auteur a allégué pour la prouver. Par Julius Bate Recteur de Sutton, dans la Province de Suffex, & Chapelain de Mylord Harrington Secrétaire d'Etat. Cet Auteur en veut principalement à Mr. Warburton: il lui reproche de traiter ses adversaires du haut en bas, & prétend que les sentimens hétérodoxes qu'il a débités dans son Livre, sont cause que l'Université d'Oxford lui a refusé le Degré de Docteur qu'il lui avoit demandé.

On a fait une nouvelle Edition de l'*Exposition du Symbole des Apôtres* par Pearson Evêque de Chester: cette Edition, qui est la douzième, a été revue avec soin. In folio.

Callimachi Hymni & Epigrammata: quibus accesserunt Theognidis Carmina: nec non Epigrammata plus quam trecenta ex Anthologia Græca, quorum magna pars non ante separatim excusa est. His adjuncta est Galeni Suasoria ad Artes. Notas addidit atque omnia emendate imprimenda curavit Editor. In Præfatione differitur de Lingue Græcæ Pronuntiatione, secundum Quantitatem an Accentum melius procedat. In 8.

Cette Edition de Callimaque est la plus exacte & la plus commode qui ait encore paru: en la publiant on s'est proposé de donner aux jeunes Etudiens du goût pour la Poésie Grecque; & c'est dans la même vue qu'on y a joint les autres Pièces de ce Volume. On n'a point touché à l'ancienne Version des Hymnes; mais les Epigrammes de Callimaque & celles qu'on a prises de l'Anthologie sont traduites de nouveau, non pas en vers, qui ne feroient qu'obscurcir le texte, mais en prose. Du reste, l'Editeur n'a pas voulu se nommer par modestie;

destinée ; mais on ne doute point que ce ne soit Mr. *Thomas Bentley*, Docteur en Droit, qui nous donnera bien-tôt une Edition des Commentaires de César, de concert avec Mr. *Jurin* (a).

D' A M S T E R D A M.

WETSTEIN fait imprimer & publiera incessamment le Tome cinquième de l'*Histoire Romaine* de Mr. *ROLLIN*, qui sera suivi immédiatement après du Tome sixième. Il débite déjà l'Edition nouvelle & fort augmentée qu'il a annoncée, de *Hermanii Boerhaave Prælectiones Academicæ in proprias Institutiones Rei Medicæ, ex Editione ac cum Notis ALBERTI HALLER*, en III Volumes 8. Ceux qui ont déjà les deux Tomes de l'Edition précédente, peuvent avoir le troisième séparément. Ce Libraire vient aussi d'achever, *Auctores Mythographi Latini*, C. J. *Hyginus*, T. P. *Fulgentius*, *Laet. Placidus*, *Albricus Philofophus*, cum integris Commentariis Jac. *Micylli*, J. *Schefferi*, & Tb. *Munckeri*, quibus accedunt Tb. *Wopkenfi* Emendationes ac Conjecturæ, curante AUGUSTINO VAN STAVEREN, qui & suas Animadversiones adjecit, in 4. du même format que toutes les autres belles Editions des Auteurs Latins, & enrichie de quantité de figures. Outre divers Ouvrages dont il ne fera mention qu'en son temps, il fait mettre encore sous presse l'*Homeri Odyssæa, Græce & Latine, ex Editione SAMUELIS CLARKE*, pour le joindre à l'Edition de l'*Iliade* qui fut publiée il y a six ans en petit format in 12: de sorte que dans peu il sera en état de répondre aux empressements du Public, pour une Edition petite, belle & correcte de l'*Homère* entier

(a) Voyez Tome XXV. p. 468.

tier en Grec & en Latin, s'y étant engagé d'ailleurs à la sollicitation de divers Professeurs, qui pour leurs Collèges ne se sont servis jusqu'ici que de l'*Iliade*.

Le même Libraire va entreprendre encoré de faire imprimer le plus proprement, & le plus correctement qu'il sera possible, tous les Auteurs Classiques & autres qui manquent encore dans son fonds de Librairie, où il s'en trouve déjà bon nombre en petit format de 24. Ceux par lesquels il commencera sont *Cornelius Nepos, Cæsaris Commentarii, Horatius, Catullus, Tibullus, Propertius, & Livius*, qu'il tâchera d'exécuter de manière que le Public aura lieu d'en être aussi content qu'on l'a été des Editions d'ELZEVIER.

Le même WETSTEIN se dispose de plus à donner une belle Edition de *Catulle*, dans le goût & sur le même format des Editions de *Properce* & de *Tibulle* publiés par le soin du savant *Broukhusé*. Pour cette Edition on se servira préférablement des Commentaires de *Vulpus*, & sur-tout d'une Edition très curieuse, & encore très peu connue, que le fameux CORRADINUS a publiée depuis peu en Italie, & qui a été communiquée au Libraire. En voici le Titre :

Cajus Valerius Catullus in integrum restitutus ex Manuscripto nuper Romæ reperto, & ex Gallicano, Patavino, Mediolanensi, Romano, Zanchi, Maffei, Scaligeri, Achillis, & Vossii & aliorum. Critice JOANNIS FRANCISCI CORRADINI DE ALLIO, in Interpretes veteres, recentioresque Grammaticos, Chronologos, Etymologos, Lexicographos, cum Vita Poëtæ nondum edita.

Ceux des Savans qui s'intéressent dans la publication de cet Auteur, qui ont quelque remarque ou quelque avis à donner sur cet article, sont priés par

Juillet, Août & Septembre, 1741. 215

par le Libraire de l'assister dans son plan, en lui communiquant leurs sentimens & leurs lumières.

Enfin, quant à ce Journal même, pour en faciliter & pour en rendre l'usage plus utile pour ceux qui s'en sont pourvus depuis le commencement, WETSTEIN va publier dans peu une *Table Générale des Matières, contenues dans les Extraits & autres Pièces*, de même qu'une *Table des Articles* des vingt-cinq premiers Tomes de cet Ouvrage. On découvrira à l'aide de cette *Table*, une infinité de faits, de particularités & d'anecdotes très curieuses, qui échappent souvent à l'attention des Lecteurs, qui par ce secours pourront s'en récompenser maintenant. Ces deux *Tables* contiendront la valeur de deux Parties ou d'un Tome entier, dont ils formeront à peu près la grosseur. Le Libraire au reste renvoye le Lecteur à l'Avis qu'il a placé à la tête de cette Partie, pour avertir le Public de son dessein touchant la suite de ce Journal.

D E L A H A T E.

Pierre de Hondt aiant acheté tout le reste de l'Edition du magnifique Ouvrage, intitulé : *Tbesaurus Antiquitatum Italie, Sicilie, &c.* en XXV. Vol. in folio, recueilli, arrangé & publié par les célèbres Professeurs *Grævius, Perizonius & Burman*, & imprimé par *Pierre Vander Aa* Libraire de Leide, l'offre au Public jusqu'au 1. Avril 1742. au prix suivant:

Les XLV Volumes, en petit Pa-		
pier, pour	_____	f 250: --
_____ en grand Pa-		
pier, pour	_____	f 350: --
Tome XXVII. Part I.	P	E

226 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

Et par rapport à ceux qui sont déjà pourvus des six premiers Volumes, qui ont été imprimés après la mort de Mr. *Gravius* avec la Préface de Mr. *Perizonius*, ils pourront acquérir les XXXIX Volumes qui suivent,

En petit Papier, pour	—	f 210: --
En grand Papier, pour	—	f 310: --

Mais après le terme indiqué, c'est-à-dire, après le 1. d'Avril 1742. cet Ouvrage sera vendu,

les XLV. Volumes, en petit Pa-	—	f 400: --
pier	—	
— en grand Pa-	—	
pier	—	f 540: --
les XXIX Volumes, en petit Pa-	—	
pier	—	f 350: --
— en grand Pa-	—	
pier	—	f 480: --

Le Public doit savoir gré au Sieur *De Hondt* de lui avoir ainsi facilité l'acquisition d'un si important Ouvrage, en en diminuant le prix presque de la moitié de ce qu'en faisoit payer *Vander Aa*, qui a toujours vendu

les XLV Volumes, en petit Pa-	—	
pier,	—	f 440: --
— en grand Pa-	—	
pier,	—	f 580: --

Le même *P. de Hondt* annonce, dans le Projet d'où cet Avertissement est tiré, qu'il a sous presse: *Nummophylacium Reginae Christinae, quod comprehendit, &c. Et Remarques Critiques & Philologiques sur le Nouveau Testament*, par feu Mr. de *Beaufobre*.

Jean

Juillet, Août & Septembre, 1741. 227

Jean Néaulme vient de publier le Sixième Tome de son Edition des *Actes Publics d'Angleterre* par Mr. RYMER, qui va jusques au *Quinzième Volume* inclusivement de l'Edition de Londres.

Le Tome Premier contient 231 feuilles.

Le Tome Second ——— 215

Le Tome Troisième ——— 220

Le Tome Quatrième ——— 210½

Le Tome Cinquième ——— 222

Le Tome Sixième ——— 221½

ensemble 1320 feuilles.

Ce qui fait, suivant les Conditions du Projet de Souscription à 9. dutes la feuille, la somme de 74. florins 5. fols, sur laquelle il a déjà reçu, en y comprenant l'avance du *premier Fournissement*, & le paiement du *Sixième Volume*, la somme de 70. florins; ainsi l'on voit qu'il a fourni au-delà de ce qu'il a reçu.

Le *Septième Volume*, par où commence actuellement la Traduction des Pièces Françoises, ne comprendra point en entier les *Tomes Seize & Dix-septième* de l'Edition de Londres, parce que ces Traductions sont trop fortes pour cela.

Le *Prix* des Volumes suivans augmente à présent d'un *demi-sol* par feuille, qui selon le Projet ne devoit se payer qu'à la fin du dernier, mais qui, crainte de faire paroître ce dernier paiement trop gros, détermine le Libraire (avec la permission du Public) à prendre pour la suite *quinze florins* par Volume, au-lieu de *dix*, & à réserver le solde qui sera peu de chose alors, pour la fin de tout l'Ouvrage, qui n'aura malgré des augmentations très considérables, que *dix Volumes*, à la vérité de *deux cens vingt feuilles* chacun, au-lieu

de deux cens que promet le Projet ; ce qui fait toute la différence.

Ceux qui n'ont point encore souscrit, payent actuellement *quinze florins* d'augmentation ; & ceux qui attendront plus longtems, seront obligés à davantage, le Libraire ne pouvant le faire autrement, parce que pour favoriser la Souscription, il l'a proposée à grand marché, qu'il a bien fait exécuter le Livre, & qu'il a tenu parole de n'en imprimer que cinq cens Exemplaires, & cinquante en grand papier. On laisse donc à juger, si l'Ouvrage complet augmentera de Prix.

E R R A T A.

Pag. 24. l. 15 & 16. *Mayence n'a pas été. Lisez, Mayence a été.*

Pag. 158. l. 8. *d'Orateur. Lisez, de Ministre.*

CATALOGUE des Livres Nouveaux.

Libri Latini.

Auctores Mythographi Latini, cum integris Commentariis Micylli, Schefferi & Munckeri. Curante Augustino van Staveren. 4. fig.

Boerhave Prælectiones Academicæ in proprias Institutiones Rei Medicæ, ex Editione ac cum Notis Haller. 8. III. Tom.

— Idem, Tomus Tertius separatim.

Epistolæ Obscurorum Virorum ad Dom. M. Ortvinum Gratium : accesserunt huic Editioni Epistola Magistri Benedicti Passavantii ad D. Petrum Lysetum, & la Complainte de Messire Pierre Liset sur le trépas de son feu Nez. 12. 1741.

Livres

Antiquitez de la Maison de France & des Maisons Mérovingienne, &c. & Carlienne, & de la diversité des Opinions sur les Maisons d'Autriche, de Lorraine, de Savoie, Palatine &c. par Mr. de St. Aubin. 4.

— de la Nation & de la Monarchie Françoisise, par le même. 4.

Histoire ancienne des Grecs, & de la manière d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres, par Rollin, enrichie de Cartes enluminées & de figures, en VIII. Tomes 4. Paris.

Mémoires d'Artillerie par Sr. Remy, nouvelle Edition, revue & corrigée, avec un très grand nombre de figures. 4.

Nouveau Parfait Maréchal, par Garsault, Ecuyer du Roi, avec grand nombre de figures. 4. 2 vol. Paris.

Tbéorie sur le Méchanisme de l'Artillerie, où l'on donne des principes très utiles pour la pratique; par Mr. du Lacq Capitaine d'Artillerie. 4. Paris, avec nombre des figures.

Locke, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, 4. Edition nouvelle & corrigée.

Oeuvres de Brantome, nouvelle Edition, augmentée du Traité des Duels, des Rotomontades Espagnoles, de son Testament, de plusieurs Vies des Hommes illustres, des Lettres &c. qui n'ont jamais paru, 12. XV. Vol.

Elémens de Cavalerie, contenant la manière de dresser les Chevaux pour les différens usages, avec un Traité des Carroufels, par de la Guérinière, 12. 3. Vol. avec figures.

La Valise trouvée, Histoire Galante, avec un Recueil de Lettres, contenant des Historiettes, par Le Sage, 12.

Lettres de Cicéron à Atticus, avec des Remarques &

Et le Texte Latin de l'Edition de Grævius, par Mr. l'Abbé Mongault, 6. Vol. 12. Amst. 1741.
Mémoires de Wuaillame Norttingham, ou le faux Lord Kington, 12.

Relation de l'Expédition de la Flotte Angloise dans les années 1718, 1719, 1720. commandée par George Byng, Vicomte de Torrington, 12. Haye 1741.

Traité ou Réflexions tirées de la Pratique sur les Playes d'armes à feu, par François le Dran, 12. Amst. 1741.

Mémoires pour servir à l'Histoire Et au Droit Public de Pologne, contenant particulièrement les Pacta Conventa d'Auguste III. trad. du Latin de Mr. Lengnisch, 8. La Haye 1741.

De la Certitude des Connoissances humaines, ou Examen Philosophique des diverses Prérogatives de la Raison Et de la Foi, 8. Haye 1741.

Ouvrages Politiques de l'Abbé de St. Pierre, 8. le Tom. XVI.

Art de la Guerre par Mr. de Quincy, 2 Vol. Nouv. Edition.

Histoire du Ciel considéré selon les idées des Poètes, des Philosophes Et de Moïse, où l'on fait voir l'Origine du Ciel Poétique, la méprise des Philosophes sur la fabrique du Ciel Et de la Terre, par l'Abbé Pluche, 2 Vol. 12. fig. augmenté d'un Supplément.

Histoire de l'Empereur Charles VI. Et des Révolutions arrivées dans l'Empire sous le Regne des Princes de l'Auguste Maison d'Autriche, depuis Rodolphe Comte de Habsbourg jusqu'à présent, avec le différend survenu entre la Reine de Hongrie Et le Roi de Prusse, 2 Vol. 12. fig.

Cours complet de Chirurgie par Col du Villars, 12. V. Vol. Paris.

Pigmalion où la Statue animée, 8.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNEE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois
D'OCTOBRE, NOVEMBRE, & DECEMBRE,
1741.

TOME VINGT-SEPT.

Seconde Partie.



A AMSTERDAM;
Chez J. W E T S T E I N.
M D C C X L L

1. The first of these is the fact that the

2. second

3. third

4. fourth

5. fifth

6. sixth

7. seventh

8. eighth

9. ninth

10. tenth

11. eleventh

12. twelfth

13. thirteenth

14. The first of these is the fact that the

15. second

16. third

17. fourth

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

- I. **R** *Evifion de l'HISTOIRE du CIEL.* Pag 243
- II. **LETTRES** *fur les vrais Principes de la RELIGION, où l'on examine un Livre intitulé, LA RELIGION ESSENTIELLE A L'HOMME: Avec une Défense des Pensées de PASCAL contre la Critique de Mr. de VOLTAIRE, &c.* 248
- III. **LA BELLE WOLFIENNE :** *Avec deux LETTRES PHILOSOPHIQUES, l'une fur l'IMMORTALITE' de l'AME, & l'autre fur l'HARMONIE PRE'ETABLIE.* 267
- IV. **Remarques d'un SEIGNEUR POLONOIS** *fur l'HISTOIRE de CHARLES XII, Roi de Suède, par Mr. de VOLTAIRE.* 274
- V. **Explication de ce qui est dit d'ENOC, dans le Chap. XI de l'Épître aux Hébreux, Vers. 5 & 6.** 284
- VI. **BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, ou HISTOIRE de la LITTERATURE FRANÇOISE, par Mr. l'Abbé GOUJET.** 312
- VII. **HISTOIRE de l'ACADEMIE ROYALE des SCIENCES, Année 1738.** 326
- VIII. **ELOGE de Mr. BOERHAAVE.** 338
- IX. **HISTOIRE de l'EMPEREUR CHARLES VI, &c.** 354
- X. **TRAITE' ou REFLEXIONS tirées de la Pratique fur les PLAIES d'ARMES à FEU.** 381
- * 2
- XI.

TABLE DES ARTICLES.

XI. LE CZAR PIERRE I. <i>en France.</i>	389
XII. OECONOMIA REGNI ANIMALIS, &c.	411
XIII. EXPOSITION <i>du Livre des</i> INSTITUTIONS PHYSIQUES <i>de Mme. la Marquise</i> <i>du CHASTELLET.</i>	433
XIV. DICTIONNAIRE <i>Historique & Critique,</i> <i>par Mr. PIERRE BAYLE.</i>	464
XV. NOUVELLES LITTERAIRES.	472
XVI. NOUVELLES ACADEMIQUES.	481



BIBLIO-

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Octobre, Novembre,
& Décembre, 1741.

ARTICLE I.

*Revision de l'HISTOIRE du CIEL pour servir de
Supplément à la première Edition. [On trouve
deux Extraits de cet Ouvrage dans le Tome
XXIV. Part. I. Art. I. & Part. II. Art. VI].
A Paris, chez la Veuve Étienne. Page 122.*

L E Lecteur a vu suffisamment par les deux
Extraits de l'Histoire du Ciel, quel est
le Système de Mr. *Pluche*, sur l'Idolatrie;
ce Système est trop neuf pour n'avoir pas trou-
vé des Contradicteurs. Il est en même tems
trop curieux pour n'avoir pas été lu avec em-
pressément. Ces deux causes ont produit le pe-
tit Ouvrage dont nous allons rendre compte.
L'Histoire du Ciel a eu un débit assez prompt,
Tom. XXVII. Part. II. Q pour

pour en faire incessamment une seconde Edition, dans laquelle Mr. *Pluche* a voulu répondre aux Objections qu'on lui a faites. Il a fait de ses réponses un Ouvrage séparé, en faveur de ceux qui ont la première Edition.

On a vu dans l'Extrait du premier Volume toute l'origine de l'Idolatrie dévoilée par l'explication des Signes que les Egyptiens emploioient pour annoncer au Peuple les travaux de la Campagne, les Fêtes, ou le souvenir des malheurs passés. Ces Signes mal entendus, avoient été pris par le Peuple grossier & ignorant pour les choses mêmes qu'ils signifioient. Les Etrangers, qui commerçoient en Egypte, avoient répandu dans la Grèce & ailleurs ces fausses interprétations, qui avoient produit ce composé monstrueux de l'Idolatrie. Ici Mr. *Pluche* suit toujours la même route de dériver de la Langue Phénicienne l'Intelligence des Cérémonies Payennes. Les Mystères étoient ce que le Paganisme avoit de plus secret, & par conséquent de plus sujet à être interprété diversement. Les mots de *Myster* & *Mysterim*, signifient en Phénicien & dans la Langue de Chanaan, des *Secrets*, des *Convertures*, des *Envelopes*. Peut-on douter que le mot de *Mystère* n'en vienne. L'Auteur aiant trouvé l'origine du mot dans la Langue Phénicienne n'est pas plus embarrassé à rendre raison des différentes Cérémonies qui s'observoient dans les Mystères, il les explique dans le même goût, qu'il explique dans son premier Volume, la plus grande partie des noms des Dieux, & des Fêtes du Paganisme; détail dans lequel on ne croit pas devoir entrer de nouveau.

Il n'y a point d'Histoire, qui ne conserve le souvenir de l'affoiblissement de la Nature par le Déluge, preuve évidente de la vérité de celui dont l'Ecriture nous donne la cause & la description. C'est cet affoiblissement de la Nature que les Egyptiens célébroient dans leurs Fêtes, qui ont donné lieu aux Mystères des Grecs, & des Romains. Mr. *Pluche* rapporte des preuves de ce Déluge actuellement existantes, par les Coquillages ou les Corps Marins qu'on trouve, où certainement ils n'ont été portés qu'après le bouleversement de la Terre. Toujours attentif à concilier les Fables avec l'Histoire Sainte, il fait voir que l'Ecliptique ne quittant point l'Equateur auquel elle étoit parallèle avant le Déluge, il suivoit delà que la température de l'air étoit uniforme à la fécondité de la Terre non interrompue; par conséquent la Vie des Hommes devoit être plus longue, puisqu'il n'y avoit point d'altération dans l'air qu'ils respiroient, & dans les alimens dont ils se nourrissoient. L'Inclinaison de l'axe de la Terre (a), sur le plan de son Orbite, a tout changé; delà est venu l'inégalité des Jours & des Nuits, & la différence des Saisons.

Les Egyptiens plus voisins qu'aucune autre Nation des premiers Hommes qui avoient peuplé la Terre après le Déluge, conservoient la mémoire de tous ces évènements, & se les rappeloient par des Signes; l'interprétation de ces Signes n'étant plus connue par le Peuple, ne se conservoit que parmi les Prêtres. L'Intérêt les

Q 2

a fait

a fait entrer dans les vues du Peuple , qu'ils se font bien gardés de desabuser, voyant que son erreur leur étoit utile. C'est, selon l'Auteur, la cause du Secret rigoureux, observé par rapport aux Mystères dans lesquels on apprenoit aux initiés , que tout ce qu'on y représentoit devoit se rapporter à un seul Dieu , & non à tous ces autres Etres imaginaires que le Peuple adoroit. Toutes les Divinités du Polythéisme ne sont pas cependant de la même datte. Mr. *Pluche* reconnoit qu'il y en a dont l'origine historique est d'une datte récente & connue; ce seul mot répond à quantité d'objections qu'on auroit pu lui faire sur son Système de Théogonie. S'il y a des Systèmes, dont une seule objection ruine les fondemens, un Auteur est bien heureux quand il en imagine un qu'il peut soutenir en abandonnant quelque partie pour conserver le tout. Cette même facilité d'étendre & de resserrer son Système, lui est d'un grand secours, pour répondre à une objection qu'il se fait lui-même sur des Principes Astronomiques. On fait que les Points des Solstices & des Equinoxes ne sont pas constamment sous les mêmes Etoiles, mais s'en éloignent peu à peu, retrogradant vers l'Occident, donc on peut lui dire que tout ce qu'il a avancé sur le Zodiaque, n'est pas juste, puisque les conséquences tirées du passage du Soleil sous un Signe ne peuvent avoir lieu, le Soleil ne répondant point au tems dont il parle, aux Signes où nous le voyons répondre aujourd'hui; & les points des Solstices, & des Equinoxes, n'étant plus les mêmes; un seul mot y répond.

Les

Les Egyptiens ne prenoient pas ce Point précisément pour leur Règle, ils observoient quand une Etoile se dégageoit du Soleil, qui passoit pour être dans un Signe, non, (a) lorsqu'on en avoit scrupuleusement observé le passage sous le premier degré du Signe, précision impossible pour ces tems-là, mais lorsque cet Astre en occupoit le cœur, comme depuis le 18 ou le 20 degré, jusqu'au 10 suivant, en sorte qu'il effaçoit tout l'amas d'Etoiles, & qu'il n'en paroïssoit aucune, ni lorsque le Soleil s'abaïssoit sous l'Horison, ni aux aproches de son lever. Cette Solution est heureuse, mais elle paroît bien facile. Je crois que le Lecteur sentira assez combien il est aisé de se tirer d'embaras par des réponses, où l'on se donne autant d'étendue dans des matières où on ne peut apporter trop de précision. L'Histoire & l'Astronomie présentent les mêmes difficultés, d'un côté pour le tems qui s'est écoulé depuis les événemens dont on n'a plus de Mémoires fidèles & exacts; & de l'autre, par la distance infinie de la Terre aux Astres, éloignement qui produit la même incertitude, si l'on n'a pas l'attention la plus scrupuleuse.

La Revision des Systèmes Philosophiques ne contient à peu-près que les mêmes Principes, annoncés dans le second Volume, sur l'Indestructibilité du Corps. L'Auteur la confirme par le témoignage de l'Illustre *Boerhaave*, d'ont il analyse ce qu'il pense sur les Elémens.

Q 3

II

(a) Pag. 63.

Il répond ensuite à l'Objection qu'on pourroit lui faire, de ce qu'il paroît condamner les Systèmes généraux de Physique pour s'en tenir à l'Expérience, ce qui borne trop les Talens que Dieu nous a donnés pour chercher la Vérité. C'est, dit-il, sur sa propre expérience, qu'il a reconnu la fausseté des Systèmes. On convient avec lui qu'ils ne peuvent pas rendre raison de tout. La Nature a trop de mouvemens compliqués & de ressorts secrets, pour qu'on puisse espérer de les connoître tous; il faudroit pouvoir la prendre sur le fait dans chacune de ses opérations, mais à quoi serviroit l'expérience seule, si les Systèmes ne donnoient des Règles pour expliquer les faits; ces Règles ne détruisent point le sentiment qui agit d'abord sur nous, avant que notre esprit ait recours aux principes établis dans le Système. Concluons donc, comme nous avons conclu l'Extrait du second Volume, que le Système & l'Expérience sont absolument nécessaires l'un à l'autre.

A R T I C L E II.

LETTRES sur les vrais Principes de la RELIGION, où l'on examine un Livre intitulé, LA RELIGION ESSENTIELLE A L'HOMME. On y a joint une Défense des Pensées de PASCAL contre la Critique de Mr. de VOLTAIRES, & trois Lettres relatives à la Philosophie de ce Poète. 2 Tom. in octavo. Tom. I. pagg. 323.

323. sans compter la Table des Matières.
*Tom. II. pagg. 422. A Amsterdam, chez
Jean Catuffe, 1741.*

SI le Monde dure encore deux ou trois mille ans, & que l'on continue à écrire sur la Religion Chrétienne comme on a fait depuis son établissement, ses Principes & ses Dogmes seront interprétés de tant de manières différentes, que cette prodigieuse diversité d'opinions répandra enfin dans l'esprit des Lecteurs des doutes infinis, par les difficultés qu'ils auront à surmonter pour distinguer le vrai d'avec le faux, le certain d'avec l'incertain, & ce qui est clair & comme démontré d'avec ce qui est obscure, & qui n'a tout au plus que quelques degrés de probabilité. Déjà on est accablé par la multitude de Livres de Théologie. On est rebuté lorsqu'à l'aide des Interprètes, on veut entrer dans cette vaste carrière de l'examen de l'Écriture Sainte. La plupart de ces Messieurs semblent avoir pris à tâche de défigurer ce Saint Livre, ou du moins de l'obscurcir, dans les endroits mêmes où sa Doctrine paroïssoit être exposée de la manière la plus claire & la plus évidente.

Il y a deux sources générales de cette énorme diversité que l'on remarque dans les opinions des hommes; les Préjugés de l'enfance, & la constitution particulière du Corps. Nous voyons des Peuples entiers, &, parmi ces Peuples, de nombreuses Sociétés, qui regardent comme vrai ce que d'autres Peuples & d'autres Sociétés mettent au rang des Fables, & des choses les plus

absurdes. La Vérité & l'Erreur semblent être par-tout attachées aux lieux. Voilà ce que produit le Préjugé. La constitution du corps est une autre source de cette diversité. Il n'y a pas dans tout le Monde deux seuls Individus qui se ressemblent, la structure du Cerveau & des autres Organes du Corps est différente dans chacun de ces Individus ; les mouvemens dépendent en partie de cette structure, & comme ils influent prodigieusement sur les opérations de l'Ame, qui trop souvent se laisse entraîner & emporter comme une Girouette, il arrive delà que les hommes envisagent si différemment les mêmes objets, & qu'il y a si peu de conformité entre les jugemens qu'ils en portent.

On ne doit donc pas être surpris si les Hommes s'accordent si peu sur les principes & les fondemens de la Religion. Vouloir qu'ils en aient tous la même idée, c'est exiger l'impossible, c'est supposer qu'ils sont tous construits de la même manière, & qu'ils sont tous imbus des mêmes préjugés.

On verra un exemple bien sensible de cette diversité de sentimens, dont nous venons de parler, dans l'Ouvrage que nous annonçons & dont nous allons rendre compte. Il s'agit de savoir qui a raison, l'Auteur de *la Religion essentielle à l'Homme*, ou l'Auteur des *Lettres* qui a entrepris de le réfuter. La question est des plus importantes. Elle roule sur ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion.

L'Auteur que l'on attaque ici ne paroît être d'aucune Secte. Sa Religion n'a presque rien de

de commun avec toutes celles que nous con-
noissons. Il en a une cependant, mais elle lui
est particulière. Il paroît être Chrétien, mais
la plupart de ses principes sont si différens de
ceux des autres Chrétiens, qu'ils ne le regarde-
ront jamais comme frère. Voici le Portrait
qu'on en donne dans la première *Lettre* (a) de
son Antagoniste. „ Il parle de nos Livres Sa-
„ crés avec un grand air de respect; &, sans
„ paroître vouloir rendre leur autorité suspecte,
„ il se borne à nous en apprendre le véritable
„ usage. Son dessein apparent est de reconci-
„ lier nos Esprits forts avec la Révélation, &
„ de les y ramener, en ôtant de leur chemin
„ certains Dogmes qui leur sont autant de pier-
„ res d'achoppement. C'est de simplifier le
„ Christianisme, en le dégageant de quantité
„ d'articles, dont les Théologiens jusques ici
„ ont fait sonner trop haut l'importance; c'est
„ de le réduire à un petit nombre de Vérités
„ évidentes & capitales, pour le mettre à por-
„ tée de toute sorte d'esprits, & pour réunir les
„ simples & les habiles dans le centre commun
„ de ce qu'il appelle *la Religion essentielle à*
„ *l'Homme*; ce qui terminera tout d'un coup
„ une infinité de Controverses qui déchirent
„ l'Eglise Chrétienne. Le projet est beau. Mais
„ regardez-y de près: ce n'est-là qu'un prétex-
„ te, qui couvre le dessein d'établir le Déisme
„ sur les ruines de la Religion révélée. Car en-
„ fin, tant de respect qu'il vous plaira pour les

Q 5

„ noms

(a) Tom. I. pag. 3.

„ noms d'Evangile , de Prophètes , & d'Apô-
 „ tres , tant d'allégations honorables que vous
 „ voudrez de leurs Ecrits ; si la Religion essen-
 „ tielle & salutaire se réduit à ce que cet Auteur
 „ prétend , nos Livres Sacrés deviennent faux
 „ & ridicules d'un bout à l'autre , loin qu'on
 „ doive les regarder comme des Livres Divins.
 „ Observez qu'en établissant le principe , il se
 „ repose adroitement sur ses Lecteurs du soin
 „ de tirer la conséquence ; & c'est en quoi ce
 „ second *Tyndal* me paroît bien plus habile que
 „ le premier. Il n'en veut donc point aux
 „ Déistes ; au contraire , sous ombre de les
 „ mettre en état de se rapprocher du Christianis-
 „ me , il fait si bien qu'il l'anéantit. Cette es-
 „ pèce de Religion qu'il y substitue , lui sert à
 „ deux fins ; l'une d'accoutumer insensiblement
 „ les Hommes à se passer de Révélation ; l'au-
 „ tre , d'emprunter d'elle quelques-unes de ses
 „ vérités , pour en parer le Système du Déis-
 „ me , en l'épurant de ce qu'il avoit eu jusques ici
 „ de plus odieux & de plus dangereux pour la
 „ Société.

Tous ces caractères ont été tracés par un
 Ami de l'Auteur des *Lettres* , mais voici en
 quels termes il parle lui-même de son Antago-
 niste (a) : „ Bien des choses me parlent en sa
 „ faveur. Il a je ne sai quel air d'honnête-hom-
 „ me , qui plait. Il se montre par-tout sincère
 „ ennemi du vice , & zélé pour la cause des
 „ bonnes Mœurs. Il reconnoît une Providen-

„ ce,

(a) *Ibid.* pag. 5.

„ ce, une autre Vie, des Peines & des Récom-
 „ penses après la mort; autant de choses à quoi
 „ nos Esprits-forts ne croient guère: car on
 „ fait assez que ces prétendus Apôtres de la Re-
 „ ligion naturelle ont une pente commune qui
 „ les entraîne vers l'Athéisme. Notre Auteur
 „ assurément ne doit point être mis dans la
 „ classe de ces ennemis du Genre-humain. Ou-
 „ tre une assez forte teinture de Christianisme
 „ que paroît avoir son second Volume, il in-
 „ culque dans tout l'Ouvrage des principes d'u-
 „ ne Morale épurée, & même sévère. Et ce
 „ ne sont point des traits épars au hasard, ou
 „ semés de loin à loin dans son Livre, par af-
 „ fection. Rendons-lui justice, on y voit un
 „ dessein sérieux de porter à la Vertu, & de
 „ rendre les Hommes meilleurs qu'ils ne sont.
 „ Il est vrai que les moyens qu'il choisit pour
 „ cela, me paroissent très défectueux. Affoi-
 „ blir l'autorité de nos Ecritures; en rendre no-
 „ tre Raison, non seulement l'Interprète, mais
 „ le Juge souverain; énerver ou rejeter leurs
 „ principaux Dogmes; n'admettre que l'éviden-
 „ ce pour règle & pour mesure de la Foi, ce
 „ n'est point nous conduire au Salut par le che-
 „ min que Dieu nous trace: au contraire, c'est
 „ porter de terribles atteintes à la véritable Re-
 „ ligion, sous prétexte de travailler à sa défense.

Il y a dans ce portrait des traits capables de
 prévenir en faveur de l'Auteur de *la Religion*
essentielle. D'ailleurs son Livre (a), & par le
 fond

(a) *Ibid.* pag. 8 & 9.

fond même , & par la manière dont il est écrit flatte tout-à-fait le goût du Siècle. Joignez à cela, que pour la manière de l'écrire , l'Auteur s'est mis à la grande mode d'aujourd'hui : nul air scientifique, nulle méthode régulière, nul ordre apparent, quoiqu'il y en ait dans ses idées un très réel : par-tout un voile de négligence, qui couvre en effet beaucoup d'art : un air aisé, cavalier, bien éloigné de la pédanterie des Docteurs de profession ; mais soutenu d'une imagination fine & délicate, jointe à une grande subtilité de raisonnement.

Il n'est plus besoin de demander si le préervatif étoit nécessaire. L'Auteur qui a entrepris de le donner, l'a bien senti ; & , quoique par modestie il semble d'abord se défier de ses propres forces, il ne laisse pas de se rassurer dans la suite, lorsqu'il vient à considérer que la Vérité est forte, qu'elle triomphera toujours, & que le brillant de l'imagination, la subtilité de l'esprit, les préventions & les modes ne lui opposeront jamais que de foibles armes. On peut dire cependant à la louange de notre Auteur, qu'outre l'avantage de la bonté de la Cause qu'il a à soutenir, il a encore celui de se servir, avec beaucoup d'art & d'esprit, des armes que lui fournissent la Raison & l'Ecriture. Philosophe & Théologien en même tems, il ne lui manque aucun des talens réquis pour parer les coups de son Adversaire. Il a d'ailleurs un style vif & animé, une imagination féconde & brillante, & sur-tout beaucoup de pénétration.

Tant de talens réunis dans ces deux Auteurs doivent faire trembler ceux qui entreprendront de

de démêler dans leurs Ecrits, le vrai d'avec le faux, & de juger sâinement de la force intrinseque de leurs raisons. L'éloquence du Discours & les subtilités de la Métaphysique n'obscurcissent que trop souvent la Vérité, qui devant être à la portée de tout le monde, demande d'être proposée, d'une manière simple & sans ornemens. Je ne sai presque plus moi-même où j'en suis, ni à quoi m'en tenir, après avoir parcouru l'Ouvrage. Je trouve quelquefois les raisons de l'Auteur de *la Religion essentielle*, exposées d'une manière si forte & dans un si beau jour, que je ne puis me dispenser de me laisser entraîner, & de dire en moi-même, *il me paroît qu'il a raison*. Ailleurs, je donne gain de cause à l'Auteur des *Lettres*; car, autant que j'en puis juger, il remporte assez souvent la victoire. Plus d'une fois j'ai cru qu'ils avoient tous deux tort, & en pareil cas j'ai passé condamnation sur les preuves qu'ils allèguent. Enfin, en d'autres endroits, je ne puis savoir ni qui a tort, ni qui a raison, & alors je n'ai eu d'autre parti à prendre que celui de suspendre mon jugement. Peut-on opter, & doit-on décider, lorsqu'on ne rencontre qu'obscurités? Il y auroit alors de la témérité à prendre parti pour ou contre; il faut rester dans le doute. Mais donnons quelque petit échantillon de l'Ouvrage.

Nous le tirerons de la troisième & quatrième Lettres, où il est sur-tout question de l'usage que l'on doit faire de l'Ecriture Sainte, & de l'autorité qu'elle doit avoir. Notre Auteur expose

pose dans sa troisième Lettre (a) les traits suivans de son Adversaire. „ L'Ecriture Ste. n'est
 „ que médiate pour nous. . . . Elle ne nous
 „ parvient que par le canal des Hommes qui
 „ l'ont écrite. . . . Comme ils n'ont pu nous
 „ la transmettre sans se servir de mots, d'expressions, pour nous communiquer les choses, & que le sens des expressions n'est pas fixe, . . . l'Ecriture en elle-même ne peut
 „ être une Règle fixe, indépendante des premiers Principes, qui sont eux-mêmes la Règle fixe, la Règle immuable qui doit nous faire juger du sens de l'Ecriture.

„ Hé! que m'importe que l'autorité du Livre en lui-même soit contestée (*Il s'agit là des Livres Prophétiques*), puisque l'autorité des choses à quoi je donne mon acquiescement, ne sauroit l'être.

„ On ne doutera pas, que les Vérités immuables ne soient des Vérités divines. Or... tout Dogme ou point de Doctrine évidemment contraire à des Vérités divines, ne sauroit être l'ouvrage de Dieu; de qui le fera-t-il que des Hommes?

„ La grande Règle à observer seroit, à mon avis, de prendre l'Ecriture à la lettre, jusqu'au point seulement où le sens littéral seroit évidemment contraire aux Principes naturels, aux Vérités immuables.

Voilà quelque chose de net & de précis. La réponse de notre Auteur est un peu trop remplie de

(a) Pag. 23.

de distinctions. Son Ouvrage n'est point à la portée de tout le monde, il n'est que pour les Savans. Il faudroit pour le Peuple, & le Peuple s'étend bien loin, des Principes exposés d'une manière simple, naturelle ; il faudroit lui épargner la peine d'entrer dans un grand nombre de discussions, qui l'embarassent, qui le rebutent, & l'empêchent de se former une idée claire de ce qu'on veut lui inculquer. Je vai me hasarder d'extraire de cette Réponse ce qu'elle contient de plus fort & de plus solide.

La Raison n'est Juge du vrai sens de l'Ecriture, que de la même manière qu'elle l'est du sens de tout Discours, ou de tout Ecrit humain ; c'est-à-dire, qu'autant qu'elle nous aide à démêler la véritable pensée d'autrui, & ce qu'il a eu intention de nous faire entendre, soit que cette pensée s'accorde avec nos idées, soit qu'elle ne s'y accorde pas (a). Notre Auteur développe ensuite ce Principe. Il fait voir, que c'est à la Raison à établir des signes de nos pensées, à les lier entre eux, & à les modifier diversement. Il appartient à la Raison de fixer le sens d'un long Discours, parce qu'elle en pèse les termes, & qu'elle en compare toutes les parties. C'est la Raison qui nous dirige pour l'intelligence des Ecrits d'un Philosophe. Si, guidé par ma Raison, je trouve que ce Philosophe enseigne des opinions absurdes, je ne puis me dispenser de reconnoître qu'il enseigne effectivement ces mêmes opinions dans ses Ouvrages, quoique je juge qu'elles

les sont directement contraires aux Vérités immuables. C'est donc la Raison, & non ces Vérités immuables ou les pures idées, qui doit servir de Clé pour l'interprétation d'un Discours, de quelque nature qu'il soit. C'est elle qui est le légitime interprète de la Révélation.

Il n'y a que deux cas où les pures idées nous puissent servir de Clé. Le premier, c'est l'ambiguïté d'un Passage obscur, qui se trouve susceptible de différens sens. Alors on doit se déterminer pour celui qui paroît le plus conforme à nos idées naturelles. Mais cela suppose que ce dernier sens est possible, & que, sans violer les loix du Langage, on peut l'attacher au Texte en question. Le second cas, c'est quand deux Textes de l'Ecriture ou deux ordres de passages, paroissent se combattre mutuellement. Alors ceux de ces Passages, dont le sens s'accorde avec les Lumières naturelles, doivent servir de principe fixe, auquel il faut ramener l'explication de ceux qui paroissent opposés aux premiers. Il faut cependant remarquer, que cela ne doit s'entendre qu'autant que le sens de ces Textes paroît clairement opposé aux Lumières naturelles; car s'il en résulte quelque chose, non d'opposé, mais de supérieur à ce que les Lumières naturelles nous découvrent, alors le sens mystérieux emporte nécessairement le suffrage de la Raison même. Suivant notre Auteur, cette Règle n'est sûre dans aucun des deux cas, quand on vient à l'appliquer aux Ecrits humains.

Tous ces Principes sont accompagnés d'exemples

emples auxquels on les applique. En voici quelques-uns. Les Protestans ne rejettent le Dogme de la Transsubstantiation Romaine, que parce qu'il est opposé à la Raison, & que les Notions communes en proscrivant le sens Littéral de ces paroles, *Ceci est mon Corps*, servent en même tems de Clé au sens figuré, qu'ils leur donnent. Dans ce cas, le sens de la Lettre étant opposé à la plus pure Raison, la Raison suffit pour proscrire ce Dogme comme absurde. De plus, toutes les règles du Langage, toutes les circonstances du Discours, & de l'action que faisoit J. Christ, en prononçant ces paroles, tout ce que l'Ecriture nous dit d'ailleurs du Sacrement de l'Eucharistie, tout cela ne nous permet pas seulement, mais nous oblige de les prendre au sens de Figure. *Nous ne nous bornons pas à dire*, continue notre Auteur: *Le sens de Réalité n'est pas le véritable sens des paroles de J. Christ, car il répugne aux Notions communes*; nous disons: *Ce sens qui répugne aux Notions communes, n'a pu seulement venir à l'esprit des Apôtres, à l'ouïe des paroles de J. Christ, tandis que tout ce qui les environnoit alors, y faisoit entrer si naturellement le sens de Figure.*

Nous venons de voir qu'en suivant avec fidélité les loix du Langage, on peut énoncer des Vérités supérieures à la Raison. C'est à l'aide de ce principe qu'on a droit de presser l'argument tiré des loix du Langage en faveur des Mystères, en montrant que le vrai sens de l'Ecriture porte sur des objets dont nous n'avons point d'idées. En voici un exemple. La distinction qui est entre

les trois Personnes de l'adorable Trinité, est une distinction dont les hommes n'ont nulle idée, & que leur Langage, qui s'est formé sur leurs idées, n'avoit jamais exprimée. Cependant on prouve très bien, que le sens naturel des Textes de l'Ecriture nous conduit à une telle distinction.

Je ne fais qu'abrégér la Réponse de notre Auteur, mais pour en sentir toute la force, il faut la lire dans l'Ouvrage même, où il développe davantage ses idées. J'avertis seulement que pour le bien comprendre, il faut être versé dans la Métaphysique, & avoir du moins une légère teinture des Règles du Raisonnement. C'est pour cela que j'ai dit ci-dessus, que *son Ouvrage n'est pas à la portée de tout le monde*. Mais il falloit un homme armé de toutes pièces pour combattre un Adversaire aussi redoutable que celui qu'il attaque. Une Réponse de la nature de celles qu'on trouve dans la plupart des Controversistes, auroit été sifflée par les Déistes. Celle-ci mérite leur attention.

Disons un mot des autres Pièces qui sont contenues dans cet Ouvrage. La première est intitulée: *Sentimens de Mr. * * * sur la Critique des Pensées de PASCAL (a) par Mr. VOLTAIRE*. Cette Pièce est suivie de trois *Lettres sur la nature de notre Ame, & sur son Immortalité*, à l'occasion des *Lettres Philosophiques de Mr. de VOLTAIRE*. On trouve à la tête de cette espèce de Supplément, un *Avis de l'Auteur des Lettres*

(a) Cette *Critique* se trouve à la fin de ses *Lettres Philosophiques*, imprimées à Rouen chez Jore en 1734.

Lettres sur les vrais Principes de la Religion.
Voici ce que contient cet Avis.

„ L'Ecrit suivant, que je tiens d'un Ami,
„ se trouvant avoir comme le mien, la défense
„ de la Religion pour objet, cette conformité
„ générale m'engage à les joindre ensemble. Il
„ n'est point de Lecteur Chrétien, auquel l'in-
„ juste critique de *Voltaire* contre *Racine*, dans
„ ses *Lettres Philosophiques*, n'ait fait souhaiter
„ que l'on vengeât la mémoire de ce Grand-
„ homme. L'on verra, si je ne me trompe,
„ que mon Ami s'aquitte heureusement de cet
„ emploi. J'y joins, avec la permission de leur
„ Auteur, trois *Lettres*, qui concernent encore
„ le même Poète par rapport à la Religion. Il
„ est assez peu ménagé dans ces différentes Piè-
„ ces, & bien des gens diront que la réputation
„ qu'il s'est acquise méritoit plus d'égards. Mais
„ je ne sai si un Ecrivain, qui en témoigne si
„ peu lui-même pour les personnes les plus res-
„ pectables, & pour les choses les plus sacrées,
„ a dû légitimement s'attendre qu'on en conser-
„ vât beaucoup pour lui.

Si *Mr. de Voltaire* a un parti nombreux, qui
chante victoire pour son Chef, dès qu'il paroît
dans la lice, on peut dire qu'il a en même tems
un grand nombre d'adversaires qui ne l'épargnent
pas. Chose étonnante! Jamais Auteur n'a essuïé
tant de critiques, & cependant ses Ouvrages,
sans en excepter presque aucun, ont un débit
prodigieux. D'où cela vient-il, & comment
expliquer cette espèce de contraste?

On fait ici un crime à ce Poète d'avoir criti-
R 2 qué

qué le fameux Mr. *Pascal*, en faisant voir qu'il ne raisonnoit pas toujours juste. *Il a ôsé*, dit-on (a) *insulter la Religion en la personne de Pascal*. . . . En attaquant les *Pensées de Pascal*, on attaque les fondemens du grand Ouvrage qu'il méditoit, & que l'Eglise Chrétienne ne sauroit assez regretter. L'accusation est un peu forte. L'Auteur auroit pu, ce me semble, entreprendre la défense de Mr. *Pascal*, sans insulter lui-même Mr. de *Voltaire*, qui est fort maltraité dans toute cette Pièce. Si ce Poète a eu dessein de donner atteinte à la Religion, il est blâmable; mais est-ce attaquer la Religion que de faire voir qu'un Auteur a mal raisonné sur la Religion. Les Théologiens Controversistes se font tous les jours de mutuels reproches de prouver mal ce qu'ils avancent, de faire des Livres pleins de paralogismes & de faussetés; dira-t-on pour cela qu'ils sapient les fondemens de la Religion? Mais donnons quelques exemples des attentats formés par Mr. *Voltaire*, & de la manière dont on l'a relevé.

Mr. *Pascal* dit dans ses *Pensées*, que ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Mr. de *Voltaire* prétend que cette Proposition est évidemment fausse; car, dit-il, celui qui doute, & demande à s'éclaircir, ne parie ni pour ni contre.

Notre Auteur prend ici hautement la défense de *Pascal* contre *Voltaire*, qu'il tâche de réfuter de la manière suivante. „ Mais que doit-on
„ pen-

(a) Pag. 198, & suiv.

„ penser, je vous prie d'un homme qui résiste
 „ aux démonstrations évidentes que nous avons
 „ de la Divinité, & qui, pour ne point recon-
 „ noître un Dieu, bouche ses oreilles à *la voix*
 „ *de toute la Nature* qui lui *crie qu'il y en a*
 „ *un* (a) ? Un pareil homme se retranche-t-il
 „ dans le simple doute ? Peut-on dire qu'il se
 „ tient dans le pur équilibre ? en résistant à une
 „ vérité si manifeste, ne la nie-t-il pas ? & son
 „ jugement destitué de solide appui, n'est-il pas
 „ le pari le plus imprudent, le plus insensé qui
 „ fut jamais ?

Il faut avouer que voila une question tout-à-fait simple, quoiqu'en même tems de la plus grande importance. Il s'agit en effet de savoir, s'il n'y a point de différence entre nier une chose, & en douter. Il est certain que celui qui nie une Proposition, juge que cette Proposition est fautive, il décide & prend parti; mais celui qui doute ne fait aucun jugement; il ne se détermine ni pour ni contre ce qui est énoncé par cette Proposition. Soutenir le contraire, c'est vouloir renverser toutes les règles du Langage.

Mais, dit notre Auteur, les démonstrations que nous avons de la Divinité, sont si évidentes, qu'on ne sauroit se retrancher dans le simple doute. J'en conviens, les preuves de la Divinité sont si claires & si fortes en même tems pour tous les hommes qui usent de leur Raison, qu'on ne sauroit douter de cette grande Vérité, & encore moins la nier, sans s'aveugler soi-

R 3

même.

(a) Ces paroles sont tirées de Mr. de Voltaire même.

même. Mais cependant, puisqu'il y a des hommes assez stupides pour en douter, & d'autres assez insensés pour la nier, il s'agit de savoir si les uns & les autres se trouvent dans le même cas. Supposons donc que l'on fasse cette question à deux Philosophes : *Y a-t-il un Dieu ?* L'un répond, *je n'en sais rien, parce que je ne puis savoir si le Monde est éternel ou non* : l'autre dit, *il n'y en a point, puisque, s'il y en avoit un, il n'y auroit pas dans la Nature tous les desordres qu'on y apperçoit*. Vous me direz qu'il faut être bien stupide pour ne pas voir qu'il est impossible que le Monde soit éternel ; & qu'en même tems il faut être bien fou pour douter, en conséquence d'un si faux principe, qu'il y ait un Dieu, un premier Etre de toutes choses. Vous avez raison, vous repliquera-t-on, mais vous ne prouvez pas par-là que ces deux Philosophes adoptent la même opinion. Vous êtes fondé à dire du dernier, que *son jugement est destitué de solide appui* ; mais vous auriez tort de faire le même reproche au premier, puisqu'il se tient dans une espèce d'indifférence. Celui qui doute, sent du moins une partie de la force des preuves solides qu'on allègue en faveur de la Divinité, il met ces preuves en parallèle avec les faux raisonnemens qu'on a employés pour faire voir l'éternité du Monde ; & , soit préjugé ou manque de lumières, pour distinguer le vrai d'avec le faux, il n'ose se déterminer, & reste dans une espèce d'équilibre, jusqu'à ce qu'il ait de plus fortes raisons qui le déterminent à adopter l'un ou l'autre de ces deux sentimens si opposés. L'un
de

de ces Philosophes a déjà pris parti, l'autre au contraire est encore incertain de quel côté il se tournera. Ces deux hommes sont-ils dans le même cas ? Il me semble que non. Quant au reste, je n'examine pas dans cette question, si celui qui doute de la Divinité, est aussi coupable que celui qui la nie; c'est aux Théologiens à la décider.

Je n'entrerai dans aucun détail sur les *trois Lettres* qui terminent cet Ouvrage, & où l'on traite de la nature de notre Ame & de son Immortalité. On en veut encore ici à Mr. de Voltaire, qui a renouvelé dans ses *Lettres Philosophiques* plusieurs questions sur la nature de l'Ame. On sait que ce Poète prétend qu'on ne connoit point encore la nature de l'Ame, qu'on ne sauroit démontrer son immortalité, & qu'on n'oseroit assurer sans une impiété absurde, qu'il est impossible au Créateur de donner à la Matière la pensée & le sentiment. L'Auteur qui le critique sur tous ces points, soutient au contraire, que la prétendue union de la Pensée & de l'Étendue dans une seule & même Substance est quelque chose de contradictoire & d'impossible; & à l'égard de son Immortalité, il avance, que tant s'en faut que la Raison soit incapable de démontrer l'Immortalité de l'Ame, qu'il y a peu de Vérités qu'elle nous découvre avec la même évidence; pourvu qu'on entende par l'Immortalité de l'Ame, son Immortalité naturelle, qui lui vient de ce que n'étant point corps, elle ne peut périr par dissolution, comme ces composés matériels que

les Loix du mouvement détruisent après les avoir formés.

J'ai lu attentivement & avec beaucoup de plaisir la critique que l'on fait ici des sentimens de Voltaire sur la nature de l'Ame, j'ai admiré la grande sagacité de celui qui en est l'Auteur; mais à l'exemple de *Lock* & de *Voltaire*, je n'oserois encore décider sur des questions si épineuses, & sur une matière si remplie d'obscurités. Quelques Philosophes prétendent que tous les Corps organisés viennent de Germes créés depuis le commencement du Monde; que ces Germes ne sauroient jamais se dissoudre; qu'ils sont impérissables, & qu'après la destruction de nos Corps ils restent dans le même état où Dieu les avoit créés. Dans cette supposition, on pourroit regarder l'Ame immortelle, sans être obligé de la regarder comme une Substance spirituelle. Mais cette opinion est encore sujette à de grandes difficultés. Comment est-il possible que ces Germes subsistent, après la destruction de ces mêmes Corps qui n'en sont que le résultat. Lorsque ces Germes sont développés, ils ne sont plus ce qu'ils étoient, entant que Germes, ce n'est plus cette espèce d'Unité ou de *Monade*, que l'on suppose n'avoir souffert aucun changement jusqu'au premier instant de son développement, ce sont des Corps composés d'une infinité de parties distinctes les unes des autres, & qui venans à se séparer, cessent de former ce que nous appellons des Corps organiques.

ARTICLE III.

La BELLE WOLFIENNE : Avec deux LETTRES PHILOSOPHIQUES; l'une sur l'*Immortalité de l'Ame*; & l'autre sur l'*Harmonie préétablie*. In Octavo, pag. 188. A La Haye, chez la Veuve de Charles Le Vier, 1741.

CE petit Ouvrage fait honneur à Mr. *Wolff*, & prouve en quelque sorte le grand cas que l'on fait de sa Philosophie. Le but de l'Auteur est d'éclaircir les difficultés qui se rencontrent dans le Système de ce Philosophe, & de le mettre à la portée des *Lecteurs ordinaires* (a). Tout l'Ouvrage, auquel on donne dans la Préface le nom de *Roman Philosophique*, est divisé en deux Parties, dans lesquelles on tâche d'expliquer ce qu'il y a de plus obscur & de plus difficile à comprendre dans un assez grand nombre de Traités publiés par Mr. *Wolff*, & qui sont tous écrits suivant la Méthode des Géomètres. On y développe les principes, on en fait voir l'enchaînement, & on fixe enfin le sens des termes dont il s'est servi. Ce *Roman* est écrit en manière de Dialogues, où l'Auteur s'entretient avec deux jeunes Demoiselles de ce que la Phi-

(a) L'Auteur se sert de ce terme. Il auroit dû nous expliquer ce qu'il entend par des *Lecteurs ordinaires*.

Philosophie a de plus sublime & de plus relevé. C'est dommage que l'on n'ait pas assez varié ces Entretiens, c'est un des agrémens qui y manquent, & on auroit par-là égalé davantage la matière.

La Lettre, où l'on traite de l'*Immortalité de l'Ame*, est attribuée à un célèbre *Théologien*, dont on ne veut pas dire le nom, parce qu'il n'avoit pas destiné cette Pièce à l'impression. C'est l'Extrait d'une Réponse qu'il fit à la Lettre d'une Personne également distinguée par son rang, & par ses lumières, qui l'avoit consulté sur l'Immortalité de l'Ame. Livré, comme il l'étoit alors, à une foule d'occupations, il ne put pas donner à cet Ecrit toute l'attention qu'il auroit apportée à une Dissertation en forme. Voilà l'histoire de cette Lettre, voyons maintenant comment l'Auteur a défendu une Thèse sur laquelle on dispute depuis tant de siècles.

La grande question de l'Immortalité de l'Ame étant des plus délicates & des plus importantes, le plus sûr & le plus raisonnable, suivant notre Théologien, est de la décider par la Révélation, qui, aiant tant de preuves de Vérité, suffit pour affermir notre Foi sur cet article. La Personne qui l'avoit consulté, demandoit d'être éclaircie sur ces deux Questions. 1. Si l'Immortalité de l'Ame peut être appuyée par des Preuves Philosophiques, c'est-à-dire, par des Preuves, que la Raison seule fournit, indépendamment de la Révélation? 2. Si ces Preuves peuvent avoir l'évidence & la force d'une Démonstration? Voici la Réponse à ces deux Questions.

Pour

Pour savoir si l'Ame humaine est immortelle ou non, il faut commencer par examiner, si elle n'est qu'un *Accident* du Corps vivant & organisé, ou si elle est une *Substance*. La conclusion, dit l'Auteur, dépend de cette première Question. Car, si l'Ame est un *Accident* du Corps vivant & organisé, elle périt avec lui; & si elle est une *Substance*, elle ne périt point.

On a voulu conclurre que l'Ame n'est qu'un *Accident* du Corps, de ce que toutes ses fonctions cessent, lorsque le Sang vient à s'écouler entièrement, ou à se figer dans les Veines, & que l'Homme meurt. Telle est l'Hypothèse que notre Théologien attribue aux Libertins. Voyons comment il la réfute.

„ Je vois des Orgues avec tout ce qui en
 „ dépend. Elles jouent des Airs harmonieux;
 „ mais je ne vois point l'Organiste : celui-ci
 „ s'en va, sans que je l'apperçoive, & les Or-
 „ gues ne résistent plus. Suis-je en droit d'en
 „ conclurre, que la Machine joue toute seule
 „ les Airs que j'entends ? Tout ce qui résulte
 „ de l'arrangement de la Machine, & ce que
 „ j'en dois conclurre, c'est que, quand l'Or-
 „ ganiste la touche, elle joue ces Airs-là. Mais,
 „ si je porte ma conséquence plus loin, je suis
 „ dans l'erreur. Raisonnons tout de même sur
 „ la Machine du Corps humain, & sur ses O-
 „ pérations.

L'Auteur se forme ensuite cette Objection.
 L'Art compose des Machines, qui jouent toutes
 seules un certain nombre d'Airs, pour lesquels
 . on

on les a montées ; & , si l'Artisan avoit pu imaginer toutes les combinaisons des tons , & les arranger sur la Machine d'une manière harmonieuse , elle auroit joué d'elle-même tous les Airs possibles. Cette Objection sort tout-à-fait des termes de la Comparaison qu'on vient d'alléguer , laquelle tend seulement à montrer , qu'on ne peut conclurre , de ce que les opérations sensibles de l'Ame cessent avec la circulation du Sang , que ces opérations n'ont point d'autre cause que ce mécanisme. Le Système machinal ne peut se soutenir , qu'en supposant que l'on est en droit d'affirmer , qu'une cause produit toute seule un effet , quoiqu'on ne puisse en trouver la raison suffisante dans cette cause. On n'a pas encore pu montrer que la Pensée & le Raisonnement puissent résulter de l'organisation du Corps , & de la circulation du Sang. On doit donc rejeter cette Hypothèse , puisqu'on ne doit jamais affirmer qu'une telle cause puisse produire un tel effet , tant qu'on ne sauroit concevoir comment un tel effet procède d'une telle cause.

Le Système machinal détruit , notre Auteur en tire cette conclusion , que l'on doit bien remarquer. *L'Ame n'est donc point un Accident , ou l'effet de l'arrangement des Organes du Corps.* Sur ce Principe il forme le raisonnement suivant. *Si l'Ame n'est point un Accident , il faut qu'elle soit une Substance , n'y ayant dans la Nature que ces deux sortes d'Etres , les Substances & les Accidens , ou les Propriétés inséparables des Substances.* Delà il s'ensuit encore , que le Corps & l'Ame sont deux Substances différentes , qui composent

Octobre, Novembre & Décembre, 1741. 271

un seul Etre, qu'on appelle l'Homme ; & , pour reprendre ma Comparaison, qu'il y a en lui, & l'Orgue, & l'Organiste.

Puisque ces Preuves & ces Objections sur la Nature de l'Ame me tombent entre les mains, qu'il me soit permis, en qualité de Journaliste, de dire ce que j'en pense. Je suis du sentiment de notre *Théologien*, pour ce qui concerne le peu de fondement du Raisonnement qu'il attribue aux *Libertins*. *L'Ame suit toutes les impressions du Corps, elle cesse même de faire ses fonctions, lorsque le Corps est sans action, sans mouvement ; donc l'Ame n'est qu'un Accident du Corps, donc elle périt avec lui.*

Cette Conclusion ne vaut rien, parce que deux Substances peuvent être unies de telle manière entre elles, que l'une suive toujours les impressions de l'autre, & n'agisse que conjointement avec elle, en conséquence des loix de cette union établies par l'Auteur de la Nature. Il peut y avoir de telles loix, sans que nous les connoissions, parce que nous ne nous connoissons nous-mêmes que très imparfaitement, & cette possibilité suffit pour faire voir la fausseté du Raisonnement en question. Ce seroit donc aux Auteurs de ce Système à faire voir que Dieu n'a pu établir de telles loix, & qu'il ne peut y en avoir de telles dans la Nature. Mais comment le feront-ils ? Cependant il faut qu'ils le fassent, pour pouvoir affirmer que l'Ame n'est qu'un Accident du Corps organisé, & qu'elle n'est point une Substance différente de la Matière. Voilà, ce me semble, où notre *Théologien*
peut

peut attendre les *Liberthus*, & il y a lieu de croire qu'il les attendra longtems.

Mais notre Auteur ne seroit-il pas lui-même dans le cas de ces mauvais Raisonneurs? N'auroit-il pas nié lui-même une chose, dont il ne sauroit démontrer l'impossibilité? Voyons un peu. Commençons par exposer à quoi se réduit ce qu'il avance tant contre le Système de son adversaire, qu'en faveur de son propre Sentiment. *Je ne pense pas*, dit-il, (a) *qu'il y ait aucun Philosophe, qui ait encore pu, à force de méditation, & en examinant le mécanisme du Corps humain, montrer que la Pensée, le Raisonnement, la Réflexion, l'Affirmation, la Négation, puissent résulter de l'Organisation du Corps, & de la Circulation du Sang & des parties spiritueuses dans les Organes.*

Jusques-là l'Auteur a raison. On n'a pas encore démontré, & peut-être ne le démontrera-t-on jamais, *que la Pensée puisse résulter de l'Organisation des Corps*. Mais toutes les conséquences que l'on tire de ce Principe sont-elles justes, & en découlent-elles naturellement. On prouve bien par-là qu'il y a de la témérité à affirmer que la Pensée soit le résultat de l'organisation, parce qu'on ne doit jamais affirmer ce qui n'est pas évident ni démontré ; mais on ne prouve pas que la chose soit impossible. Le Raisonnement de notre Théologien n'est bon que contre ceux qui décident, mais il ne fait rien contre ceux qui se tiennent dans le doute. Il n'est donc

donc pas fondé à tirer cette conclusion (a) : *Que l'Âme n'est point un Accident, ou l'effet de l'arrangement des Organes du Corps.*

L'Argument qu'il forme contre les Libertins peut être retorqué contre lui. Puisqu'on ne sauroit démontrer que la Pensée résulte de l'organisation, on ne sauroit non plus faire voir qu'elle n'en résulte pas, & par conséquent on n'est pas en droit d'affirmer que l'Âme n'est point un Accident.

Par la même Raïson, il a tort de conclurre encore (b), *que le Corps & l'Âme sont deux Substances différentes, qui composent un seul Être.* J'avoue que cette seconde conclusion découle naturellement de la précédente, mais cette première n'étant fondée sur aucun principe solide, il faut de nécessité que celle-ci subisse le même sort. Notre Théologien auroit eu gain de cause, s'il se fût contenté de combattre ces Libertins qui décident trop à la légère ; mais ayant voulu décider à son tour, il est tombé lui-même dans une erreur opposée à celle qu'il reproche à ses adversaires.

Le plus sûr, le plus sage parti que l'on puisse prendre dans ces sortes de disputes, où il y a du pour & du contre, & où la Vérité ne se manifeste pas d'une manière évidente, c'est de suspendre son jugement, jusqu'à ce que l'on ait des preuves assez fortes qui nous fassent adopter l'un ou l'autre sentiment. *Dès que l'évidence manque,*

(a) Pag. 140.

(b) *Ibid.*

manque , dit un grand Philosophe (a) , on peut ; & même on doit toujours demeurer dans le doute. Mais s'il faut agir , & qu'il n'y ait pas moyen de porter plus loin l'examen , nous devons suivre la route , qui nous paroît la plus sûre ; ou bien , si cela même est incertain , il faut choisir ce qui nous paroît le plus probable. Mais pour agir ainsi , il n'est pas nécessaire qu'on se détermine sur la question même ; il faut rester dans le doute , par rapport à tout ce qui ne nous paroit pas assez clair.

(a) L'illustre Mr. 's Gravesande dans son *Introduction à la Philosophie* , pag. 331.

ARTICLE IV.

REMARQUES d'un SEIGNEUR POLONOIS sur l'HISTOIRE de CHARLES XII, Roi de Suède , par Monsieur de VOLTAIRE. In Octavo , pagg. 186. A La Haye , chez Adrien Moëtjens , 1741.

L'Auteur de ces *Remarques* n'a pas jugé à propos de se faire connoître. On nous apprend seulement (a) qu'elles viennent d'un Homme de rang & de distinction , qui parle en Contemporain instruit , non seulement par des Contemporains , mais même par ses propres yeux ; & qui pourroit peut-être à plus juste titre que Mr. de Voltaire , se vanter de l'avoir été quelquefois par des Têtes couronnées. Cet

(a) Dans la *Préface de l'Editeur* , qui se trouve à la tête de l'Ouvrage.

Cet Avertissement ne suffit pas pour rassurer le Public. On craint toujours d'ajouter trop légèrement foi à un Historien qui ne se nomme pas, sur-tout lorsqu'il est question de Faits qu'il entreprend de critiquer. On demandera, & avec raison, si l'Auteur est lui-même digne de foi, s'il a travaillé sur de bons Mémoires, ou s'il a été témoin de ce qu'il rapporte. Il faut, pour ces sortes d'Ouvrages de critique, ou citer ses Garans, ou se faire connoître soi-même. Le Lecteur ne sachant alors à quoi s'en tenir, suspend son jugement, jusqu'à ce qu'il soit mieux instruit de la vérité des faits dont il a lieu de douter.

Les Observations de Mr. de la Motraie ont été très bien reçues du Public, parce qu'on sait qu'il a été lui-même témoin du désastre de Charles XII à Bender. L'*Histoire Militaire* de ce même Prince par Mr. *Gustave Adlerfeld* est aussi un Ouvrage très estimé, parce que cet Auteur n'a travaillé que sur des Mémoires authentiques des Généraux de l'Armée Suédoise, & que la plus grande partie des évènements qu'il rapporte, se sont passés sous ses yeux. L'Auteur de la Vie de cet Historien nous apprend (a), que Charles XII ayant appris qu'il travailloit à cet Ouvrage, donna ordre à son Conseil de lui fournir les Pièces & tous les secours dont il auroit besoin, & qu'il chargea même les principaux Officiers de ses

(a) *Histoire Militaire de Charles XII, par Mr. Gustave Adlerfeld, Tome I, dans la Préface.*

ses Troupes de lui communiquer les Relations de tous les combats , marches , sièges & attaques , par mer & par terre , afin de le mettre en état de le perfectionner. Aussi peut-on dire que de tous les Auteurs qui ont écrit sur les Campagnes du Héros du Nord , ou qui ont entrepris de nous donner l'histoire de sa Vie , il ne s'en trouve aucun sur qui l'on puisse faire autant de fonds que sur lui.

Il manque donc à l'Ouvrage que nous annonçons un relief que son Auteur auroit pu lui donner , celui de se faire connoître , & de nous apprendre sur quels Mémoires il a travaillé. Sans cela , il n'y aura qu'un très petit nombre de personnes qui seront en état de juger de sa fidélité & de son exactitude.

Comme cet Ouvrage n'est composé que de morceaux détachés & sans liaison , dans chacun desquels on cite d'abord le Texte de Mr. de Voltaire , que l'on accompagne d'une Remarque critique , nous nous contenterons d'exposer ici quelques-uns des principaux Faits qu'il contient , pour en donner du moins une idée à ceux qui n'en ont aucune connoissance. On verra par ce que nous en allons rapporter , qu'il renferme des Anecdotes curieuses , intéressantes , & que l'on chercheroit inutilement ailleurs.

TEXTE DE MR. DE VOLTAIRE.

Edition de Bâle , pag. 54.

Edition d'Amsterdam , pag. 52.

Il résolut aussi de s'abstenir de Vin toute sa vie.
Ce

Ce n'est pas, comme on l'a prétendu, qu'il voulût se punir d'un excès, dans lequel on disoit qu'il s'étoit laissé emporter à des actions indignes de lui. Rien n'est plus faux que ce bruit populaire. Jamais le Vin n'avoit surpris sa Raison; & c'est ce que m'a confirmé Mr. de Croissy, Ambassadeur (de France) auprès de lui. Mais le Vin allumoit trop son tempérament tout de feu. Il quitta même depuis la Bierre, & se réduisit à l'Eau pure.

R E M A R Q U E.

„ L'abstinence de la boisson du Vin de Char-
 „ les XII, selon le rapport de plusieurs Person-
 „ nes, qui étoient, dès la tendre jeunesse de ce
 „ Prince, attachées à sa Personne, a été occa-
 „ sionnée par les reproches de la Reine sa Grand-
 „ mère. Un jour que ce Prince revenoit de
 „ la Chasse, & qu'il avoit bu du Vin un peu
 „ copieusement à son Déjeuner, il se présenta
 „ au Diner de la Reine, tout croté & ensan-
 „ glanté des Bêtes qu'on avoit tuées. La Rei-
 „ ne lui fit d'aigres reproches de son indécen-
 „ ce: mais ne voulant pas écouter cette correc-
 „ tion un peu rude, & l'éperon de sa Botte
 „ se trouvant, soit exprès, soit par mégarde,
 „ accroché à la Nape, il se retira avec préci-
 „ pitation, & renversa tout le Diner sur les ha-
 „ bits de la Reine. A l'heure du Diner, le len-
 „ demain, la Reine recommença ses répriman-
 „ des, lui reprochant l'excès du Vin. Charles
 „ XII se leva, alla au Buffet, se fit remplir de
 „ Vin un grand Verre, & le but à la santé de

» la Reine, disant en même tems, que *puisque*
 » *cette Liqueur l'avoit fait manquer au respect*
 » *qu'il lui devoit, c'étoit pour la dernière fois de*
 » *sa vie qu'il en buvoit.* Et, en effet, il tint
 » parole (a).

Voilà un Fait, dont les circonstances sont bien différentes de celles que rapporte Mr. de Voltaire. A qui doit-on ajouter le plus de foi ? Mr. de Voltaire nous donne pour garant l'Ambassadeur de France, qui avoit résidé auprès de Charles XII; tandis que notre Auteur ne semble être fondé que sur des rapports vagues de Personnes, dont il ne fait connoître ni le nom, ni le rang qu'elles tenoient à la Cour de ce Prince.

TEXTE DE MR. DE VOLTAIRE.

Edition de Bâle, pag. 261.

Edition d'Amsterdam, pag. 199.

Charles avoit donné sa parole en 1700, de ne se mêler en rien de la Guerre de Louis XIV contre les Alliés. Mais le Duc de Marlborough ne croyoit pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole, pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son intérêt.

R E M A R Q U E.

» Charles XII, ayant appris l'inquiétude du
 » Duc de Marlborough, sur ce qu'il ne pouvoit
 » pas

„ pas démêler si les intentions du Roi étoient de
 „ s'unir à la France, lui fit dire par le Baron de
 „ Görtz, qu'il se ressouvenoit de sa parole don-
 „ née en 1700, & que son tems n'étoit pas en-
 „ core expiré, pour se mêler de leur Guerre (a).

TEXTE DE MR. DE VOLTAIRE.

Edition de Bâle, pag. 344.

Edition d'Amsterdam, pag. 261.

*Tandis que les débris de l'Armée étoient dans
 cette extrémité, le Prince Menzikoff s'approchoit
 avec dix mille Cavaliers, ayant chacun un Fan-
 tassin en croupe, ... ce Prince envoya au
 Général Suédois un Trompette, pour lui offrir une
 Capitulation. Quatre Officiers Généraux furent
 aussi-tôt envoyés par Levenhaupt, pour recevoir
 la loi du Vainqueur. La Capitulation fut
 faite, & cette Armée entière fut faite prisonnière
 de guerre. Quelques Soldats, desespérés de tom-
 ber entre les mains des Moscovites, se précipitè-
 rent dans le Boristhène. Deux Officiers du Régi-
 ment de Trontefetre s'entretuèrent. Le reste fut
 fait esclave.*

R E M A R Q U E.

„ A peine le Roi avoit-il passé avec sa suite,
 „ que le Prince *Menzikow* parut avec quinze
 „ mille hommes, avec grand bruit de Tam-

S 3

„ bours,

„ bours , Timbales , & Trompettes ; voulant
 „ faire accroire , que toute l'Armée Moscovite
 „ étoit à la poursuite des Vaincus. Il envoya
 „ d'abord sommer le Général Suédois de se ren-
 „ dre à discrétion ; faisant dire , que le Czar
 „ son maître étoit venu avec toutes ses Trou-
 „ pes victorieuses ; qu'il falloit opter , périr ou
 „ se soumettre ; & que , s'il se rendoit , on
 „ pourroit lui accorder quelque grace.

„ Si *Levenhaupt* avoit été informé du nom-
 „ bre des Ennemis , il les auroit sans doute
 „ combattus : mais , contre la règle ordinaire
 „ & l'usage parmi les Suédois , il convoqua les
 „ Colonels & les Officiers de l'Erat Major pour
 „ tenir un Conseil de guerre sur ce qu'on devoit
 „ faire. Les avis furent partagés. Les uns vou-
 „ loient combattre , les autres vouloient capitu-
 „ ler. La pluralité de ceux-ci l'emporta.

„ Le Général *Kreutz* fut envoyé au Camp
 „ des Moscovites , pour arrêter les articles de
 „ la Capitulation.

„ Lorsqu'il parut devant *Menzikow* , &
 „ qu'il n'y vit pas toute l'Armée , il consentit
 „ d'abord à tout ce que le Général Moscovite
 „ vouloit. Mais son empressement pour retour-
 „ ner à ses Troupes , & la facilité de donner
 „ les mains à tout , firent faire des réflexions à
 „ un malheureux Suédois , & à la suite de *Men-
 „ zikow*. Il lui remontra que *Kreutz* , au-lieu
 „ de tenir la Capitulation , feroit avancer les
 „ Troupes , & que les Russiens seroient infail-
 „ liblement battus , n'étant pas assez forts pour
 „ résister à la Cavalerie Suédoise , qui n'avoit
 „ pres-

Octobre, Novembre & Décembre, 1741. 281

„ presque pas combattu. Ces réflexions firent
„ que *Menzikow* retint le Général *Krentz*, &
„ envoya ses Officiers à *Levenhaupt*, qui dres-
„ sèrent les articles de sa Capitulation & de sa
„ Captivité (a).

TEXTE DE MR. DE VOLTAIRE.

Edition de Bâle, Tom. II, pag. 12.

Edition d'Amsterdam, Tom. I, pag. 280.

*Un de ceux qui secondèrent le plus adroitement
les desseins de Poniatowski, fut le Médecin Fon-
séca, Juif Portugais, que j'ai fort connu à Paris,
établi à Constantinople.*

R E M A R Q U E.

„ C'étoit un Renegat François, nommé Mr.
„ Goin, Premier Chirurgien du Sérail (b).

TEXTE DE MR. DE VOLTAIRE.

Edition de Bâle, Tom. II, pag. 60, &c.

Edition d'Amsterdam, Tom. I, pag. 314, &c.

*Le Grand-Seigneur fit alors revenir d'Alep
Baltagi Mehemet, Pacha de Si-ie, qui avoit
déjà été Grand-Visir avant Chourlouly.
Dans le tems que ce Mehemet étoit Valet dans le
Sérail, il fut assez heureux pour rendre quelques
petits*

S 4

(a) Pag. 43.

(b) Pag. 67.

petits services au Prince Achmet, alors prisonnier d'Etat sous l'Empire de son Frère Moustapha... Achmet, devenu Sultan, donna une des Esclaves, qu'il avoit beaucoup aimée, en mariage à Mehemet. Cette Femme, par ses intrigues, fit son Mari Grand-Visir. Une autre intrigue le déplaça, & une troisième le fit encore Grand-Visir.

R E M A R Q U E.

„ L'Histoire de *Baltadzi Mechmet*, Bacha,
 „ est telle. Etant Valet du Prince Sultan *Ach-*
 „ *met*, pour couper le bois, & le porter à la
 „ cheminée, le Prince s'accoutuma à lui, &
 „ s'entretenoit fort souvent avec lui des nou-
 „ velles de la Ville.

„ Un jour la Sultane *Validé*, entrant dans
 „ la chambre de son Fils, pour lui rendre vi-
 „ site, comme à l'ordinaire, avoit à sa suite une
 „ Fille Circassienne, qui plut beaucoup au jeu-
 „ ne Prince, qui la demanda sur le champ à sa
 „ Mère. Elle lui fut refusée, par la raison d'u-
 „ ne coutume établie chez les Turcs, qui ne
 „ permet pas à un Prince cadet de travailler à
 „ la Propagation. Le Prince *Achmet* attendit
 „ l'occasion de la visite que son Frère, le Sul-
 „ tan *Moustapha* alors régnant, lui rendoit de
 „ tems en tems, pour lui demander cette Fille.
 „ Le refus du Sultan le mit en fureur. Il se
 „ saisit d'un Couteau, & voulut poignarder le
 „ Grand-Seigneur, qui, ayant évité le coup, &
 „ usant de modération envers son Frère, per-
 „ suada à la Sultane *Validé*, qui étoit aussi sa
 „ Mère,

„ Mère, de marier la Circassienne hors du Sé-
 „ rail. Cela fut bientôt exécuté, & on la don-
 „ na pour femme au fils d'un Médecin du Sé-
 „ rail. Le Prince *Achmet* l'ayant appris sur le
 „ champ par son *Mechmet*, Coupeur de bois,
 „ il le chargea d'aller dire de sa part au nouveau
 „ marié, que, s'il parvenoit un jour à l'Empire,
 „ & ne trouvoit pas sa Circassienne Pucelle, il
 „ l'extermineroit avec toute sa race. Un pareil
 „ compliment intimida si fort le jeune Mari,
 „ qu'il devint plutôt l'Eunuque gardien, que le
 „ Mari de sa Femme.

„ Peu de tems après, le Sultan *Mouftapha*
 „ fut déposé, & le Prince *Achmet* élevé sur le
 „ Trône. Alors, sa première pensée fut de fai-
 „ re son confident d'amour, *Baltadzi Mechmet*,
 „ Grand-Ecuier, avec ordre d'épouser la Cir-
 „ cassienne, à condition qu'il ne la toucheroit
 „ point. *Mechmet* obéit, & les Gands furent
 „ réservés pour le Grand-Seigneur. La Cir-
 „ cassienne devint sa Maitresse, mais hors du
 „ Sérail, parce qu'elle avoit déjà été mariée à
 „ un Turc, quoique le mariage ne fût point
 „ consommé.

„ Cependant, le Grand-Ecuier avançoit en
 „ Charges. On le fit Visir : mais son génie
 „ étant trop borné, & incapable d'être à la tête
 „ du Gouvernement, on lui donna celui
 „ d'Alep, qui est fort lucratif. Après la dépo-
 „ sition de *Kouprouli*, le Grand-Seigneur n'a-
 „ vant pas envie de faire lui-même la Campa-
 „ gne, & ne voulant pas confier l'emploi de
 „ Grand-Visir à un homme entendu, le pou-

„ voir de ce Ministère étant alors devenu arbitraire, il choisit pour cette expédition *Baltadzi Mechmet* Bacha, comme incapable, par son peu de génie & son peu de courage, de tramer la moindre chose contre son Maître. Connoissant néanmoins ses imperfections, il lui donna *Osman*, Aga, le Grand-Douanier, pour *Kiaia*, afin qu'il l'aidât de son conseil, tant dans les affaires, que dans la guerre: emploi très important entre les mains d'un homme qui fait en faire usage, & qui se fait valoir, comme celui-ci ne l'ignoroit pas (a).

Ces exemples suffisent pour donner une idée de cet Ouvrage. Ceux qui sont au fait des intrigues de la Cour du Sérail, & qui ont quelque connoissance de ce qui s'y est passé pendant le séjour que *Charles XII* a fait à *Bender*, pourront juger si les *Remarques* de notre Auteur doivent être regardées comme un Roman, ou si elles sont conformes à la vérité.

(a) Pag. 84.

ARTICLE V.

EXPLICATION de ce qui est dit d'ENOC, dans le Chap. XI de l'Épître aux Hébreux, Vers. 5 & 6.

ON admire avec raison le Chapitre XI de l'Épître aux Hébreux, qui contient l'Eloge de

de la Foi. Mais pour en bien sentir la beauté, il y a quelques endroits qui ont besoin d'être éclaircis. On peut ranger dans cette Classe ce que l'Auteur sacré dit de la Foi d'Enoc. *C'est par la Foi qu'Enoc fut enlevé, en sorte qu'il ne mourut point; aussi il ne parut plus, parce que Dieu l'avoit enlevé: car l'Ecriture lui rend ce témoignage, qu'avant que d'avoir été ainsi enlevé, il étoit agréable à Dieu. Or sans la Foi, il est impossible de lui être agréable; car pour s'approcher de Dieu, il faut croire que Dieu est, & qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent.*

Pour bien entrer dans le sens de ce Passage, il faut nécessairement expliquer quelques termes, que l'on ne prend pas ordinairement dans toute leur juste valeur, ce qui répand de l'obscurité dans le raisonnement qu'il renferme.

On ne peut pas se méprendre dans ce qu'il faut entendre par la *Foi* d'Enoc; le sens en est parfaitement déterminé dans le Texte même. La Foi de ces premiers Patriarches étoit fort simple. Elle étoit proportionnée à la Révélation, qui ne contenoit pas encore beaucoup de Dogmes. L'Apôtre ne fait entrer que ces deux vérités dans la *Foi* d'Enoc. La première l'existence d'un Dieu; la seconde des récompenses pour les gens de bien, & par conséquent des peines pour les méchants.

Il s'agit ensuite de voir quel est le *témoignage* que l'Ecriture lui a rendu. Elle n'en parle que d'une manière fort abrégée. Le témoignage qu'elle lui rend c'est *qu'avant son enlèvement, il avoit été agréable à Dieu.* Notre ancienne Ver-

Version avoit mal rendu cet endroit, *Car avant que d'avoir été enlevé*, disoit-elle, *il avoit eu le témoignage, &c.* Il ne paroît pas que ce témoignage aît précédé son enlèvement. Moïse ne pouvoit rien dire d'avantageux de ce Patriarche, que longtems après qu'il fut enlevé du Monde. Apparemment que nos anciens Traducteurs croient que Dieu, pendant la vie d'Enoc, lui avoit rendu quelque témoignage honorable. Mais il y a beaucoup plus d'apparence que l'Apôtre a ici uniquement en vue ce qui est dit dans la Genèse sur le compte d'Enoc. *Enoc marcha avec Dieu, & Dieu le prit (a).* Moïse nous a dépeint par ces deux mots, le caractère de ce saint Homme. C'est cet Eloge que l'Épître aux Hébreux a eu en vue quand elle dit, qu'*Enoc a eu le témoignage d'avoir été agréable à Dieu.*

On voit assez que *marcher avec Dieu, & lui être agréable*, sont deux façons de parler équivalentes. Cependant il y a quelque lieu d'être surpris de ne pas trouver ici ce témoignage exprimé dans les propres termes de Moïse. Il semble que s'agissant d'un Eloge aussi court, il falloit le rapporter sans y rien changer, afin que personne ne pût le méconnoître.

Mais une petite Remarque Critique satisfera ceux à qui cette variété d'expressions faisoit quelque peine. C'est que la Citation de ces paroles de la Genèse se trouvera tout-à-fait exacte, pourvu qu'on la cherche dans les LXX, qui est la Version dont les Apôtres se servoient ordinairement.

(a) *Genès. V. 24.*

rement. Ces Interprètes, au-lieu de traduire littéralement qu'*Enoc marcha avec Dieu*, ont rendu ces termes par ceux-ci, qu'*il plut à Dieu, qu'il lui fut agréable* (a). Ils ont traduit de la même manière ce Passage du Pseaume CXVI. *Je marcherai en la présence de l'Eternel*, ils font dire à David qu'*il sera agréable aux yeux de Dieu* (b). Voilà la Clé du raisonnement de notre Apôtre.

Il me semble qu'on l'entendra parfaitement, si laissant les propres termes de Moïse, & ceux des LXX, on se contente d'en prendre le sens. Ces différentes façons de parler, *marcher avec Dieu, plaire à Dieu*, reviennent à celle-ci, vivre saintement, pratiquer la vertu, faire la volonté de Dieu. Le témoignage que Moïse a rendu à Enoc, c'est donc qu'il fut un Homme de bien, qu'il vécut dans une probité exemplaire.

Il y a plus. Pour suivre avec quelque précision, le raisonnement de l'Auteur sacré, je crois qu'il faut encore ramener là ces expressions du vers. 6. *aller à Dieu, s'approcher de Dieu, le rechercher*. L'Ecriture dit que l'Homme *s'approche de Dieu*, lorsqu'il travaille à s'aquitter de tout ce qu'il lui doit, lorsqu'il s'applique à la Sainteté. On n'a qu'à consulter le Chap. XXIX d'Isaïe, on y verra que *s'approcher de Dieu, & le craindre*, est la même chose (c). J'en dis autant d'*aller à Dieu, & de le rechercher*. Toutes

(a) ἐνπρέσβηκε τῷ θεῷ.

(b) ἐνπρεσβήσω ἐνώπιον Κυρίου. vl. 9.

(c) Isaïe XXIX. 13.

tes ces différentes expressions reviennent à celle de vivre dans la piété & dans la sainteté. Quoique l'Apôtre ait varié ses termes, l'idée paroît être toujours la même.

Dès que l'on a fondu ces expressions en une seule, & qu'on les a toutes ramenées à l'idée primitive de la Sainteté, le raisonnement de l'Apôtre est tout-à-fait applani. Il avoit commencé à parler des effets de la Foi. Il avoit dit, par exemple, que c'est elle qui *avoit rendu le sacrifice d'Abel plus excellent aux yeux de Dieu, que celui de Caïn.* „ C'est encore par la Foi, „ ajoute-t-il, qu'Enoc a eu le privilège d'être „ enlevé au Ciel. Il est vrai que l'Ecriture ne „ parle pas en tout autant de termes de sa Foi; „ mais elle lui rend le témoignage d'avoir vécu „ saintement, & cela suffit pour conclure qu'il „ a eu la Foi; car il est impossible de s'appli- „ quer à la Sainteté à moins d'avoir la Foi, „ c'est-à-dire que pour vivre d'une manière „ vertueuse, il faut nécessairement être persua- „ dé qu'il y a un Dieu, qui récompensera ceux „ qui cherchent à lui plaire par leur bonne con- „ duite.

On peut faire du Raisonnement de l'Apôtre un argument en forme; le voici.

*Quiconque vit bien, a la Foi,
Enoc a eu le témoignage d'avoir bien vécu,
Donc il a eu la Foi.*

Cette première Proposition que *tout homme qui vit bien, doit être censé avoir la Foi*, se prouve

ve par cette autre, que l'on ne sauroit bien vivre sans la connoissance d'une Divinité, & sans l'espérance d'être récompensé des bonnes actions que l'on aura faites. Cette notion de la Foi est fort juste, sur-tout appliquée à ces anciens tems. Dès le commencement de ce Chapitre, la Foi nous a déjà été décrite sous l'idée particulière de la persuasion des promesses de Dieu, & de l'espérance certaine de leur accomplissement. Il s'agit donc présentement d'examiner la vérité de cette Maxime, que l'on ne sauroit bien vivre sans une semblable Foi.

Mais avant que de discuter la matière, je dois faire remarquer que voila l'état de la Question posé fort différemment de la manière dont l'établissent nos Théologiens. Ils font de ce vers.6. une sentence générale. *Il est impossible de plaire à Dieu sans la Foi.* Regardant ainsi ces paroles d'une manière détachée, ils en tirent plusieurs Conséquences Théologiques. Ce qu'ils en infèrent sur-tout, c'est que les vertus des Payens n'ont pas pu plaire à Dieu, & être agréées, parce qu'ils n'avoient pas la Foi. Mais 1. on ne doit pas faire de ces paroles une sentence applicable à toutes sortes de cas: Elles doivent se rapporter à Enoc. *Limborch* a remarqué dans son *Commentaire sur l'Epître aux Hébreux*, que l'on traduit ce verset d'une manière trop générale, & qu'il y a proprement dans l'original; *or il est impossible qu'Enoc ait plu à Dieu sans la Foi*; & cette manière de traduire lie encore mieux cette proposition avec les précédentes. D'ailleurs, comme je l'ai dit, l'expression de
plaire

plaire à Dieu ne doit pas être pressée ici dans toute l'étendue de l'idée qu'elle présente. Elle est équivalente à celle de *vivre dans la sainteté*. Il faut toujours se ressouvenir que les LXX ont traduit *marcher avec Dieu*, par *être agréable à Dieu*. Il est vrai que ces deux idées ont beaucoup de rapport. L'une est nécessairement renfermée dans l'autre. Un Homme qui se conduit comme étant toujours en la présence de Dieu, cherche à lui plaire dans toutes ses actions, & quand on tâche ainsi à lui être agréable, on ne sauroit manquer de lui plaire effectivement. La grande liaison qu'il y a entre ces deux choses, est apparemment ce qui a déterminé ces Interprètes à mettre dans leur Version qu'*Enoc plut à Dieu*. Mais comme je l'ai déjà remarqué, ces différentes expressions reviennent à cette idée générale, que ce Patriarche *vécut saintement*; or il est impossible qu'il se soit ainsi attaché à la Sainteté sans avoir auparavant la Foi. C'est-là la Thèse qu'il s'agit de prouver. Pour cela on peut bien la prendre d'abord d'une manière générale, sans s'assujettir scrupuleusement à ne rien dire qui ne regardât personnellement Enoc.

L'Auteur de cette Epître fait d'abord consister la Foi à *croire qu'il y a un Dieu*. Sans cette persuasion, il n'y a point de véritable vertu. Mr. Bayle, à qui les Paradoxes ne coutoient rien, a hardiment avancé le contraire. Il a soutenu que rien n'empêche qu'une Société d'Athées n'eût des mœurs fort régulières. Il nous la peint en beau dans ses *Pensées sur les Comètes*.

Il y soutient que *la Raison, sans la connoissance de Dieu, peut persuader à l'Homme qu'il y a des choses honnêtes, qu'il est beau de pratiquer.* Mais plusieurs Auteurs ont réfuté ce sentiment hardi. On lui a fait voir que les idées de l'honnête, détachées du rapport qu'elles ont avec la volonté du Législateur suprême, Auteur de notre existence, Protecteur du Genre-humain & de la Société, sont à peu près de belles Chimères, que ce sont des principes stériles, de pures spéculations, incapables de fournir les fondemens d'une bonne Morale, & d'une Vertu solide.

Le Docteur *Harris*, dans les Extraits des Sermons de la fondation de *Boyle* (a), réfute fort bien, ce me semble, le Paradoxe de notre Philosophe. „ On prétend, dit-il, qu'il n'est pas „ impossible qu'un Athée ne vive moralement „ bien. Mais il est visible que ses principes le „ mènent à satisfaire ses inclinations vicieuses, „ lorsqu'il n'y a aucun danger à le faire. Je „ conçois que l'amour propre suffira pour l'ar- „ rêter dans les occasions où il s'exposeroit à „ perdre la vie, ou dans lesquelles il ne pour- „ roit se livrer à ses penchans sans se ruiner de „ réputation. Mais se retiendra-t-il quand il „ n'a rien à craindre de ce côté-là? Il est visi- „ ble que suivant ses principes, il tirera le meil- „ leur parti qu'il pourra de la vie. Tout le mal „ qu'il pourra faire secrètement, quand il lui „ en reviendra un grand avantage, lui paroitra „ tout-

(a) *Tom. II. pag. 5.*

» tout-à-fait convenable. S'imaginer qu'il puisse
 » être capable de sentiment de probité, de droi-
 » ture & de bonne foi, c'est vouloir en être la
 » dupe. L'Intérêt est sa grande règle, & son
 » unique mobile. Il n'y a point d'obliquités
 » qui lui content, pour peu qu'elles lui soient
 » avantageuses.

» Le plus grand effort de vertu que l'on
 » puisse attendre d'un Homme semblable, ce
 » sera de remplir les devoirs de la Justice, à son
 » Corps défendant, & tant qu'il n'osera point
 » faire de friponnerie. A cela près, le principe
 » d'honneur dont il se pare si fort, sera la chose
 » du monde la plus variable, ou plutôt ce ne
 » sera jamais qu'un vain nom, dont il amuse
 » les gens pour gagner leur confiance, & pour
 » les tromper avec plus de succès.

Un Athée agité par quelque passion violente
 ne fera aucune difficulté de la satisfaire. Il se
 rendra sans beaucoup de résistance, parce qu'il
 n'y a rien d'assez fort pour l'en empêcher. Otez
 la créance d'un Dieu, la probité ne sera plus
 qu'un vain scrupule, & la bonne foi que sim-
 plicité. Dès-là il n'y a point de Loi plus sa-
 crée que celle de l'intérêt.

C'est ignorer ce que c'est que la Vertu, que
 de prétendre qu'elle puisse se trouver dans une
 Société qui ne reconnoitroit pas une Divinité.
 La véritable Vertu consiste dans une intention
 sincère de régler ses actions sur la volonté & sur
 la Loi de Dieu. Il est vrai que Dieu nous com-
 mande ce qui est moralement honnête, & qu'il
 nous défend ce qui est deshonnête, selon les ré-
 lations

lations que nous avons dans la Société. Mais après tout, l'obligation nait proprement des ordres du Législateur. Pour poser les solides fondemens de la Morale, il faut nécessairement remonter jusqu'à une Divinité. C'est là la source de nos Devoirs. Il faut donc reconnoître un Etre supérieur qui donne des Loix, & qui les appuie de récompenses ou de peines.

J'avoue qu'il y a des Loix que l'on peut appeller naturelles, puisque nous trouvons dans le fond de notre cœur des idées de vertu & d'honnêteté qui se développent aisément. Mais pour donner à ces idées toute la force qu'elles doivent avoir; pour les rendre capables de tenir contre l'intérêt particulier, & d'autres Passions encore plus fortes, il faut un Etre supérieur, un Etre plus puissant, qui nous assujettisse à nous y conformer invariablement dans toute notre conduite. Il faut la connoissance d'une Divinité qui récompense la Vertu, & qui punisse le Vice.

Les Payens eux-mêmes ont regardé les Dieux comme l'appui des Loix naturelles. Parmi bien des autorités qu'on pourroit alléguer là-dessus, je ne citerai que le seul *Cicéron*, qui dit expressément qu'en bannissant la créance d'une Divinité & son Culte, on détruit en même tems la bonne Foi & la Justice. *Atque haud scio, dicit il, an pietate adversus Deos sublatâ, fides etiam & societas humani Generis, & una excellentissima Jussitia, tollatur (a).*

Pour

(a) *Cicér. de Nat. Deor. Lib. I. Cap. 2.*

Pour s'attacher donc inviolablement à la Vertu, il faut être bien persuadé qu'il y a un Dieu; mais il faut encore connoître ce Dieu comme devant récompenser les actions vertueuses. Il faut que celui qui *s'approche de Dieu* par une vie sainte, le regarde *comme le rémunérateur de ceux qui le cherchent*.

L'Homme étant né avec un violent désir d'être heureux, ne peut agir qu'en vue du bonheur. Il est vrai que la Vertu y conduit naturellement, même dès cette vie. A parler en général, une vie sage & réglée est le chemin de la félicité la plus réelle que l'on puisse goûter sur la Terre, & le vice la route la plus infaillible de la misère. C'étoit là l'institution primitive, la sage destination des choses humaines. Mais outre qu'il faut être soutenu par l'espérance, dans les efforts que demande quelquefois l'acquisition de la Vertu, les desordres qui règnent parmi les Hommes ont troublé depuis longtems cette liaison, & font que la Vertu n'est pas toujours payée dans ce Monde. On peut se trouver dans une situation violente qui interrompre ce sage établissement. Les gens de bien se voient souvent exposés à de rudes traverses. Il y a mille occasions où la Vertu est persécutée & malheureuse.

Ce desordre n'est pas nouveau. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'ait commencé que dans la lie des siècles, & que les choses alassent tout autrement du tems des Patriarches. Une Conscience délicate & scrupuleuse a toujours eu bien des contradictions à essuier de la part des Hommes

mes du monde. C'étoit à peu - près le cas d'*Enoc*. L'Ecriture nous le dépeint vivant avec des gens dont la conduite étoit déréglée, & dont la licence alloit jusqu'à l'impiété. Le Vice faisoit déjà beaucoup de progrès, & se provignoit dans le Monde avec la postérité de *Cain*. *Enoc* se seroit donc vu souvent découragé dans la pénible carrière de la Vertu, sans la considération d'un *Dieu rémunérateur* de ses bonnes actions. Il falloit qu'il fût soutenu par l'espérance d'un meilleur sort après cette vie.

On a beau dire que dans ces sortes de cas, la Vertu doit être à elle-même sa récompense. Elle a, dit-on, une excellence qui lui est propre, une beauté naturelle qui devoit seule la faire rechercher. La douce satisfaction qui suit une action vertueuse paroît suffisante pour y porter un esprit raisonnable. Tout le monde sait que les Stoïciens ont dit de fort belles choses là-dessus. Ils enseignoient que la Vertu se suffit à elle-même, & qu'elle porte toujours avec elle sa récompense. On ne sauroit s'empêcher d'admirer leur Morale à cet égard. On doit leur rendre cette justice, qu'ils ont très bien plaidé la cause de la Vertu. On est charmé de les entendre nous dire que sa beauté est intérieure, qu'elle est aimable par elle-même, sans aucun égard aux avantages qu'elle peut procurer, & que les traverses qu'elle attire quelquefois ne doivent jamais nous éloigner d'elle; que la satisfaction intérieure, qu'elle nous procure, dédommage amplement de ces sortes de disgrâces.

Tout cela est fort beau dans la spéculation;

mais de la manière dont les Hommes sont faits, il ne faut pas attendre d'eux qu'ils règlent leur conduite sur de semblables maximes. Il leur faut promettre un dédommagement réel, si l'on veut qu'ils continuent à s'attacher à la Vertu, lorsqu'elle se voit malheureuse. On fait ce que *Brutus*, qui étoit de la Secte des Stoïciens, dit en mourant, pour desavouer leurs principes: *Malheureuse Vertu, que j'ai été trompé à ton service ! J'ai cru que tu étois un Etre réel, & je me suis attaché à toi sur ce pied-là ; mais tu n'étois qu'un vain nom & un phantôme.*

Les Payens, qui ne suivoient pas la Morale austère des Stoïciens, ont dit sur ce sujet des choses beaucoup plus conformes à la nature, & à la constitution humaine. Ils ont avancé que sur un millier d'Hommes, à peine en trouvera-t-on un, qui soit bien persuadé dans sa conduite que la Vertu se paye par ses propres mains, & qu'elle se tient lieu de rétribution à elle-même. Ils ont dit que si vous ôtez les récompenses réelles, les Hommes seront peu sensibles à ce qu'il y a de beau à faire des actions justes, & qu'ils ne s'attacheront pas longtems à une probité stérile. Ils sont allés jusqu'à dire, sans détour, que l'on se repent d'être Homme de bien quand il n'y a rien à gagner. C'est ce qu'*Ovide* a bien exprimé par ces Vers :

*Non facile invenies multis in millibus unum,
Virtutem pretium qui putet esse sui.
Ipse decor recti, facti si præmia desint,
Non movet, & gratis pœnitet esse probum.*
Nul

Nul Mortel ne chérit la Vertu sans salaire,
Et qui s'en voit frustré se repent de bien faire.

——— *Quis enim Virtutem amplectitur ipsam,
Præmia si tollas?*

La plupart des Payens demandoient au moins pour récompense de leur Vertu, de pouvoir se flatter de vivre dans la mémoire de leurs Amis, mais ils demandoient sur-tout que leur nom fût conservé dans l'Histoire. Ils espéroient que la Postérité rendroit plus de justice à leurs bonnes qualités que leurs Contemporains. Mais c'est-là une récompense encore plus creuse, que la précédente. La satisfaction de n'avoir rien à se reprocher est assurément quelque chose de beaucoup plus réel. Quel dédommagement plus chimérique que celui qui n'arrive que lorsqu'on n'est plus? D'ailleurs on ne se souvient pas longtemps du mérite des gens de bien, & de leurs vertus. *Voltaire* a eu raison de dire:

La Vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.

Il faut donc convenir qu'il y avoit beaucoup de foible dans la Morale des Payens. Tantôt ils vouloient qu'on s'attachât à une Vertu stérile, qui n'étoit qu'une belle idée; tantôt ils prétendoient la dédommager de ses traverses par la gloire & la réputation qui devoit la suivre dans les Siècles à venir. Mais il n'y a de solide appui à la Vertu que celui que la Révélation lui donne. Elle nous fait connoître un Dieu, & un

Dieu rémunérateur, qui rendra un jour à chacun selon ses œuvres. Il n'y a qu'un semblable motif qui puisse mettre nos cœurs en mouvement, & qui nous fasse affronter les difficultés que l'on trouve souvent dans le chemin de la Vertu. Le solide fondement de la Sainteté c'est donc un Dieu qui l'approuve, & qui la commande, & sur-tout un Dieu qui déclare qu'il veut la récompenser.

J'ai remarqué que nos Théologiens ne prenoient pas avec assez de précision ces paroles du vers. 6. *Il est impossible de plaire à Dieu sans la Foi*, quand ils veulent en inférer que les Vertus des Payens n'étoient pas de véritables Vertus. Mais afin qu'ils ne me sachent pas mauvais gré de leur avoir ôté cette preuve, je viens de leur rendre d'une main ce que je leur avois ôté de l'autre. En faisant voir que les Payens ne donnoient pas à la Vertu des appuis suffisans, que tous les motifs dont ils vouloient l'étayer, manquoient de solidité, on prouve par cela même que leurs Vertus ne pouvoient pas être bien réelles. Tant que l'on ne posera pas pour fondement de la Morale un *Dieu rémunérateur* des bonnes actions des Hommes, on bâtera sur le Sable. Sans ce soutien, la Vertu succombera toujours dans une tentation un peu violente. Si l'on veut lui faire de véritables Sectateurs, il faut lui montrer des promesses du Souverain Législateur qui nous l'a commandée.

Un avantage qu'à la Révélation sur la Philosophie Payenne, & qui mérite bien notre attention, c'est qu'elle est accommodée à l'état ordinaire

dinaire des Hommes , & à la situation de leur esprit. La Morale guindée des Stoïciens sur la Vertu suffisante à elle-même, ne pouvoit tout au plus convenir qu'à des Hommes heroïques & extraordinaires, à de grandes Ames dont les sentimens étoient tout-à-fait au dessus de ceux du commun. Ces esprits sublimes qui vont à la Vertu pour la Vertu même, sont bien rares. De semblables motifs n'étoient donc point assez accommodés à l'état du Genre humain en général.

La Religion ne suppose point dans le commun des Hommes cette supériorité de raison & de génie. Elle les prend tels qu'ils sont ordinairement. L'Ecrivain sacré, pour employer un motif propre à agir également sur toute sorte de personnes, pose pour règle, que pour faire son devoir, pour remplir ses engagements, il faut avoir quelque récompense à attendre. Ce qu'il y a même de singulier, & qui mérite bien d'être remarqué, c'est que c'est à l'occasion d'un de ces Hommes extraordinaires que cette règle se trouve ici établie. Quoique Moïse nous ait dépeint Enoc comme un Patriarche d'une Vertu éminente, on ne l'a point excepté de cette maxime générale. C'est même en parlant de lui, c'est à son occasion que l'on pose ce fait comme incontestable, que personne ne peut être porté efficacement à la Vertu, à moins qu'il n'espère d'en être récompensé par le souverain Juge. C'est à Enoc qu'on l'applique d'une manière particulière. Une protection singulière de la Providence, des bénédictions sur la Terre,

mais sur-tout un état heureux après cette vie, c'est là à quoi les Hommes aspirent dans tout ce qu'ils font de louable & de vertueux. L'espérance d'un bonheur à venir est sur-tout l'attrait le plus puissant qui nous excite à faire notre devoir. Les Ames les plus généreuses agissent par ce principe, tout comme celles du commun. Reconnoissons donc avec notre Ecrivain sacré, que pour porter les Hommes à la Vertu, avec quelque succès, il faut établir l'autorité d'un Législateur qui récompense la Vertu, & qui punit le vice. Il faut pour s'approcher de Dieu par la Sainteté, pour rechercher par-là sa faveur, croire nécessairement qu'il y a un Dieu rémunérateur des Actions vertueuses.

Il ne fera pas mal d'appuyer ces Réflexions par un Passage du *Misanthrope*, qui semble fait exprès pour les confirmer. Cet Auteur prouve que quand on dit que la Vertu est belle par elle-même, c'est une phrase vuide de sens. Ensuite il continue de cette manière. „ Il me semble „ qu'à examiner attentivement la nature de la „ Vertu, on découvre qu'elle n'est belle & utile „ que parce qu'elle est liée à l'idée d'un Dieu „ qui l'aime, qui a promis de la récompenser, „ & qui veut qu'en la pratiquant nous contri- „ buions à la félicité du Genre humain. C'est „ dans cette relation qu'elle est féconde en sen- „ timens délicieux, dans quelque état que l'Hom- „ me de bien puisse se trouver. C'est la res- „ source la plus étendue dans l'adversité & dans „ la misère. Se peut-il rien de plus capable d'en- „ tretenir dans notre Ame la satisfaction la plus „ douce,

„ douce, que la persuasion que dans le Créateur
 „ de l'Univers nous trouvons un Protecteur qui
 „ ne nous perd jamais de vue ; un Etre infini-
 „ ment sage , & qui veut que toutes choses,
 „ l'adversité même, conspirent à notre bonheur.
 „ L'Homme de bien est-il dans une situation où
 „ il faut sacrifier à la Vertu ses penchans favo-
 „ ris, toute sa fortune, sa réputation même, il
 „ en est dédommagé dans le moment même.
 „ Il sait que par cette noble force d'esprit, il sa-
 „ tisfait son Législateur, qu'il plaît à son Père,
 „ & qu'il s'attire la bienveillance de celui qui
 „ lui a donné l'existence, le mouvement & la
 „ vie. Il s'affermir dans l'espérance d'une heu-
 „ reuse immortalité” (a). Voilà, ce me sem-
 „ ble, un bon Commentaire de ce que dit ici no-
 „ tre Apôtre , que si *Enoc marcha avec Dieu*,
 „ comme le rapporte Moïse, c'est parce qu'il a-
 „ voit la Foi, c'est-à-dire une ferme persuasion
 „ que Dieu est le Rémunérateur de ceux qui s'at-
 „ tachent à lui plaire.

L'Auteur sacré nous donne donc dans cet Ar-
 ticle d'Enoc une juste idée de la Foi & de la
 Sainteté. La Sainteté doit avoir la Foi pour
 principe, elle doit être fondée sur les grands mo-
 tifs que nous fournit la Religion. Et la vérita-
 ble Foi doit nécessairement influencer dans la pra-
 tique. Ici St. Paul, si c'est lui qui est l'Auteur
 de cette Epître, fait voir par les œuvres mêmes
 que l'on a la Foi, qui est la méthode de St. Ja-
 ques. Ces deux Apôtres sont parfaitement d'ac-
 cord.

(a) Le *Misanthrope*, seconde Edition. Tom. I. Disc.
 XXXV.

cord. C'est-là la meilleure manière de prouver sa Thèse. On a toujours la Foi quand on vit bien. Les autres preuves sont équivoques.

Voilà donc une manière courte & tranchante de faire voir que cet ancien Patriarche avoit eu la Foi, c'est-à-dire qu'il avoit été persuadé de ces deux Vérités fondamentales; l'une qu'il y a un Dieu Créateur du Genre Humain; l'autre que ce Dieu récompense la Vertu, & doit un jour rendre à chacun selon ses œuvres. L'Apôtre veut que l'on regarde l'enlèvement soudain d'Enoc comme l'effet, ou la récompense de sa Vertu, & il nous fait aussi envisager la Vertu de ce Patriarche comme l'effet de sa Foi. Le raisonnement qu'il emploie roule tout sur la liaison réciproque qu'il y a entre ces deux choses.

Cette preuve est convaincante, mais elle est extrêmement abrégée. Il se trouvera peut-être des gens à qui elle paroitra un peu trop concise. Ils voudroient des raisons qui éclaircissent davantage la Question, si Enoc a eu la Foi, & qui y jettassent plus de lumière. Si l'on souhaite donc des preuves plus détaillées qu'Enoc a connu ces deux points essentiels de la Religion, il n'est pas difficile de satisfaire à cette demande. Voici comment ce Patriarche fut persuadé qu'il y a un Dieu, & des récompenses à venir. Il avoit de fortes preuves de l'existence d'une Divinité, les mêmes que nous avons aujourd'hui, quelques-unes même qui étoient encore plus frappantes pour lui. La nouveauté du Monde, par exemple, étoit alors très sensible. Les pré-

m es

miers Hommes ne pouvoient pas ignorer un Dieu Créateur de toutes choses. La merveille de la Création étoit encore récente. D'ailleurs Adam ne pouvoit qu'avoir instruit notre Patriarche de cette admirable production de l'Univers, opérée par la seule parole du Tout-puissant.

A l'égard des récompenses de la Vertu, Enoc en avoit aussi la preuve dans cette Conscience intérieure qui nous fait sentir la différence du bien & du mal , dans ces Loix naturellement gravées dans notre Ame, tout cela devoit déjà lui prouver que nous serons jugés un jour. Une des plus fortes preuves d'un Jugement à venir, & des Récompenses dans une autre vie, se tire de ce que la Vertu est souvent malheureuse sur la Terre. Il semble d'abord que cette preuve n'étoit pas sensible à ces anciens Patriarches. Il semble qu'elle suppose une longue expérience que l'on n'avoit pas encore dans ces premiers commencemens du Monde. Mais c'est là une erreur. Enoc avoit déjà été témoin que la Vertu est quelquefois persécutée dans cette vie. Il avoit vu qu'*Abel* avoit été tué d'une manière tragique. Outre ces preuves que le raisonnement pouvoit lui fournir , il ne faut pas douter qu'il n'eût des promesses expressees de ce Dieu Récompensateur. Moïse nous apprend que le Seigneur avoit dit à *Cain*, *si tu fais bien, tu y trouveras la récompense* (a). *St. Jude* nous dit qu'Enoc avoit eu des révélations. Il lui fait dire par un esprit de Prophétie. *Voici le Seigneur qui vient*
pour

(a) *Genes. IV. 7.*

pour juger tous les Hommes (a). Il semble que par-là il menaçoit du Jugement de Dieu, les Hommes de son tems, qui souilloient la Terre par leurs Crimes. La révélation lui avoit donc fait connoître un Dieu, Père du Genre humain, & qui en est aussi le Juge.

Voilà des preuves de la Foi d'Enoc un peu plus développées. Mais l'Apôtre voulant donner un tableau raccourci de la Foi des Patriarches, ne pouvoit pas entrer dans ce détail. Sa preuve toute abrégée qu'elle est, ne laisse pas d'être convaincante. Enoc a bien vécu, donc il a eu la Foi. Les Oeuvres sont les preuves démonstratives de la Foi.

On pourroit faire ici une Objection qu'il est bon d'éclaircir. Dans le passage que nous venons d'expliquer, il semble que toute la Foi d'Enoc se réduisoit à croire qu'il y a un Dieu, & un Dieu qui récompensera la Vertu. Il est naturel de demander si ce Patriarche ne croyoit que cela, & si ces deux articles suffisoient pour dire de lui qu'il avoit la Foi ? Mais il faut bien remarquer que l'Auteur sacré ne dit pas qu'Enoc ne crut que ces deux Vérités. Son raisonnement va seulement à nous marquer que pour bien vivre, il faut pour le moins être persuadé de l'existence de Dieu & de la réalité des Récompenses. D'ailleurs ces deux articles capitaux de la Religion en renferment plusieurs autres qui en dépendent nécessairement. Dès que l'on reconnoît un Dieu qui a créé le Monde, on recon-

noit

(a) Jude vl. 14, 15.

noit par cela même une Providence. Un Dieu *Rémunérateur*, c'est un Dieu qui doit juger le Genre Humain, & combien de perfections ne doit point avoir nécessairement le Juge du Monde? Toute puissance, connoissance infinie, Justice parfaite, &c.

Mais quoique ces deux Vérités fondamentales soient une source féconde d'où en découlent plusieurs autres, il est cependant bon de se rappeler que dans ces premiers tems, la Foi devoit être fort simple. C'est avec beaucoup de sagesse que l'Apôtre proportionne la créance des Patriarches au tems où ils ont vécu. Ce que nous devons croire est toujours relatif au degré de Révélation que nous avons eu. Sur ce principe, je crois, pour le dire en passant, que l'Auteur des *Lettres sur la Religion essentielle à l'Homme* (a), n'a pas été fondé à chercher, comme il l'a fait, dans la Foi d'Enoc, l'idée que l'on doit se faire aujourd'hui de cette Vertu. C'est remonter de beaucoup trop haut. C'est dans le Christianisme qu'il faut chercher les véritables notions de la Foi. Mais je conviens avec lui de ce qu'il dit dans la suite de la Foi pratique. *Quelle fut, dit-il, cette Foi d'Enoc qui le rendit si agréable à Dieu? Elle consistoit principalement en ce que pleinement persuadé de l'Existence de Dieu, & de la Récompense des gens de bien, il s'approche de Dieu pour le servir, il marcha constamment avec lui, & vécut toujours dans la Sainteté.*

Je ne saurois mieux conclurre cette matière
que

que par un beau Passage du Docteur *Hoadly*.
 „ Qu'on lise, dit-il, le *Chap. XI de l'Épître*
 „ *aux Hébreux*, on y verra un long Eloge de
 „ la Foi, où l'Auteur sacré porte fort haut son
 „ excellence, les avantages qu'elle procure, le
 „ crédit qu'elle a de plaire à Dieu & de rendre
 „ les Hommes heureux. Mais on y trouvera
 „ aussi que le résultat de tout ce long discours
 „ à la louange de la Foi, est celui-ci *qu'il est*
 „ *impossible de plaire à Dieu sans la Foi*, parce
 „ que sans la Foi, il n'est pas possible de men-
 „ ner une vie sainte, & de faire les actions
 „ éclatantes de Vertu, dont on y fait l'énumé-
 „ ration. On y verra que la Foi est un princi-
 „ pe actif, qui porte les Hommes à vivre d'une
 „ manière qui fasse honneur à leur Foi. D'où
 „ il s'ensuit que la Foi des Chrétiens doit être
 „ vive, agissante, & qu'elle doit se signaler par
 „ une conduite régulière, conforme à la voca-
 „ tion à laquelle ils sont appelés, & par une
 „ vie digne du Maître en qui ils font profession
 „ de croire. Celui qui croit véritablement en
 „ Dieu, le doit aimer par-dessus toutes choses,
 „ & lui rendre tout l'honneur qui lui appartient.
 „ Celui qui croit sincèrement en J. C. doit fai-
 „ re tous ses efforts pour lui obéir, pour gar-
 „ der ses Commandemens, & pour suivre son
 „ exemple. C'est ainsi qu'on est sauvé par la
 „ Foi qu'on a en lui, parce que cette Foi, lors-
 „ qu'elle est sincère & véritable, est toujours le
 „ fondement & le principe de l'obéissance uni-
 „ verselle qu'il exige de ceux qui se rangent sous
 „ sa Discipline (a).

En

(a) Moyens de plaire à Dieu sous l'Évang. pag. 234.

En parlant de l'Enlèvement d'Enoc, que l'Ecrivain sacré nous a fait regarder comme un effet, ou une récompense de la piété de ce Patriarche, nous avons supposé qu'il fut enlevé dans le Ciel. Il est vrai que l'on est assez partagé sur la manière dont il faut entendre ces termes de la *Genèse*, qu'*Enoc ne parut plus, parce que Dieu le prit* (a). On ne peut pas nier qu'une narration si concise n'ait laissé de l'obscurité dans cet événement. On est donc partagé sur la manière dont il faut entendre ces paroles, *Dieu le prit*. C'est une Question fort agitée de savoir si elles marquent une Mort naturelle, ou bien un transport miraculeux dans le Ciel, comme celui d'Elie.

Ceux qui sont pour le premier sentiment, prouvent assez bien que l'Ecriture emploie quelquefois les mêmes expressions pour désigner la Mort. Enoc ne vécut qu'environ la moitié des années des autres Patriarches. Ils prétendent donc que cette mort prématurée, désignée par ces mots que *Dieu le retira du Monde*, ou qu'*il le prit*, peut être regardée comme une faveur divine. Il vivoit parmi des gens corrompus qu'il tâchoit inutilement de ramener. La vie lui devoit donc être à charge. Dans ces circonstances, une mort douce & anticipée étoit une grace, & pouvoit être regardée comme une récompense de sa vertu. Plusieurs Pères de l'Eglise, & des Théologiens respectables ont entendu ces paroles de Moïse

(a) *Genes. V. 24.*

se de cette manière; c'est-à-dire de la mort naturelle. *Dieu le prit*, cela signifie, selon eux; que Dieu retira du Monde Enoc, avant qu'il eût atteint l'âge des Hommes de ces siècles-là. Ils regardent comme une faveur singulière faite à ce Patriarche, d'avoir été tiré ainsi de la corruption du Monde. Quand Moïse ajoute qu'*il disparut*, ils croient que cela peut signifier que l'on ignora le lieu & le genre de la mort d'Enoc.

Ceux qui prétendent qu'il fut enlevé au Ciel, sans passer par la mort, allèguent des raisons qui paroissent encore plus fortes. Ils rendent d'abord suspecte l'explication précédente. Il est difficile de se persuader, disent-ils, que Moïse ait voulu simplement nous apprendre que Dieu avança la mort de ce Patriarche, pour lui épargner les tentations auxquelles il auroit été exposé parmi des gens corrompus. Dans ce tems-là on ne pouvoit pas avoir des idées de la vie à venir aussi distinctes que nous les avons sous l'Evangile. Une longue vie étoit reçue comme un présent du Ciel. Ceux qui auroient donc vu mourir Enoc avant le tems, s'ils avoient regardé cela comme une faveur, l'auroient au moins envisagé comme une faveur bien mince, & peu propre à donner des encouragemens à la vertu & à la piété.

Les partisans de l'Enlèvement d'Enoc disent en second lieu, qu'à s'en tenir aux expressions de Moïse, on voit assez qu'il a voulu distinguer la manière dont ce Patriarche est sorti du Monde, d'avec celle des autres. A la fin de la vie de chaque Patriarche, l'Historien Sacré finit par ces

ces mots, *ensuite il mourut*. On disoit que Moïse a comme affecté ce stile. Comment en auroit-il changé à l'article seul d'Enoc, si ce Saint Homme avoit eu le même sort que ceux qui l'avoient précédé? Ce changement de formule infirme déjà qu'Enoc étoit sorti du Monde d'une manière particulière. *Dieu le prit*, & cela parce qu'il *avait marché avec Dieu*. On ne peut que voir là-dedans une espèce d'assomption, un privilège, une faveur singulière accordée à sa piété. Il faut remarquer encore que l'Ecriture nous décrit le transport d'Elie dans les mêmes termes que ceux qu'a employés Moïse; & l'on connoit que ce Prophète fut enlevé à l'égard de son Corps. C'est encore là une preuve assez forte pour le transport dans le Ciel.

Enfin, disent-ils, l'Epiître aux Hébreux ne laisse plus la Question douteuse. On lit expressément dans le Chap. XI. Vers. 5. qu'*Enoc fut enlevé pour ne point voir la mort*, il fut enlevé, *ensuite qu'il ne mourut point*. Ces paroles nous conduisent à croire qu'il fut transféré dans une meilleure demeure que la Terre ne l'étoit pour lui, qu'il fut admis auprès de Dieu, dans le séjour de la félicité. Le sentiment le plus probable est donc qu'Enoc a été enlevé comme *Elie*, par un privilège particulier. Tout nous conduit à supposer dans l'un & dans l'autre, un transport miraculeux.

Quelques-uns vont plus loin, & établissent entre le Patriarche & le Prophète, encore plus de conformité. Il est vraisemblable, ajoutent-ils, que ce Miracle eut quelques témoins, com-

me le ravissement d'Elie. Dieu qui lui accordoit le rare privilège d'être excepté de la Loi générale, qui condamne toute la postérité d'Adam à la mort, & cela pour faire voir que la piété n'est pas infructueuse, a dû permettre que les autres Hommes fussent témoins de cette faveur. Il y a beaucoup d'apparence que Dieu l'enleva d'une manière publique, & dans des circonstances capables d'attirer un nouveau respect à la Vertu. Il étoit digne de la Sagesse de Dieu de faire voir, dès les premiers siècles, par cet honneur éclatant, que ne n'est pas en vain que l'on sert la Divinité. C'étoit un préjugé favorable, une forte présomption pour les gens de bien du premier Monde, que de voir un Homme qui pendant toute sa vie s'étoit appliqué à la piété, enlevé tout d'un coup de dessus la Terre, & placé beaucoup plus heureusement que dans le Tombeau.

On a donné au Public, depuis quelque tems, plusieurs Differtations pour & contre l'Enlèvement d'Enoc, que l'on pourra consulter (a). Un de mes Amis qui avoit lu toutes les Pièces de ce Procès, me dit un jour qu'il ne seroit peut-être pas impossible de mettre d'accord les deux Tenans de cette Dispute. Je fus curieux de connoître ce moyen d'accommodement, ces deux sentimens me paroissant autant éloignés l'un de l'autre que le Ciel l'est de la Terre; & voici ce que me répondit notre Conciliateur.

„ Quel-

(a) Voyez *Bibliot. Britann.* Tom. XI. p. 81. *Bibliot. François.* Tom. XXVII. p. 274. Tom. XXVIII. p. 396. XXIX. p. 339.

„ Quelque opposées que paroissent ces deux
„ opinions, me dit-il, on pourroit cependant
„ les rapprocher l'une de l'autre, & peut-être
„ les admettre toutes deux. Pour cela il n'y a
„ qu'à poser d'abord que Moïse dans le Passage
„ de la Genèse a voulu dire qu'Enoc mourut a-
„ vant le tems, & que Dieu lui fit la grace de
„ le retirer de bonne heure, d'un Monde cor-
„ rompu. Peut-être qu'à s'en tenir au sens pu-
„ rement littéral de la Narration de Moïse, on
„ n'y doit pas chercher autre chose. Mais on
„ fait que quand les Juifs commencèrent à a-
„ voir une idée plus distincte de la vie à venir,
„ c'est-à-dire après la Captivité de Babilone, ils
„ s'élevèrent dans plusieurs endroits de l'Ecritu-
„ re, au-dessus de ce sens littéral, pour y en
„ trouver un plus spirituel & mystique. L'E-
„ pitre aux Hébreux est presque toute écrite
„ dans ce goût-là. On chercha donc cet état à
„ venir dans plusieurs Passages où l'on ne l'avoit
„ point trouvé auparavant. Par une suite de
„ cette Méthode, on croyoit du tems de St.
„ Paul, que ce que Moïse dit d'Enoc dans la
„ Genèse, marquoit un enlèvement dans le sé-
„ jour de la félicité. Cet Apôtre a donc pu rai-
„ sonner sur ce fondement, & tirer sa consé-
„ quence d'un principe généralement reçu.

Je répondis à mon Ami que ce moyen d'ac-
commodement me paroissoit ingénieux, que je
souhaitois qu'il pût mettre d'accord les Parties;
que pour moi je lui demandois un peu de tems
avant que de l'adopter; que peut-être y trouve-
roit-on quelque inconvénient. Cependant j'ai

eu devoir en faire part au Public, afin que ceux qui sont en état de prononcer, portent leur jugement là-dessus.

A Genève ce 15 Septembre, 1741.

ARTICLE VI.

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, ou, HISTOIRE de la LITTÉRATURE FRANÇOISE, &c. Par Mr. l'Abbé GOUJET. [On a vu le premier Extrait dans la I. Part. du Tome XXV. Article VI. pag. 136]. Tomes III. & IV. pp. 476 pour le premier Volume, & 438 pour le second.

MAlgré l'exactitude dont Mr. l'Abbé GOUJET s'est fait une Loi dans un Ouvrage d'une exécution aussi vaste, que celui de la Bibliothèque Françoise, on n'a point attendu longtemps ces deux Volumes. Le troisième commence par une courte Préface, où il annonce ce qu'ils contiennent, & où il répond à quelques observations & à quelques critiques qu'on lui a faites. Une de ces observations justifiera le peu d'étendue que nous donnerons à cet Extrait.

„ Quelques Personnes, dit-il (a), ont un peu
 „ blâmé la longueur de quelques-unes de mes
 „ Analyses, ils auroient voulu que je parlasse
 „ plus

(a) *Préface* Pag. XII.

„ plus moi-même que les Auteurs dont j'ai ana-
 „ lysé les Ecrits ; on a vu que c'étoit aussi ce
 „ que nous pensions , par les raisons que nous
 „ avons expliquées à la fin de l'Extrait des deux
 „ premiers Volumes. Mr. l'Abbé G. y répond (a),
 „ en disant , qu'au risque de passer pour Plagiaire,
 „ il aime mieux adopter ce qui est avoué pour
 „ bon , que d'écrire lui-même , au hazard de
 „ n'être que médiocre”. Nous nous contenterons par cette raison d'indiquer l'ordre que
 suit Mr. l'Abbé G. sans entrer dans aucun dé-
 tail , parce que ce ne seroit plus faire l'extrait
 de la *Bibliothèque Francoise* , mais celui des Li-
 vres dont elle traite.

La Poésie n'étant autre chose , dit Mr. l'Abbé
 G. qu'une Eloquence plus animée , il est natu-
 rel que ce qu'on en doit dire , suive ce qu'on a
 dit de l'Eloquence. C'est aussi par les Ecrits sur
 la Poésie qu'il commence son troisième Volume.
 Nous avons plusieurs Auteurs François qui ont
 écrit de l'origine de la Poésie , qu'ils font remon-
 ter jusqu'aux tems les plus reculés , antérieurs à
 toutes les fables ; les Cantiques de l'Ecriture , le
 Livre de Job , & sur-tout les Pseaumes de Da-
 vid étant selon Mr. l'Abbé de *Fleury* , dans son
 Discours sur la Poésie des Hébreux , ce qu'il y a
 de plus Poétique pour les Pensées & pour le
 stile. Mr. l'Abbé G. expose (b) en peu de mots
 ce que dit cet Auteur , ainsi que le *P. Calmet* , sur
 cette Poésie des Hébreux , mais il ne paroît pas
 faire grand cas des vastes & savantes Conjectu-

res de Mr. *Fournet*, dont il faudroit, dit-il, avoir la science & les vues, pour concevoir ce qu'il apperçoit dans la Dissertation sur la Poësie des Hébreux; mais il faut convenir que peu de Savans ont l'une & l'autre.

Mr. F. du *Tremblay* a écrit sur l'origine de la Poësie, „ sur son usage & sur le bon goût, „ quatre Discours dont Mr. l'Abbé G. recommande la lecture, par l'art que cet Auteur a mis dans son Systême, par le raisonnement dans la manière de l'établir & d'en prouver la vérité, & par la force dans les preuves qu'il fait tirer, soit des autorités des Anciens & des Modernes, soit des raisons qu'il apporte (a).

Si ces Ouvrages, ainsi que ce que Mr. l'Abbé *Massieu* & Mr. l'Abbé *Couture* ont dit pour répondre à *Platon*, qui selon eux excluait tout les Poètes de sa République, ne tend point à dégrader la Poësie du rang qu'on lui attribue, il n'en est pas de même des réflexions du P. *Lamy*, sur la Poétique. Mr. l'Abbé G. fait voir (b) en peu de mots, combien sont foibles & fausses les raisons que ce P. par un zèle plus vif que juste, donne pour proscrire l'étude de la Poësie. Mr. l'Abbé G. en fait de même, par rapport au sentiment de Mr. de St. *Evremond*, qui disant que la Poësie est tantôt le langage des Dieux, tantôt le langage des Foux, rarement celui d'un honnête homme, a voulu faire parade d'esprit aux dépens de la Justesse & de la Vérité.

Le P. *Thomasassin* de l'Oratoire voulant reconcilier

cilier la Poësie avec ceux qui lui reprochent de contribuer à corrompre les mœurs, a fait un grand Ouvrage sur la méthode d'étudier & d'enseigner Chrétiennement les Poètes. Mr. l'Abbé G. y trouve avec justice trop de répétitions, un „ stîle trop diffus, trop peu d'ordre & de Systé- „ me, L'Auteur, dit-il (a), ayant été plus un „ homme de passages que de raisonnement, il „ copioit par lui-même, & réfléchissoit par au- „ trui ”.

Les Ecrits des Anciens sur l'Art Poétique font le sujet du Chapitre second. La Poétique d'*Aristote* est le plus ancien Ouvrage que nous ayons en ce genre. Quelques Savans prétendent qu'on ne l'a pas entière, d'autres soutiennent que ce Livre est achevé, & qu'il est aisé de le prouver par le bel ordre & l'enchainement admirable qu'on y voit, disent-ils, depuis le commencement jusqu'à la fin. La meilleure Traduction de ces Ouvrages est celle qu'a donnée Mr. *Dacier*, qui a aussi traduit l'Art Poétique d'*Horace*. On ne peut se dispenser de justifier ici ce Traducteur, sur ce que lui impute Mr. l'Abbé G. d'après d'autres Critiques. Puisque Mr. *Dacier*, disent ces Critiques, avoit la démangeaison de faire montre par-tout de sa profonde Lecture, on auroit souhaité au moins qu'il eût cité plus exactement les sources où il puisoit certaines Histoires dont on ne voit point le moindre trait ailleurs que dans ses Ecrits. On auroit sur-tout été curieux de savoir quel Auteur lui a fourni le nom des Membres de l'Académie.

qu'il trouve à Rome du tems d'Auguste, dont il parle avec autant d'assurance dans ses Notes sur l'Art Poétique, que s'il en avoit eu les Registres entre les mains.

Si Mr. l'Abbé G. eût pris la peine de jeter les yeux sur les premières pages de ces Notes, il auroit vu que Mr. Dacier fait à Théodore Marcile premier Auteur de cette Académie la même demande qu'on lui fait ici. *Si l'on en croit Théodore Marcile, dit Mr. Dacier, l'Académie de Rome étoit composée de 20 Juges, qu'il compte l'un après l'autre, comme s'il avoit vu leurs Lettres, ou assisté à leur réception. Il seroit à souhaiter qu'il nous eût appris d'où il a tiré une particularité si remarquable, car j'avoue que je n'en sai rien.* Peut-on sur des paroles aussi claires attribuer à Mr. Dacier ce qu'on lui impute. Il y a donc apparence que Mr. l'Abbé G. n'a pas, sur ces Articles, consulté les Originaux; & s'est contenté de transcrire ce qu'il a trouvé dans quelques Critiques de Mr. Dacier. Le grand nombre de Livres que Mr. l'Abbé G. est obligé de lire pour remplir son vaste plan, ne peut-il pas faire soupçonner qu'il en est de même sur quantité d'autres Articles? C'est le sort de tous les Ouvrages où il s'agit plus de compiler que de produire. Peut-être même l'abandon que Mr. l'Abbé G. fait (a) aux Critiques pointilleux de leur mécanisme des Guillemets & des Crochets, dont ils auroient voulu qu'il eût chargé les marges de son Livre, lui est-il favorable par la raison que je viens de dire.

Après

Après avoir parlé des Ecrits des Anciens sur la Poétique, le Chapitre troisieme vient aux Ouvrages des Modernes sur ce sujet. Mr. l'Abbé Gonjet commence par le *Jardin de plaisance & fleur de Rhétorique* dont l'Auteur, dit-il, vivoit sous Louis XI & Charles VIII. Comme les différens genres de Poésie dont parle cet Auteur, tels que les Servantais, le Lai, le Virilai, &c. ne sont plus en usage, & que d'ailleurs le langage de l'Auteur est très suranné, il paroît qu'on n'en doit pas beaucoup rechercher la lecture, malgré ce que Mr. l'Abbé G. dit de la justesse de ses Préceptes; on se dispense de rapporter les noms de plusieurs autres Ouvrages aussi peu connus.

Deux Ouvrages sur la Poétique, dont l'un est en Prose, & l'autre est en Vers, se font toujours lire avec le même plaisir, par la justesse des réflexions & des préceptes qu'ils contiennent. Le premier est celui du P. Rapin, intitulé, *Réflexions sur la Poétique & sur les Ouvrages des Anciens & Modernes*, & l'autre est le fameux *Art Poétique* de Despréaux: ils sont tous les deux trop connus pour qu'on doive ici en dire quelque chose de plus que de les annoncer. Il y a cependant une petite observation à faire sur ce que dit Mr. l'Abbé G. sur l'Art Poétique. Un zèle pour la plus sévère régularité des mœurs lui a fait trouver une tache dans ce Poème. „ Ne doit-on „ pas être surpris, dit-il, qu'un Poète si rempli „ de maximes sages & exactes, ait pu s'oublier „ jusqu'à traiter de charmantes les leçons que „ don-

„ donne Ovide dans son Art d'aimer. A-t-il
 „ dû se rendre même indirectement l'Apologiste
 „ de l'Amour Profane, dans les Pièces de Théa-
 „ tre, dans les Eglogues, & dans les Elégies” (a).
 Rien n'est plus louable que ce zèle, mais ne
 peut on pas répondre, au nom de Boileau, à Mr.
 l'Abbé G. ce que le P. Brumoy dit en pareil cas,
 à la fin de son Discours sur la Comédie Greque.
Je n'ai prétendu qu'exposer sur la Comédie (comme
Ouvrage d'esprit) tout ce qu'un homme de Let-
tres peut raisonnablement en dire sans sortir de son
état. C'est en faveur des Lettres, & non des Spec-
tacles, que j'écris. Boileau traitant *ex professo* de
 l'Art Poétique, apprécioit la Poësie, & non le
 sujet des Ouvrages dont il parloit.

Des Traités sur l'Art Poétique en général, Mr.
 l'Abbé G. passe aux Ecrits particuliers sur le
 Poëme Epique. Ils ne sont pas en grand nom-
 bre. Le P. Rapin, le P. le Bossu, Mad. Dacier,
 & Mr. de Voltaire sont ceux qui méritent le plus
 d'être lus. Sans doute la rareté des Poëmes E-
 piques, je ne dirai pas bons, mais même suppor-
 tables, a fait que peu d'Auteurs ont cherché à
 donner des règles qui fixent les beautés de ce
 genre de Poësie.

Il n'en n'est pas de même de la Tragédie &
 de la Comédie. Le nombre de Pièces Drama-
 tiques qui composent le Théâtre François, à
 commencer depuis ce qu'on appelle les Mystè-
 res, étant très grand, on a aussi beaucoup écrit
 sur la pratique du Théâtre & sur différentes Piè-
 ces,

ces, dont le succès a donné lieu à des Dissertations, pour les critiquer ou pour les défendre. L'Abbé d'*Aubignac*, Mr. de la *Motte*, & Mr. de *Voltaire* sont ceux dont Mr. l'Abbé G. analyse les Ecrits avec plus d'étendue. L'Ode, la Poësie Pastorale, l'Élégie, la Fable, la Satyre, le Madrigal, la Parodie, la Poësie Burlesque, la Poësie Chrétienne forment autant d'Articles différens, dans lesquels Mr. l'Abbé G. donne un Extrait des Ouvrages des Auteurs qui en ont traité, ce qui est suivi d'Ecrits sur la Rime, son origine, sa nécessité, la question de savoir, si on peut faire des Vers François non rimés les Règles de ce qu'on peut appeller le Mécanisme de la Poësie; ce qui est terminé par le Jugement qu'on doit porter sur quelques Dictionnaires de Rimes.

Il paroît que Mr. l'Abbé G. a oublié ici de dire un mot de l'Histoire de la Poësie Française par Mr. l'Abbé *Massieu*. On pense que cette Histoire auroit pu être placée dans l'un ou l'autre des deux Articles, où Mr. l'Abbé G. parle de l'origine de la Poësie en général, & des Ouvrages où l'on donne les règles de la Versification Française; mais comme il ne dit rien de ce qu'a écrit *Pasquier* sur cette matière, il fait croire qu'il la réserve pour quelque autre Volume.

Mr. l'Abbé G. commence le quatrième Volume par les Traductions de *Musée* & d'*Homère*. Il y a deux Musées, l'un que l'on suppose contemporain d'Orphée, & sous le nom duquel il reste peu d'Ouvrages. L'autre qui a fait un
Poë-

Poème des Amours de Léandre & de Héra, &c. que l'on croit être un Grammairien d'Alexandrie, & qui n'a vécu que sous le bas Empire; on n'a qu'une Traduction de ce Poème par *Clément Marot*.

Il n'en n'est pas de même d'Homère. Sa réputation est trop connue & trop générale pour n'avoir pas eu plusieurs Traducteurs. Mr. l'Abbé G. en cite plusieurs anciens qui ont travaillé sur l'Iliade, sur l'Odissee, ou sur des parties de ces Poèmes. *Olivier de Magny*, *Armand Jamin*, & autres, dans quelques-uns desquels on trouve beaucoup de fidélité, d'exactitude, & de connoissance de la Langue Greque.

Mr. L'Abbé *Regnier Desmarais*, persuadé qu'on ne pouvoit bien traduire Homère qu'en Vers, l'avoit tenté, mais son essai n'avoit pas réussi. Madame *Dacier* crut devoir prouver que l'on pouvoit rendre en Prose toutes les beautés de ce Poète, elle entreprit la Traduction de l'Iliade; qu'elle donna d'abord, & ensuite celle de l'Odissee: ce sont les deux seules Traductions, dit

„ (a) Mr. l'Abbé G. qu'on lise aujourd'hui. Cel-

„ le au moins qui plaît, & qui fait mieux con-

„ noître le Poète Grec avec toutes ses grandes

„ qualités, comme avec ses défauts, quoique cer-

„ ci-y soient quelquefois déguilés ou adoucis au-

„ tant que l'exactitude d'une Traduction, qui n'a

„ rien de servile, a pu le permettre, & que le gé-

„ nie de notre langue semble l'avoir exigé.

C'est le jugement qu'en porte Mr. l'Abbé G.

com-

confirmé par le sentiment général, malgré quelques critiques qu'on a faites de ces Traductions; mais qu'est l'Ouvrage qu'on ne critique point?

Mr. de la Motte donna en même tems l'Iliade en Vers François, ce n'est pas, dit Mr. l'Abbé G. (a) le Poème d'Homère, ce n'en est qu'une imitation abrégée. „ Que l'on prétende
 „ tant qu'on voudra, que l'Auteur égale souvent
 „ celui qu'il a voulu peindre en petit d'après la
 „ Traduction de Madame Dacier, puisqu'il n'en-
 „ tendoit point la Langue Grecque; que l'on sou-
 „ tienne que quelquefois même, il paroît au-
 „ dessus de son Original, il faut aussi convenir
 „ que plus souvent il est au dessous, & que l'on
 „ n'a pas eu moins de raison de lui reprocher
 „ qu'il a trop retranché, trop pressé les évène-
 „ mens.

Ces Traductions ayant donné lieu à tant d'écrits pour & contre Homère, conduisent naturellement Mr. l'Abbé G. à parler de cette fameuse Dispute sur laquelle il analyse tout ce que l'on a dit, pour accuser ou pour défendre ce Poète. Article trop long pour qu'on le suive en détail, mais très instructif pour y trouver l'extrait de toutes les raisons des Partisans ou des adversaires de l'Antiquité.

Après Homère, l'ordre chronologique nous présente *Hésiode*, que Mr. l'Abbé G. met dans un même Article, avec *Aratus* & *Nicandre*, parce qu'ils ont traité les mêmes Sujets. Ces Poètes

tes ont eu quelques Traducteurs anciens, & presque ignorés présentement.

Le Théâtre des Grecs nous est beaucoup plus connu, sur-tout depuis le savant Ouvrage que le P. *Brumoy* nous a donné sous ce Titre. C'est dans cet Ouvrage & dans les Dissertations de Mr. l'Abbé *Sallier*, de Mr. *Bérvin*, de Mr. *Hardion*, & de Mr. *Racine* le fils, imprimées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, que l'on trouve tout ce qui peut servir à l'intelligence des Poètes Dramatiques Grecs, les anciennes Traductions que nous en avons étant trop imparfaites pour qu'on puisse y avoir recours. Mr. l'Abbé G. ne les cite que pour ne rien omettre.

Il n'est pas d'accord avec Mad. *Dacier* sur le mérite de la Comédie des Nuées d'Aristophane. Cette illustre Savante, dans la Traduction qu'elle en a donnée, n'étant encore que Mademoiselle le *Feu*, dit qu'elle l'a lue deux cens fois, Mr. l'Abbé G. ne l'a lue, dit-il, qu'une seule fois, le génie & l'invention qui y règnent n'ayant pu lui faire excuser les obscénités & les principes d'Irréligion (a) qu'on y trouve si fréquemment; il est singulier qu'une fille avoue avoir lu deux cens fois une Pièce que les obscénités n'ont pu permettre à un homme de lire qu'une fois.

On joint ordinairement ensemble les Poësies de *Sapho* & d'*Anacréon*. Mr. l'Abbé *Goujet* parle de plusieurs Traductions, tant en Vers qu'en Prose, de ces deux Poètes Lyriques; mais la meilleu-

re

re à son avis est celle de Mad. *Dacier*, qui, dit-il, ne s'est pas fait beaucoup d'honneur en les traduisant.

Pindare, quoique le plus célèbre Poète Lyrique des Grecs, a eu moins de Traducteurs en notre langue qu'*Anacréon*; „ c'est, dit (a) Mr. „ l'Abbé G. par une réflexion très juste, que le „ premier n'a chanté que des Héros, qu'il n'a „ célébré que des Jeux qui n'ont intéressé que „ la Grèce, & que le second en chantant l'a- „ mour & le vin, a intéressé les passions de „ l'humanité, qui à cet égard sera toujours la „ même”. Son stile difficile à entendre, est aussi cause qu'on ne s'est point empressé à le traduire; c'est dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres qu'on trouve une partie de la Traduction que Mr. l'Abbé *Massieu* en avoit faite. „ Personne, dit Mr. l'Abbé G. (b) „ ne connoissoit peut-être que lui, & n'étoit plus „ en état de nous le faire bien connoître, il l'a- „ voit expliqué dans ses leçons lorsqu'il eut „ été nommé Professeur Royal en Langue Gre- „ que.

Les Poètes Moraux & Epigrammatistes terminent, après les Poètes Bucoliques, ce que Mr. l'Abbé G. avoit à dire sur les Poètes Grecs. Les premiers ne sont pas en grand nombre, & ont eu peu de Traducteurs qui méritent d'être connus; si l'on excepte la Traduction de *Phocylide* par Mr. *Duché*; il en est de même des Poètes Bucoliques.

Plaute

(a) Pag. 249. (b) Pag. 258.

Plaute est le plus ancien Poète Latin, dont nous ayons des Pièces entières, vingt de ses Comédies sont échappées aux tems. On les jouoit encore 300 ans après J. C. L'Abbé de *Mareilles* est le premier qui ait entrepris de les traduire; „ mais, dit Mr. l'Abbé G. (a), je ne sai s'il n'eût „ pas mieux aimé demeurer dans sa langue originale, que d'être livré à un Traducteur qui „ l'a si mal habillé.

La Tragédie des *Captifs*, traduite par Mr. *Coffe*, a donné lieu à plusieurs Dissertations, dans le détail desquelles entre l'Auteur de la Bibliothèque Française, ainsi que de la Traduction de trois Comédies de *Plaute* par Madame *Dacier*.

Les obscénités dont cet Auteur est rempli, n'ont pas empêché qu'on ne l'ait traduit entièrement. Mr. de *Linieres* a adopté les Pièces traduites par Madame *Dacier* & par Mr. *Coffe*, & a tâché d'épargner la Pudeur de ses Lecteurs, dans les autres; mais Mr. l'Abbé G. assure (b) que la gaze dont il a couvert ces obscénités, est encore de beaucoup trop claire.

Le Sieur *Guendeville* a eu bien moins de ménagement, il a rassemblé tous les passages de *Plaute* que l'on devroit ôter de ses Ouvrages. C'est, dit-il, pour que sachant où on les trouvera, on les passe en lisant: c'est bien plutôt pour donner envie de les lire, & cela justifie bien ce que dit (c) Mr. l'Abbé G. de sa traduction „ remplie des plus plates bouffonneries & dans laquelle, ce dont il convient lui-même, souvent

(a) Pag. 337. (b) Pag. 370. (c) Pag. 378.

„ vent faute d'entendre son Auteur, il n'a pas su
„ ce qu'il disoit.

La pureté du stile de *Térence*, la finesse de ses plaisanteries, & la vérité avec laquelle il peint les mœurs, nous en ont procuré beaucoup plus de Traductions que nous n'en n'avons de *Plaute*. De toutes ces Traductions il n'y en a que deux qu'on lise actuellement, celle que l'on nomme de Port-Royal, & qui est de Mr. le Maître de Sacy, & celle de Madame Dacier. Cette dernière est sans contredit la meilleure, c'est une justice que lui rend (a) Mr. l'Abbé G. qui entre à ce sujet dans quelques détails curieux sur la manière dont elle y travailla, sur ses conjectures heureuses vérifiées par des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, & sur les raisons qui faisoient que Madame Dacier préféroit l'Edition de 1717 à toutes les autres.

Mr. l'Abbé Goujet finit ces Articles, & ce Volume, par quelques Comédies imitées de *Térence*, telle que l'Eunuque par la Fontaine, l'Andrienne & les Adelpes par Baron, le Mace par Brueys, & Palaprat. Il regarde apparemment ces imitations comme des espèces de Traductions.

Tel est l'ordre & telles sont les matières que contiennent ces deux Volumes, dont on a cru ne devoir extraire que quelques jugemens que Mr. l'Abbé Goujet porte sur les Livres qu'il analyse, pour en donner une idée au Lecteur, à qui cet Ouvrage ne doit servir que de guide, pour

trouver rassemblés dans un corps tous ceux qui ont écrit en notre Langue sur quelque matière que ce soit, si le tems permet à Mr. l'Abbé G. d'arriver à la fin d'une carrière aussi vaste que celle qu'il s'est proposée de remplir.

ARTICLE VII.

HISTOIRE de l'ACADEMIE ROYALE des SCIENCES. Année 1738. Avec les ME'MOIRES de Mathématique & de Physique pour la même Année, tirés des Registres de cette Académie.

LEs Philosophes & tous les Savans, qui ont du goût pour la Physique & les belles découvertes, connoissent depuis longtems le mérite des Ouvrages de cette Académie, établie d'abord en 1666. par les ordres de Louis XIV, & renouvelée ensuite en 1699. Pour donner une idée générale du plan qu'on se forma, lors de ce renouvellement, nous rappellerons ici ce qu'en dit alors Mr. de Fontenelle dans cette belle Préface qu'il mit à la tête du premier Volume.

„ L'Histoire de l'Académie des Sciences, dit
 „ cet Illustre Auteur, n'est proprement que l'Histoire de ses Ouvrages, & de ses Pensées.....
 „ Cette Histoire contient deux Parties. L'une
 „ que l'on a voulu appeler plus particulièrement *Histoire*, est l'Extrait & l'Abrégé de
 „ tout ce qui s'est dit de remarquable dans l'Académie, soit par écrit, soit de vive voix.

„ L'autre

„ L'autre Partie, ce sont les *Mémoires*, c'est-
„ à-dire, celles d'entre toutes les Pièces lues
„ dans l'Académie, qui ont été jugées les plus
„ importantes, & les plus dignes d'être données
„ au Public dans toute leur étendue. Ces Mé-
„ moires sont à peu-près ici ce que sont dans
„ une Histoire ordinaire des Actes originaux,
„ ou des Preuves que l'on imprime quelquefois
„ à la fin.

„ L'Histoire comprend plus de choses que les
„ Mémoires. On a voulu qu'outre les matières
„ dont ils traitent, elle recueillît ce qu'on ne
„ croyoit pas à propos de donner tout au long,
„ & qu'on ne vouloit pourtant pas perdre entiè-
„ rement; & en même tems on a eu dessein
„ que sur tous les sujets, soit qu'ils lui fussent
„ communs avec les Mémoires, soit qu'ils lui
„ fussent particuliers, elle fût plus proportion-
„ née à la portée de ceux qui n'ont qu'une mé-
„ diocre teinture de Mathématique & de Physi-
„ que: car pour ceux qui absolument n'en ont
„ aucune, ils feroient mieux de prendre les cho-
„ ses d'un peu plus haut, & il auroit fallu de
„ trop grands discours pour remonter, en leur
„ considération, jusqu'aux premiers Elémens des
„ Sciences. A cela près, on a tâché de ren-
„ dre cette Histoire convenable au plus grand
„ nombre de personnes qu'il a été possible; on
„ a même eu soin dans les occasions d'y semer
„ des éclaircissémens propres à faciliter la lectu-
„ re des Mémoires, & quelques-unes de ces
„ Pièces pourront être plus intelligibles pour la

» plupart des gens, si on les rejoint avec le mor-
 » ceau de l'Histoire qui leur répond.

» Quand une matière n'a pu comporter d'être
 » tournée d'une autre façon, & traitée moins
 » à fond qu'elle n'étoit dans les Mémoires, ce
 » qui arrive quelquefois en fait de Machines,
 » ou de démonstrations de Géométrie & d'Al-
 » gèbre, on a été réduit à la passer sous silence,
 » à moins qu'il n'y ait eu lieu de marquer histo-
 » riquement qu'on avoit fait quelque progrès à
 » cet égard, & d'annoncer cette nouvelle à
 » ceux qui sont du moins bien aises d'apprendre
 » que les Sciences ou les Arts avancent. Quand,
 » au contraire, une matière contenue dans les
 » Mémoires, a été par elle-même si intelligible
 » qu'elle n'eût pas pu l'être davantage dans l'His-
 » toire, on s'est épargné la peine inutile de la
 » répéter. En général on a cru que par rapport
 » aux Savans profonds, & à ceux qui ne le sont
 » pas, il étoit bon de présenter, sous deux for-
 » mes différentes, les matières qui composent ce
 » Recueil, que les travaux de l'Académie en
 » feroient plus connus, & que le goût des
 » Sciences s'en répandroit davantage.

Dans la résolution où nous sommes de don-
 ner dorénavant dans cette Bibliothèque des Ex-
 traits de tout ce que les différens Membres de
 cette Académie publieront de plus curieux, de
 plus utile & de plus intéressant, nous avons cru
 devoir exposer le plan général de cette Histoire,
 & nous ne pouvions mieux le faire qu'en citant
 les propres paroles de Mr. de Fontenelle, qui a

été

été pendant si longtems (a) le fidèle Interprète de la plupart des Pièces qui la composent, & dont le rare talent d'orner & d'embellir tout ce qu'il touche, n'a pas peu contribué à relever le mérite de cet excellent Ouvrage.

Le Volume, dont nous allons rendre compte, renferme des Observations extrêmement curieuses, des faits des plus singuliers, & capables d'exciter l'attention de tous ceux qui se font un plaisir d'observer & de suivre la Nature dans ses plus secrètes démarches. Pour contenter le Public, qui demande de la variété dans un Journal, & qui semble être entièrement dégoûté des longs Extraits, nous nous bornerons, dans celui-ci, à ce qu'il y a de plus remarquable dans la première Partie, je veux dire l'*Histoire*, & nous renvoyons l'Extrait des *Mémoires* au Volume suivant de cette *Bibliothèque*.

Les Philosophes ont avancé depuis longtems, & ce sentiment a été confirmé par un très grand nombre d'Observations, que notre Globe est rempli presque par-tout de Feux souterrains qui le minent insensiblement, & le menacent d'un embrasement général. Il y a peu de Pais où l'on n'ait remarqué de pareils phénomènes, qui portent presque toujours avec eux l'effroi & l'épouvante. En voici un tout nouveau, que l'on peut ranger dans cette classe.

Mr. *Daleman*, Ingénieur, revenant le 18
d'Oc-

(a) Il s'est démis de sa Charge de *Secrétaire Perpétuel de l'Académie*, laquelle a été remplie par Mr. de *Mairan*.

d'Octobre 1738 à quatre heures & demie du soir de faire un Nivellement à Chamfort dans le Comtat, fut surpris d'entendre tout-à-coup un bruit souterrain aussi grand que celui de cent pièces de Canon de vingt-quatre livres de balle, tirées à la fois. La Terre trembla sous ses pieds, & les Glands de quelques Chênes, qui étoient sur son chemin, tombèrent aussi dru que si ç'avoit été de la Grêle; le Ciel étoit assez serein. Deux minutes après il tomba une pluie de terre, comme lorsqu'une Mine a joué, cette secousse dura deux minutes. Mr. *Daleman* apprit que l'alarme avoit été grande à Carpentras; des Cheminées, des Croix de pierre furent abbatues. Dans plusieurs endroits de la Campagne on trouva la terre entr'ouverte à une si grande profondeur, que les Perches des Laboureurs n'étoient pas assez longues pour aller jusqu'au fond (a).

Plu-

(a) On peut consulter, sur cette curieuse partie de l'Histoire Naturelle, le *Mémoire sur la Théorie de la Terre*, inséré à la fin d'un petit Ouvrage, plein de recherches & d'érudition, lequel a pour titre: *Lettres Philosophiques sur la Formation des Sels & des Crystaux; & sur la Génération & le Mécanisme organique des Plantes & des Animaux*, &c. Mr. BOURGUET, Auteur de cet Ouvrage, prétend (pag. 215) que le Feu consume actuellement la Terre, que l'effet de ce Feu va insensiblement en augmentant, & qu'il continuera de même jusqu'à ce que le mouvement du Globe, qui s'accroît aussi fort lentement, se trouvera dans un tel degré d'accélération. . . . que l'Air extraordinairement chargé de particules minérales, fortement condensé & extrêmement agité, se jettera avec impétuosité dans les entrailles de la Terre, par toutes les ouvertures qui y seront alors, & y produira une explosion comme celle de la Poudre à Canon, qui renversera les Montagnes, & causera l'Embrasement dont les anciens Philosophes ont parlé,

Plusieurs Naturalistes ont fait voir que les Cailloux & les Pierres, dont il y a tant d'Espèces différentes, sont des Corps organiques, qui doivent leur origine à des Germes qui se développent insensiblement, suivant certaines loix que l'Auteur de la Nature a voulu nous cacher jusqu'à présent. L'Observation suivante semble être favorable au Systême de ces Philosophes. Les Paroisses de Meunes & de Couffy, dans le Berri, à deux lieues de St. Aignan, & à demi-lieue du Cher vers le Midi, sont les endroits de la France qui produisent les meilleures Pierres à fusil, & presque les seules bonnes. Aussi en fournissent-ils non seulement la France, mais assez souvent les Pais étrangers. On en tire de là sans relâche depuis longtems, peut-être depuis l'invention de la Poudre, & ce Canton est fort borné. Cependant les Pierres à fusil n'y manquent jamais, dès qu'une Carrière est vuide, on la ferme, & plusieurs années après on y trouve des Pierres à fusil comme auparavant. Ce Fait est de Mr. le Comte de Bièvre, qui a tout observé sur les lieux, & assez longtems.

Un

parlé, en suivant une Tradition qui venoit des premiers Hommes; que les Eaux & les parties volatiles des Végétaux, des Animaux, & des Minéraux, s'éleveront en Vapeurs, pendant que les parties fixes resteront en fusion sous la forme générale d'un Liquide embrasé; que les matières fondues couleront, & rempliront la place des Voutes qu'il y a maintenant au dessous de la Terre & de la Mer, & en chasseront l'Air; d'où il arrivera que l'Atmosphère occupera un beaucoup plus grand espace qu'auparavant, soit par l'accèsion de ce nouvel Air, soit par l'extrême raréfaction que la violence de l'embrasement lui communiquera, &c.

Un cas tout-à-fait fingulier, & dont il seroit bien difficile de rendre raison par les loix connues jusqu'à présent de la Méchanique du Corps humain, est celui d'une Dame dont on a voulu supprimer le nom, & dont on rapporte l'histoire parmi les *Observations Anatomiques*. Nous abrègerons ce qu'en dit Mr. de Fontenelle, quelque tout ce qu'il en dit mérite d'être lu.

Cette Dame, âgée de 45 ans, vint de Vesoul à Besançon, pour y solliciter un procès de la dernière conséquence pour elle, & qui, si elle l'eût perdu, eût mis le comble à des malheurs très sensibles qu'elle avoit déjà essuies. Agitée de la plus vive inquiétude, elle ne sortoit point ou de chez ceux à qui elle avoit affaire, ou des Eglises, pour tâcher de mettre le Ciel dans ses intérêts. Elle dormoit peu, & ne mangeoit presque point. La veille du jour qu'elle devoit être jugée, elle tomba vers les cinq heures du soir dans une espèce d'Apopléxie. On alla chercher sur le champ Mrs. Attalin & Vacher, le premier Professeur en Médecine à Besançon, & le second Chirurgien des Hôpitaux de cette Ville, & Correspondant de l'Académie. Ils trouvèrent cette Dame dans un état qui les surprit, & dont voici la description.

Elle étoit assise dans un fauteuil, immobile, les yeux fixés en enhaut, & brillans, les paupières ouvertes, & sans mouvement, les bras élevés & les mains jointes, comme si elle eût été en extase. Son visage, auparavant triste & pâle, étoit plus fleuri, plus gai, plus gracieux qu'à l'ordinaire. Elle avoit la respiration libre & égale,

égale, & les Muscles du Bas-ventre jouoient avec facilité. Son poux étoit doux, lent, & assez rempli, le même à peu-près qu'aux personnes qui dorment tranquillement. Ses membres étoient souples, légers, & se laissoient manier en tel sens qu'on vouloit, sans faire aucune résistance; mais, & c'étoit là ce qui caractérisoit son mal, ils n'étoient que trop obéissans, ils ne fortoient point de la situation où on les avoit mis. On lui abaissoit le Menton, sa bouche s'ouvroit & restoit ouverte. On lui levoit un Bras, ensuite l'autre, ils ne retomboient point, on les lui tournoit en arrière, & on les élevoit si haut que l'homme le plus fort ne les eût pas tenus long-tems dans cette attitude, ils y demeuroident d'eux-mêmes tant qu'on les y laissoit. On la mit debout pour faire sur ses Jambes les mêmes épreuves que sur ses Bras, & pour donner aux Jambes & aux Bras en même tems des attitudes difficiles à soutenir. On imagina tout ce qu'on put s'imaginer de plus bisarre, & la malade fut toujours comme une Cire molle, qui prend successivement toutes les figures que l'on veut, & qui s'en tient à la dernière.

Une chose bien surprenante, c'est que le Corps de cette Dame, quoiqu'on l'inclinât en différentes façons, conservoit toujours & constamment un parfait équilibre. Elle paroissoit insensible. On la secouoit, on la pinçoit, on la tourmentoit, on lui mettoit sous les pieds un Réchant de feu, on lui crioit même aux oreilles qu'elle gagneroit son Procès; nulle signe de vie. C'étoit une Catalepie parfaite. On la saigna du
ped.

piéd. Revenue de son accident, qui avoit duré trois ou quatre heures, elle étonna ceux qui étoient présens par un discours assez long, bien prononcé, bien lié, où elle fit une histoire pathétique de ses malheurs. Elle ne voyoit rien, quelquefois seulement elle entendoit. Elle ne savoit pas qu'on l'eût saignée. Le Réchaut de feu n'avoit fait sur elle aucune impression. Elle interrompoit de tems en tems son discours par de petits soupirs, & dans ces momens ses yeux devenoient fixes & immobiles.

Au bout d'une heure l'accès vint dans toute sa force, les symptômes de son mal furent les mêmes, ou peut-être plus marqués que la première fois. Quand ils furent finis, elle se remit à parler sur le même ton, & dans le stile qu'on connoissoit déjà; mais enfin ses discours sensés se changèrent en extravagances, accompagnées de hurlemens furieux, & elle fut attaquée d'une Frénésie violente, dont la Catalepsie n'avoit été que le prélude. Les remèdes qu'on employa pendant trois ou quatre jours furent inutiles. Elle fut renvoyée à Vesoul, où, dit Mr. de Fontenelle, elle est actuellement en bonne santé, sans avoir eu aucune récidive.

Tous ces phénomènes, quelque singuliers qu'ils soient, ne sont pas sans exemple. On pourroit rapporter plusieurs cas semblables, ou peu différens de celui-ci, tirés des Auteurs qui nous ont donné des Observations de Médecine. Les Hypochondriaques, des Foux d'un certain ordre, & surtout les Filles sujettes aux Vapeurs & à la Passion Hystérique, sont assez souvent attaquées de ces sortes

fortes d'accidens. Lisez les Vies des Saints de l'Eglise Romaine, & vous y trouverez un grand nombre d'exemples de cette nature; des ravissements, des extases, des pleurs, des ris, des hurlemens, & des contorsions si surprenantes & si extraordinaires de tous les membres, qu'on a cru ne pouvoir les attribuer qu'à quelque Esprit malin, au Démon, à qui, dit-on, Dieu permet quelquefois de tourmenter & d'éprouver les bonnes Ames. Pourquoi tant de rapport entre ces Saints & les Foux? Qu'il seroit facile d'en faire le parallèle!

Autre Fait encore bien singulier, mais d'une autre nature que le précédent. Une Païssanne du Bourg de Villantroy en Berri, accoucha dans l'Eté de 1737; mais l'Arrière-faix ne vint point après l'Enfant, & quelques jours ensuite la parole lui manqua. Quoiqu'elle ne fût pas *délivrée*, la santé lui revint, & elle se remit à travailler dans son ménage comme à l'ordinaire, à cela près qu'elle gardoit un profond silence. Au bout d'un mois, il arriva un accident qui la mit tout d'un coup dans une telle colère contre son Mari, qu'elle en recouvra la parole pour le gronder, & apparemment il fut bien repentant. Depuis ce tems-là elle parla aussi souvent & aussi librement qu'avant ses couches, ayant toujours son Arrière-faix dans le corps. *Il y a là bien de l'extraordinaire*, dit Mr. de Fontenelle, *& de plus d'une espèce.*

On voit assez, en effet, ce qu'il y a d'extraordinaire dans ce Cas, & c'est pour cela que Mr. de Fontenelle s'est contenté de rapporter le
Fait,

Fait, sans indiquer tout ce qu'il a de remarquable. Il y a ici trois choses qui méritent l'attention du Lecteur. Premièrement, on a regardé pendant longtems comme un accident mortel, lorsque l'Arrière-faix reste dans le Corps d'une femme après ses Couches; & c'est en conséquence de cette opinion qu'on a entrepris de le tirer par force de la Matrice, lorsque l'état de la Malade ne permettoit déjà plus qu'on en vînt à une opération si dangereuse. Aujourd'hui on doit être convaincu par un grand nombre d'exemples & d'Observations, dont il n'y a pas lieu de douter, que le plus sûr est de laisser agir la Nature, qui se délivre elle-même dans la suite de ce fardeau inutile & incommode. J'avoue que ce Cas est toujours fâcheux; mais on risque infiniment moins à ne plus tourmenter la Malade au bout d'un certain terme, qu'à lui faire subir une opération, qui cause presque toujours de violentes convulsions & la mort. On ne sauroit trop faire remarquer une Observation de cette importance, & il seroit à souhaiter que les Accoucheurs & les Sages-femmes en pussent profiter, car on n'est pas encore bien revenu de l'opinion où l'on a été, qu'une Femme ne sauroit vivre avec un Arrière-faix dans le Corps.

La seconde chose, qui paroît ici assez extraordinaire, c'est que cette Femme perdit l'usage de la parole, quoiqu'elle ne se trouvât d'ailleurs aucunement incommodée. On pourroit demander, si cet accident étoit une suite du séjour de l'Arrière-faix dans le Corps de la Malade; &c., en supposant que c'est fût une, comment on
pour-

pourroit rendre raison d'un phénomène si singulier ?

La dernière circonstance , & qui n'est pas moins extraordinaire que la précédente , c'est que la colère fit revenir tout d'un coup la parole à cette Femme. On sait que cette passion produit souvent d'étranges effets. On a vu des personnes devenir muettes par la colère , & en voici une à qui la colère fait recouvrer la parole qu'elle avoit perdue. Ces phénomènes ouvrent un vaste champ aux conjectures , mais il seroit difficile de les expliquer de manière à satisfaire entièrement un Philosophe. Il y a dans le Corps humain une infinité de ressorts que la Nature fait faire jouer , mais nous ne connoissons souvent ni ces ressorts ni leur jeu. Nous finirons notre Extrait par ces réflexions.

Le petit nombre d'Observations que nous venons de rapporter peut faire juger de l'importance des matières renfermées dans ce Volume. Mais une Pièce trop intéressante pour n'être pas présentée en entier au Lecteur , c'est l'Eloge de l'Illustre Mr. *Boerhaave* , que nous insérerons ici en faveur de ceux qui n'achètent pas l'Histoire de l'Académie. Ce célèbre Professeur s'est fait une si belle réputation parmi ceux qui se connoissent en vrai mérite , qu'on sera ravi d'apprendre les principales circonstances de sa Vie.

ARTICLE VIII.

ELOGE de MR. BOERHAAVE.

HERMAN BOERHAAVE nâquit le dernier de Décembre 1668, à Voorhout près de Leyde, de Jaques Boerhaave, Pasteur de ce petit Village, & d'Agar Paalder. Sa famille étoit originaire de Flandre, anciennement établie à Leyde, & d'une fortune très médiocre. Dès l'âge de 5 ans il perdit sa Mère, qui laissoit encore trois autres Enfans. Un an après, le Père se remaria, & six nouveaux Enfans augmentèrent sa famille. Heureux les Pais où le luxe & des mœurs trop délicates n'en font point craindre le nombre! Il arriva encore une chose qui seroit assez rare dans d'autres Pais, & dans d'autres mœurs, la seconde femme devint la Mère commune de tous les Enfans de son Mari, également occupée de tous, tendrement aimée de tous.

Le Père, & par un amour naturel, & par une économie nécessaire, étoit le Précepteur des Garçons, aussi longtems qu'il pouvoit l'être. Il reconnut bientôt dans Herman des dispositions excellentes, & il le destina à remplir une place comme la sienne. Son ambition ne prenoit pas un plus grand vol. Il lui avoit déjà appris, à l'âge de 11 ans, beaucoup de Latin, de Grec, de Belles-Lettres, & dans le même tems qu'il lui formoit

formoit l'esprit, il avoit soin de lui fortifier le corps par quelque exercice modéré d'Agriculture, car il falloit que la bonne éducation coûtât peu.

Cependant vers l'âge de 14 ans le jeune Boerhaave fut attaqué d'un Ulcère malin à la Cuisse gauche, il fut tourmenté pendant près de quatre ans & du mal & des remèdes, enfin après avoir épuisé tout l'art des Médecins & des Chirurgiens, il s'avisa de se faire de fréquentes fomentations avec de l'Urine où il avoit dissous du Sel, & il se guérit lui-même ; présage, si l'on veut, de l'avenir qui l'attendoit.

Cette longue maladie ne nuisit pas au cours de ses Etudes. Il avoit par son goût naturel trop d'envie de savoir, & il en avoit trop de besoin par l'état de sa fortune. Il entra à 14 ans dans les Ecoles publiques de Leyde, il passoit rapidement d'une Classe dans une plus élevée, & par-tout il enlevait tous les Prix. Il n'avoit que 15 ans quand la mort de son Père le laissa sans secours, sans conseil, sans bien.

Quoique dans ses études il n'eût pour dernier & principal objet que la Théologie, il s'étoit permis des écarts assez considérables vers une autre Science extrêmement différente, vers la Géométrie, qu'il auroit presque dû ne connoître que de nom. Peut-être certains Esprits faits pour le vrai, savent-ils par une espèce d'instinct, qu'il doit y avoir une Géométrie, qui fera quelque chose de bien satisfaisant pour eux, mais enfin Mr. Boerhaave se sentit forcé à s'y appliquer sans aucune autre raison que celle du charme invincible qui l'attiroit. Heureusement ce fut-là

pour lui après la mort de son Père une ressource qu'il n'avoit pas prévue. Il trouva moyen de subsister à Leyde, & d'y continuer ses études de Théologie en enseignant les Mathématiques à de jeunes gens de condition.

D'un autre côté la maladie dont il s'étoit guéri, lui fit faire des réflexions sur l'utilité de la Médecine, & il entreprit d'étudier les principaux Auteurs dans ce genre, à commencer par Hippocrate, pour qui il prit une admiration vive & passionnée. Il ne suivit point les Professeurs publics, il prit seulement quelques-unes des Leçons du fameux Drelincourt, mais il s'attacha aux Dissections publiques, & en fit souvent d'Animaux en son particulier. Il n'avoit besoin que d'apprendre des faits qui ne se devinent point, & qu'on ne fait qu'imparfaitement sur le rapport d'autrui, tout le reste, il se l'apprenoit lui-même en lisant.

Sa Théologie ne laissoit pas d'avancer, & cette Théologie, c'étoit le Grec, l'Hébreu, le Chaldéen, la Critique de l'Ancien & du Nouveau Testament, les anciens Auteurs Ecclésiastiques, les Commentateurs modernes. Comme on le connoissoit capable de beaucoup de choses à la foi, on lui avoit conseillé d'allier la Médecine à la Théologie, & en effet il leur donnoit la même application, & se préparoit à pouvoir remplir en même tems les deux fonctions les plus indispensablement nécessaires à la Société.

Mais il faut avouer que quoiqu'également capable de toutes les deux, il n'y étoit pas également

ment propre. Le fruit d'une vaste & profonde lecture dans les matières Théologiques avoit été de lui persuader que la Religion très simple au sortir, pour ainsi dire, de la bouche de Dieu, étoit présentement défigurée par de vaines, ou plutôt par de vicieuses subtilités Philosophiques, qui n'avoient produit que des dissensions éternelles, & les plus fortes de toutes les haines. Il vouloit faire un Acte public sur cette Question : *Pourquoi le Christianisme prêché autrefois par des Ignorans, avoit fait tant de progrès, & en faisoit aujourd'hui si peu, prêché par des Savans !* On voit assez où ce Sujet, qui n'avoit pas été pris au hasard, devoit le conduire, & quelle cruelle Satire du Ministère Ecclésiastique en général y étoit renfermée. Pouvoit-il avec une façon de penser si singulière exercer ce Ministère tel qu'il le trouvoit ? Pouvoit-il espérer d'amener un seul de ses Collègues à son avis ? N'étoit-il pas sûr d'une guerre générale déclarée contre lui, & d'une guerre Théologique ?

Un pur accident, où il n'avoit rien à se reprocher, se joignit apparemment à ces réflexions, & le détermina absolument à renoncer au Ministère, & à la Théologie. Il voyageoit dans une Barque, où il prit part à une conversation qui rouloit sur le Spinosisme. Un Inconnu plus orthodoxe qu'habile, attaqua si mal ce Systême, que Mr. Boerhaave lui demanda s'il avoit lu Spinoza. Il fut obligé d'avouer que non, mais il ne pardonna pas à Mr. Boerhaave. Il n'y avoit rien de plus aisé que de donner pour un zélé & ardent défenseur de Spinoza, celui qui demandoit

seulement que l'on connût Spinoza quand on l'attaquoit ; aussi le mauvais raisonneur de la Barque n'y manqua-t-il pas, le Public, non seulement très susceptible, mais avide de mauvaises impressions, le seconda bien, & en peu de tems Mr. Boerhaave fut déclaré Spinosiste. Ce Spinosiste cependant a été toute sa vie fort régulier à certaines pratiques de piété, par exemple, à ses Prières du matin & du soir. Il ne prononçoit jamais le nom de Dieu, même en matière de Physique, sans se découvrir la tête, respect qui, à la vérité, peut paroître petit, mais qu'un hypocrite n'auroit pas le front d'affecter.

Après son aventure, il se résolut à n'être désormais Théologien qu'autant qu'il le falloit pour être bon Chrétien, & il se donna entièrement à la Médecine. Il n'eut point de regret à la vie qu'il auroit menée, à ce Zèle violent qu'il auroit fallu montrer pour des opinions fort douteuses, & qui ne méritoient que de la tolérance, à cet esprit de parti dont il auroit dû prendre quelques apparences forcées, qui lui auroient couté beaucoup, & peu réussi.

Il fut reçu Docteur en Médecine l'an 1693, âgé de 25 ans, & ne discontinua pas ses Leçons de Mathématique, dont il avoit besoin, en attendant les Malades qui ne viennent pas si-tôt. Quand ils commencèrent à venir, il mit en Livres tout ce qu'il pouvoit épargner, & ne se crut plus à son aise que parce qu'il étoit plus en état de se rendre habile dans sa Profession. Par la même raison qu'il se faisoit peu à peu une Bibliothèque, il se fit aussi un Laboratoire de Chimie,

mie, & quoiqu'il ne pût pas se donner un Jardin, il étudia beaucoup la Botanique.

Si l'on rassemble tout ce qui a été dit jusqu'ici, on sera sans doute étonné de la quantité de connoissances différentes qui s'amassoient dans une seule tête. Que seroit-ce donc si nous osions dire qu'il embrassa jusqu'à la Jurisprudence, & à la Politique? Il y a des Esprits à qui tout ce qui peut être sçu convient, & qu'une grande facilité de compréhension, une mémoire heureuse, une lecture continuelle, mettent en état d'apprendre tout. Peut-être ne feront-ils guère qu'apprendre, que savoir ce qui a été sçu par d'autres, mais ils sauront eux seuls ce qui a été sçu par un grand nombre d'autres séparément, & il ne leur arrivera pas, comme à ceux du caractère opposé, d'être d'un côté de grands Hommes, & de l'autre des Enfants.

Sa réputation augmentoit assez vite, & sa fortune fort lentement. Un Seigneur, qui étoit dans la plus intime faveur de Guillaume III, Roi d'Angleterre, le sollicita par de magnifiques promesses à venir s'établir chez lui à la Haye, mais le jeune Médecin craignit pour sa liberté, quoique peut-être avec peu de raison, & il refusa courageusement. Les Lettres, les Sciences forment assez naturellement des Ames indépendantes, parce qu'elles modèrent beaucoup les desirs.

Mr. Boerhaave eut dès-lors trois Amis de grande considération, Mr. Jaques Trigland célèbre Professeur en Théologie, & Mrs. Daniel Alphen, & Jean van den Berg, tous deux élevés

aux premières Magistratures, qu'ils exerçoient avec beaucoup d'honneur. Ils avoient presque deviné le mérite de Mr. Boerhaave, & ce fut pour eux une gloire dont ils eurent lieu dans la suite de se savoir bon gré, & pour lui un sujet de reconnoissance qu'il sentit toujours vivement. Mr. van den Berg lui proposa de songer à une place de Professeur en Médecine dans l'Université de Leyde, & l'effraya par cette proposition qu'il jugea aussi-tôt trop téméraire & trop ambitieuse pour lui; mais cet Ami habile & zélé, qui se crut assez fort par son crédit, & encore plus par le Sujet pour qui il agiroit, entreprit l'affaire, & elle fut faite en 1702.

Devenu Professeur public, il fit encore chez lui des Cours particuliers, qui sont & plus instructifs, & plus fréquentés, &, pour tout dire, plus utiles au Maître. Le succès de ses Leçons fut tel, que sur un bruit qui courut qu'il devoit passer ailleurs, les Curateurs de l'Université de Leyde lui augmentèrent considérablement ses appointemens, à condition qu'il ne les quitteroit point. Leur sage économie savoit calculer ce qu'il valoit à leur Ville par le grand nombre de ses Ecoliers.

Les premiers pas de sa fortune une fois faits, les suivans furent rapides. On lui donna encore deux places de Professeur, l'une en Botanique, l'autre en Chimie, & les honneurs, qui ne sont que des honneurs, comme les Rectorats, ne lui furent pas épargnés.

Ses fonctions multipliées autant qu'elles pouvoient l'être, attirèrent à Leyde un concours d'E-

d'Etrangers qui auroit presque suffi pour enrichir la Ville, & assurément les Magistrats ne se repentirent point d'avoir acheté cher l'assurance de posséder toujours un pareil Professeur. Tous les Etats de l'Europe lui fournissoient des Disciples, l'Allemagne principalement, & même l'Angleterre, toute fière qu'elle est, & avec justice, de l'état florissant où les Sciences sont chez elle. Quoique le lieu où il tenoit chez lui ses Cours particuliers de Médecine ou de Chimie fût assez grand, souvent pour plus de sûreté on s'y faisoit garder une place, comme nous faisons ici aux Spectacles qui réussissent le plus.

Il n'est pas étonnant que dans les Siècles où les Etablissemens publics, destinés aux foibles Sciences d'alors, étoient fort rares, on se soit rendu de tous les Pais de l'Europe auprès d'un Docteur devenu célèbre, que quelquefois même on l'ait suivi jusque dans des Solitudes, lorsqu'il étoit chassé des Villes par la jalousie, & la rage de ses Rivaux. Mais aujourd'hui que tout est plein de Collèges, d'Universités, d'Académies, de Maitres particuliers, de Livres qui sont des Maitres encore plus surs, quel besoin a-t-on de sortir de sa Patrie pour étudier en quelque genre que ce soit? Trouvera-t-on ailleurs un Maître si supérieur à ceux que l'on avoit chez soi? Sera-t-on suffisamment récompensé du voyage? Il n'est guère possible d'imaginer sur ce point d'autre cause que les talens rares & singuliers d'un Professeur.

Il ne sera point obligé à inventer des Systèmes nouveaux, mais il le sera à posséder parfaite-

ment tout ce qui a été écrit sur la Science, à porter de la lumière par-tout où les Auteurs originaux auront, selon leur coutume, laissé beaucoup d'obscurité, à rectifier leurs erreurs, toujours d'autant plus dangereuses, qu'ils sont plus estimables; enfin à refondre toute la Science, si on peut espérer, comme on le peut presque toujours, qu'elle sera plus aisée à saisir sous une forme nouvelle. C'est ce qu'a fait Mr. Boerhaave sur la Chimie, dans les deux Volumes in 4. qu'il en a donnés en 1732. Quoiqu'on l'eût déjà tirée de ces ténèbres mystérieuses où elle se retranchoit anciennement, & d'où elle se portoit pour une Science unique, qui dédaignoit toute communication avec les autres, il sembloit qu'elle ne se rangeoit pas bien encore sous les loix générales de la Physique, & qu'elle prétendoit conserver quelques droits & quelques privilèges particuliers. Mais Mr. Boerhaave l'a réduite à n'être qu'une simple Physique, claire, & intelligible. Il a rassemblé toutes les lumières acquises depuis un tems, & qui étoient confusément répandues en mille endroits différens, & il en a fait, pour ainsi dire, une Illumination bien ordonnée, qui offre à l'Esprit un magnifique Spectacle.

Il faut avouer cependant que dans cette Physique ou Chimie si pure, & si lumineuse, il y admet l'Attraction, & pour agir avec plus de franchise que l'on ne fait assez souvent sur cette matière, il reconnoit bien formellement que cette Attraction n'est point du tout un principe Mécanique. Peut-être la croiroit-on plus suppor-

table en Chimie qu'en Astronomie, à cause de ces mouvemens subits, violens, impétueux, si communs dans les opérations Chimiques; mais en quelque occasion que ce soit, aura-t-on dit quelque chose, quand on aura prononcé le mot d'Attraction? On l'accuse d'avoir mis dans cet Ouvrage, des opérations qu'il n'a pas faites lui-même, & dont il s'est trop fié à ses Artistes.

Outre les qualités essentielles aux grands Professeurs, Mr. Boerhaave avoit encore celles qui les rendent aimables à leurs Disciples. Ordinairement on leur jette à la tête une certaine quantité de savoir, sans se mettre aucunement en peine de ce qui en arrivera. On fait son devoir avec eux précisément & sèchement, & on est pressé d'avoir fait. Pour lui, il leur faisoit sentir une envie sincère de les instruire, non-seulement il étoit très exact à leur donner tout le tems promis, mais il ne profitoit point des accidens, qui auroient pu légitimement lui épargner quelque Leçon, il ne manquoit point de la remplacer par une autre. Il s'étudioit à reconnoître les talens, il les encourageoit, les aidait par des attentions particulières.

Il faisoit plus; si ses Disciples tomboient malades il étoit leur Médecin, & il les préféroit sans hésiter aux pratiques les plus brillantes, & les plus utiles. Il regardoit ceux qu'il avoit à instruire comme ses Enfans adoptifs à qui il devoit son secours, & en les traitant il les instruisoit encore plus efficacement que jamais.

Il avoit trois Chaires de Professeur, & les remplissoit toutes trois de la même manière. Il

publia en 1707, ses *Institutiones Medicæ*, & en 1708, ses *Aphorismi de cognoscendis & curandis Morbis*. Nous ne parlons que des premières Editions, qui ont toujours été suivies de plusieurs autres. Ces deux Ouvrages, & principalement les *Institutiones*, sont fort estimés de ceux qui sont en droit d'en juger; il s'y propose d'imiter Hippocrate. A son exemple, il ne se fonde jamais que sur l'Expérience bien avérée, & laisse à part tous les Systèmes qui peuvent n'être que d'ingénieuses productions de l'Esprit humain, délavouées par la Nature. Cette sagesse est encore plus estimable aujourd'hui que du tems d'Hippocrate, où les Systèmes n'étoient ni en aussi grand nombre, ni aussi séduisans. L'imitation d'Hippocrate paroît encore dans le stile serré & nerveux de ses Ouvrages. Ce ne sont en quelque sorte que des germes de Vérités extrêmement réduites en petit, & qu'il faut étendre & développer, comme il le faisoit par ses explications.

Pourra-t-on croire que les *Institutiones* de Médecine & les *Aphorismes* de Mr. Boerhaave aient eu un assez grand succès pour passer les bornes de la Chrétienté, pour se répandre jusqu'en Turquie, pour y être traduits en Arabe, & par qui? par le Mufti lui-même. Les plus habiles Turcs entendent-ils donc le Latin? entendront-ils une infinité de choses qui ont rapport à notre Physique, à notre Anatomie, à notre Chimie d'Europe, & qui en supposent la connoissance? Comment sentiront-ils le mérite d'Ouvrages qui ne sont à la portée que de nos Savans? Malgré tout cela,

cela, Mr. Albert Schultens, très habile dans les Langues Orientales, & qui, par ordre de l'Université de Leyde, y a fait l'Oraison funèbre de Mr. Boerhaave, y a dit qu'il avoit vu cette traduction Arabe, il y avoit alors cinq ans, que l'ayant confrontée à l'original, il l'avoit trouvée fidèle, & qu'elle devoit être donnée à la nouvelle Imprimerie de Constantinople.

Un autre fait qui regarde les *Institutions*, n'est guère moins singulier, quoique d'un genre très différent. Lorsqu'il réimprima ce Livre en 1713, il mit à la tête une Epître dédicatoire à Abraham Drolenvaux, Sénateur & Echevin de Leyde, où il le remercie très tendrement & dans les termes les plus vifs de s'être privé de sa fille unique pour la lui donner en mariage. C'étoit au bout de trois ans que venoit ce remerciement, & qu'il faisoit publiquement à sa femme une déclaration d'amour.

Il avoit du goût pour ces sortes de Dédicaces, & il aimoit mieux donner une marque flatteuse d'amitié à son égal, que de se prosterner aux pieds d'un Grand, dont à peine peut-être auroit-il été apperçu. Il dédia son Cours de Chimie à son frère Jaques Boerhaave Pasteur d'une Eglise, qui destiné par leur Père à la Médecine, l'avoit fort aidé dans toutes les opérations Chimiques auxquelles il se livroit, quoique destiné à la Théologie. Ils firent ensuite entre eux un échange des destinations.

Nous n'avons point encore parlé de Mr. Boerhaave comme Professeur en Botanique. Il eut cette place en 1709, année si funeste aux Plan-
tes

tes par toute l'Europe, & l'on pourroit dire que du moins Leyde eut alors une espèce de dédommagement. Le nouveau Professeur trouva dans le Jardin public 3000 Plantes, il avoit doublé ce nombre dès 1720. Heureusement il avoit pris de bonne heure, comme nous l'avons déjà dit, quelque habitude d'Agriculture, & rien ne convenoit mieux, & à sa santé, & à son amour pour la vie simple, que le soin d'un Jardin, & l'exercice corporel qu'il demandoit. D'autres mains pouvoient travailler, mais elles n'eussent pas été conduites par les mêmes yeux. Il ne manqua pas de perfectionner les Méthodes déjà établies pour la distribution & la *nomenclature* des Plantes.

Après qu'il avoit fini un de ses trois Cours, les Etrangers, qui avoient pris ses Leçons, sortoient de Leyde, & se dispersoient en différens Pais, où ils portoient son nom, & ses louanges. Chacune des trois fonctions fournissoit un flot qui partoît, & cela se renouvelloit d'année en année. Ceux qui étoient revenus de Leyde y en envoyoient d'autres, & souvent en plus grand nombre. On ne peut imaginer de moyen plus propre à former promptement la réputation d'un Particulier, & à l'étendre de toutes parts. Les meilleurs Livres sont bien lents en comparaison.

Un grand Professeur en Médecine & un grand Médecin peuvent être deux hommes différens, tant il est arrêté à l'égard de la Nature humaine, que les choses qui paroissent les plus liées par elles-mêmes, y pourront être séparées. Mr. Boerhaave

haave fut ces deux hommes à la fois. Il avoit sur-tout le *Pronostic* admirable, & pour ne parler ici que par faits, il attira à Leyde, outre la foule des Etudiens, une autre foule presque aussi nombreuse de ceux qui venoient de toutes parts le consulter sur des Maladies singulières rebelles à la Médecine commune, & quelquefois même par un excès de confiance sur des Maux ou incurables, ou qui n'étoient pas dignes du voyage. J'ai ouï dire que le Pape Benoît XIII le fit consulter.

Après cela on ne sera pas surpris que des Souverains qui se trouvoient en Hollande, tels que le Czar Pierre I, & le Duc de Lorraine, aujourd'hui Grand Duc de Toscane, l'ayent honoré de leurs visites. Dans ces occasions c'est le Public qui entraîne ses Maîtres, & les force à se joindre à lui.

En 1731 l'Académie des Sciences choisit Mr. Boerhaave pour être l'un de ses Associés Etrangers, & quelque tems après il fut aussi Membre de la Société Royale de Londres. Nous pourrions peut-être nous glorifier un peu de l'avoir prévenue, quoique la France eût moins de liaison avec lui que l'Angleterre.

Il se partagea également entre les deux Compagnies, en envoyant à chacune la moitié de la Relation d'un grand travail (a) suivi nuit & jour & sans interruption pendant 15 ans entiers, sur un même feu, d'où il résultoit que le Mercure étoit incapable de recevoir aucune vraie altération,

ni

(a) V. l'Hist. de 1734. p. 55, & suiv.

ni par conséquent de se changer en aucun autre Méral. Cette opération ne convenoit qu'à un Chimiste & fort intelligent & fort patient, & en même tems fort aisé. Il ne plaignit pas la dépense, pour empêcher, s'il est possible, celles où l'on est si souvent & si malheureusement engagé par les Alchimistes.

Sa vie étoit extrêmement laborieuse, & son tempérament, quoique fort & robuste, y succomba. Il ne laissoit pas de faire de l'exercice, soit à pied, soit à cheval, & quand il ne pouvoit sortir de chez lui, il jouoit de la Guitarre, divertissement plus propre que tout autre à succéder aux occupations sérieuses & tristes, mais qui demande une certaine douceur d'ame que les gens livrés à ces sortes d'occupations n'ont pas ou ne conservent pas toujours. Il eut trois grandes & cruelles maladies, l'une en 1722, l'autre en 1727, & enfin la dernière qui l'emporta le 23 Septembre 1738.

Mr. Schultens, qui le vit en particulier trois semaines avant sa mort, atteste qu'il le trouva au milieu de ses mortelles souffrances dans tous les sentimens non-seulement de soumission, mais d'amour pour tout ce qui lui venoit de la main de Dieu. Avec un pareil fond il est aisé de juger que ses mœurs avoient toujours été très pures. Il se mettoit volontiers en la place des autres, ce qui produit l'équité & l'indulgence, & il mettoit volontiers aussi les autres en sa place, ce qui prévient ou réprime l'orgueil. Il defar-moit la médifance & la Satyre en les négligeant, il en comparoit les traits à ces Etincelles qui s'é-

lan-

lancent d'un grand feu, & s'éteignent aussi-tôt quand on ne souffle pas dessus.

Il a laissé un bien très considérable, & dont on est surpris quand on songe qu'il n'a été aquis que par les moyens les plus légitimes. Il s'agit peut-être de près de deux Millions de Florins, c'est-à-dire, de quatre Millions de notre Monnoie. Et qu'auroient pu faire de mieux ceux qui n'ont jamais rejeté aucun moyen, & qui sont partis du même point que lui? Il a joui longtems de trois Chaires de Professeur, tous ses Cours particuliers produisoient beaucoup, les consultations qui lui venoient de toutes parts étoient payées sans qu'il l'exigeât, & sur le pied de l'importance des personnes dont elles venoient, & sur celui de sa réputation; d'ailleurs la vie simple dont il avoit pris l'habitude, & qu'il ne pouvoit ni ne devoit quitter, nul goût pour des dépenses de vanité & d'ostentation, nulle fantaisie, ce sont encore là de grands fonds, & tout cela mis ensemble, on voit qu'il n'y a pas eu de sa faute à devenir si riche. Ordinairement les hommes ont une fortune proportionnée, non à leurs vastes & insatiables desirs; mais à leur médiocre mérite. Mr. Boerhaave en a eu une proportionnée à son grand mérite, & non à ses desirs très modérés. Il a laissé une Fille unique héritière de tout ce grand bien.

ARTICLE IX.

HISTOIRE de l'EMPEREUR CHARLES VI,
*& des Révolutions arrivées dans l'Empire sous
 le Règne des Princes de l'Auguste Maison d'AU-
 TRICHE, depuis RODOLPHE Comte de HABSBURG
 jusqu'à présent. Avec le Différend
 survenu entre la REINE de HONGRIE & le
 ROI de PRUSSE, au sujet de la SILESIE. Par
 M. L. D. M. 2 Tom. in 12 avec fig. Tom. I.
 pagg. 267. sans compter la Préface. Tom. II.
 pagg. 355. A Amsterdam chez François L'Hon-
 neré & Fils, 1741.*

LEs conjonctures présentes rendent cet Ou-
 vrage extrêmement intéressant pour tous
 ceux qui veulent se rappeler l'histoire des Prin-
 ces de la Maison d'Autriche, ou qui veulent par-
 courir les principaux évènements arrivés sous le
 Règne de *Charles VI*. L'Auteur l'a comme par-
 tagé en trois Parties, qui ont entre elles une é-
 troite liaison, par l'enchaînement des faits qu'on
 y rapporte, & la dépendance mutuelle des évè-
 nemens qui s'y trouvent exposés. On voit dans
 la première tout ce qui s'est passé depuis *Rodol-
 phe* Comte de *Habsbourg*, qui jetta les premiers
 fondemens de la Maison d'Autriche, & fut cou-
 ronné Empereur à Francfort le 5 de Janvier 1274.
 L'Auteur se borne dans la seconde Partie, qui
 est la plus étendue, au Règne de *Charles VI*.
 La

La troisième comprend tout ce qui est arrivé de plus important dans l'Empire depuis la mort de cet Empereur jusqu'au Mois de Septembre 1741. L'Auteur nous apprend qu'il s'est particulièrement attaché, dans cette dernière Partie, à donner une idée claire des suites fâcheuses du Différend survenu entre le Roi de Prusse & la Reine de Hongrie, au sujet de la Silésie. Il y donne en effet la description des expéditions de Sa Majesté Prussienne dans ce Duché, du siège de quelques Places, de la Bataille de Molwitz, & de quelques autres rencontres. Pour guider le Lecteur, on a inséré dans cette troisième Partie une *nouvelle Carte de la Silésie*, qui paroît fort exacte. L'Auteur ne s'est pas fort étendu sur les prétensions, formées par les Cours d'Espagne & de Bavière, sur les Etats de la Maison d'Autriche. Comme ce grand procès n'est encore qu'entamé, & qu'il est difficile de prévoir de quelle manière il sera décidé, il a cru qu'il suffisoit d'exposer simplement les raisons alléguées de part & d'autre, sans se hasarder de donner témérairement dans des conjectures que l'évènement pourroit démentir. *Il faut, dit-il, laisser au tems à éclaircir des choses, qui ne se traitent que dans le Cabinet des Princes, & sur lesquelles on garde avec soin un profond secret.*

Après avoir donné une idée générale de l'Ouvrage, nous allons extraire ce qu'il contient de plus remarquable, en suivant l'ordre des tems, & le plan que l'Auteur s'est formé. Nous commencerons par la première Partie; où l'on fait voir l'origine de l'Auguste Maison d'Autriche,

Tom. XXVII. Part. II. Z les

les divers évènements qui ont contribué à l'agrandir, le haut degré de puissance où elle s'est vue élevée sous les derniers Empereurs, & enfin les principales révolutions arrivées pendant cet intervalle, tant dans l'Empire que dans les États voisins.

RODOLPHE, Comte de HABSBOURG, a jeté les premiers fondemens de la *Maison d'Autriche-Habsbourg*, dont la plupart des Auteurs trouvent l'origine dans *Archembaut* & dans son Fils *Loudeste*, tous deux Maires du Palais sous les Rois de France *Clovis II* & *Clotaire III*. Rodolphe fut élu Empereur dans une Diète qui se tint à Francfort au mois d'Octobre de l'Année 1273, & il fut couronné le 5 de Janvier 1274. Ce Prince avoit plusieurs Filles, toutes belles & bien élevées, qui furent mariées aux plus grands Princes d'Allemagne. Il fit la guerre à *Ottocare*, Roi de Bohême, & après l'avoir vaincu dans une Bataille qui se donna au mois de Septembre 1278, il donna le Gouvernement de l'Autriche, de la Stirie, de la Carinthie, & de la Carniole, au Comte *Albert* son Fils aîné, qui en fut investi publiquement, du consentement des Princes & États de l'Empire. Il mourut le 15 de Juillet 1291, à *Germersheim*, âgé de 73 ans.

ADOLPHE de NASSAU ayant succédé à Rodolphe, fut proclamé Empereur le 20 de Mai 1292. Comme il ne faisoit pas assez de cas du conseil des Princes, il fut déposé dans une Assemblée qui se tint à Mayence au mois de Juin 1298. Le Duc *Albert d'Autriche*, Fils de l'Empereur Rodolphe, ayant été élu en sa place, Adol-

dolphe leva des Troupes, & marcha contre lui. On en vint aux mains entre Geinheim & le Cloître de Rosendal, où Adolphe fut tué d'un coup que lui porta Albert.

ALBERT I, surnommé le *Triomphant*, porta ses armes dans la Bavière, & y fit de grands ravages. Ce Prince augmenta extrêmement ses Etats Héritaires. Il fut tué par un traître, près de Schafhausen, en 1308.

Le Comte HENRI de Luxembourg succéda à Albert, & fut couronné à Aix le jour des Rois, en 1309. Comme les droits de l'Empire en Italie étoient tombés dans une entière décadence, il s'y rendit en personne, à la tête des Troupes que les Etats lui accordèrent. Le Pape Clément V, qui se tenoit alors à Avignon, fit d'inutiles efforts pour traverser cette entreprise. Il y avoit alors dans Rome deux Partis, celui des *Guelphes*, & celui des *Colomes*, qui étoient connus sous le nom de *Gibelins*. L'Empereur, qui s'étoit déclaré en faveur des derniers, se rendit maître de Rome, & après avoir convoqué à Pise tous les Princes d'Italie, il leur ordonna de lui payer à l'avenir leur tribut annuel & accoutumé. Il mourut le 24 d'Aout 1313. Il avoit la réputation d'être pieux, dévot, prudent, juste & affable.

Après la mort de ce Prince, on élut en même tems le Duc FREDERIC d'AUTRICHE, Fils d'Albert I, & le Duc LOUIS de BAVIERE. Frédéric fut couronné à Bonn, & Louis le fut à Aix-la-Chapelle. Une Bataille qui se donna près de Muldorff en 1322, termina ce différend. Louis y remporta la victoire, & fut reconnu

Empereur par la plupart de ceux qui avoient favorisé le parti de son Rival. Le Pape *Jean XXII*, qui avoit fait tous ses efforts pour traverser son élection, entreprit de le déposer ; & , pour le rendre odieux aux Peuples , le déclara Hérétique , & fauteur d'Hérétiques. Sur ce fondement chimérique, le Pontife lança contre lui l'excommunication. Louis, pour se vanger de cet affront, marcha à Rome, à la tête de ses Troupes, déposa lui-même ce Pontife, & fit élire en sa place *Nicolas V*. Il mourut le 11 d'Octobre 1347.

CHARLES IV fut reconnu Roi & Empereur des Romains en 1347. Dans une Diète qu'il convoqua à Nuremberg en 1356, on dressa le célèbre Edit, touchant la forme & les cérémonies de l'Élection des Empereurs, le nombre des Electeurs, leurs fonctions, leurs droits, leurs privilèges, en un mot tout ce qui concerne le Gouvernement général de l'Empire. On donna à cet Edit le nom de *Bulle d'Or*. Après avoir pris les précautions nécessaires pour faire observer cet Edit, il se rendit en Bohême, où il ne songea plus qu'à accumuler des trésors, & à étendre les Frontières de ses Etats, auxquels il avoit déjà ajouté la Silésie, relevant de la Pologne, & la Lusace, qui relevoit de l'Empire. Il mourut à Prague le 29 de Novembre 1378.

Son Fils **WENCESLAS de LUXEMBOURG** lui succéda dans le Gouvernement de l'Empire & du Royaume de Bohême. Ce Prince ayant été déposé, pour ses vices & ses violences, le 20 d'Aout 1400, eut pour Successeur **ROBERT ou RUF**,

RUPPERT, Comte Palatin du Rhin & Duc de Bavière, lequel fut élu Empereur le 10 de Septembre de la même année. L'expédition de Robert en Italie, contre *Jean Galéas*, que Wenceslas avoit créé Duc de Milan, n'eut pas un heureux succès. Il ne réussit pas non plus à éteindre le Schisme qui étoit dans l'Eglise, quelque soin qu'il y apportât. Il mourut à Oppenheim le 18 de Mai 1410.

Robert eut pour Successeur **SIGISMOND**, fils de l'Empereur Charles IV, & frère de Wenceslas. Pour faire cesser le Schisme qui déchiroit l'Eglise depuis plus de trente ans, il convint avec le Pape *Jean XXIII* de faire tenir à Constance un Concile général, où il se rendit lui-même avec l'Impératrice sa femme & une nombreuse Cour. Ce fut lui qui érigea la Comté de Savoie en Duché. Ses entreprises eurent des succès différens. On lui reproche, & avec raison, d'avoir fait condamner à mort *Jean Hus*, au préjudice du Sauf-conduit qui lui avoit été accordé. Il mourut le 9 de Décembre 1437.

ALBERT II, dit le *Grave* & le *Magnanime*, fut élu Empereur après la mort de Sigismond. Il obtint en une année trois Couronnes. Le 1 de Janvier 1438, il fut élevé sur le Trône de Hongrie, & le 6 de Mai les Bohêmes le choisirent aussi pour leur Roi. Il fut élu Empereur le 26 de Juin par les Electeurs assemblés à Francfort. Comme il avoit hérité des Royaumes de Hongrie & de Bohême, en qualité de Gendre de l'Empereur Sigismond, on peut dire que la Maison d'Autriche commença dès ce

tems-là à monter au point de la grandeur où elle s'est vue élevée dans la suite. Il mourut le 26 d'Octobre 1439.

FREDERIC III, Fils d'Ernest Archiduc d'Autriche, & Cousin germain d'Albert II, fut élu Empereur le 30 de Mars 1440. Ce Prince, que quelques-uns ont appelé *Frédéric IV*, & d'autres *Frédéric V*, tint plusieurs Diètes pour éteindre le Schisme qui régnoit dans l'Eglise. Après avoir fait la guerre aux Suisses, il passa en Italie pour aller au-devant d'*Eléonore*, fille du Roi de Portugal, laquelle lui avoit été promise en mariage. De retour dans ses Etats, il fut longtems occupé d'une guerre intestine, qui pensa avoir de fâcheuses suites. Trois Princes formoient des prétensions sur le Duché d'Autriche, savoir l'Empereur, *Albert VI* son frère, & *Sigismund* Comte de Tyrol, leur Cousin germain. On en vint à un accommodement. Il fut réglé, que l'Empereur auroit l'Autriche Inférieure jusqu'à l'Ems; que les Terres au delà de cette Rivière appartiendroient à Albert; & que la Carinthie supérieure, voisine du Tyrol, seroit la portion de Sigismund. En 1461 *Albert d'Autriche*, appuié de *Louis de Bavière*, prit les armes contre l'Empereur, sous prétexte qu'on lui avoit fait tort dans le partage de la Succession de son Père. Ce nouveau différend fut terminé par la médiation du Roi de Bohême; mais bientôt après la guerre recommença avec plus de violence qu'auparavant. Albert fit des conquêtes; mais Frédéric le mit au Ban de l'Empire, & le fit excommunier par le Pape. La mort d'Albert

bert mit fin à cette querelle. Sigismond ceda alors à l'Empereur la portion de l'Autriche, dont il avoit hérité de Ladiflas; & Frédéric se vit par là entièrement maître de ce Duché.

Frédéric maria son Fils *Maximilien* avec *Marie de Bourgogne* riche héritière, de sorte que par ce mariage tous leurs biens passèrent à *Philippe I*, leur Fils, qui épousa *Jeann* Fille du Roi *Ferdinand d'Arragon*, & par sa Femme, Roi de Castille. C'est ainsi que l'Espagne & ses dépendances entrèrent dans la Maison d'Autriche. Après la mort de *Matthias*, qui s'étoit emparé de Vienne, Frédéric demanda qu'on lui donnât, ou à son Fils *Maximilien*, la Couronne de Hongrie. Les Hongrois ayant élu *Uladiflas*, Roi de Bohême, on convint que l'Empereur demeureroit seul possesseur de l'Autriche, qu'*Uladiflas* retiendrait la Couronne de Hongrie, avec le droit de succéder à la Couronne, au défaut d'Héritiers. Frédéric mourut à Lintz le 19 d'Aout 1493.

MAXIMILIEN I, fils & Successeur de Frédéric, est le premier Prince de la Maison d'*Habsbourg*, qui ait porté la qualité d'*Archiduc d'Autriche*. Depuis ce Prince, cette dignité s'est perpétuée dans la Maison d'Autriche, & il l'y fixa pour toujours, en érigeant cette Province en Archiduché. En 1496 il maria *Philippe* son Fils, avec l'Infante *Jeane*, fille de *Ferdinand d'Arragon* & d'*Isabelle* de Castille. En 1499 il déclara la guerre aux Suisses, qui avoient fait des courses sur les Terres de la Maison d'Autriche. Cette guerre fut très sanglante. Après qu'on

Peut terminée, on travailla à régler les affaires de l'intérieur de l'Empire, qui fut divisé en six Cercles; savoir, de Franconie, de Bavière, de Suabe, du Rhin, de Westphalie & de Saxe. Ce règlement se fit en 1500; mais dans une Diète tenue à Cologne en 1512, on y ajouta les Cercles d'Autriche, de Bourgogne, de la Saxe Supérieure & du Rhin Inférieur.

En 1502, les Païsans se soulevèrent en Allemagne, & on fut obligé d'envoyer contre eux une puissante Armée pour les mettre à la raison. Une nouvelle guerre s'alluma bientôt après dans l'Empire, au sujet de l'héritage laissé par *George le Riche*, Duc de Bavière, de la Branche de Landshut, qui mourut en 1503. L'Empereur déclara aussi la guerre aux Vénitiens, auxquels il enleva plusieurs Places qu'ils possédoient dans la Lombardie. La tranquillité de l'Allemagne fut terriblement ébranlée par les divisions qui y regnèrent au sujet des opinions de *Luther*, qui déclama hautement contre les abus de l'Eglise Romaine, & sur-tout contre les Indulgences que le Pape *Léon X* avoit accordées, ou plutôt vendues aux Peuples de la Chrétienté. Pour empêcher que ces troubles n'augmentassent, *Maximilien* convoqua une Diète à Augsbourg, où il fit comparoitre *Luther*, à qui il envoya pour cet effet un Sauf-conduit. Après cette Diète, ce Prince se rendit à Inspruck, & delà à Wels, où il mourut le 12 de Janvier 1519. Il avoit plusieurs belles qualités. Il aimoit beaucoup les gens de Lettres, & porta la libéralité si loin, qu'il s'exposa quelquefois, par le défaut d'argent,

à ne pouvoir conduire à leur fin des affaires qu'il avoit heureusement commencées. On lui reproche d'avoir eu une trop violente passion pour la Chasse.

CHARLES V, Fils de *Philippe* Roi de Castille, & de *Jeanne* Fille de *Ferdinand* le Catholique, succéda à Maximilien, ayant été élu Empereur le 28 de Juin 1519. Ce Prince étoit né à Gand le 24 de Février 1500. Il fut couronné à Aix-la-Chapelle le 21 d'Octobre 1520. L'année suivante il assista à la Diète de Worm, où il fit publier les Edits les plus rigoureux contre Luther & ses Sectateurs. Ses menaces ne produisirent aucun effet. Le Luthéranisme fit de si grands progrès, qu'il s'étendit jusqu'au delà de la Mer Baltique. Nous n'entrerons pas ici dans le détail des guerres de Religion qui désolèrent l'Allemagne sous son règne, & dont les Turcs profitèrent pour attaquer la Hongrie. Lorsqu'il eut pris la résolution de renoncer entièrement à la Souveraineté, il ceda l'Empire à son Frère *Ferdinand*, & ceda à son Fils *Philippe*, tous ses autres Royaumes & Etats qu'il possédoit, tant en Europe que dans le Nouveau Monde. Après s'être ainsi dépouillé, il partit pour l'Espagne, où il se renferma dans le Cloître de St. *Juste*, de l'Ordre de St. Jérôme. Il mourut le 21 de Septembre 1558. Ce Prince égala les plus grands guerriers de son Siècle.

FERDINAND I, qui succéda à l'Empire après l'abdication de son Frère Charlequint, étoit né à Complut le 10 de Mars 1503. En vertu du droit que sa femme, *Anne* de Hongrie, avoit à

la Couronne de Bohême, il fut couronné à Prague le 24 de Février 1527. Le 28 d'Octobre de la même année il fut couronné à Belgrade, Roi de Hongrie, après avoir défait *Jean de Zapol*, qui aspirait à cette Couronne. Il présida à la Diète de Spire en 1542, à celle de Nuremberg en 1543, &c à celle d'Augsbourg en 1555. Il fit élire *Maximilien* son Fils, Roi des Romains, à la Diète qu'il convoqua à Francfort en 1562. Il mourut à Vienne le 26 de Juillet 1564, après avoir gouverné l'Empire & ses Royaumes avec beaucoup d'équité, de clémence, de justice & de modération.

MAXIMILIEN II, son Successeur, naquit à Vienne le 1 d'Aout 1527. Il fit ses premières armes en 1544, dans la Guerre de l'Empereur contre la France. Après la tenue de la Diète d'Augsbourg, dont il fit lui-même l'ouverture, il passa en Espagne, où il épousa *Maria* Fille de *Charles-Quint*. En 1565 il déclara la guerre à *Jean Sigismond*, Prince de Transilvanie, qui se qualifioit Roi de Hongrie. En 1569 il accorda à la Noblesse Protestante d'Autriche le libre exercice de leur Religion dans leurs Châteaux, Villes & Villages. Après avoir pacifié la Hongrie, il fut si bien ménager les Etats de ce Royaume, qu'il les porta à élire *Rodolphe* son Fils pour succéder à cette Couronne. Il travailla en même tems à lui faire obtenir celle de Bohême, & même l'Empire, en le faisant élire Roi des Romains. Maximilien, ayant ainsi réglé les affaires de sa Famille, mourut le 12 d'Octobre 1575.

RODOLPHE II, Fils de Maximilien, n'eut pas pour les Protestans la même indulgence que son Père. Il restraignit leurs Privilèges, & fit obser-

ver

ver la Pacification de Passau, laquelle portoit que tout Prélat qui renonceroit à la Religion Catholique, seroit privé de son Bénéfice. Après avoir été longtems occupé dans la Guerre qu'il eut contre les Turcs, il fit la Paix avec *Achmet*, qui avoit succédé à *Mahomet III* son Père. Par un Traité qui fut signé à Prague, il ceda à l'Archiduc *Matthias* son frère, la Hongrie & l'Autriche, & quelque tems après il se dépouilla aussi de la Bohême en sa faveur. Il mourut le 10 de Janvier 1612. Ce Prince n'avoit jamais été marié. Il passoit pour savant, mais il étoit très peu propre pour le Gouvernement de ses Etats. Au lieu d'employer son tems aux affaires de l'Empire, il s'appliquoit à la Chimie, à la transmutation des Métaux & aux Mécaniques. Il passoit quelquefois des journées entières dans des boutiques d'Horlogers, de Tourneurs & de Peintres. Le reste de son tems, il le passoit dans les écuries de ses Chevaux.

MATTHIAS fut élu Empereur le 3 de Juin 1612, & fut couronné le 14 du même Mois. Parvenu à l'Empire, il cessa d'avoir pour les Protestans les mêmes égards qu'il avoit eus pour eux lorsqu'il avoit besoin de leurs services. Ceux-ci, de leur côté, refusèrent de l'assister contre les entreprises que faisoit sur la Hongrie *Betlem-Gabor*, que le Turc avoit établi Prince de Transilvanie, en la place de *Gabriel Bactori*. La Paix se fit avec les Turcs en 1615. Matthias se voyant sans enfans, adopta l'Archiduc *Ferdinand* son Cousin germain, se démit en sa faveur du Royaume de Bohême, & le fit proclamer par les

les Etats, son Successeur à cette Couronne. Il se dépouilla aussi quelque tems après de la Couronne de Hongrie en faveur de ce même Prince. La guerre de Hongrie lui causa beaucoup de chagrins, & fut en partie cause de sa mort.

FERDINAND II, son Successeur, parvint à l'Empire le 27 d'Aout 1619. Le faux zèle, qu'il eut pour la Religion, le porta à persécuter les Protestans. Comme son élection ne fut pas agréable aux Bohêmes, ces Peuples élurent à Prague pour leur Roi, *Frédéric V*, Electeur Palatin. En même tems les Protestans de Hongrie, d'intelligence avec Frédéric, appellèrent à leur secours *Betlem-Gabor*, qui fut élu Roi de Hongrie par les Etats du Royaume assemblés à Neuhausel. Tout cela attira la guerre en Bohême & en Hongrie. Les Impériaux remportèrent une Victoire complète sur l'Electeur Palatin, dans une Bataille qui se donna près de Prague le 18 de Novembre 1620. Ils eurent aussi d'heureux succès contre Gabor, qui se vit enfin dans la nécessité de renoncer à tous ses desseins sur la Hongrie. L'Empereur se trouva engagé dans une nouvelle guerre, par le soulèvement des Païsans de la Haute Autriche, Province qu'il avoit cédée à *Maximilien*, Electeur de Bavière, pour gage des grandes avances qu'il étoit obligé de faire, suivant un Traité de Ligue fait entre eux. Les revoltés remportèrent d'abord quelques avantages; mais ils furent enfin défaits & entièrement dissipés par les Troupes Impériales.

Le grand but de Ferdinand étoit de se rendre dans l'Empire beaucoup plus puissant que ne l'avoient

voient été ses prédécesseurs. D'abord il chercha à abattre & affoiblir le parti Protestant. Dans cette vue il ordonna que les Ministres eussent à se faire instruire dans la Religion Catholique, ou à sortir des terres de son obéissance. Par un Edit publié le 28 d'Avril 1629, il déclaroit aux Princes & autres Etats Protestans de l'Empire qu'ils eussent à restituer les biens d'Eglise qu'ils occupoient. La Ville d'Augsbourg fut la première où l'on commença à faire exécuter cet Edit. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg ne voulurent point déférer à ces ordres: ils s'unirent avec quelques autres Princes Protestans, & publièrent un Manifeste contre l'Edit de Ferdinand.

Ces brouilleries portèrent *Gustave-Adolphe*, Roi de Suède, à faire une invasion en Allemagne. Après la mort de ce Héros du Nord, qui fut tué dans les environs de Lutzen proche de Leipzig, l'Electeur de Saxe abandonna les Suédois, & fit sa paix avec l'Empereur le 10 de Mai 1635. L'Electeur de Brandebourg & plusieurs autres Princes & Villes Impériales suivirent cet exemple. Dans une Diète que l'Empereur convoqua à Ratisbonne, il se fit donner pour Coadjuteur son fils Ferdinand, qui étoit déjà Roi de Hongrie & de Bohême, & qui fut proclamé Roi des Romains le 22 Décembre 1636. L'Empereur mourut le 25 de Février de l'année suivante, fort regretté des zélés Catholiques, dont il s'étoit hautement déclaré le protecteur contre les Protestans. On reproche à ce Prince d'avoir trop aimé le repos, & d'avoir toujours

jours abandonné la conduite de ses Armées à ses Généraux.

FERDINAND III continua la guerre avec beaucoup de malheur contre la Suède & la France. Lorsqu'on eut mis fin à cette guerre ruineuse, l'Empereur convoqua à Augsbourg en 1653 une Diète, où il fit élire Roi des Romains son Fils *Ferdinand*, qui étoit déjà Roi de Hongrie & de Bohême. L'année suivante ce jeune Prince fut attaqué de la petite Verole, dont il mourut le 9 de Juillet. Le 27 de Juin 1655 l'Empereur donna à *Leopold Ignace* son second Fils, qui n'étoit âgé que de 14 ans, le Titre & la Couronne de Hongrie; & le 14 de Septembre 1656, il le fit couronner Roi de Bohême. Il ne songeoit plus qu'à assurer l'Empire à ce jeune Prince, lorsque la mort le surprit le 2 d'Avril 1657.

LEOPOLD fut élu Empereur le 18 de Juillet 1658, & couronné le premier d'Aout de la même Année. Il fut occupé dès le commencement de son Règne à la Guerre de Transilvanie, laquelle avoit été excitée par *George Ragotshi*. Les Turcs ayant aussi déclaré la guerre à l'Empereur, firent une invasion dans la Transilvanie, & s'emparèrent de plusieurs Places de la Hongrie. La paix faite avec le Turc, la Cour de Vienne au-lieu de satisfaire les Hongrois sur leurs griefs, les traita plus durement que jamais, ce qui engagea la principale Noblesse de Hongrie d'envoyer à la Porte des Députés pour se mettre sous la protection du Grand Seigneur. Cette conspiration ayant été découverte, la Cour

Cour de Vienne fit arrêter & exécuter plusieurs Seigneurs Hongrois, ce qui excita de nouvelles plaintes & augmenta le parti des Mécontents. Les Turcs profitèrent encore de ces divisions. Ils se jettèrent sur les Terres de l'Empereur, & commirent par-tout de grands dégats.

Oltre cette guerre avec la Hongrie & la Porte, l'Empereur eut encore à se défendre contre la France qui l'attaquoit sur le Rhin. En 1683, les Turcs après avoir formé une puissante Armée, firent une irruption en Autriche, & mirent le siège devant Vienne. Comme l'Empereur avoit reçu de puissans secours de la plupart des Princes Chrétiens, les infidèles furent obligés de se retirer, après avoir été mis en déroute. La Paix qui avoit été conclue avec la France en 1684, fut rompue en 1688 par Louis XIV, qui envoya sur le Rhin une puissante Armée commandée par le Dauphin. Les François firent le siège de Philipsbourg, dont ils se rendirent maîtres de 29 d'Octobre. L'Auteur entre dans un détail exact des principaux évènements de cette Guerre, laquelle ne fut terminée qu'en 1697 par le Traité de Paix qui fut conclu à Ryswick.

La mort de *Charles II*, Roi d'Espagne & dernier Prince de la race de *Charlequins*, arrivée le premier de Novembre 1700, donna lieu à une nouvelle Guerre qui embrasa toute l'Europe. Le Roi d'Espagne avoit fait un Testament par lequel il nommoit le Duc d'Anjou à la succession de ses vastes Etats. Ce jeune Prince fut proclamé Roi d'Espagne sous le nom de *Philippe*

pe V, & reconnu en cette qualité par l'Angleterre, les Provinces-Unies & la plupart des autres Puissances de l'Europe. L'Empereur fit protester de nullité contre tout ce qui s'étoit fait; mais comme il étoit alors sans Troupes & sans appui, il se trouva dans de furieux embarras. Dans l'espérance de pouvoir porter l'Angleterre & les Provinces-Unies contre la France, il fut résolu à la Cour de Vienne de faire tous les préparatifs nécessaires pour pousser la guerre avec vigueur, & de ne rien épargner pour mettre l'Archiduc sur le Trône d'Espagne. Le Prince *Eugène* fut choisi pour avoir le commandement de 29 mille hommes qu'on devoit envoyer en Italie. La France avoit déjà fait défilier des Troupes, qui devoient être augmentées par celles du Duc de Savoie, qui s'étoit engagé de lui fournir deux mille cinq cens Chevaux & huit mille Fantassins.

La guerre se pouffoit déjà avec vigueur lorsque l'Angleterre, les Etats de Hollande & la plupart des Princes de l'Empire se déclarèrent en faveur de l'Empereur. Le Duc de Bavière & l'Electeur de Cologne son frère furent les seuls qui persistèrent à vouloir demeurer neutres. Nous n'entreprendrons pas d'entrer ici dans le détail des évènements de cette longue & ruineuse guerre, nous nous contenterons d'en indiquer les plus remarquables.

En 1701 il se donna en Italie près de Chiari une Bataille où les François perdirent environ trois mille hommes. La perte des Impériaux fut moins considérable. En 1702 Le Prince
Eugène

Eugène forma le projet de se rendre maître de Crémone. Cette entreprise auroit eu un heureux succès, si les Impériaux qui entrèrent dans la Ville bien armés, bien préparés, bien vêtus & en bon ordre, n'eussent pas eu la lacheté de s'en laisser chasser par des Soldats presque tout nuds, dispersés ça & là, & qui étoient presque sans Officiers à leur tête. La Bataille qui se donna la même année en Italie, fut fort opiniâtre, & soutenue de part & d'autre avec beaucoup de valeur & d'intrépidité. Philippe V, Roi d'Espagne, s'y trouva en personne, & les François s'attribuèrent la victoire. Celle qui se donna à Fridlinghen, près du Rhin, eut un succès fort équivoque. On en fit des réjouissances à Vienne & dans les Provinces-Unies, tandis qu'en France on fut si persuadé que le Marquis de Villars avoit remporté la victoire, que cette action lui valut le Bâton de Maréchal & le commandement de l'Armée du Rhin. Les expéditions de Mer méritent d'être remarquées. Le Chevalier de *Fourbin* infesta les Côtes de l'Istrie Impériale, où il commit plusieurs hostilités. Les Flottes Angloise & Hollandoise pénétrèrent dans la Baie de Cadix, & jettèrent l'épouvante dans le Païs. L'Amiral *Rook* prit les Gallions d'Espagne que Mr. de *Chateaurenaud* avoit conduits à Vigo.

En 1703, le Duc de Savoie entra dans la grande Alliance. Son exemple fut bientôt suivi par le Roi de Portugal, à qui l'Empereur ceda plusieurs Places, au nom de l'Archiduc. L'Empereur s'étant déterminé à transférer ses droits sur

la Monarchie d'Espagne à l'Archiduc Charles, son second Fils, ce Prince fut proclamé Roi d'Espagne le 12 de Septembre sous le nom de *Charles III.* Ce nouveau Roi partit de Vienne le 19 du même Mois, pour se rendre en Hollande & delà en Angleterre. Après quelque séjour à Londres, il s'embarqua le 16 de Janvier 1704, & fit voile de Ste. Hélène le 18. La Flotte, qui l'accompagnoit, étoit composée de vingt ou vingt-cinq Vaisseaux de guerre, partie de la Reine Anne, partie des Etats Généraux. Ce Prince arrivé à Lisbonne, fit répandre en Espagne une Déclaration, par laquelle il promettoit le pardon à tous ceux de ses Sujets, qui quitteroient le parti de Philippe & de ses Adhérens.

Les heureux succès qu'eurent les François en Italie l'année suivante, causèrent de grandes inquiétudes à la Cour de Vienne. D'un autre côté, les Hongrois revoltés ravageoient les terres de l'Empereur, & faisoient des courses jusqu'aux portes de sa Capitale. La grande Victoire, remportée par les Alliés à Hochstet, les rendit maîtres de toute la Bavière; & la perte considérable que fit la France à cette journée, fut le premier coup de ceux qui l'ébranlèrent le plus dans la suite. La même année les Anglois se rendirent maîtres de Gibraltar; & les Espagnols firent dans la suite d'inutiles efforts pour reprendre cette Forteresse, l'une des plus importantes du Royaume.

Léopold étant mort le 6 de Mai 1705, eut pour successeur à l'Empire son Fils JOSEPH, qui avoit été reconnu Roi de Hongrie en 1687, & élu Roi des Romains en 1690. Il prit le ti-

tre de Roi de Bohême, & fut reconnu tel par les Etats de ce Royaume. Il avoit épousé en 1698 Wilhelmine-Amélie, Fille de *Jean-Frédéric*, Duc de Brunswic-Hannover. Les expéditions de cette Campagne en Italie eurent un succès fort équivoque. L'action la plus remarquable fut la Bataille de Cassano, qui dura quatre heures. Les deux Armées s'attribuèrent la Victoire. Les expéditions du Roi Charles en Espagne eurent un heureux succès. Il se rendit maître de Barcelone, après 26 jours de Siège.

L'année suivante, le Roi de France eut le chagrin de voir échouer la plupart de ses projets, ses Armées reçurent presque par-tout de terribles échecs. Le Maréchal de *Villeroi* perdit la Bataille de Ramillies, & cette perte entraîna celle de plusieurs Places dont les Alliés s'emparèrent. L'Empereur fit fulminer cette année par son Conseil Aulique, un Décret, pour mettre au Ban de l'Empire les Electeurs de Bavière & de Cologne. Il mit lui-même en pièces la Minute des Lettres Patentes que Léopold leur avoit fait expédier pour les investir de leurs Electorats : Il en jetta par terre les morceaux, & les foula aux pieds. L'Electrice de Bavière étoit alors à Venise, où elle avoit été obligée de se retirer. Par ordre de l'Empereur, ses Enfants furent enlevés de Munich, & conduits à Clagenfurt. La Cour de Vienne ne borna pas là son ressentiment. On exigea dans toute la Bavière des sommes exorbitantes des Peuples. Les Paroisses furent accablées de quartiers d'hiver, où les Soldats vivoient à discrétion. La Noblesse fut de-

armée & pillée. Plusieurs furent emprisonnés ; d'autres réduits à chercher un asile en Suisse. En Italie, les François gagnèrent la Bataille de Calcinato. Les Impériaux eurent environ trois mille hommes tant tués que blessés, & laissèrent entre les mains des Vainqueurs un grand nombre de prisonniers. Mais l'évènement le plus remarquable de cette Campagne fut la déroute de l'Armée Françoisse devant Turin, dont elle avoit entrepris le siège.

En 1707, les Impériaux s'emparèrent du Royaume de Naples. L'entreprise sur Toulon, concertée par le Duc de Savoie & le Prince Eugène, n'eut pas un heureux succès. Sur le Rhin, le Maréchal de *Villars* força les Lignes de Bruhl & de Stolhoffen, saccagea Dourlac, & quelques petites Villes voisines pour donner de la terreur. Les Alliés furent aussi battus en Espagne, où le Duc de *Berwick* remporta sur eux une Victoire complète. Le Mariage du Roi *Charles* avec la Princesse *Elisabeth-Christine de Wolfenbuttel* fut arrêté & conclu à Vienne le 15 d'Octobre de cette année; mais la nouvelle Reine ne partit de cette Ville que l'année suivante, pour aller rejoindre son Epoux en Catalogne.

- La Campagne de 1708 est remarquable par les grands efforts que fit l'Empereur avec ses Alliés pour une cause qui ne pouvoit être décidée que par le sort des armes. Louis XIV, toujours ferme dans la résolution qu'il avoit prise de maintenir son Petit-fils sur le Trône d'Espagne, prit de son côté de nouvelles mesures pour s'opposer avec force & vigueur à toutes les entreprises de
tant

tant de Puissances liguées contre lui. Au commencement de Juillet, le Duc de Vendôme surprit Gand, Bruges, Plaffendal, & mit à contribution toute la Flandre Hollandoise & une partie du Brabant. Ces conquêtes furent suivies de la Bataille d'Oudenarde, où les François furent mis en déroute. Après cette Victoire, les Alliés firent le siège de Lille, dont ils se rendirent maîtres, malgré la belle & vigoureuse défense que fit le Maréchal de Boufflers qui y commandoit.

Comme la guerre commençoit à devenir onéreuse aux Puissances qui y étoient engagées, & sur-tout à la France, Louis XIV se détermina enfin en 1709 à faire aux Alliés des propositions de paix. Ceux-ci demandèrent entr'autres, que le Roi Très Chrétien reconnût Charles III pour Roi de toutes les Espagnes, & qu'au cas que le Duc d'Anjou refusât de remettre à ce Prince toutes les Places qu'il occupoit, Louis XIV se joignût lui-même aux Alliés pour l'y obliger. Toute la France se récria hautement contre des demandes si exorbitantes. Quelque nécessaire que fût la Paix aux François, ils répondirent fièrement qu'ils n'étoient ni d'humeur à accepter de pareilles conditions, ni dans l'habitude de les entendre. Les Négociations rompues, les Troupes se mirent en campagne. Après quelques expéditions peu importantes, les Armées se joignirent près des Bois de Sart & de Blangies, où se donna la sanglante Bataille de Malplaquet. Après cette Bataille, les Alliés allèrent mettre le siège devant Mons, & se rendirent maîtres de cette Place.

En 1710, la France fit de nouvelles démarches pour terminer une guerre qu'elle n'étoit plus en état de soutenir. Elle n'avoit jamais été dans une situation plus pitoiable. Les Finances se trouvoient dans un desordre affreux, les Troupes n'étoient plus payées, tous les Fonds manquoient, les Peuples étoient épuisés, le Roi étoit pauvre, parce que la plupart de ses Sujets n'avoient plus rien. Dans l'idée où étoient les Alliés que la France seroit bientôt réduite à faire tout ce qu'on voudroit, les offres de Louis XIV furent encore rejetées. Le Monarque François prit donc le parti de continuer la guerre; & ses Peuples, malgré leur épuisement, en portèrent le fardeau avec d'autant plus de patience, qu'ils n'ignoroient pas ce qu'on avoit offert pour acheter la Paix. Les Alliés firent quelques conquêtes, & les François trop foibles pour s'opposer à leurs entreprises, se contentèrent de se tenir sur la défensive. La guerre de Hongrie continuoit toujours. Le Général *Heister* enleva en très peu de tems aux Mécontens, Neuhau-sel, Leith, Arwan, Zolnoc, Erla, avec plusieurs Châteaux fortifiés. Les affaires d'Espagne eurent des succès fort différens. Charles remporta d'abord sur Philippe une grande Victoire; mais celui-ci ayant reçu de nouveaux renforts, battit à son tour les Allemands & les Portugais, & se vit par-là entierement maître de la campagne.

En 1711, les affaires de l'Europe changèrent entierement de face. Tout réussit au gré de la France, & du Roi Philippe, en faveur duquel
on

on décida enfin la grande querelle de la Succession au Trône d'Espagne. Le Maréchal de *Tallard*, qui étoit resté prisonnier à Londres depuis la Bataille de Hochster, travailla avec tant de succès auprès des principaux Membres du Parlement, qu'il les disposa à entrer dans ses vues. Il sçut même par ses manières souples, polies & accommodantes, gagner la confiance de la Reine *Anne*, qu'il porta à donner la Paix à l'Europe. Mais le motif le plus puissant, que l'on fit valoir auprès de cette Princesse pour la détacher de la Grande Alliance, fut la mort imprévue de l'Empereur *Joséph*, arrivée le 17 d'Avril, dans la 33 année de son âge.

Le Roi Charles étoit occupé à faire la conquête du Royaume d'Espagne, lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de l'Empereur son frère. Dans la Diète qui se tint à Francfort, il fut reconnu Empereur le 12 d'Octobre, sous le nom de CHARLES VI. De retour en Allemagne, il faut couronné dans la même Ville le 22 Décembre, après avoir juré l'observation de la Capitulation Impériale.

Le Congrès, qui se tint à Utrecht en 1712, n'empêcha pas l'ouverture de la Campagne. Après quelques expéditions, le Duc d'*Ormond* qui avoit le commandement des Troupes Angloises, déclara aux Députés des Etats Généraux & au Prince *Eugène*, qu'il avoit ordre de la Reine sa maitresse de publier une suspension d'armes entre son Armée & celle de France. Il se sépara en même tems de l'Armée des Alliés, qui, après les grands avantages remportés par le Maréchal

de *Villars*, lequel força le Camp retranché de Denain & se rendit maître de Marchienne, se déterminèrent à faire la paix avec la France. L'Empereur aima mieux courir les risques de la guerre, que de renoncer à ses prétentions; mais se voyant trop foible pour résister seul aux forces de cette Couronne, il se détermina enfin à suivre l'exemple de ses Alliés. Cette Paix particulière de l'Empereur avec la France fut signée à Rastadt le 6 de Mars 1714.

Après qu'on eut terminé cette longue & sanglante Guerre, qui avoit ébranlé les deux plus puissans Royaumes de l'Europe, Charles reprit les armes contre le Grand Seigneur, qui avoit attaqué la République de Venise. En 1716 le Prince Eugène remporta une grande victoire sur les Turcs, & l'année suivante il les mit encore en déroute & les défit entierement. L'extrémité où se trouva la Porte l'obligea à faire la Paix en 1718.

L'Espagne attaqua dans ce même tems l'Empereur, sous prétexte d'empêcher l'échange que Sa Majesté Impériale vouloit faire avec le Duc de Savoie, de la Sardaigne contre la Sicile, dont le Traité de Bade avoit assuré la possession à celui-ci. George I, Roi d'Angleterre, en conséquence d'un Traité d'alliance qu'il avoit fait avec l'Empereur, envoya au secours de la Sicile une Flotte commandée par l'Amiral Bings. Cette Flotte joignit celle d'Espagne dans la Mer de Sicile, & l'attaqua. Les Espagnols furent battus, plusieurs de leurs Vaisseaux furent coulés à fond. En 1720, on fit l'échange des deux Siciles,

ciles, contre la Sardaigne, entre l'Empereur & le Duc de Savoie. En 1725 les Ministres de Sa Majesté Impériale signèrent à Vienne avec ceux d'Espagne, trois Traités, l'un de Paix, l'autre de Commerce, & le troisième d'une Alliance défensive. Ces Traités jettèrent l'Europe dans un grand étonnement. La seule ressource fut d'opposer Alliance à Alliance. Le Roi d'Angleterre s'y appliqua tout entier, & eut la gloire & la satisfaction d'y réussir. Pour empêcher une rupture, on tint en 1728 à Soissons, un Congrès, qui tira en longueur sans que l'on pût convenir de rien. Après bien des Négociations on conclut le Traité de Séville, qui assuroit à l'Infant Don Carlos la Succession éventuelle de Toscane, de Parme & de Plaisance. Ces mesures, bien loin d'être approuvées par l'Empereur, ne firent qu'exciter son indignation. Pour prévenir les fâcheuses suites de cette affaire, le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux se déterminèrent à une Garantie absolue envers Sa Majesté Impériale, pour l'ordre de la Succession, de la manière qu'il étoit arrêté par la Déclaration de l'année 1713. L'Empereur, de son côté, voulut bien assurer la Succession des Duchés de Toscane, de Parme & de Plaisance, destinée à l'Infant Don Carlos.

La mort d'*Auguste*, Roi de Pologne, arrivée en 1733, fit naître une guerre qui mit l'Allemagne, la Pologne & l'Italie en combustion. L'Empereur ayant fait défiler des Troupes vers la Pologne, & s'étant déclaré assez ouvertement contre le Roi *Stanislas*, Beau-père du Roi Très Chrétien,

tien, la Cour de France regarda cette démarche
 comme un acte d'hostilité, & déclara la guerre
 à Sa Majesté Impériale. L'Espagne & le Duc
 de Savoie s'étant joints à la France, l'Empereur
 se vit bientôt attaqué sur le Rhin & dans ses E-
 tats d'Italie. L'Empereur avoit déjà perdu les
 Royaumes de Naples & de Sicile, & une par-
 tie de ses autres Etats d'Italie, lorsque la Cour
 de France fit proposer en 1735 des Prélimi-
 naires de Paix, qui furent acceptés de Sa Majesté Im-
 périale. Cette guerre ainsi terminée, on con-
 clut le mariage de l'Archiduchesse aînée, Marie-
 Thérèse, avec le Duc François-Etienne de Lor-
 raine. Cette Princesse fut accordée avec Son
 Altesse Royale le 31 de Janvier 1736.

En 1737, l'Empereur joignit ses armes à cel-
 les de Sa Majesté Czarienne qui avoit déclaré la
 guerre aux Turcs. Le succès de cette guerre
 ne répondit nullement aux grandes espérances
 dont la Cour de Vienne s'étoit flattée; & l'Em-
 pereur se vit en 1739 dans la nécessité de con-
 sentir à des conditions de Paix fort défavantageu-
 ses. Ce Prince ne survécut pas longtems à la
 conclusion de cette Paix. Il mourut la nuit du
 19 ou 20 d'Octobre 1740, laissant ses Etats à
 l'Archiduchesse Marie-Thérèse, Epouse du
 Grand Duc de Toscane. Quant aux autres é-
 vènemens arrivés depuis la mort de ce Monar-
 que, nous renvoyons à l'Ouvrage même de no-
 tre Auteur, qui les a exposés avec beaucoup
 d'impartialité. Ce que nous venons de rappor-
 ter dans cet Extrait suffit pour faire juger com-
 bien cette Histoire peut être utile à ceux qui
 n'ont

n'ont pas le loisir de parcourir un grand nombre de Volumes pour se rappeler tout ce qui s'est passé de plus important dans l'Empire, sous le Règne des Princes de l'Auguste Maison d'Autriche, depuis Rodolphe Comte de Habsbourg jusqu'à présent.

ARTICLE X.

TRAITE' ou REFLEXIONS *tirées de la Pratique sur les Plaies d'Armes à Feu.* Par HENRI-FRANÇOIS LE DRAN, Chirurgien de St. Côme, & ancien Prévôt de sa Compagnie; ancien Chirurgien Major de l'Hopital de la Charité; de la Société Académique des Arts, & de l'Académie de Chirurgie: Chirurgien Consultant des Camps & Armées du Roi. In 12. pagg. 168. sans compter la Dédicace, l'Avis au Lecteur, & la Table des Chapitres. A Amsterdam, aux dépends de la Compagnie, 1741.

CE petit Ouvrage mérite d'être connu. L'Auteur l'étoit déjà par ses *Observations de Chirurgie* publiées en 1731. Membre de la nouvelle *Académie de Chirurgie-pratique*, que le Roi vient d'établir, il nous fait espérer quelques autres productions, qui ne paroîtront qu'avec celles de ses Confrères. Son *Traité des Plaies d'Armes à Feu*, que nous annonçons, est le fruit d'une longue expérience, d'une pratique assidue, & d'un examen sérieux qu'il a fait de ces sortes de Plaies.

Plaies. Initié, dès sa plus tendre jeunesse, dans le traitement de ces maladies, il a eu mille occasions d'exercer ses talens dans la pratique d'un Art si utile au Genre humain, & de faire une infinité d'Observations curieuses, qui avoient échappé à la pénétration & aux recherches d'un grand nombre d'Auteurs qui ont écrit avant lui sur cette importante matière. *Maggius*, *Ambroise Paré*, *Mangot*, & plusieurs autres en ont parlé avec beaucoup d'érudition; mais ces Auteurs, quoique d'ailleurs très habiles, n'ont souvent proposé qu'une pratique tout-à-fait ridicule, souvent très dangereuse, ou du moins sujette aux plus grands inconvéniens. Quoi de plus absurde en effet, que de proposer, comme l'a fait *Ambroise Paré*, des *Médicamens qui ont grande puissance d'attirer les bales & autres corps étrangers*! N'est-ce pas donner aux remèdes une vertu plus merveilleuse même que celle de l'Aiman; & par quelle expérience prouvera-t-on qu'aucun remède, de tous ceux qui nous sont connus jusqu'à présent, puisse produire un effet si surprenant, & qui tiendrait certainement du prodige?

On n'a point encore donné de Traités complets des Plaies d'Armes à Feu, & peut-être n'est-il pas possible qu'on en donne jamais aucun qui le soit. Pourquoi cela? C'est que ces Plaies sont si variées, & les symptômes qui les accompagnent sont souvent si différens, qu'on ôseroit presque dire qu'il ne s'en est jamais vu deux se ressembler parfaitement. Il en est des infirmités & des dérangemens du Corps humain,

com-

Comme des productions & des effets de la Nature, qui nous offre par-tout une variété infinie. On ne rencontre nulle part une ressemblance parfaite. Si vous supposez tous les corps différens, comme ils le sont en effet, les impressions qu'ils reçoivent, & les accidens qui leur arrivent, doivent nécessairement différer entre eux.

Cette variété, que nous voyons dans les infirmités auxquelles l'Homme est sujet, & qui se fait si bien remarquer dans les Plaies, n'empêche pas qu'il n'y ait entre elles une telle analogie, qu'on peut donner, pour leur traitement, des règles certaines & applicables dans tous les cas qui peuvent se présenter. Comme ces règles ne doivent être établies que sur la multiplicité des expériences, il seroit à souhaiter, dit notre Auteur, qu'on eût des détails bien circonstanciés de la plupart des Plaies d'Armes à Feu, qui ont été traitées jusqu'à présent; des accidens qu'elles ont produits, & des différentes méthodes, bonnes ou mauvaises, qui ont été suivies dans leur traitement: les succès confirmeront ce qu'il faut faire pour parvenir à la guérison, & le défaut de succès apprendroit ce qu'il ne faut pas faire, & les écueils qu'il faut éviter.

C'est au défaut de ces détails, que Mr. *Le Dran* a hasardé ce petit Traité, qu'il a fondé tant sur sa propre expérience, que sur les différentes méthodes qu'il a vu pratiquer. Il est divisé en cinq Parties. Dans les trois premières, il parcourt toutes les différentes espèces de Plaies d'Armes à Feu, & tire des divers dérangemens qui peuvent en arriver, tant dans les parties blessées,

bleffées, que dans toute l'oeconomie du Corps, des règles générales pour y remédier, ou même pour les prévenir. Dans la quatrième, il parcourt les Plaies qui peuvent être faites à chaque partie en particulier, & il y applique les règles qu'il a établies dans les trois premières. On trouve dans la cinquième quelques préceptes & aphorismes tirés de la Pratique, & auxquels on joint une courte explication, pour les rendre plus intelligibles aux Etudiens en Chirurgie. Toutes ces matières sont traitées avec beaucoup de précision; point d'écarts, point de digressions inutiles. Pour en donner quelque idée, je me contenterai d'exposer ici ses Remarques sur le Trépan, avec quelques-uns des Préceptes & Aphorismes par lesquels il termine son Ouvrage.

Les opérations qui effraient le plus, ne sont pas toujours les plus à craindre. Celle du ~~Trépan~~ n'est pas par elle-même dangereuse. Quand on la fait de bonne heure, le malade doit guérir, s'il n'y a point eu de commotion, si la Dure-mère est saine, & s'il ne survient point de la part de toute l'habitude du corps, ou de quelque-une de ses parties, des accidens qui par eux-mêmes emportent le malade. Toute contusion au Crane demande le Trépan, parce qu'elle sera suivie de la maladie de la Dure-mère. Notre Auteur a vu souvent cette membrane tomber en suppuration après un coup simplement contondant, où il avoit trouvé le péricrane détaché, & où l'os paroïssoit sensiblement taché. Il l'a vu de même après un coup d'épée tranchante, qui n'avoit

n'avoit fait qu'un *écopé* pénétrant seulement jusqu'au *Diploé*, la deuxième table du crane étant restée dans son entier sans aucune fracture. On ne doit donc pas balancer à faire le Trépan, toutes les fois qu'une bale a frappé la tête en passant, assez pour que le Crane se trouve à nud. La raison en est qu'après ces sortes de coups, on a presque toujours vu la Dure-mère tomber en suppuration à l'endroit frappé, & les malades attaqués d'accidens en conséquence, depuis le neuvième jour de la blessure jusqu'au quinzième, quoique pendant les huit premiers jours, ils ayent paru jouir d'une parfaite santé. Ce n'est pas du sang épanché, qui, dans ce cas, cause des accidens, mais la pourriture de la Dure-mère dans le point frappé. Le véritable tems de faire alors le Trépan, est le quatrième ou le cinquième jour: si on entreprenoit de le faire dès le premier jour, on trouveroit la Dure-mère encore adhérente à la pièce d'os que la couronne du Trépan embrasse.

On prétend communément qu'une grande fracture au Crane est moins dangereuse qu'une très légère. La raison qu'on en donne, c'est que dans le cas d'une grande fracture, le Crane, qui a cédé au coup, l'a amorti en même tems. Il n'y a donc alors que peu ou point de commotion; au-lieu que dans le cas d'une fracture très légère, tout le coup s'est transmis au Cerveau, à cause de la résistance du Crane. Il faut cependant supposer, dans ce raisonnement, que tous les coups soient donnés avec le même degré de force. Il peut arriver, en effet, qu'une bale qui frappe

frappe en passant, fasse une fracture très légère, sans faire de commotion; & celle même qui frappe à plomb, si elle est à la fin de sa course, peut faire une fracture très légère, sans causer de commotion bien sensible. On voit par-là combien il est nécessaire d'examiner toutes les circonstances, & de les combiner avec l'état où se trouve le blessé. Toute fracture au Crane demande qu'on découvre suffisamment la Dure-mère, soit par l'opération du Trépan, soit en enlevant une ou plusieurs des pièces fracturées. Lorsqu'on néglige de la découvrir, il se fait un épanchement sous le Crane, en conséquence de la rupture de quelques-uns des petits vaisseaux qui y attachent la Dure-mère, ou bien en conséquence de la maladie de la Dure-mère déchirée & contuse, ou bien à cause de la contusion de l'os. Ce n'est pas seulement pour relever des pièces fracturées & enfoncées, ou pour vider le sang épanché, qu'on applique le Trépan; la maladie de la Dure-mère le demande souvent aussi.

Dans les cas des grands fracas au Crane, comme la Dure-mère souffre par-tout où l'os est brisé, & même jusqu'à l'extrémité de chaque fente, il faut multiplier les Trépans sur tous les angles, où l'état des pièces fracturées n'emporte pas la nécessité & la possibilité de les enlever. Notre Auteur a vu plusieurs fois les malades périr par la pourriture de la Dure-mère en quelques endroits, dans les cas où l'on avoit enlevé des pièces fracturées, & où par cette raison, on croyoit pouvoir facilement vider tout le sang épanché,

épanché, & porter sur la Dure-mère les remèdes convenables. On eût prévenu ce fâcheux accident, si on n'eût pas négligé d'appliquer des Tréfans sur de simples fentes, qui étoient continues à l'endroit d'où l'on avoit enlevé quelque pièce d'os.

Le malade peut guérir, lorsque la bale, qui a fracturé l'os, n'est pas entrée dans le Crane; mais lorsque le corps étranger est perdu dans le Crane, la plaie est presque toujours mortelle, à cause de l'impossibilité où l'on est d'en faire l'extraction. Cette plaie ne cause pourtant pas toujours la mort du malade, puisque l'on en a vu guérir un, qui avoit reçu un coup, dont la bale perdue dans le Crane, étoit restée aux environs de la Selle turcique. Ce malade mourut subitement au bout d'un an, ou environ. Ces sortes de cas sont rares, & doivent être regardés comme des exceptions à la règle générale.

La remarque suivante est des plus importantes. Après différentes blessures, faites au tronc ou aux extrémités, on a vu quelquefois survenir des accidens qui ne paroissent pas avoir été causés par ces plaies, & qu'on a reconnus, mais trop tard, pour être la suite d'un coup que le blessé s'étoit donné à la tête en tombant, au moment de sa blessure. On ne sauroit être trop en garde contre ces méprises, qui décident de la vie d'un malade, dont la plaie faite ailleurs qu'à la tête, n'étoit pas mortelle.

Les Préceptes ou Aphorismes par lesquels notre Auteur termine son Ouvrage, sont au nombre de treize. En voici quelques-uns. 1. Si l'on

ne fait aux grandes Plaies d'Armes à Feu les incisions telles qu'elles conviennent, elles ne guériront pas, ou ne guériront qu'avec beaucoup de peine. En voici la raison. Il en est de ces Plaies comme des Fistules, dont on doit rendre l'entrée beaucoup plus large que le fond. 2. Lorsqu'on fait les incisions, on doit, autant qu'il est possible, conserver la substance des parties. 3. L'intromission fréquente de la Sonde ou des doigts dans une Plaie, est capable de causer bien des accidens. 4. Les Vers qui s'engendrent quelquefois dans les Plaies, ne dénotent rien de mal. Notre Auteur prétend qu'il ne se trouve jamais de Vers dans les mauvaises suppurations, ni dans les dispositions gangréneuses, mais seulement dans les bonnes suppurations, ou dans la Sphacèle parfaite. Tout l'inconvénient qui peut résulter de ces Vers, quand la Plaie est en bon état, c'est que, lorsqu'ils sont un peu gros, ils peuvent l'irriter, en y causant des démangeaisons qui inquiètent le malade. 5. Lorsqu'à l'occasion d'une Plaie d'Arme à Feu, le Chirurgien prévoit la nécessité indispensable de faire l'amputation d'un membre, il ne doit point tarder à le faire. 6. Le mal-aïse & les inquiétudes qui accompagnent quelquefois les grandes blessures, sans qu'on en voie une cause apparente, sont un signe de mort. C'est l'expérience qui a dicté cet Aphorisme. 7. Un autre signe de mort, c'est la soif ardente & inextinguible que l'on voit aussi quelquefois attaquer un homme blessé par une Arme à Feu. Cette soif, qui est presque toujours accompagnée de froid aux extrémités, est

une

Octobre, Novembre & Décembre, 1741. 389

une suite & une preuve de la tension extrême de tout le genre nerveux, & cette tension est une espèce de convulsion tonique. 8. Le pouls convulsif & palpitant est encore un signe de mort, & marque ou la disette & le défaut des esprits animaux, ou leur altération.

ARTICLE XI.

Le CZAR PIERRE Premier en France... Par Monsieur HUBERT Le BLANC, *Docteur en Droit.* 2 Tomes in 8. Tom. I. *pagg.* 277. sans compter la *Dédicace*, &c. Tom. II. *pagg.* 256. outre la *Table des Matières.* A Amsterdam chez Pierre Mortier 1741.

IL y a dans cet Ouvrage du sérieux & du comique, de quoi divertir & instruire en même tems. Le Lecteur peut choisir suivant son goût. Pour en donner une idée générale, nous transcrirons ici les Titres des Pièces qui s'y trouvent.

Le Tome I contient les Pièces suivantes. I. *Sur l'Age d'Or & l'état de Société, faisant partie des six Mondes dont on établit le Système.* II. *Scène du Galant-homme, & d'Arlequin Sauvage.* III. *Scène entre Mr. de Fontenelle & un Malbranchiste.* IV. *Scène d'Arlequin Sauvage avec le Riche, pour entrer à son service.* V. *Scène d'un Pascalien avec un des Acteurs de Molière.* VI. *Soliloque d'Arlequin Sauvage, qui s'adresse à l'environ du Château du Riche, comme de Loup à la*

gorge sèche, autour de l'Etable, où il sent la Bergerie. VII. Plaidoir du Poëte Fanfreluche avec le Plaidier Paquet de Nullités. VIII. Scène des Hydrauliques & des Eturgeons. IX. Scène entre un Carébien & Distinguo Trismégiste du Pais Latin. X. Scène des Poëtes & d'Arlequin Sauvage. XI. Le Czar se rend de la Sorbonne à l'Observatoire, où il trouve Mrs. Cassini, Varignon, & de Fontenelle. Sa surprise de trouver Mr. de Fontenelle dans le Sanctuaire de la Vérité: Entretien qu'il a avec lui. Explication des fix Mondes, suivant lesquels se gouvernent les Créatures raisonnables par tout l'Univers. XII. Scène du Praticien avec Arlequin. XIII. Manières bruiantes de s'occuper dans la Société. L'emploi des Richesses, le faste de l'Opulence, le Plaisir, la Volupté, les airs de Petits-maitres, & les changemens introduits en Amour. XIV. Scène des Elémens travestis. XV. Défense du Riche sur les figures extravagantes, où son service engage ceux qui s'y enrôlent. Folles occasions de Plaisir, & ridicules occasions de Douleur. Demeure de la Volupté. XVI. Scène entre Mr. Moral & le Plaisir.

Les Pièces contenues dans le Tome II sont: I. Enlèvement de Mr. Moral dans un usage d'or. La Morale Céleste on descend, & est admise à sa place. II. Scène du Petit-Maitre & du Philosophe. III. Scène entre le Vicomte Titata & Mr. Réfléchi. IV. Discours que l'on tenoit à la table du Czar. L'Amour tâche de l'attirer dans ses filets. V. Scène entre Grugru & Fine-Mouche sur la Politique & l'art de Grand Capitaine,

introduits en Amour. VI. Scène entre le Czar & Madame Altière. Translation du siège de l'Amour, du Cœur où il étoit autrefois, dans l'Esprit, où il réside aujourd'hui. VII. Scène entre le Czar & Madame Bonne, qui parle raison sur le Ménage. VIII. Explication des objets d'admiration à Versailles & dans Paris, & des actes louables tant des Monarques François, que de ceux qui les ont bien servis. Systèmes des Gouvernemens sur la Terre.

Voilà une grande variété de Sujets. Il y a de ces Pièces qui se font lire avec beaucoup de plaisir, sur-tout celles où l'Auteur traite de matières sérieuses. Les réflexions qu'on prête au Czar ne dérogent en rien à l'idée qu'on nous a donnée du caractère & du génie de ce Prince. Les autres Acteurs y jouent par-tout assez bien leur rôle.

Pendant le séjour du Czar à Paris, notre Auteur le conduit par-tout, & lui fait visiter tout ce qu'il y a de curieux & de plus remarquable. Lorsque ce Prince voulut passer des Terres de la Vieille Philosophie (a) à celles de la Nouvelle,

(a) Je me sers ici, & dans la suite de cet Extrait, des expressions mêmes de l'Auteur, pour faire mieux remarquer son Stile; mais j'abrège extrêmement ce qu'il dit, pour avoir occasion de présenter au Lecteur un plus grand nombre d'objets. On juge bien par-là que les Discours de l'Auteur doivent perdre quelque chose de leur force & de leurs ornemens; mais cet inconvénient est inévitable dans des Extraits, sur-tout lorsqu'ils sont courts. Les Abrégés d'un Ouvrage peuvent bien en donner une idée; mais ils n'en sauroient faire voir toutes les beautés, ni tous les défauts.

velle, il fallut nécessairement traverser l'Empire de la Théologie. Le Monarque passant donc sur les Etats de la Théologie, ainsi que le Pape Grégoire sur les Ponts de Florence, étoit dans le ferme propos de ne prêter l'oreille à aucune curiosité du genre de celles de *Dina*, disant que *la Religion est fille de la droiture de cœur, & nullement de la subtilité de l'esprit*. Monté sur ce ton il auroit brulé le Pais, en passant comme un trait, si des incidens & des merveilles à voir ne l'avoient arrêté. Il parut sur son chemin des Esprits inquiets, qui, pour se tirer de la poussière, cherchoient querelle d'esprit aux choses établies: tout leur déplaisoit dans l'ordre présent, ils ne voyoient de ressource, pour se distinguer, qu'à le troubler, & à faire leur élément de réthnement.

Le Monarque leur donna ce bon conseil.

„ Mes amis, la plus grande partie de ce temps
 „ que vous consommez tout entier en disputes,
 „ seroit mieux employée aux précautions d'évi-
 „ ter d'y entrer, ni d'y donner lieu. Vous res-
 „ semblez à ces Gens, qui, la pipe à la bouche,
 „ fument proche des Magasins remplis de Bled
 „ en épi & de fourages; mais bien pires qu'eux,
 „ vous en laissez tomber des étincelles, il
 „ est besoin avec vous d'une attention conti-
 „ nuelle à les étouffer, elles ont donné lieu quel-
 „ quefois à des embrasemens dont vos pareils
 „ n'ont nullement été en état de payer les fraix
 „ ni dédomagement. A quoi sert-il à un Ro-
 „ yaume d'être couvert de toutes sortes de biens,
 „ s'il nourrit dans son sein des Sujets capables
 „ de

de causer pareils accidens. Pour obvier à l'in-
convenient, on est obligé une fois pour toutes;
d'ôter le feu des mains de ceux qui n'ont pas
la discrétion, d'en faire usage. Ceux-là ont le
tort tout entier, qui jouent à un jeu, où il
n'y a que perte à risquer pour l'Etat, & au-
cun espoir d'utilité qui puisse lui en reve-
nir (a).

A

(a) Ces belles réflexions, que l'on prête ici au Czar, me rappellent les paroles remarquables que le bon Roi HENRI IV adressa au *Cardinal de Bourbon*, dans un Grand Conseil qui se tint en présence de ce Prince, sur l'injustice que l'on faisoit à ceux de la Religion à cause de la rigueur des Edits. La Pièce d'où je tire ce que je vai citer m'a paru si curieuse, que le Lecteur n'aura pas lieu de se plaindre de la longueur de cette Note.

Lorsque le Chancelier eut représenté les plaintes formées de la part de ceux de la Religion, & supplié, Sa Majesté & le Conseil d'y avoir égard; lors Sa Majesté dit, qu'il reconnoissoit le tort & l'injustice qu'il faisoit à ceux de la Religion, qu'il ne le pouvoit plus porter, qu'il avoit fait dresser sur ce, & pour le repos & union de ses Subjects, un Edict, qu'il commanda à l'instant estre leu; ce qu'ayant esté fait, & venu jusques à ces mots (*par l'advice & délibération des Princes de nostre Sang, on estoit vostre tres cher & amé Cousin le Cardinal de Bourbon*), le dit Sieur Cardinal se leva & dist, en ces mots:

„ *Sire*, cela est contre ma Conscience & contre ce que nous avez cy devant promis, nous ne pouvons accorder.

„ Le Roi se levant, luy d.t: Je voudroy bien scavoir en quoy vostre Conscience est offensée, si vostre Pere estoit vivant, & il vous entendist tenir tel langage, il vous estrangeroit.

„ Le dit Sieur Cardinal dit: Dieu m'a donc fait une grand gre, de me l'avoir oste aupatavant avoir usé de ceste cruauté.

„ Lors

A peine le *Czar* avoit proféré ces paroles, que le Dôme de Sorbonne frappa agréablement ses yeux. Entrant dans la Cour, les principaux vinrent le recevoir, & s'empressans de le faire entrer dans les grandes salles, il les en remercia pour le présent, ils firent donc là leur compliment, où ils témoignèrent qu'ils s'étoient bien doutés que Sa Majesté trouveroit la Vérité chez eux plutôt que nulle part ailleurs. Le *Monarque* répondit que c'étoit la beauté qui l'attiroit chez eux, où elle étoit logée apparemment sans qu'ils le sçussent, & qu'il venoit l'y considérer.

Le *Prince* entrant dans le Temple, mit la main de-

„ Lors le *Roy* dit : Il n'eust rien que bien fait, &
 „ avec raison, comme je ne veux faire autrement, mais
 „ vous autres de Robbe longue, qui ne portez point d'Espée,
 „ qui ne voyez point respandre le Sang, pour tant de bra-
 „ ves hommes pres de vous, comme je voy tous les jours,
 „ vous ne vous en donnez point de peine, & ne vous souciez
 „ point de tel malheur.

„ Le *Cardinal* dit : Je suis pres de quitter ma Robbe
 „ pur prendre une Espée, Sire, & lors qu'il sera be-
 „ soing je ne m'y espargneray.

„ Cela sera bon, dit le *Roy*; mais je ne veux pas que
 „ ce soit par vostre tiers party, car je vous en empes-
 „ cheray bien : vous estes trop jeune, je sauray bien rom-
 „ pre & desnouer voz entreprises & de tous ceux de
 „ vostre opinion, & que voudront prendre le party de
 „ la *Ligue*; & si vous y voulez demeure, je vous prie
 „ sortir de cette Compagnie avec ceux qui vous voul-
 „ dront suivre a fin que je les cognoisse. A cela le *Car-
 „ dinal* feist quelque contenance de vouloir sortir, mais
 „ voyant que nul ne le preparoit, il demeura, &c.

La Pièce d'où j'ai tiré cette Note, est intitulée : *Le
 Propos tenu entre le Roy de France & le Cardinal*. Elle
 se trouve dans les *Mes de Rymer*, Tome XVI. pag. 210.
 de l'Edition de Londres, & Tome VII. Partie I. pag. 122.
 de l'Edition de la Haye.

devant ses yeux, comme il avoit fait devant le Portail de Rheims, ne réservant qu'une petite lueur suffisante pour se conduire à la place favorable au coup d'œil. Y étant arrivé, il ouvrit tout d'un coup les yeux sur toutes les beautés en gros du corps de l'Edifice, puis les referma pour se recueillir, & résumer s'il lui en étoit resté une idée nette, comme du visage d'une Dame, qui frappe dans l'instant, sans fatiguer, quoiqu'il y ait tant de beautés étalées en si petit espace. Il fut charmé du goût de l'Edifice, entre le simple & le chargé, & donna la préférence à la proportion de ce Dôme sur tous ceux de la Chrétienté.

Le Czar ayant quitté la *Sorbonne*, se rendit à l'*Observatoire*, qui se fit appercevoir au loin, paré des rayons d'un Soleil le plus pur, sans affecter de les renvoyer avec éclat. D'où vient, dit ce Prince à un *Cartésien* qui l'accompagnoit, qu'à mesure que nous avançons, je sens le calme entrer dans mon cœur, la netteté des idées éclairer mon esprit, & la sérénité se répandre sur mon visage? Oh! mon Prince, répondit le *Cartésien*, les noires passions sont bannies de ce Pais, le déguisement, le mensonge, la fourberie & l'imposture, précurseurs de l'avidité & de l'audace d'entreprendre, l'ignorance, les idées nébuleuses & l'opiniâtreté ont tenté vainement d'y faire des invasions depuis le Pais lointain de la Chicanerie & le limitrope de la Scholastique. On les a vues à l'entrée du Climat, lorsqu'elles s'efforçoient d'entrer, demeurer pâmées comme les

Oiseaux dans la Machine Pneumatique, où il n'est resté qu'une matière subtile.

Le Monarque arrivé au Palais des hautes Sciences, Mrs. *Cassini*, *Varignon* & de *Fontenelle* firent à Sa Majesté un accueil tout rempli de cordialité, mêlé de respect. L'Observatoire est divisé en trois portions habitées par les Astronomes, les Géomètres & les Physiciens. Les premiers occupés à parcourir la profondeur immensurable des Cieux, agrandissoient l'imagination jusqu'alors très rétrécie, & lui faisoient connoître combien elle avoit d'étendue.

Le Czar fut merveilleusement surpris de trouver dans le Sanctuaire de la Vérité l'Auteur des *Dialogues*, qui y étoit Grand Sacrificateur. Voyant l'estime où ce Personnage, si égaïé dans ses Ecrits, étoit à l'Observatoire, Pais des sérieux, il jugea que lui seul avoit la Clé des Contrariétés, comme n'étant d'aucune Robe, des sentimens de laquelle son esprit fût feudataire. Le Prince s'adressant au *Cartésien*, lui dit: Je sens extrêmement exciter ma curiosité d'entendre ce *Gérjon* en esprit, je m'imagine que tout jusqu'aux fautes que nous lui avons trouvées à reprocher (a), semblables aux charmans jeux de Nature, sont des folies fondées en raison.

Seigneur, répondit le *Cartésien*, il y a plusieurs Hommes dans lui, ou peut-être bien plusieurs Ames. Il s'est joué de la Vérité dans ses *Dialogues des Morts*, a badiné le plus à propos dans
ses

(a) Dans la Scène entre Mr. de Fontenelle & un Mallebranchiste.

ses Mondes, quand il a fallu, pour faire entrer agréablement dans l'esprit des Vérités qui n'eussent guère été reçues, dites crument, étant dans le cas de ces Arbres qui trouvent un terrain indocile, le Soleil à rebours, & une exposition à des frimats rigoureux, qui font avorter ou périr les fruits. Les Anglois, à leur grand regret, baissent pavillon devant la manière de dire, qu'ils reconnoissent au dessus de la sphère de la capacité de leur Nation dans l'art de plaire. Enfin, dans son *Histoire de l'Académie des Sciences*, il atteint le dernier degré de solidité, sans perdre de vue ses agrémens ordinaires, dans ses réflexions d'une finesse aussi inimitable qu'utile.

Le Czar sachant que les bienfaits & les caresses avoient invité les Beaux-esprits & grands Artistes, *Virgile, Raphaël, & Michel Ange*, à tirer d'eux des productions au dessus de la portée de l'humanité, en faveur de l'Empereur *Auguste* & du Pape *Jule II*, offrit des présens & de grandes espérances à Mr. de Fontenelle, lesquels voyant incapables de le tenter, il lui donna les louanges pour se l'aquérir. „ Oracle, l'Inter-
 „ prête de la Nature, par qui ses secrets nous
 „ sont dévoilés, & les recherches que l'on fait
 „ à l'entour d'elle, nous sont développées de la
 „ manière du monde la plus aimable, jettez en
 „ ma faveur un œil favorable sur la réflexion &
 „ la raison, qui, quoique vous en ayez dit dans
 „ vos *Dialogues*, sont néanmoins les Clés d'Or
 „ & de Diamant, avec lesquelles seules vous
 „ pouvez ouvrir les Trésors, dont le naturel le
 „ plus heureux, aidé de l'art le mieux cultivé,
 „ vous

vous a fait largesse; on ne sauroit trop s'em-
 presser d'y avoir part, pendant que nous vous
 tenons sur la Terre.

Puisque vous l'ordonnez, Seigneur, répondit
 Mr. de Fontenelle, & que ma résistance seroit
 plus fatigante pour Votre Majesté, que l'attention
 dont elle daigne m'honorer, je vais la servir, par-
 courant les Etats du Grand Monarque. Vous êtes
 frappé à l'extérieur de son Royaume, d'une splen-
 deur, d'une beauté, & d'un arrangement, que
 rien ne sauroit égaler sous les Cieux. Ces si belles
 superficies cachent des dedans, qui ne sont pas de
 moindres merveilles.

C'en seroit une bien grande, lui dit le Czar,
 si ce magnifique Royaume étoit comme les Da-
 mes, qui parlent beau aux yeux, & souseu-
 tendent encore plus qu'elles ne disent.

Voilà de ces paroles d'Or des Monarques, ré-
 pliqua Mr. de Fontenelle, qui font naître des idées
 gracieuses, & laissent si fort mes comparaisons en
 arrière. Ce beau Royaume sousentend six fois au-
 tant qu'il annonce.

Tel est le commencement de l'Entretien
 qu'eut le Czar avec Mr. de Fontenelle, qui, pour
 donner à ce Prince une juste idée des occupa-
 tions des Hommes, remonte jusqu'aux sources
 d'où elles dérivent. Cette Pièce est toute plei-
 ne de beaux sentimens, copiés d'après nature, &
 exprimés avec beaucoup de force & d'énergie.
 C'est-là que Mr. de Fontenelle fait voir au Czar,
 & cela par des exemples frappans tirés de l'His-
 toire ancienne & moderne, combien l'Esprit
 avec ses faillies est inférieur à l'Ame avec ses af-
 fections.

Le

Le Czar enchanté de la beauté du Discours de Mr. de Fontenelle, & entraîné par la force des raisons de ce Philosophe, lui dit : „ J'entre dans
 „ une grande défiance contre l'Esprit, & contre
 „ ceux qui ont seulement le plaisir pour objet
 „ dans la composition ou lecture. Les bonnes
 „ choses sont le repos de l'Esprit. Qu'est-ce
 „ que Discours & Livres, où, comme dans
 „ l'Espagne, on parcourt des Pais infinis sans
 „ trouver d'habitations.

Hélas ! Seigneur, répondit Mr. de Fontenelle, tout est ici plein de Gens qui soutiennent que c'est un grand art de parler sans rien dire.

„ La méthode, répartit le Czar, est meilleure en Angleterre, de laisser tomber la Conversation, que de la mal étayer ; pendant ce, on se remplit de bonnes choses, on les empreint dans son esprit, & les grave dans son cœur.
 „ Qu'est-ce que toujours se vider, sans jamais se remplir, en errant du joli à l'agréable ; falloit-il faire les Papillons en fait d'esprit comme en Amour ?

Sur la fin de l'Entretien, Mr. de Fontenelle demanda pardon au Czar, s'il avoit été trop prolix : il lui dit, qu'il s'étoit empressé de mettre à profit les momens qui couloient au fable d'Or de l'attention qu'il avoit daigné lui prêter. Le Monarque enchanté, lui répondit : *Vous venez d'étaler les richesses de l'Ame avec la même pompe dont on déploie les Tapisseries de la Couronne. Je sors d'éprouver le même ravissement, que lorsque je promenois délicieusement la vue sur les Tapisseries ombrées des Gobelins, d'une beauté surprenante,*

*où sont représentés les miracles peints par Jouve-
net.*

Mr. de Fontenelle, admirateur des réflexions & des bons panchans du Prince, se jetta à ses pieds, le suppliant de daigner éclairer de son royal flambeau, l'*Académie des Sciences*; que dans ce lieu, où l'on cherche la Vérité, la lumière à la main, & où l'on est de bonne foi pour convenir qu'on ne l'a pas trouvée, & qu'un autre a été plus heureux dans ses découvertes, il ne craignoit ni ne croyoit parler contre lui-même, ni les Membres de l'Académie, quand il invitoit le Soleil à venir obscurcir les Etoiles. Le Czar répartit. *En quel état vous vois-je devant. Moi, votre Oracle, je prétens n'user que de fraternité envers vous.*

L'idée que donne notre Auteur des objets d'admiration que vit le Czar à Versailles & dans Paris, est exprimée par une fiction tout-à-fait ingénieuse, & remplie de figures qui seroient trop hardies, si ce morceau ne devoit être regardé comme une espèce de Poème, ou il donne l'essor à la grande fécondité de son imagination.

Parmi les Monumens de la grandeur de Louis XIV, se faisoient remarquer avec un étonnement ravissant & extatique les incomparables Jets-d'eau de Versailles, qui n'ont jamais eu leurs pareils dans l'Univers. On y voit jusqu'où la Nature peut être vassale de la puissance d'un grand Monarque, dont les passe-temps sont de se jouer des forces des Elémens.

Le Czar étoit arrivé au plus beau de tous les Jets, séjour de la *Nymphe* des Eaux de Versailles.

Elle

Elle fit un grand accueil à ce Prince, qui la trouva majestueusement logée dans son Palais royal des trois Fontaines. Les Arcs de triomphe, les Amphitéâtres, les Cirques de l'ancienne Rome, jusqu'aux Pyramides d'Egypte, y étoient figurés en Cristaux de roche liquides. La *Nimphe* régala le Monarque d'Ambigus qui ramenèrent l'Age d'Or, dans la nature des mêts & la manière de les servir. Ils furent présentés de la main des *Nayades*, des *Dryades*, avec toutes les grâces dont les *Raphaëls* & les *Titiens* n'ont été que les copistes.

Le Prince ayant une soif d'apprendre quelle étoit la source de tant de merveilles, dont il étoit environné, pria l'aimable Hôtesse de ces Bosquets enchantés de vouloir bien remonter à leur origine. Seigneur, dit la *Nimphe*, puisque vous voulez savoir pourquoi la Nature se montre ici docile à se prêter à tant d'usages où les Monarques de France ont sçu la ployer, lui ayant fait éprouver leur puissance, lorsqu'ils l'ont trouvée rebelle, voici ce qui a fait concevoir à *Louis XIV.* l'occasion de la forcer jusques dans ses retranchemens, & la pensée de tenir ainsi les Elémens asservis.

Le puissant Monarque mécontent des Parisiens, qui s'étoient déclarés contre le grand Général de ses Armées, le Vicomte de *Turenne*, sur qui la Bastille venoit de vomir son Tonnère, sçut, outre cela, que la Rivière de Seine avoit enflé ses eaux, s'étoit fait un lit tortueux, qu'on voit encore aujourd'hui, pour envelopper dans

sa robe, & de ses plis, les Parisiens, & les dérobèrent à la vengeance qu'il en vouloit faire.

Le Monarque embrasé de colère, comme un brasier ardent, ordonna qu'on chargeât de chaînes cette rebelle à son Souverain, & qu'on la lui amenât captive à ses pieds. Il n'y avoit de réplique à un tel Prince, que la prompte obéissance. Les Artistes se mirent en devoir d'obéir. Leur esprit travailloit nuit & jour, comme ils y parviendroient. Ils épuisèrent toutes sortes d'anneaux. Les chaînes en cordonnet viennent de là, aussi bien que l'ingénieuse manière de faire des Sondes d'argent ou d'or souples, comme si elles étoient de coton ou de lin. Ils eurent beau faire un travail à mailles serrées, le plus qu'il étoit possible; elle trompa leur attente, & passoit au travers. Ils vinrent tout éplorés confesser leur ignorance aux pieds de Sa Majesté, qui, sur leur exposé, dit: *Qu'on lui fasse un surtout d'airain en entier, sans tissu.*

Les Ouvriers éclairés de cette parole, comme d'un coup de lumière, lui firent de vastes canaux de métal. On les appelle *Royaux* par leur grandeur. Elle fut forcée d'y entrer. Quand ils l'eurent barée dans son cours, ils firent les terribles mouvemens qui guignent la misérable Seine au-dessus d'une Montagne.

Le Czar quitta la Nimphe quelque tems, pour aller à la Machine, se réservant bien, dit-il, de revenir entendre la narration. Arrivé à la Machine, il vit comme on faisoit monter la Seine à vive force sur une Montagne, sans discontinuation

tion de ses peines, qui renaissent à chaque instant comme le foie de *Prométhée*. Elle faisoit entendre des gémissemens aigus, mais inutiles, dans ses travaux de Nature pareils à ceux d'*Ixion*, mais plus grands.

Les tourmens du Tartare, tels que les décrit *Virgile*, se présentent à l'esprit du Spectateur, se renouvellent aux sens, & font toucher au doigt & à l'œil, aussi bien qu'à l'ouïe, combien il est dangereux de se frotter à de grands mouvemens, & en combien de sortes on peut être victime des Puissances, qui ont les forces mouvantes à leur gré.

Le *Czar* suivit la Seine à Marli, où il la vit descendre en toute humilité, & qu'elle étoit asservie à tout ce qu'il avoit plu à *Louis XIV* d'en ordonner. Elle a tout le loisir de regretter d'être immortelle, car ses peines sans intermission ne promettent point de fin. Emervillé de l'application d'ordres si fièrement donnés & si merveilleusement exécutés, le Monarque Ruffien vit qu'on avoit commencé par la faire descendre en trumeau de Glace, d'un quart de lieue de hauteur, qui couvroit d'un seul jet la Montagne du haut en bas. Les eaux de cette Rivière sont suspendues comme celles du Jourdain & de la Mer Rouge, & ce par l'alignement horizontal en plan incliné de cent cascades, dont l'aspect en proportion à la hauteur de la taille dont étoit *Louis XIV*, faisoit une continuité de cristaux rangés par lignes transversales parallèles, qui ne présentent qu'une superficie unie. De bas en haut se faisoit entrevoir, à travers les napes d'eaux

de chaque cascade, un travail en marbre à la Mosaïque par des compartimens de toutes espèces. La Seine, devenue docile, s'étoit prêté à une infinité d'usages, & sur-tout à une variété de figures tout autres que celles de l'*Aretin*.

Epouvanté de l'effet qu'avoit l'emploi d'une si grande Puissance, font-ce donc, s'écrioit le *Czar*, les Mortels qui ont fait de si grandes choses? Ah! Grand Monarque, les yeux en disent plus chez vous que l'esprit ne sauroit en imaginer pour la première fois. La renommée, au lieu de grossir les objets, leur est inférieure. Ce qu'on voit, passe la vraisemblance. Qui est-ce qui croira en Moscovie des eaux suspendues en trumeaux de glaces sur le penchant des Montagnes? Ah! réalisation des Contes des Fées.

Là-dessus, le *Czar* se mit à examiner la mécanique dont on s'étoit servi pour mettre à exécution une volonté, qui avoit tant de hauteur; il se trouva que les grands Artistes avoient employé moitié ruse & moitié force. Ils avoient usé d'une honnêteté attractive pour inviter la Seine à monter quasi de bon gré, dans les corps de Pompe. Mais quand elle y étoit arrivée, l'honnête aspiration faisoit place à une impulsion foulante, qui menoit par les épaules la Seine jusqu'au milieu de la Montagne, où la même cérémonie recommençoit par le moien de grand nombre de bras de fer d'un quart de lieue de long, plus effraians que ceux de *Briarée*, qui font la propagation du mouvement, lequel, s'il n'étoit réitéré au milieu de la Montagne, les colonnes d'eau qui pressent sur les soupapes, auroient trop de hau-

hauteur pour qu'elles pussent se relever. Heureuse imitation, dit le *Czar*, des Valvules qu'ont les Veines & les Artères du Corps humain ! Voyant au bas de la Montagne, de même qu'au milieu, les vaisseaux de moyenne grosseur, se réunir dans les Canaux nommés Royaux, à cause de leur grandeur excessive, le Prince fit cette remarque : Voilà la Veine-cave & la Veine-porte, dans lesquelles aboutissent tous les rameaux du Corps humain. Sur ses questions faites aux Fonteniers, apprenant que le terrain de Versailles & Marli étoit tout criblé de canaux, on l'entendit dire en soupirant. Qu'est-ce que la Terre de Promission, en comparaison de celle-ci, qui est organique ? elle aspire & respire. Comment trouver mon chez-moi supportable, après avoir vu un Versailles, un Marli, un Trianon, un Meudon, un St. Cloud, parler si élégamment aux yeux ?

Le *Czar* étant de retour chez la Nimphe, elle poursuivit son récit en cette sorte. La Seine étoit dans une malheureuse captivité, d'autant plus à plaindre qu'elle se trouvoit immortelle, lorsqu'elle entreprit avec courage de faire cesser son infortune, & tarir la source de ses larmes. Elle appella ses Vassaux & ses Commensaux, & leur dit. Mes enfans, vous me voyez dans un état qui mérite autant de pitié que l'Epigramme de *Santeuil* attiroit d'envie à mon sort doublement heureux. Une lueur d'espérance luit dans mon cœur. La Rivière des Gobelins vient de me rapporter que mon Souverain que j'ai offensé, a témoigné une satisfaction de cœur, quand

on a dit qu'en sa personne l'honnête homme éga-
loit le grand Roi. Oh ! que j'augure bien d'un
Monarque, dans qui l'immenfité de la grandeur
n'étouffe pas les sentimens d'humanité ; faites-
moi un lit, que j'aie le trouver de Marli à Ver-
sailles. Là-dessus, l'Yonne, la Marne, l'Aine
& l'Oise partagèrent la douleur de leur Reine,
répandirent des larmes sur sa disgrâce, dont les
pauvres humains payèrent les fraix par un Délu-
ge. Ces Rivières ramassèrent leurs rochers, leurs
cailloux, & lui construisirent un Pont, pareil à
la grande Muraille de la Chine, percé d'Arcades
comme les Portes Caspiennes. Ils lui dressèrent
un lit dessus, firent des vœux pour l'adoucis-
sement de son sort, & prirent congé d'elle, com-
me pour reprendre leurs fonctions ordinaires,
mais en effet pour lui aller rendre ailleurs d'au-
tres services.

La Seine monta dans son lit pour une Rivière,
qui se voyoit planer dans les airs, avec les
Oiseaux qu'elle entendoit chanter, sentoît & vo-
yoit voler côte à côte d'elle (a). Ils lui don-
nèrent une idée qu'elle perfectionna, en coulant
jusqu'à Versailles. Elle adressa à l'Océan cette
prière. Père des Eaux, qui les faites circuler
dessus & dedans la terre, comme le sang dans
les

(a) On trouvera peut-être que ces expressions sont
trop hardies, & que l'Auteur s'écarte trop des bornes de
la vraisemblance ; mais on doit se rappeler ce que j'ai
dit ci-dessus, que le Stile de la plupart de ces Pièces est
figuré, poétique ; & comme il a d'ailleurs beaucoup
d'imagination, il grossit les objets, les peint des cou-
leurs les plus vives & avec les traits les plus frappans.
Du reste la pensée de l'Auteur est tout-à-fait ingénieuse.

les veines, les artères, & les réservoirs du Corps humain, faites que je trouve à mon arrivée toutes sortes de coquillages articulés comme le gosier des Oiseaux qui se reposent sur le bord de mon lit. Elle se remit à songer, sous quelle figure elle paroîtroit, & sur quel ton elle s'exprimeroit, point pitoiables sur-tout, mais d'un touchant aimable, autant que faire se pourroit.

Elle arrive à Versailles, son lit la conduit dans un beau Château d'eau, que ses bons Commensaux lui avoient aussi préparé, sans qu'elle eût songé à leur demander, dans l'accablement où elle se trouvoit. Là, elle s'ajuste, elle trouva des milliers d'issues, depuis son Château jusqu'aux Jardins enchantés, dans lesquels elle se rend. Y étant entrée, elle ne manqua pas de rencontrer des Coquillages organisés en Oiseaux, les uns à branches, les autres en cornet, & les autres flutés, que l'Océan par des souterrains avoit fait sourdir au pied de deux Arbres. Elle passe ce qui restoit de la nuit à les placer dessus leurs branches, comme des Oiseaux perchés à l'ordinaire, puis elle partage sa voix en autant de petits tuyaux, s'insinuant dans leurs organes, dont elle se ménagea d'ouvrir & de fermer les issues à son gré. Elle répétoit les airs qu'elle avoit à dire.

Après cette ingénieuse description, & un assez long entretien du Czar avec la *Nimphe*, celle-ci ouvre un Cabinet merveilleux, rempli de Tableaux mouvans, où l'on voyoit *Louis XIV* endormi dans son lit. L'Auteur saisit cette occasion pour parler des Guerres arrivées sous le règne de ce grand Monarque, dont il supporta le

cours sans jamais s'ébranler, jusqu'à ce qu'enfin la Fortune envoya la Faux de la mort dans la Maison d'Autriche. Le massif de l'union des Confédérés fut entr'ouvert, on entra dans le jour, les forces furent entamées, dissipées: on les vit, dans peu, se briser contre celles du Monarque des Gaules, comme les vagues & les flots de la Mer contre le Pic de Ténériffe.

Le Czar entra le lendemain dans les occupations de Louis XV. Il commença par trouver que la Bonté faisoit les honneurs dans Versailles, aux entrées du Château, dans les Jardins enchantés, & jusques dans les appartemens de Sa Majesté, où les Sujets étoient reçus chez leur Maître, comme s'ils étoient les enfans de la maison. La Bonté fut au-devant du Czar, mais il prit la parole. „ Ah ! Madame, vous avez le plus „ nombreux cortège, que vous vous soiez vu „ depuis le règne de Louis XII. O Peuple heureux, à qui de concert avec son Monarque „ bienfaisant, vous filez des jours de soie sur un „ fuseau d'or ” ! Seigneur, dit la Bonté, il faut convenir que toutes les Nations ne sont pas avantagées de la sorte, & que les Sujets du Roi Louis XII ne sont point nés dans des tems plus fortunés. Je ne suis point traitée d'une Vertu de Particulier, comme chez l'Empereur Charlequin, laquelle ne connoisse ni ses intérêts, ni ne sache les faire valoir. Louis XV s'accorde parfaitement avec toute la grandeur de ses Dévanciers.

Le Czar, après avoir examiné quelques-uns des Monumens du Règne de Louis XV, passa aux Champs Fortunés de Versailles, où l'on voit les

Les Statues de ceux qui se sont attachés à rendre la Nation heureuse, ou qui ont hautement préféré l'intérêt du Roi au leur. Le Cardinal de Fleury paroissoit, ayant à ses côtés Saburan, Préfet du Prétoire, & ami de Trajan; & de l'autre côté, le Cardinal d'Amboise. La Science s'appuioit sur une Urne d'or, d'où sortoit un Fleuve mi-partie de lait & de miel, du Mont Ida, nourriture de Jupiter. Ensuite paroissoit jaillir une Fontaine pure comme cristal de roche, entourée d'arbres & de Troupeaux à l'ombre. L'Inscription portoit : *Hinc aureos implens fluctu
subeunte canales, fons flet gaudet, qui modo flum
men erat.* „ Ainsi se montre une Source claire
„ & pure de saine Politique, celui qui dans la
„ saison a été un Fleuve de vraies Sciences ”.
On lisoit d'un côté : *Il est pernicieux de s'arrêter
à la Bonté, à l'égard des personnes qui la prennent
pour faiblesse. Cet excellent Cardinal a le premier
porté le Monarque à lancer ses foudres, pour faire
rentrer ce qui s'étoit écarté.* De l'autre côté étoit écrit : *Ce très bon Ministre a contribué à faire at
teindre au Gouvernement le souverain degré de
perfection : être doux avec force, exercer la force
avec douceur.*

Les Bas-reliefs faisoient voir la Sagesse, qui, avec de grandes difficultés amenoit la Paix. La sueur lui couloit du front, traversant les Bataillons & Escadrons de la Force Française imminente, comme le Rocher sur Sziphe. On la retenoit à peine contre la Force Allemande menacée de la chute du Rocher. La Paix soupiroit du plus profond du cœur, de ce qu'il étoit quel-

quefois à propos & même nécessaire, pour rendre vains les mauvais procédés, d'être plus méchant que ceux qui les tiennent.

La Statue d'*Isabeau de Barrière* étoit entourée des funestes plans, la Cigue & l'Aconit. Elle avoit l'attitude de *Médée* déchirant ses Enfants. Le Czar récita les Vers de *Virgile* : *Cru- delis tu quoque Mater.* Un Anglois figuré sur le Bas-relief, lui disoit : *Auriez-vous frustré de l'héritage paternel votre Enfant, s'il étoit bien du Roi votre Mari? Vous voyez trop que cela n'est pas vraisemblable, on ne sauroit être si déraisonnable que cela.* Ensuite suivoit sa Pompe funèbre. Le Corps étoit porté sur un méchant Bateau à *St. Denis*, ayant pour tout cortège un misérable Naucher tout déchiré. L'Âme étoit mise aux prises avec celles de *Frédégonde* & de *Brunebault*, qui sont en guerre continuelle. La Statue étoit d'une Pierre de Foudre, nitreuse & fuligineuse.

Catherine de Médicis étoit entourée de Talismans, d'Amulettes, & d'Anneaux constellés. On voyoit en appareil, des Couteaux de Sacrifices des Anciens, & des Vases propres à recevoir le Sang. Un feu bruloit devant elle, qui prenoit soin de le risonner. L'on y consumoit les Victimes toutes vivantes, descendues dans les flammes par des chaînes, & remontées à l'air libre, puis replongées pour mourir de plusieurs morts par le feu. Elle se plaisoit à la fumée de leur graisse dégoutante, & l'odeur d'un Ennemi mort lui étoit plus agréable que celle du plus pur encens d'Arabie. On la voyoit prêter une at-
ten-

tention voluptueuse aux cris des malheureux. La France disoit ces paroles, frappant sur sa cuisse:
 „ Nouveau Phalaris, les Destinées ont fait une
 „ cruelle méprise, de t'avoir fait régner dans
 „ mes Climats remplis de douceur, séjour de
 „ l'humanité, asile des illustres infortunés: Car-
 „ thage eût été ton centre, tu y aurois rassasié ta
 „ soif de plaintes, de gémissemens, de soupirs,
 „ de souffrances, & de supplices; tu aurois pré-
 „ sidé aux Sacrifices exécrables de Saturne, où
 „ les Pères tenoient leurs Enfans, les pieds sur
 „ des plaques d'airain embrasé”. *Athalie* &
Jézabelle la recevoient parmi elles, disant: *Des*
actions semblables aux vôtres n'empêchoient pas
que nous ne fussions dévotes, ainsi que vous, envers
nos Dieux Baal & Moloch. *Médis* répondoit
 fièrement: *Trêve de comparaison, Héroïnes de pa-*
pier en méchanceté; combien ne vous surpassai-je
point par une seule des miennes? La Statue étoit
 d'une Pierre noire, toute tachetée de marques
 de Sang & de Bubons empoisonnés. Le Czar
 porta ce jugement. *Voici l'assemblage de ce qui*
est le plus parfait dans la Nature, & de ce qui est
le plus abominable sous le Ciel.

ARTICLE XII.

OECONOMIA REGNI ANIMALIS in Transac-
 tiones divisa, quarum hæc prima de Sanguine,
 ejus Arteriis, Venis, & Corde agit, Anato-
 mice, Phisice, & Philosophice perlustrata.

Cui accedit Introductio ad Pſycologiam rationalem.

C'est-à-dire:

ECONOMIE DU REGNE ANIMAL *partagé en Transactions.* Il est traité dans cette première, du Sang, des Arteres, des Veines & du Cœur, conformément aux principes de l'Anatomie, de la Physique, & de la Philosophie. On y joint une Introduction à la Pſycologie raisonnable. In 4. pagg. 388. sans compter la Table des Chapitres, & celle des Matières. Cet Ouvrage est imprimé aux dépens de l'Auteur Anonyme. Il se vend à Londres, & à Amsterdam, chez François Changuion. 1740.

IL y a tant d'Ouvrages sur les matières qui sont traitées dans celui-ci, que je ne fais point surpris, que le Libraire, ignorant son prix, n'ait pas voulu risquer de l'imprimer à ses dépens. La plupart des Docteurs, & sur-tout des Professeurs en quelque Faculté que ce soit, croiroient manquer à leur réputation, s'ils ne présentoiſſent au Public leurs leçons, ou les fruits de leur étude. Ils croiroient assigner des bornes trop resserrées à leur gloire, s'ils ne la transmettoient à la postérité dans les Monumens publics qu'ils lui élèvent.

Le Livre, dont je viens de donner le Titre, mérite certainement d'être lu. Je ne fais si l'Anonyme, qui en est l'Auteur, n'est point un de ces hommes desintéressés, qui ne veillent, & ne suent,

fuent, que pour communiquer aux autres les fruits de leurs travaux. Qu'il me soit néanmoins permis de rappeler au Lecteur une vérité incontestable. C'est qu'il en est de la Médecine, comme de la Théologie. Plus on étudie cette Science mystérieuse, plus on en parle, plus on en écrit, moins on y voit clair. On ne sauroit en dire quelque chose, qui puisse satisfaire la raison non prévenue. La Médecine, ce grand Art, que je nomme conjectural, malgré tous ceux qui l'appellent Science, est à peu-près dans le même point de vue. Qu'on en parle, qu'on en raisonne, tant qu'on voudra, elle n'en est pas moins obscure; & la pratique en devient même plus incertaine. Je pense que les Médecins pourvoiroient mieux au bien public, s'ils s'attachoient principalement à connoître la Matière Médicale, & à la travailler avec autant de zèle, que d'exactitude, pour s'enrichir des remèdes salutaires, qu'elle renferme dans son sein. Ces heureux soins seroient bien plus avantageux au Public, qu'une Théorie, dont l'application douteuse répond souvent très mal à l'attente du Médecin, & aux espérances du malade. C'est en ce cas que l'expérience est de beaucoup au-dessus de la Science. Il vaut mieux recouvrer la santé par une épreuve judicieuse, que perdre la vie sur des principes admirablement bien raisonnés.

Cet Ouvrage ne laisse pas pourtant d'être aussi bon que tous les autres en ce genre, quoiqu'il ne renferme qu'une connoissance Théorique des principes de la vie & de la santé. Il consiste en
un

un seul Article, que l'Auteur nomme *Transaction*. C'est une espèce d'Avant-propos qui traite du Sang, des Artères, des Veines & du Cœur. Marchant sur les traces d'une infinité de Savans, qui l'ont précédé, il convient d'abord (a) que le bon ou mauvais état de l'Animal dépend de la nature, de la constitution, de la détermination, de la circulation, & de l'abondance du Sang. Il convient, comme les autres, que cette liqueur vitale contient toute sorte de sels, les volatils, & les fixes, tels que sont les Huiles, les Esprits, les Eaux, en un mot tout ce que peuvent produire le Règne Mineral, le Végétal, & l'Animal. Elle fait même plus. Car elle s'approprie, dit-il, tout ce que contient l'Air de l'Atmosphère dans ses Globules. C'est pour cela, ajoute-t-il, qu'elle vient souvent se présenter à l'Air en passant par le poumon, afin de s'enrichir. *Ut inde locupletetur.*

Il me semble que tous les Physiciens ne conviendront pas de ce principe. Aucun ne doute que l'Air ne soit le réservoir des Corpuscules, qui se détachent de tous les corps, aussi-bien des nuisibles & vénéneux, que des innocens & salutaires. Mais personne ne conviendra, que l'Animal cherche à s'approprier les uns & les autres indifféremment. Ce n'est pas-là le but de la Nature. Elle a un penchant invincible à s'éloigner de tout ce qui peut la détruire. Or l'Atmosphère n'est que trop souvent imprégnée de Corpuscules arsénicaux, acres, vénéneux, & nui-

(a) Pag. 1.

nuifibles; & ces petits corps ne font pas certainement propres à l'enrichir. Ils ne peuvent même que l'appauvrir. Si le Sang fe présente donc à cet Air fi mal-fain, ce n'est pas pour en attirer, ni pour en recevoir ce qu'il contient. Mais étant forcé de s'y présenter par les règles inviolables du Mécanisme, il est malheureusement exposé à s'en approprier ce qui l'appauvrit, aussi bien que ce qui peut l'enrichir. De-là les maladies populaires, contagieuses, épidémiques, qui le rendant trop dissous ou trop coagulé, détruisent l'Animal, dont il est l'ame & le mobile. Mais je rejette cette inexactitude sur le dessein, qu'a eu sans doute l'Auteur, d'éviter la prolixité. Cependant ce ne seroit pas être prolix, que d'écrire beaucoup de lignes, pour exprimer la vérité; & c'est l'être encore trop, que d'exprimer l'erreur en deux mots.

Après avoir établi la nécessité des expériences Anatomiques, & sur-tout des particulières, préférablement aux générales, pour faire connoître, comme il faut, l'Économie du Règne Animal, il cite (a) les Auteurs les plus graves, du moins à son goût, dont les observations & les expériences seront toujours respectées & suivies de la postérité. Il allègue *Eustache, Malpighi, Ruysch, Leeuwenhoek, Harvée, Morgagni, Vieussens, Lancisi, Winslow, Ridley, Boerhaave, Wepfer, Heister, Stenon, Valsalva, du Verney, Nuck, Bartholin, Bidloo, & Verheyen*. C'est avec des guides si clairvoians, qu'il s'ouvre une carrière fort

(a) Pag. 5.

fort obscure, & qu'il se propose de la fournir glorieusement. Il parle néanmoins de lui-même avec une grande défiance, & beaucoup de modestie. Il pense même avec *Sénèque*, que plusieurs pourroient devenir Sages, s'ils ne croient pas l'être.

Ce préambule finit par la distribution de l'Ouvrage. L'Auteur le partage en huit Paragraphes, qu'il nomme Chapitres; & il déclare, qu'au lieu d'y faire des Préliminaires, il débutera par les expériences des grands-hommes, qu'il prend pour guides, & qu'il tirera de leurs sentimens, les *Inductions*, qui en naissent naturellement. *De sorte que*, dit-il, *m'attachant principalement à l'expérience, c'est elle seule qui parlera dans cet Ouvrage. Tout ce que j'ai à dire en coulera comme de source.*

Le premier Chapitre ou Paragraphe traite de la composition du Sang & de son Essence. Avant d'entrer en matière, il rapporte les Expériences de *Leeuwenhoek*, de *Lancisi*, de *Malpighi*, de *Verheyen*, &c.; & il en donne les propres termes. On n'y apprend rien de nouveau. Il n'y a que l'autorité du savant *Boerhaave*, qui puisse faire plaisir au Lecteur. C'est ce qui m'engage à traduire ce morceau tout entier.

„ On voit longtems, dit ce grand-homme
 „ (a), dans les Veines d'un Cadavre, un Sang
 „ fluide qui ne se fige point, tandis qu'en peu de
 „ tems il se coagule dans le Cœur & les Artères.

„ Cœ

„ Cette liqueur qui paroît par-tout également
„ rouge dans un homme en vie, étant regardée
„ avec un Microscope, n'est autre chose qu'un
„ grand nombre de Globules rouges, qui n'a-
„ gent dans une eau subtile & transparente.
„ Desorte que chacun de ces Globules est rou-
„ ge, parce qu'il est composé de six petits Glo-
„ bules, qui étant divisés, approchent de la na-
„ ture d'une Eau jaunâtre & transparente, &
„ & sont de diverses couleurs. Il est difficile de
„ concevoir, jusqu'à quel point ces Globules
„ peuvent être divisés. Personne ne doute,
„ que de toutes les humeurs nourries, & fomen-
„ tées par la santé dans les Viscères, les Artères,
„ & les Veines, celle que nous appelons le
„ Sang rouge ne soit la plus grossière. Après
„ celle-ci, c'est une sérosité jaunâtre, qui se
„ caïlle au feu. De-là cette humeur laiteuse,
„ &c.

Il entre ensuite dans une discussion particulière des propriétés, & de l'usage du Sang, & il conclut que ce fluide est le Séminaire, le Père, & le Nourricier de toutes les parties solides, molles, & fluides. Car ajoute-t-il, rien n'existe dans le corps, qui n'ait préexisté dans le Sang.

Enfin, après cette Analyse du Sang, il en fait une courte Synthèse, en se faisant deux Questions. La première est: quel est le Volume du Sang? La seconde: quelle est sa consistance ou son épaisseur? Il répond à la première, que le volume de cette liqueur est pur, mixte-homogène, mixte-hétérogène. Pour répondre à la deuxième Question, il prétend que la consistance

ce

ce de cette humeur vitale, tient le milieu entre le volume du fluide & la masse du solide ; & il décide que la consistance, ou épaisseur du Sang doit, comme son volume, être considérée en trois états. Il peut être pur, mixte-homogène, & mixte-hétérogène. Il veut même que ce soit de cette humeur, en quelque état qu'on la considère, que nait la variété presque infinie, qui se trouve dans les liquides, & les solides du Règne Animal.

On lit dans le deuxième Paragraphe les Systèmes de plusieurs Auteurs sur les Artères, les Veines, leurs Tuniques, & sur la Circulation du Sang. On y trouve peu de différence, quoiqu'il paroisse y en avoir dans les Expériences qu'ils disent avoir faites en divers Animaux, dans les Cadavres, & dans des corps vivans. Après avoir rapporté fort au long un lambeau de *Verbeyen*, au sujet des Tuniques des Artères & des Veines, il étale son sentiment sur la circulation du Sang, & il allègue des Expériences qui lui servent de preuves. Il cite encore l'opinion de *Leeuwenhoek*, qui tâche de prouver que le Sang ne circule pas plus vite dans les gros vaisseaux, que dans les petits.

On voit par l'observation de cet Auteur sur le mouvement du Sang dans une Anguille, que cette humeur circule avec tant de rapidité, que soit en allant, ou en revenant, elle parcourt dans une heure un espace de 280 pouces, ou de 24 piés. D'où il conclut que dans le corps humain le Sang va, & vient deux fois dans une heure, du Cœur jusqu'aux piés, & des piés jusqu'au Cœur;

Cœur ; & que dans ce même espace de tems, il va quatre fois du Cœur jusqu'à l'extrémité des Doigts, & huit fois à l'extrémité de la Tête ; & qu'enfin tout le Sang d'un homme parcourt quatorze fois en une heure tout le corps humain.

Bidloo est également cité sur les Tuniques des Veines, & sur-tout sur la Tunique extérieure des Artères, sur les Valvules & les Muscles. On y voit *Morgagni* opposé à *Manget* sur la figure du Tube des Artères. Celui-ci prétend qu'il a la figure d'un Cylindre, & l'autre celle d'un Cône, conformément aux opinions de *Vallisneri*, de *Santorin*, & de *Bernard Zendrin*.

Heister est ensuite cité sur le nombre des Artères. Ce Savant homme est loué, avec beaucoup de raison, de n'en admettre que deux, savoir la Pulmonaire & l'Aorte, ou la grande Artère, dont toutes les autres ne sont que des Rameaux ; & quoiqu'il leur trouve la figure d'un Cône, il ne laisse pas d'avouer, que leurs branches prennent la figure de Cylindre vers leurs extrémités. Il fait beaucoup de cas de la XXV. Figure d'*Eustache*, c'est-à-dire de sa Valvule..... Mais lui refusant l'honneur de l'avoir découverte, il soutient que *Cbeselden* est le premier qui en ait eu connoissance. *Winslow*, selon le sentiment du savant *Heister*, l'a mieux décrite qu'aucun de ses Prédécesseurs. Il l'appelle néanmoins la Valvule d'*Eustache*, à cause, sans doute, que cette dénomination est généralement reçue ; & il lui attribue un usage que *Lancisi*, & plusieurs autres n'avoient pas observé. Ce dernier Auteur se contente de la faire servir à

Tom. XXVII. Part. II. D d em-

empêcher que le Sang descendant avec trop d'impétuosité des jugulaires par la Veine Cave supérieure, ne rencontre, & ne heurte le Sang qui monte par la Veine Cave inférieure. Mais outre cet usage imaginé par *Lancisi*, *Eustache* lui en trouve un autre, qui n'est pas moins bien raisonné. C'est que dans les Enfans naissans, en qui cette Valvule est très visible, elle empêche que le Sang ne puisse rebrousser de la Veine Cave supérieure, dans l'inférieure. Il rapporte à ce sujet le sentiment de *Borhaave*. Je crois faire plaisir à ceux qui n'ont pas les Ecrits de cet habile Professeur entre les mains, d'insérer ici son sentiment.

„ L'humour rouge, qu'on appelle Sang, dit
 „ cet habile homme, (a) & qui est répandue
 „ presque dans toutes les parties du corps vivant,
 „ est apperçue dans un homme sain, dans les
 „ Vaisseaux qui lui sont propres, comme les
 „ Artères & les Veines, ou dans certains Réser-
 „ voirs mitoyens entre ces deux sortes de Vais-
 „ seaux. Tels sont les *Sinus* vénéux du Cœur,
 „ du Foie, de la Dure-Mère, de l'Oreille, du
 „ Cœur, des parties génitales du Mâle & de la
 „ Fémelle, & peut-être même de la Rate.

„ On voit en effet, que les Artères sont des
 „ canaux de figure conique, obliques, rameux,
 „ n'ayant des Valvules que dans le cœur, & dont
 „ les rameaux ont des origines différentes. Ils
 „ naissent souvent des Angles aigus vers leur
 „ élévation, & rarement des Angles droits, com-

„ me

(a) Pag. 59.

me dans les Intercoftaux, &c. Ils ont cinq
 Tuniques. La Tunique extérieure eft mince
 & nerveufe dans fa furface extérieure. Mais
 la furface intérieure eft construite en filet très
 épais, composé de Vaisseaux artériels tissus
 d'Artères coronaires & de Veines. La deuxiè-
 me Tunique eft cellulaire, mince, facile à se
 dilater, dès que se gonflent ses cellules qui
 distillant par ses fibres musculèuses une Li-
 queur huileuse & grasse, les entretient per-
 pétuellement dans une contraction & une di-
 latation alternatives. La troisième, qui eft
 glanduleuse, pourroit bien être une partie de
 la seconde. Elle contient des feuillets gras-
 seux qui s'étendent jusqu'à la quatrième. Cel-
 le-ci eft musculaire. Elle eft construite de
 Fibres annulaires très compactes, & épaissies
 par un enchainement de surfaces stratifiées,
 qui se peuvent séparer en plusieurs feuillets.
 Ces Fibres ont une grande élasticité. La cin-
 quième Tunique enfin eft intérieure, mince,
 membraneuse, paroissant avoir des Fibres al-
 longées, & propres à se contracter. . . . Les
 Veines, presque semblables aux Artères en
 disposition & en figure, sont plus grosses, &
 peut-être plus nombreuses. . . . Toutes les
 Artères qui sont dans le corps, se joignent
 pour ainsi dire avec le Tronc de l'Aorte, qui
 naît du côté gauche du Cœur; & celles qui
 servent à la construction du Poumon, naissent
 de l'Artère pulmonaire, qui tire son origine du
 côté droit du Cœur. Quant aux Veines, quelles
 qu'elles soient, elles ont le même rapport avec

„ la Veine Cave, que les Artères avec l'Aorte,
 „ &c.

„ On a fait, ajoute *Boerhaave*, différens cal-
 „ culs pour déterminer la quantité de Sang, que
 „ contient un Animal vivant. Certains Auteurs
 „ trouvent que l'homme en a 25 livres. Il y en
 „ a qui ne lui en donnent que 10. D'autres se
 „ bornent à 8 livres. Cependant on a vu des
 „ Hémorragies par les narines, où l'on a perdu
 „ 48 livres de Sang en trois jours, & jusqu'à
 „ 75 livres en douze jours. C'est ce qui est at-
 „ testé par des Actes de *Leipsick*. . . . Quelques
 „ Médecins, dit enfin *Boerhaave*, doutent de
 „ la possibilité de la Révulsion & de la Dériva-
 „ tion du Sang, que les Anciens ont établies.
 „ La première se fait en rappelant, par la Saignée,
 „ le Sang qui cause l'inflammation, à quelque
 „ viscère, ou à quelque partie du corps. L'aut-
 „ tre est censée se faire en déterminant le Sang
 „ à prendre une autre route, que celle qui le
 „ conduit à la partie affligée”. Mais *Boerhaave*
 „ ne dit pas ce qu'il en pense. Ce silence sem-
 „ ble autoriser la pratique reçue d'ouvrir la Veine
 „ dans les occasions, où la Révulsion & la Déri-
 „ vation sont nécessaires pour le soulagement du
 „ malade.

L'Auteur, en conséquence des principes &
 des expériences qu'il a étalés dans ce deuxième
 Chapitre, établit son opinion sur la circulation
 du Sang, & sur les parties solides qui y contri-
 buent, par leurs différens mouvemens. Il trai-
 te cette matière avec autant de méthode, que
 d'éloquence. Ses conclusions, que je nomme
 des

des Aphorismes, sont justes & généralement reçues. Tout Médecin peut les adopter sans crainte d'erreur.

Cependant l'Auteur continue dans son Induction à développer, d'une façon claire & mécanique, le Système de la circulation, & tous les effets qu'elle produit dans le corps de l'Animal. Il explique parfaitement, comment, & par quel artifice de nature, se fait la sécrétion par les Artères, d'où le sang artériel coule dans les Veines; il fait voir que c'est des Artères & de leur Sang que le corps tire la force & la vie; que les plus petits Vaisseaux, pris ensemble, contiennent beaucoup plus de Sang que leur tronc, & que plusieurs raisons prouvent cette vérité; qu'il n'est point de meilleur remède dans l'inflammation des parties, que d'ouvrir la Veine pour faire la Révulsion & la Dérivation du Sang; qu'on ne peut facilement déterminer la quantité de Sang rouge, qui est contenu dans le corps de l'Animal; pourquoi le Sang Artériel diffère si considérablement du Sang Vénal. Il conclut enfin qu'il n'y a rien de si parfait au monde que l'Homme, quoiqu'il soit le plus imparfait de tous les Animaux, s'il abuse des facultés que la Nature lui donne, pour se maintenir dans une bonne & salutaire situation.

Le Chapitre III, où il est traité de la formation du Poulet dans l'Oeuf, & des origines des Artères, des Veines, & du Cœur, contient des passages de plusieurs Auteurs, qui ont fait diverses expériences sur cette matière. *Bellini* (a)

D d 3

rai-

raisonne d'une manière plus générale & moins exacte que *Malpighi* (a). Ce dernier marque plus en détail le développement des parties organiques du Poulet. Il cite le tems, les heures, & pour ainsi dire, les momens, auxquels se font ces altérations successives. On diroit, qu'il a contemplé l'action de la Nature, en la prenant sur le fait. Je ne sai si le détail circonstancié d'une opération si cachée ne doit point être suspect? On peut, à mon avis, porter le même jugement de ce qui est aussi rapporté sur cette matière par *Lancisi* (b). *Harvée* (c) est un peu plus réservé. Il se contente d'exposer la différence qu'il a trouvée entre le développement du *Fœtus*, & celui du Poulet.

L'Auteur, après avoir établi dans son Induction la différence, qui se trouve, en ce cas, entre les Animaux parfaits & imparfaits, ceux qui se forment dans la Matrice, & ceux qui se développent dans un Oeuf, conclut & prouve, que (d) la Nature opère très distinctement au moment que l'Embrion se forme dans le sein d'une Femme, aussi-bien que dans la formation du Poulet dans l'Oeuf. Cette Thèse est suivie de plusieurs autres, comme un principe de ses conséquences. Il ajoute qu'il existe une certaine Substance, ou Vertu formatrice qui continue la trame de l'Animal, depuis le premier jusqu'au dernier instant de sa vie. Il décide enfin, que cette Substance, ou Vertu formatrice, n'est autre chose que l'Ame. Mais n'est-ce point expliquer une

(a) Pag. 120. (b) Pag. 128.
(c) Pag. 130. (d) Pag. 131.

une proposition obscure , par une autre moins claire? Cependant il raisonne sur ce Phénomène inexplicable dans le reste de son Induction , d'une façon plausible, en supposant des principes, qui pour être reçus n'en sont pas plus sensibles. Le principal est que le Cerveau, le Cœur, & le Poumon sont les causes & les principes du mouvement de l'Animal. Il s'agiroit, pour voir clair, de décider lequel de ces trois est le premier principe du mouvement.

Le Paragraphe IV traite de la circulation du Sang dans le *Fœtus*, avant qu'il soit mis au jour; du trou Oval, ou de l'Oeuf, & du Canal Artériel du Cœur, de l'Embrion & de l'Enfant d'abord organisé. *Verheyen* (a) y est cité fort au long sur la différence dont le Sang circule dans le *Fœtus*, & dans les Adultes. Il en explique les différentes manières par le Mécanisme organique. Le sentiment de *Lower* (b) est rapporté avec beaucoup de précision. Cet habile homme prouve clairement, que la respiration ne pouvant se faire librement dans le *Fœtus*, tout le Sang, qui ne doit pas nécessairement passer par le Poumon, est obligé de prendre la route des autres Viscères ou Canaux. D'où il conclut qu'une grande partie du Sang étant poussé du Ventricule droit du Cœur, passe par le Canal Artériel, où se mêlant avec le reste du Sang, il se distribue dans tout le corps.

Harvée (c) y explique ensuite, en peu de mots, le Système de la Circulation. *Needham*,

D d 4

Mun-

(a) Pag. 172.

(b) Pag. 174.

(c) Pag. 175.

Munnick, Meri, Morgagni, & Fanton y mettent chacun leur grain de Sel ; & après avoir lu, & médité tout ce qu'ils disent , avec beaucoup d'emphase , on n'en est ni plus savant ni plus satisfait. Les Viscères, & les Canaux , où se passe le grand mystère de la Circulation du Sang , sont si obscurs & si tortueux , que l'œil le plus vif & le plus furet n'y voit pas assez clair pour se former une juste idée de ce mécanisme , dont la Nature s'est réservé la connoissance.

L'Induction , qui suit , renferme les trois changemens qui se font dans la Circulation du Sang rouge , dans un Oeuf couvé & prêt à éclore. Le premier se fait , lorsque le Cœur ou le point saillant , pousse , par quelques Rameaux , le Sang vers le Cerveau. Le second lorsque l'Aorte s'étend dans la région de l'*Abdomen* , ou du Ventre inférieur. Le troisième après l'enfantement ou l'exclusion de l'Oeuf ; car le Sang est alors poussé de la Veine Cave supérieure, & en même tems de l'inférieure dans le Ventricule droit du Cœur ; & après avoir passé dans le Poumon , il coule dans le Ventricule gauche de ce Viscère, d'où il est ensuite dardé dans l'Aorte , pour fournir au Cerveau la quantité que ses besoins en exigent.

Il finit son Induction par une espèce de Corollaire, où malgré la difficulté, qu'il a trouvée ci-devant , à expliquer la Circulation du Sang pur & blanc , il hazarde néanmoins (*) d'en faire une Dissertation. Ses raisonnemens sont

con-

(*) Pag. 200.

conformes au mécanisme reçu des Savans. On n'y trouve aucune nouvelle découverte qui puisse déroger aux opinions établies dans les Facultés & dans les Ecrits des Docteurs particuliers.

Il prétend dans le VI Paragraphe, où il traite de la Tortue de Mer, que le Cœur de cet Amphibie enseigne, mieux qu'aucun autre Cœur, quel est l'usage du Trou Oval, & du Tube Artériel. Il ne cite en faveur de son sentiment, que l'expérience, que *Morgagni* (a) fit autrefois à Venise, avec un certain nombre d'Amis, sur une Tortue du poids de Trente-six livres.

Son Induction roule entièrement sur des conséquences qu'il tire du mécanisme de la Tortue de Mer, par rapport aux Animaux, sans en exclure l'Homme, dans l'état d'Embrion, de *Fœtus*, d'Enfant, & d'Adulte. Il la finit par cette Remarque. C'est, dit-il (b), qu'une Tortue à qui l'on a coupé la Tête, ne laisse pas de vivre plusieurs semaines. Il cite à ce sujet *Caldefius*, qui assure que cet Amphibie, aiant la Tête séparée du corps, porte, ni plus ni moins, son écaille comme auparavant, pendant quinze jours. C'est un fait; il faut en attendre la certitude, de l'expérience.

Le Paragraphe VI, où il s'agit des Artères, des Veines propres au Cœur, & de ses Vaisseaux Coronaires, ne contient presque qu'un long passage de *Lancisi*. Après cet Auteur, il cite *Lower*, *Winslow*, *Ruyfch*, *Morgagni*, *Verheyen*, & *Vieußens*, parmi lesquels se trouve le savant *Boerhaave* dont il rapporte le sentiment (c).

D d . 5

Après

(a) Pag. 210.

(b) Pag. 215.

(c) Pag. 223.

Après les autorités de ces Grands hommes, l'Auteur décide dans son Induction, que les Vaisseaux Coronaires de chaque classe, qui sont Artériels ou Vénueux, naissent du Cœur, & non du commencement de l'Aorte. Il en donne fort au long des preuves fondées sur les principes. Il prétend même, que tous ces vaisseaux dépendent uniquement de l'action du Cœur, qui est non seulement le proviseur, mais le Moteur de son propre Sang. D'où il s'ensuit, ajoute-t-il, que le Sang des Coronaires coulant de cette source, les Vaisseaux superficiels vulgairement nommés Coronaires font leur Diastole, lorsque le Cœur fait son Sístole; tout comme les Vaisseaux superficiels des Oreilles font leur Diastole, quand elles font elles-mêmes leur Sístole. Cette Doctrine fonde la distinction qu'il fait de ces Vaisseaux, en *Refondans*, *Retorquans*, *Anticipans*, *Transportans*, & *Rétroférans*. Ces termes barbares doivent faire sentir au Lecteur, qu'on n'a pas moins de peine à concevoir ces choses, qu'à les expliquer. Quoiqu'il en soit, l'Auteur se dispensant de raisonner sur la *Coronide*, s'étend beaucoup sur la disposition du Sang dans le Cœur. Il finit son Induction, en concluant décisivement, que l'action du Cœur se fait du dedans au dehors, & l'action du Cerveau du dehors au dedans; c'est-à-dire que le cerveau concentre en lui-même toutes ses forces, & que le Cœur au contraire communique ses forces aux autres parties du Corps.

Le Sujet du VII Paragraphe est le mouvement du Cœur des Adultes. L'Auteur y rapporte un grand

grand lambeau des Ecrits du savant *Boerhaave*, où la nature, la construction, & le mouvement du Cœur sont très clairement expliqués, si les principes, qu'on suppose, sont certains. On y voit tout le mécanisme de ce viscère, fondé sur les plus exactes expériences. Celles des plus graves Physiciens & Médecins y sont rapportées dans leurs propres termes. L'Auteur a été si scrupuleux, que de peur d'être taxé d'infidélité, il les a copiés mot à mot.

Ce sont les fondemens de son Induction, dans laquelle il conclut, que les causes efficientes du mouvement du Cœur sont éloignées. Ce sont, dit-il, le Poumon, le Cerveau, la Moelle allongée, & de l'Épine, & le Cervelet. On y lit la manière dont elles influent dans le mouvement du Cœur : & parce qu'elles n'en sont que les causes éloignées, il prétend, que, quand même quelqu'une de ces parties cesseroit d'agir, le Cœur ne laisseroit pas de se mouvoir quelque tems, mais plus ou moins long, selon que ses fibres nerveuses pourroient conserver leur force. Il avance, que pour comprendre ce mécanisme, il est nécessaire de savoir, quelle est la cause de l'action des Nerfs en général, du Nerf intercostal, de la Paire Vague en particulier, du *Plexus* du grand Cardiaque, & en particulier des Nerfs du Cœur qui en dépendent.

Cette doctrine, qu'il étale avec beaucoup d'érudition, suit, dit-il, naturellement de ces principes; que rien n'est vivant dans le corps que le fluide spiritueux; que pour que ce fluide vive, il est nécessaire qu'il réside dans la Fibre qui le
dé-

détermine; que les Fibres motrices simples agissent de la même manière, que les Fibres motrices composées; que les Fibres simples peuvent, moiennant leur fluide, agir sur les Fibres composées, & sur leur fluide; & qu'enfin les plus petites Artères dépendent plus immédiatement des Fibres nerveuses, & par conséquent du Cerveau, que les plus grandes. De cette doctrine il infère, que la cause prochaine du Diastole du Cœur est la pression continuelle, & l'Action du Sang de la Veine Cave dans l'Oreille droite; & que l'extension des Fibres nerveuses est la cause prochaine de son Sístole; desorte que la Fibre nerveuse cède, quand le Sang agit; & quand la Fibre est en action, la Fibre nerveuse cède à son tour.

Les raisonnemens que fait cet Auteur sur ces matières, sont aussi solides que profonds. On y trouve réunies la doctrine des Anciens & celle des Modernes. Les expériences des uns & des autres y sont exposées sous le même coup d'œil. Tout y est dit & cité avec beaucoup de discernement. Le bon goût y brille par-tout. Rien n'est plus clair, ni plus familier que ses expressions. Les expériences qu'il rapporte sont aussi convaincantes, que s'il s'agissoit d'un Mécanisme, dont les yeux pourroient être les contemplateurs & les juges. Mais le Microcosme & le Macrocosme sont également hors de la portée de l'Esprit humain; je veux dire que le petit Monde, qui est l'Homme, est un Tout mécanique, non moins impénétrable que le vaste Univers.

Cet Auteur dont les Ecrits ne manifestent ni
le

le nom ni la qualité, finit cet Ouvrage par le VIII Paragraphe, où il donne une Introduction à la Pſycologie raifonnable. Il fait confifter cette Science dans une connoiſſance de la Nature, & de l'Effence de l'Ame, & de la manière dont elle influe dans les opérations du corps. Ses efforts ſeroient louables, & ſa mémoire ſeroit précieufe à la Poſtérité, ſ'il pouvoit faire éclore quelque foible raion de lumière dans un cahos ſi obſcur, que perſonne juſqu'ici n'a pu développer. Mais ces ténèbres ſont trop épaiffes, pour qu'on doive ſ'attendre à les voir diſſiper. On peut dire que ce phénomène ſe paſſe dans un lieu inacceſſible, & que celui qui voudroit ſ'opiniâtrer à le pénétrer, rifqueroit d'en être ébloui, & de perdre même la vue.

Notre Anonyme eſt cependant digne d'éloge; pour avoir ôſé ſ'ouvrir une carrière ſi dévouée. *In magnis tentaffe ſat eſt.* Il avoue, que pour atteindre à un objet ſi haut, quoiqu'il ſoit en nous-mêmes, il faut y monter par les mêmes degrés, que parcourt la Nature dans la production de ſes effets. C'eſt pour cette raiſon qu'il entreprend d'expliquer ici la Doctrinne des ſuites & des degrés, dont il a fait mention dans les Paragraphes précédens. Il parle juſte; car l'Eſprit humain qui ſ'occupe à la recherche des Cauſes par l'Analyſe de leurs effets, ne les peut jamais trouver que dans la ſubordination des choſes, & dans l'arrangement de ces choſes ſubordonnées. On ne peut donc expliquer l'influence de l'Ame dans les opérations du Corps, que par l'Action Phyſique, ou par des Cauſes Occaſionnelles; &
ſi

si ces deux moiens ne réussissent point , il s'en présente un troisieme, dont il faut nécessairement faire usage ; c'est l'harmonie de tous les organes & de toutes les parties du Corps humain. Beau sujet de contemplation pour les spéculatifs, qui se repaissent d'idées ; mais matière bien ennuyeuse pour ceux qui ne se rendent qu'à l'évidence !

Après avoir établi ses principes avec toute la solidité possible, l'Auteur fait le détail des degrés, dont il a parlé. Il les parcourt tous dans les IX points qui partagent son Introduction. On y lit une méthode courte , & facile pour les commençans. Les raisonnemens qu'il fait, les expériences qu'il allègue, les conséquences qu'il tire, sont dignes des Méditations des plus consommés dans la Théorie de la Physique & de l'Anatomie. Je dis de la Physique, & non de la Métaphysique, parce qu'il n'y traite que de l'Ame , par rapport aux opérations du Corps , & sans s'embarasser qu'elle soit un Etre immatériel.

J'ose dire, que cet Ouvrage est autant singulier dans sa Synthèse , que dans l'Analyse, qui s'y trouve, des parties nobles & essentielles du Corps humain. Les Auteurs cités sont graves & respectables ; les Expériences, qui y sont rapportées, ont une vraisemblance, & peut-être un caractère de vérité, qui satisfait l'Esprit ; l'élocution, & le stile de l'Auteur ne peuvent que plaire aux esprits judicieux, & de bon goût, qui aiment la solidité des choses, la pureté, la clarté, & la beauté des expressions.

Cet Ouvrage semble nous annoncer une suite.

La

La première Transaction, qu'on y lit au Frontispice, nous en promet d'autres. Il faut espérer qu'elles seront aussi utiles & agréables aux Savans, que cette première. Ils ne sauroient avec raison lui refuser leurs applaudissemens.

ARTICLE XIII.

EXPOSITION *du Livre des INSTITUTIONS PHYSIQUES, dans laquelle on examine les idées de LEIBNITZ* (a).

IL a paru au commencement de cette Année un Ouvrage qui feroit honneur à notre Siècle, s'il étoit d'un des principaux Membres des Académies de l'Europe. Cet Ouvrage est cependant d'une Dame, & ce qui augmente encore le prodige, c'est que cette Dame aiant été élevée dans les dissipations attachées à la haute naissance, n'a eu de maître que son génie, & son application à s'instruire.

Ce

(a) Nous avons reçu cette Pièce de Mr. de VOLTALRE, & nous la donnons sans y faire le moindre changement. Le Public est déjà instruit que ce Livre des *Institutions de Physique*, est de Madame la Marquise de CHASTELLET, dont le nom paroitra à la tête de la nouvelle Edition qui se fait à Amsterdam aux dépens de la Compagnie. Outre les augmentations considérables que Madame la Marquise a faites à cette nouvelle Edition, on y a joint la *Lettre* que Mr. de MAIRAN, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences, lui a écrite le 18 Février 1741, avec la *Réponse* que cette Dame y a faite.

Ce Livre est le fruit des Leçons qu'elle a données elle-même à son Fils, elle a eu la patience de lui enseigner elle seule, ce qu'elle avoit eu le courage d'apprendre. Ces deux mérites sont également rares; elle y en a ajouté un troisième qui relève le prix des deux autres, c'est la modestie de cacher son nom.

L'Ouvrage est intitulé *Institutions de Physique*, & se vend à Paris chez *Prault*, fils, Quai de Conti. On n'en a encore que le premier Tome qui contient vingt & un Chapitres. L'illustre Auteur commence par un Avant-propos capable de donner du goût pour les Sciences à ceux à qui leur génie en a refusé. Tout y est naturel, & en même tems sublime. Une des personnes des plus respectables qui soient en France, s'est exprimée ainsi, en parlant de cet Avant-propos dans une de ses Lettres : „ Ce „ n'est pas vouloir avoir de l'esprit, c'est en a- „ voir naturellement plus qu'on n'en connoisse à „ personne. Ce n'est pas vouloir écrire mieux „ qu'un autre, c'est ne pouvoir écrire que mil- „ le fois mieux, elle est la seule dont on voie „ la gloire sans envie.

On gâteroit un tel Eloge, si on vouloit y ajouter; on se bornera donc ici à rendre compte de cet Ouvrage, moins encore pour le plaisir d'en parler, que pour celui d'en faire une étude nouvelle.

Les idées Métaphysiques de *Leibnitz* sont l'objet des premiers Chapitres. C'est une Philosophie, qui jusqu'ici n'a guère eu cours qu'en Allemagne, & qui a été commentée plutôt qu'é-

qu'éclaircie. *Leibnitz* avoit répandu dans sa *Théodicée* & dans les *Actes de Leipzig* quelques idées de ses Systèmes. Le célèbre Professeur *Wolf* a déjà fait dix Volumes *in quarto* sur ces matières; & les *Institutions de Physique* paroissent expliquer tout ce que *Leibnitz* avoit resserré, & contenir tout ce que Mr. *Wolf* a étendu.

De la Raison Suffisante.

Le premier Principe qu'on éclaircit avec méthode & sans longueur dans le Livre des *Institutions Physiques* est celui de la *Raison Suffisante*.

Depuis que les Hommes raisonnent, ils ont toujours avoué qu'il n'y a rien sans cause. *Leibnitz* a inventé, dit-on, un autre Principe de nos Connoissances bien plus étendu, c'est qu'il n'y a rien sans Raison Suffisante. Si par *Raison Suffisante* d'une chose on entend ce qui fait que cette chose est ainsi plutôt qu'autrement, j'avoue que je ne vois pas ce que *Leibnitz* a découvert. Si par *Raison Suffisante*, *Leibnitz* a entendu que nous devons toujours rendre une Raison Suffisante de tout, il me semble qu'il a exigé un peu trop de la Nature humaine. J'imagine qu'il eût été embarrassé lui-même, si on lui avoit demandé pourquoi les Planètes tournent d'Occident en Orient, plutôt qu'en sens contraire, pourquoi telle Etoile est à une telle place dans le Ciel, &c.

Ainsi il me paroît que le Principe de la Raison Suffisante n'est autre chose que celui des

premiers Hommes ; *il n'y a rien sans Cause.* Reste à savoir si *Leibnitz* a connu des Causes suffisantes qu'on avoit ignorées avant lui.

Des Indiscernables.

Le second Principe de *Leibnitz* est, qu'il n'y a & ne peut avoir dans la Nature deux choses entièrement semblables. Sa preuve de fait étoit que se promenant un jour dans le Jardin de l'Electeur de Hanover, on ne put jamais trouver deux feuilles d'Arbres Indiscernables. Sa preuve de droit étoit, que s'il y avoit deux choses semblables dans la Nature, il n'y auroit pas de *Raison Suffisante* pourquoi l'une seroit à la place de l'autre. Il vouloit donc que le plus petit de tous les Corps imaginables fût infiniment différent de tout autre Corps. Cette idée est grande, il paroît qu'il n'y a qu'un Etre tout-puissant qui aît pu faire des choses infinies, infiniment différentes. Mais aussi il paroît qu'il n'y a qu'un Etre tout-puissant qui puisse faire des choses infiniment semblables, & peut-être les premiers Elémens des choses doivent-ils être ainsi ; car comment les Espèces pourroient-elles être reproduites éternellement les mêmes, si les Elémens qui les composent étoient absolument différens ; comment, par exemple, s'il y avoit une différence absolue entre chaque Elément de l'Or & du Mercure, l'Or & le Mercure auroient-ils un certain poids qui ne varie jamais ? La proposition de *Leibnitz* est ingénieuse & grande. La proposition contraire est aussi vraisemblable pour
le

le moins que la sienne. Tel a toujours été le sort de la Métaphysique. On commence par deviner, on passe beaucoup de tems à disputer, & on finit par douter.

De la Loi de Continuité.

La *Loi de la Continuité* est un principe de *Leibnitz*, sur lequel l'illustre Auteur a plus insisté que sur les autres, parce qu'en effet il y a des cas où ce principe est d'une vérité incontestable. La Géométrie & la Physique, qui est appuyée sur elle, font voir que dans les directions des mouvemens il faut toujours passer par une infinité de degrés, & c'est même le fondement du Calcul des Fluxions, inventé par *Newton*, & publié par *Leibnitz*.

Newton a montré le premier que l'incrément naissant d'une quantité Mathématique est moindre que la plus petite assignable, & que ces quantités peuvent augmenter par des degrés infinis jusqu'à une telle quantité qui soit plus grande qu'aucune assignable, voila ce qu'on appelle les Fluxions.

Je demanderai seulement, si avant que l'incrément naissant commence à exister, il y a là une Continuité. N'y a-t-il pas une distance infinie entre exister & n'exister pas?

Je ne vois guère de cas où la Loi de Continuité ait lieu que dans le mouvement, il me semble que c'est là seulement que cette Loi est observée à la rigueur, car peut-être ne pouvons-nous dire que très improprement qu'un morceau

de matière est continu, il n'y a peut-être pas deux points dans un Lingot d'Or entre lesquels il n'y ait de la distance.

C'est de cette Loi que *Leibnitz* tire cet Axiôme: *Il ne se fait rien par saut dans la Nature.* Si ce Axiôme n'est vrai que dans le mouvement, cela ne veut dire autre chose, sinon que ce qui est en mouvement n'est pas en repos; car un mouvement est continué sans interruption, jusqu'à ce qu'il péricule; & quand il dure, il ne peut admettre du repos. Il en faut donc toujours revenir au grand Principe de la Contradiction, première source de toutes nos connoissances, c'est-à-dire, qu'une chose ne peut exister, & n'exister pas en même tems, & c'est aussi le premier Principe admis par l'illustre Auteur, & qui tient lieu de tous ceux que *Leibnitz* y veut ajouter.

Si on prétendoit que la Loi de Continuité a lieu dans toute l'économie de la Nature, on se jetteroit dans d'assez grandes difficultés, il seroit, me semble, mal-aisé de prouver qu'il y a une Continuité d'Idees dans le Cerveau d'un Homme endormi profondément, & qui est tout d'un coup frappé de la lumière en s'éveillant. Si tout étoit continu dans la Nature, il faudroit qu'il n'y eût point de vuide, ce qui n'est pas aisé de prouver; & s'il y a du vuide, on ne voit pas trop comment la Matière sera continue. Aussi l'illustre Auteur, dont je parle, ne cite d'autres effets de cette Loi de Continuité, que le mouvement, & les Lignes Courbes à rebroussement produites par le mouvement.

Octobre, Novembre & Décembre, 1741. 39

De Dieu.

L'Auteur des *Institutions de Physique* prouve un Dieu par le moyen de la Raison Suffisante. Ce Chapitre est à la fois subtil & clair. L'Auteur paroît pénétré de l'existence d'un Etre Créateur que tant d'autres Philosophes ont la hardiesse de nier. Elle croit avec *Leibnitz* que Dieu a créé le meilleur des Mondes possibles, & sans y penser elle est elle-même une preuve que Dieu a créé des choses excellentes.

Des Essences, &c.

Tout ce que l'on dit ici des Essences, &c. est d'une Métaphysique encore plus fine que le Chapitre de l'existence de Dieu. Peut-être quelques Lecteurs en lisant ce Chapitre seroient tentés de croire que les Essences des choses subsistent en elles-mêmes, je ne crois pas que ce soit la pensée de l'illustre Auteur.

Le Sage *Locke* regarde l'Essence des choses uniquement comme une idée abstraite que nous attachons aux êtres, soit qu'ils existent ou non. Par exemple, une figure fermée de trois côtés est appelée du nom de Triangle, nous appelons ainsi tout ce que nous concevons de cette espèce. C'est là son Essence, *ab Effendo*, c'est ce qui est, soit dans notre imagination, soit en effet. Ainsi quand nous nous sommes fait l'idée d'un Evêque de Mer, l'Essence de cet être imaginaire est un Poisson qui a une espèce de mitre sur la tête.

Et 3

Mais

Mais si nous voulons connoître l'Essence de la Matière en général, c'est-à-dire, ce que c'est que Matière, nous y sommes un peu plus embarrassés qu'à un Triangle. Car nous avons bien pu voir tout ce qui constitue un Triangle quelconque, mais nous ne pouvons jamais connoître ce qui constitue une Matière quelconque ; & voila en quoi il paroît que l'Inventeur *Leibnitz*, & le Commentateur *Wolf* se sont engagés dans un labyrinthe de subtilités, dont *Locke* s'est tiré avec une très grande circonspection. Je ne sais si on peut admettre cette règle du célèbre Professeur *Wolf* : „ que les déterminations primor-
 „ diales d'un être sont son Essence, que par
 „ exemple deux côtés & un angle qui sont les
 „ déterminations primordiales sont l'Essence d'un
 „ Triangle ” ; car deux côtés & un angle sont aussi les premières déterminations d'un Quarré, d'un Trapeze. Il faudroit, à mon avis, pour que cette règle fût vraie, que deux côtés & un Angle étant donnés, il ne pût en résulter qu'un Triangle ; l'Essence est, me semble, non pas seulement ce qui sert à déterminer une chose, mais ce qui la détermine différemment de toute autre chose.

Ce que les Philosophes disent encore des Attributs, & sur-tout des Attributs de la Matière, ne paroît pas entraîner une plaine conviction. Ils disent qu'il ne peut y avoir de propriétés dans un sujet, que celles qui dérivent de son Essence, mais on ne voit pas comment la propriété d'être bleu ou rouge est contenue dans l'Essence d'un Triangle ou d'un quarré.

Il faut qu'un attribut ne répugne pas à l'Essence d'une chose, mais il ne semble pas nécessaire qu'il en dérive. Par exemple, pour qu'un animal puisse avoir du sentiment, il suffit que le sentiment ne répugne pas à la matière organisée; mais il ne faut pas que le sentiment soit un attribut nécessaire de la matière organisée, car alors un arbre, une montre auroient du sentiment.

Des Hypothèses.

L'illustre Auteur favorise assez *Leibnitz*, pour faire l'Apologie des *Hypothèses*. Si on appelle *Hypothèse* des recherches de la Vérité, il en faut sans doute. Je veux savoir combien de fois 15 est contenu dans deux cent. Je fais l'*Hypothèse* de 14, & c'est trop; je fais celle de 13, & c'est trop peu, j'ajoute un reste à 13, & je trouve mon compte. Voilà deux recherches, & je ne me suis exposé sur aucune avant que j'aie découvert la Vérité. Mais supposer l'Harmonie Préétablie, des Monades, un enchainement des choses avec lequel on veut rendre raison de tout, n'est-ce pas bâtir des *Hypothèses* pires que les *Tourbillons* de *Descartes*, & les trois Elémens? Il faut faire en Physique comme en Géométrie, chercher la solution des Problèmes, & ne croire qu'aux Démonstrations.

De l'Espace.

La question de l'Espace n'a peut-être jamais été traitée avec plus de profondeur. On veut ici

E e 4

avec

avec *Leibnitz* qu'il n'y ait point d'Espace pur; que par conséquent toute étendue soit Matière; qu'ainsi la Matière remplit tout, &c. *Leibnitz* avoit commencé autrefois par admettre l'Espace, mais depuis qu'il fut le second inventeur des Fluxions, il nia la réalité de l'Espace que *Newton* reconnoissoit.

„ L'idée de l'Espace, dit-on dans ce Chapitre,
 „ vient de ce qu'on fait uniquement attention à
 „ la manière des Etres d'exister, l'un hors de
 „ l'autre; & qu'on se représente que cette coexis-
 „ tence de plusieurs Etres produit un certain
 „ ordre ou ressemblance dans leur manière d'e-
 „ xister, en sorte qu'un de ces Etres étant pris
 „ pour le premier, un autre devient le second,
 „ un autre le troisième”. C'est ainsi que le cé-
 lèbre Professeur *Wolf* éclaircit les idées simples.

Le Sage *Locke* s'étoit contenté de dire: *j'a-
 voue que j'ai acquis l'idée de l'Espace par la vue,
 & par le toucher.* Les *Locke*, les *Newton*, les
Clarke, les *Furin*, les *'s Gravesand*, les *Mus-
 schenbroeck*, ont tout pensé qu'il suffisoit d'avoir
 vu deux murailles pour avoir l'idée de l'Espace,
 comme il suffit d'avoir marché pour avoir l'idée
 de la Solidité.

La question est de savoir s'il y a un Espace pur, ou non. *Descartes* avança que la Matière est infinie & que le Vuide est impossible. Si cela étoit, Dieu ne peut donc anéantir un pouce de Matière, car alors il y auroit un pouce de Vuide. Or il est assez extraordinaire de dire, que celui qui a créé une matière infinie, ne peut en anéantir un pouce. Les Sectateurs de *Des-*

cartes n'ayant jamais répondu à cet Argument, *Leibnitz* fortifia d'un autre côté cette opinion, qui crouloit de ce côté-là.

Il dit que si le Monde a été créé dans l'Espace pur, il n'y a pas de Raison Suffisante pour-quoi ce Monde est dans telle partie de l'Espace, plutôt que dans une autre ; mais il paroît que *Leibnitz* n'a pas songé que dans le Plein il n'y a pas plus de Raison Suffisante pourquoi la moitié du Monde, qui est à notre gauche, n'est pas à notre droite. *Leibnitz* vouloit-il donner une Raison Suffisante de tout ce que Dieu a fait ? C'est beaucoup pour un homme.

La principale raison qui engagea *Wallis*, *Newton*, *Clarke*, *Locke*, & presque tous les grands Philosophes à admettre l'Espace pur, est l'impossibilité géométrique & physique qu'il y ait du mouvement dans le Plein absolu. *Leibnitz* qui avoit, comme on a dit, changé d'avis sur le Vuide, a été obligé de dire que dans le Plein le mouvement circulaire peut avoir lieu à cause d'une matière très fine qui peut y circuler.

Si on vouloit bien songer qu'une matière très fine infiniment pressée, devient une masse infiniment dure, on trouveroit ce mouvement circulaire un peu difficile.

Newton d'ailleurs a démontré que les mouvemens célestes ne peuvent s'opérer dans un fluide quelconque ; & personne n'a jamais pu éluder cette démonstration, quelques efforts qu'on ait faits. Cette difficulté rend l'idée d'un Plein absolu, plus difficile qu'on n'auroit cru d'abord.

Du Temps.

La question du Temps est aussi épineuse que celle de l'Espace, & est traitée avec la même profondeur. On y explique le sentiment que *Leibnitz* a embrassé. Il pensoit que comme l'Espace n'existe point selon lui sans corps, le Temps ne subsiste point sans succession d'idées.

Il faut remarquer que dans ce Chapitre, le Temps est pris pour la Durée même; & cela ne peut y causer de confusion, parce qu'en effet le Temps est une partie de la Durée.

Il s'agit donc de savoir, si la Durée existe indépendamment des Etres créés; & si elle existe, l'illustre Auteur remarque très bien qu'on est obligé de dire que la Durée est un attribut nécessaire de Dieu. Aussi *Newton* croioit que l'Espace & la Durée appartiennent nécessairement à Dieu, qui est présent par-tout, & toujours.

L'illustre Auteur reproche à *Clarke*, Disciple de *Newton*, d'avoir demandé à *Leibnitz*, pourquoi Dieu n'avoit pas créé le Monde six mille ans plutôt; & elle ajoute que *Leibnitz* n'eut pas de peine à renverser cette objection du Docteur Anglois.

C'est au quinzième Article de sa quatrième Replique à *Leibnitz* que le Docteur *Clarke* dit formellement: *il n'étoit pas impossible que Dieu créât le Monde plutôt ou plus tard; & Leibnitz fut si embarrassé à répondre, que dans son cinquième Ecrit, il avoue en un endroit que la chose est possible, & donne même pour le prouver une*
figu-

figure géométrique qui me paroît fort étrangère à cette dispute; & dans un autre endroit, il nie que la chose soit possible, sur quoi le Docteur *Clarke* remarque dans son cinquième Ecrit que le savant *Leibnitz* se contredit un peu trop souvent.

Quoiqu'il en soit, il paroît qu'il est difficile aux *Leibnitziens* de faire concevoir que Dieu ne puisse pas détruire le Monde dans neuf mille ans. Il peut donc le détruire plutôt ou plus tard, il y a donc une Durée & un Tems indépendens des choses successives. La Raison Suffisante qu'on oppose à tous ces raisonnemens, est-elle bien suffisante? Si tous les instans sont égaux, dit-on, il n'y a pas de Raison pourquoi Dieu auroit créé ou détruiroit en un instant plutôt que dans un autre; on veut toujours juger Dieu, mais ce n'est à nous ni d'instruire la cause ni de la juger. Toutes les parties de la Durée se ressemblent, je le veux; donc Dieu, dit *Leibnitz*, ne peut choisir un instant préféablement à un autre. Je le nie, Dieu ne peut-il pas avoir en lui-même mille raisons pour agir, & ne peut-il pas y avoir une infinité de rapports entre chacun de ces instans & les idées de Dieu, sans que nous les connoissions?

Si, selon *Leibnitz* & ses Sectateurs, Dieu n'a pu choisir un instant de la Durée plutôt qu'un autre pour créer ce Monde, il est donc créé de toute éternité. C'est à eux à voir s'ils peuvent aisément comprendre cette éternité de la Durée du Monde, à qui Dieu a pourtant donné l'être. Avouons que dans ces discussions nous sommes

tous

tous des aveugles qui disputent sur les couleurs; mais on ne peut guère être aveugle, c'est-à-dire homme, avec plus d'esprit que *Leibnitz*, & surtout que l'Auteur qui l'a embelli; le génie de cette personne illustre est assez éclairé pour douter de beaucoup de choses dont *Leibnitz* s'est efforcé de ne pas douter.

Des Etres simples.

Leibnitz cherchant un Systême, trouva que personne n'avoit dit encore, que les Corps ne sont pas composés de matière; & il le dit. Il lui parut qu'il devoit rendre raison de tout, & ne pouvant dire pourquoi la matière est étendue, il avança qu'il falloit qu'elle fût composée d'Etres qui ne le sont point. Envain il est démontré que la plus petite portion de matière est divisible à l'infini, il voulut que les Elémens de la Matière fussent des Etres indivisibles, simples, & ne tenant nulle place. Il étoit mal-aisé de comprendre qu'un composé n'eût rien de son composant; cette difficulté ne l'arrêta pas, il se servit de la comparaison d'une Montre. Ce qui compose une Horloge, n'est pas Horloge, donc ce qui compose la Matière n'est pas Matière, Peut-être quelqu'un lui dit alors: Votre comparaison de l'Horloge n'est guère concluante, car vous savez bien de quoi une Horloge est composée, puisque vous l'avez vu faire; mais vous n'avez point vu faire la Matière, & c'est un point sur lequel il ne vous est pas trop permis de deviner.

Leibnitz aiant donc créé ses Etres simples, ses

Mo-

Monades, il les distribua en quatre classes, il donna aux unes la perception par un seul *p*, & aux autres l'apperception par deux *p*. Il dit que chaque Monade est *un miroir concentrique de l'Univers*. Il veut que chaque Monade ait un rapport avec tout le reste du Monde, ainsi on a proposé ce problème à résoudre: *Un Élément étant donné, en déterminer l'état présent; passé, & futur de l'Univers*. Ce problème est résolu par Dieu seul. On pourroit encore ajouter, que Dieu seul fait la solution de la plupart de nos questions, lui seul fait quand & pourquoi il créa le Monde, pourquoi il fit tourner les Astres d'un certain côté, pourquoi il fit un nombre déterminé d'Espèces, pourquoi les Anges ont péché, ce que c'est que la Matière & l'Esprit, ce que c'est que l'Ame des Animaux, comment le mouvement & la Force motrice se communiquent, ce que c'est originairement que cette Force, ce que c'est que la Vie, comment on digère, comment on dort, &c.

L'aimable & respectable Auteur des *Institutions Physiques* a bien senti l'inconvénient du Système des Monades; & elle dit page 143, qu'il a besoin d'être éclairci & d'être sauvé du ridicule. Il n'y a eu encore ni aucun François, ni aucun Anglois, ni je crois aucun Italien, qui ait adopté ces idées étranges. Plusieurs Allemands les ont soutenues, mais il est à croire que c'est pour exercer leur esprit, & par jeu plutôt que par conviction.

J'ajouterai ici que pour rendre le Roman complet, *Leibnitz* imagina que notre Corps étant com-

composé d'une infinité de Monades d'une Espèce, la Monade de notre Ame est d'une autre Espèce; que notre Ame n'agit aucunement sur notre Corps, ni le Corps sur elle; que ce sont deux Automates qui vont chacun à part, à peu près comme dans certains Sermons burlesques, un homme prêche tandis que l'autre fait les gestes; qu'ainsi par exemple la main de *Newton* écrivit mécaniquement le Calcul des Fluxions; tandis que la Monade étoit montée séparément pour penser au Calcul: cela s'appelle l'*Harmonie préétablie*; & l'Auteur des *Institutions Physiques* n'a pas voulu encore exposer ce sentiment, elle a voulu y préparer les esprits.

De la nature des Corps.

Si on doit être content de cet art & de cette élégance, avec lesquels l'illustre Auteur a rendu compte de tous ces sentimens extraordinaires; on ne doit pas moins admirer les ménagemens & les précautions ingénieuses dont elle colore les idées de *Leibnitz* sur la nature des Corps.

Ces Corps étendus étant composés de Monades non étendues, c'est toujours à ces Monades qu'il en faut revenir. Il n'y a point de Corps qui n'ait à la fois, étendue, force active, & force passive: voila, disent les *Leibnitziens*, la nature des Corps, mais c'est aux Monades à qui appartient de droit la Force active & passive.

Il est encore ici assez étrange que les Monades étant les seules substances, les corps aient l'Étendue pour eux & les Monades aient la Force.

Ces

Ces Monades sont toujours en mouvement, quoique ne tenant point de place ; & c'est des mouvemens d'une infinité de Monades qu'un boulet de Canon reçoit le sien. Voila donc le mouvement essentiel, non pas tout-à-fait à la matière, mais aux êtres intangibles, & inétendus qui composent la Matière. Ces Monades ont un principe actif, qui est la Raison Suffisante pourquoi un Corps en pousse un autre ; & un Principe passif, qui rend aussi une raison très suffisante pourquoi les Corps résistent. Il faut, me semble, avoir tout l'esprit de la Personne qui a fait les *Institutions* Physiques pour répandre quelque clarté sur des choses qui paroissent si obscures.

De la Divisibilité, Figure, Porosité, Mouvement, Pésanteur.

Chacun de ces Sujets fait un Article à part, & on reconnoit par-tout la même méthode & la même élégance. Les découvertes de *Galilée* sur la Pésanteur & sur la chute des Corps sont surtout mises dans un jour très lumineux. L'Auteur paroît là plus à son aise qu'ailleurs, puisqu'il n'y a que des Vérités à développer.

Des découvertes de Newton sur la Pésanteur.

L'Auteur s'élève ici fort au dessus de ce qu'elle appelle modestement *Institutions*. On voit dans ce Chapitre, comment *Newton* découvrit cette vérité si admirable, & si inconnue jusqu'à lui, que la même Force qui opère la Pésanteur
sur

sur la Terre, fait tourner les Globes Célestes dans leurs Orbites. *Képler* avoit préparé la voie à cette recherche, & quelques expériences faites par des Astronomes François déterminèrent *Newton* à la faire. Ce n'est point un Systême imaginaire & métaphysique qu'il ait tâché de rendre probable par des raisons spécieuses, c'est une démonstration tirée de la plus sublime Géométrie, c'est l'effort de l'Esprit humain, c'est une Loi de la Nature que *Newton* a développée, il n'y a ici ni Monade, ni Harmonie préétablie, ni Principe des Indiscernables, ni aucune de ces Hypothèses Philosophiques qui semblent faites pour détourner les Hommes du chemin du Vrai, & qui ont égaré l'Antiquité, *Descartes* & *Leibnitz*.

De l'Attraction Newtonienne.

Newton aiant découvert & démontré qu'une pierre retombe sur la Terre par la même Loi qui fait tourner Saturne autour du Soleil, &c. appella ce phénomène, *Attraction*, *Gravitation*; ensuite il démontra qu'aucun fluide, & aucune Loi du mouvement ne peut être cause de cette Gravitation.

Il démontra encore que cette Gravitation est dans toutes les parties de la Matière, à peu-près de même que les parties d'un Corps en mouvement sont toutes en mouvement.

Newton dans ses recherches sur l'Optique déploya ce même esprit d'invention qui s'appuie sur des Vérités incontestables, entièrement opposé à cet

à cet autre esprit d'invention qui se joue dans des Hypothèses. Il trouva entre les Corps & la Lumière, une Attraction nouvelle dont jamais on ne s'étoit apperçu avant lui. Il trouva encore, par l'expérience, d'autres Attractions, comme par exemple, entre deux petites boules de Cristal, qui pressés l'une contre l'autre acquièrent une force de huit onces, &c.

Mille gens ont voulu rendre raison de toutes ces découvertes, ceux sur-tout qui n'en ont jamais faites ont tous fait des Systèmes. *Newton* seul s'en est tenu aux vérités, peut-être inapplicables, qu'il a trouvées. La même supériorité de génie, qui lui a fait connoître ces nouveaux secrets de la Création, l'a empêché d'en assigner la cause. Il lui a paru très vraisemblable que cette Attraction est elle-même une cause première, dépendante de celui qui seul a tout fait. C'est sur quoi ceux, qui en Allemagne ont pris le parti de *Leibnitz*, se sont élevés; & notre illustre Auteur a la complaisance pour eux de prêter de la force à leurs objections. Un corps ne peut se mouvoir, dit-elle, vers un autre, sans qu'il arrive à ce corps un changement, ce changement ne peut venir que de l'un des deux corps, ou que du milieu qui les sépare: or il n'y a aucune raison pour qu'un corps agisse sur un autre, sans le toucher, il n'y a aucune raison de son Attraction dans le milieu qui les sépare, puisque les Newtoniens disent que ce milieu est vuide, donc l'Attraction étant sans Raison Suffisante, il n'y a point d'Attraction.

Les Newtoniens répondront que l'Attraction,
Tom. XXVII. Part. II. F f la

la Gravitation, telle qu'elle soit, étant réelle & démontrée, aucune difficulté ne peut l'ébranler, & qu'étant tout de même démontré, qu'aucun fluide ne peut causer cette Attraction, qui subsiste entre les Corps Célestes, la *Raison Suffisante* est bien loin de suffire à prouver que les Corps Célestes ne peuvent s'attirer sans milieu.

Un Newtonien sens encore assez fort, s'il prie seulement un Leibnitien de faire un moment d'attention à ce que nous sommes, & à ce qui nous environne. Nous pensons, nous éprouvons des sensations, nous mettons des corps en mouvement, les corps agissent sur nos ames, &c. Quelle raison suffisante, je vous prie, trouverez-vous de ce que la matière influe sur ma pensée, & ma pensée sur elle; quel milieu y a-t-il entre mon Ame & une corde de Clavecin qui résonne; quelle cause a-t-on jamais pu alléguer, de ce que l'air frappé donne à mon Ame l'idée & le sentiment du Son. N'êtes-vous pas forcé d'avouer que Dieu l'a voulu ainsi? Que ne vous soumettez-vous de même, quand *Newton* vous démontre que Dieu a donné à la Matière la propriété de la Gravitation?

Lorsqu'on aura trouvé quelque bonne raison mécanique de cette propriété, on rendra service aux Hommes en la publiant, mais depuis soixante & dix ans que les plus grands Philosophes cherchent cette Cause, ils n'ont rien trouvé. Tenons-nous en donc à l'Attraction, jusqu'à ce que Dieu en révèle la Raison Suffisante à quelque Leibnitien,

Des Plans Inclins, des Pendules, des Projectiles.

Les découvertes de *Galilée* & d'*Huyghens* sont expliquées ici avec une clarté, qui fait bien voir que ce ne sont point-là des Hypothèses, lesquelles laissent toujours l'esprit égaré & incertain; mais des Vérités mathématiques, qui entraînent la conviction.

De la force des Corps.

Je me-hâte de venir à ce dernier Chapitre. On y prête de nouvelles armes au sentiment de *Leibnitz*, c'est *Camille* qui vient au secours de *Turnus*, ou *Minerve* au secours d'*Ulyssé*. Cette dispute sur les Forces actives, qui partage aujourd'hui l'Europe, n'a jamais exercé de plus illustres mains qu'aujourd'hui. La Dame respectable dont je parle, & Madame la Princesse de *Columbrano* ont toutes deux suivi l'érendart de *Leibnitz*, non pas comme les Femmes prennent d'ordinaire parti pour des Théologiens, par foiblesse, par gout, & avec une opiniâtreté fondée sur leur ignorance, & souvent sur celle de leurs Maîtres. Elles ont écrit l'une & l'autre en Mathématiciennes, & toutes deux avec des vues nouvelles. Il n'est ici question que du Chapitre de notre illustre *Françoise*, c'est un des plus forts & des plus séduisants de cet Ouvrage profond.

Pour mettre les Lecteurs au fait, il est bon de dire ici que nous appellons Force d'un Corps en mouvement, l'action de ce Corps; c'est sa

masse qui agit, c'est avec de la vitesse qu'agit cette masse, c'est dans un tems plus ou moins long qu'agit cette vitesse; ainsi on a toujours supputé la Force motrice des Corps par leur masse multipliée par leur vitesse appliquée au tems. Une Puissance qui presse, & donne une vitesse à un Corps, lui donne une Force motrice; deux Puissances qui le pressent en même tems, & qui lui donnent *deux* de vitesses, lui donnent *deux* de Force; & dans deux tems, elles lui en donneront *quatre* de Force. Cela parut clair & démontré à tous les Mathématiciens.

Newton fut sur ce point de l'avis de *Descartes*, & l'expérience dans toutes les parties des Mécaniques fut d'accord avec leurs démonstrations.

Mr. de Leibnitz ayant besoin que cette théorie ne fût pas vraie, afin qu'il y eût toujours égale quantité de Force dans la Nature, prétendit qu'on s'étoit trompé jusque-là, & qu'on auroit dû estimer la Force motrice des Corps en mouvement par le quarré de leurs vitesses multipliées par leurs masses; &, avec cette manière de compter, *Leibnitz* trouvoit qu'en effet il se perdoit du mouvement dans la Nature, mais qu'il pouvoit bien ne se perdre point de Force.

Le Docteur *Clarke*, illustre Elève de *Newton*, traita ce sentiment de *Leibnitz* avec beaucoup de hauteur, & lui reprocha sans détour que ses Sophismes étoient indignes d'un Philosophe.

Il disputa cette question dans sa cinquième
Repli-

Octobre, Novembre & Décembre, 1741. 455

Replique à *Leibnitz*, qui rouloit d'ailleurs sur d'autres sujets importans.

Il fit voir qu'il est impossible d'omettre le tems; que quand un Corps tombe par la force de la gravité, il reçoit en tems égaux des degrés de vitesse égaux. Il obvia à toutes les Objections qui se réduisent toutes à celle-ci: Qu'un Mobile tombe de hauteur *trois*, il fait effet comme *trois*; qu'il tombe de la hauteur *six*, il agit comme *six*, c'est-à-dire, il agit en raison de ces hauteurs; mais ces hauteurs sont comme le quarré de ses vitesses, donc, disent les partisans de *Leibnitz* qui l'ont éclairci depuis, un Mobile agit comme le quarré de ses vitesses, donc sa Force est comme le quarré.

Samuel Clarke renversa, dis-je, toutes ces Objections, en faisant voir de quoi est composé ce quarré. Un Corps parcourt un espace, cet espace est le produit de sa vitesse par le tems: or le tems & la vitesse sont égaux, donc il est évident que ce quarré de la vitesse n'est autre chose que le tems lui-même, multiplié ou par lui-même ou par cette vitesse. Ce qui rend parfaitement raison de ce quarré qui étonnoit Mr. de *Fontenelle* en 1721. *D'où viendrait, dit-il, ce quarré?* On voit clairement ici d'où il vient.

Mais on ne voit guère d'abord comment, après une pareille explication, il y avoit encore lieu aux disputes. L'émulation qui régnoit alors entre les Anglois & les Amis de *Leibnitz*, engagea un des plus grands Mathématiciens de l'Europe, le célèbre *Jean Bernoulli*, à secourir *Leibnitz*, tout ce qui porte le nom de *Bernoulli*

est Philosophe. Tous combattirent pour *Leibnitz*, hors un d'eux qui tient fermement pour l'ancienne opinion.

C'étoit une Guerre, & on se servit d'artifices. Une de ces ruses, qui firent le plus d'impression, fut celle-ci :

Que le Corps A soit poussé par deux Puissances à la fois en AB, & en AE, on fait qu'il décrit la Diagonale AD; or la Puissance en AB n'augmente ni ne diminue la Puissance en AE, & pareillement AE ne diminue ni n'augmente AB, donc le Mobile a une Force composée de AB & de AE; mais le quarré de AB & de AE, pris ensemble, sont juste le quarré de cette Diagonale, & ce quarré exprime la vitesse du Mobile, donc la Force de ce Mobile est sa masse par le quarré de sa vitesse.

Mais on fit voir bientôt la supercherie de ce raisonnement très captieux.

Il est bien vrai que AB & AE ne se nuisent point, tant qu'ils vont chacun dans leur direction, mais dès que le Corps A est porté dans la Diagonale, ils se nuisent; car décomposez son mouvement une seconde fois, résolvez la Force AE en AF, & FE, de sorte que AE devienne à son tour Diagonale d'un nouveau rectangle. Résolvez de même BD en BE, & en ED, il est clair que les Forces FE, ED se détruisent. Que reste-t-il donc de Force au Corps? Il lui reste AE, d'un côté & AG de l'autre, donc il n'a pas la Force de AB, & de AE réunies, comme on le prétendoit, donc, &c.

De plus le Mobile n'arrive en D qu'avec du
tems,

tems, c'est ce tems multiplié par la vitesse qui produit un quarré, & l'omission de ce tems est le vice fondamental de toute la théorie de *Leibnitz*.

Il y avoit beaucoup de finesse dans la difficulté, & il y en a encore plus dans la réponse, elle est de Mr. *Furin* l'un des grands-Hommes d'Angleterre.

Mr. *Furin*, pour épargner tout calcul, toute décomposition, & pour faire voir encore plus clairement, s'il est possible, comment deux vitesses en un même tems ne donnent qu'une Force, imagina cette expérience.

Qu'on fasse mouvoir avec l'aide d'un ressort une balle avec un degré de vitesse quelconque, qu'ensuite ce degré étant bien constaté, le ressort bien rétabli, la balle en repos; on donne à la table un mouvement égal à celui que le ressort communique à la boule, c'est-à-dire, qu'on fasse en même tems mouvoir la boule avec la vitesse *un*, & la table avec la vitesse *un*: il est clair qu'alors la boule acquerra deux vitesses, & simplement deux Forces; donc, quand il n'y a pas plusieurs tems différens à considérer, il faut ne reconnoître dans les Corps mobiles d'autres Forces que celle de leur masse par leur vitesse.

L'illustre Auteur engagée aux Leibnitiens a voulu contredire cette expérience. *Voici*, dit-elle, *en quoi consiste le vice du raisonnement de Mr. Furin*.

Supposons, pour plus de facilité, au-lieu du plan Mobile de Mr. *Furin*, un Bateau AB qui avance sur la Rivière avec la vitesse *un*; & le

Mobile P transporté avec le Bateau, ce Mobile acquiert la même vitesse que le Bateau. Supposons un ressort capable de donner cette vitesse *un*, hors du Bateau; il ne la lui donnera plus, car l'appui du ressort dans le Bateau n'est pas inébranlable, &c.

Il est vrai que cette expérience peut être sujette à cette difficulté, & qu'il y aura une petite diminution de Force dans l'action du ressort, parce que le Bateau cèdera un peu à l'effort du ressort, cela fera peut-être un dix millième de différence; ainsi le Mobile aura *deux* de Force moins un dix millième, mais certainement cette diminution de Force ne fera pas, qu'il aura le carré de *deux*, c'est-à-dire *quatre*; & il n'y a pas d'apparence que pour avoir perdu quelque chose, il ait gagné plus du double.

D'ailleurs il est très aisé de faire cette expérience en attachant le ressort à une muraille, & en le détendant contre le Mobile qui sera sur la table. A cela il n'y a rien à répondre, & il faut absolument se rendre à cette démonstration expérimentale de Mr. *Furin*.

Il paroît que les expériences, qui se font en tems égaux, favorisent aussi pleinement l'ancienne Doctrine. Que deux Corps, qui sont en raison réciproque de leur masse & de leur vitesse, viennent se choquer, s'il falloit estimer la Force motrice par le carré de la vitesse, il se trouveroit que le Mobile avec *cent* de masse & *un* de vitesse rencontrant celui qui auroit *cent* de vitesse & *un* de masse, en seroit prodigieusement repoussé, ce qui n'arrive jamais; car si les deux

deux Mobiles sont sans ressort, ils se joignent & s'arrêtent; s'ils sont flexibles, ils réjaillissent également. Les Leibnitiens ont tâché de ramener ce Phénomène à leur Systême, en disant que les *cent* de vitesse se consomment dans les enfoncemens qu'ils produisent dans le Corps qui a *cent* de masse.

Mais on répond aisément à cette évasion, que le Corps qui souffre ces enfoncemens, se rétablit, s'il est à ressort, & rend toute cette Force qu'il a reçue; &, s'il n'est pas à ressort, il doit être entraîné par le Corps qui l'enfonce; car le Corps *cent*, supposé non élastique, n'ayant qu'*un* de vitesse, résiste bien par ses *cent* de masse aux *cent* de vitesse du Corps *un*; mais il ne peut résister au cent fois cent qu'on suppose au Corps choquant, il faudroit alors qu'il cedât, & c'est ce qui n'arrive jamais.

Enfin, Mr. *Furin* aiant fait voir démonstrativement, qu'il faut toujours faire mention du tems, & aiant imaginé par cette expérience hors de toute exception, dans laquelle deux vitesses en un tems ne donnent qu'une Force double, a défié publiquement tous ses adversaires d'imaginer un seul cas où une vitesse double pût en un tems donner *quatre* de Forces, & il a promis de se rendre le Disciple de quiconque résoudroit ce Problême. On a entrepris de le résoudre d'une manière extrêmement ingénieuse.

On suppose qu'une boule qui ait *un* de masse, & *deux* de vitesse, & qui rencontre deux boules dont chacune a *deux* de masse, de façon que la masse *un* communique tout son mouve-

ment par le choc à ces masses doubles; Or, dit-il, si cette masse *un*, qui a *deux* de vitesse, communique à chacune des masses doubles *un* de vitesse, chacune de ces masses doubles aura donc *deux* de force, ce qui fait *quatre*; la boule *un*, qui n'avoit que *deux* de Force, aura donc donné plus qu'elle n'avoit. Voilà donc, peut-on dire, une absurdité dans l'ancien Système; mais dans le nouveau le compte se trouve juste, car la boule *un*, avec *deux* de vitesse, aura eu *quatre* de Forces, & n'a donné précisément que ce qu'elle possédoit.

Il faut voir maintenant si Mr. *Jerin* se rendra à cet Argument, & s'il se fera le Disciple de celui qui en est l'Auteur. Je crois qu'il ne lui sera pas difficile de répondre, & de découvrir comment le tems est essentiellement à compter dans cette occasion, & dans toutes celles qui lui ressemblent. Soient dans ce Cercle les trois boules, la boule *un* choque les boules *deux* sous un angle de soixante degrés; la boule *un* avec *deux* de vitesse eût parcouru en un seul tems deux fois le rayon du Cercle.

Les boules *deux*, avec chacune *un* de vitesse, parcourront en un même tems le rayon D, & le rayon J C; donc les deux boules ne font en un même tems que ce qu'eût fait la boule *un*, & ce n'est qu'en deux tems que chacun parcourra deux fois ce rayon.

Je me servirai aisément de cette solution pour le cas qu'on rapporte de Mr. *Herman*. Que la boule *un*, dit-on, qui a *deux* de vitesse rencontre la masse *trois*, elle lui donnera *un* de vitesse,

&

& gardera *un*. Voilà donc *quatre* de force, qui semble naître de *deux*, & cette boule *un* a donné, dit-on, ce qu'elle n'avoit pas.

Non, elle n'a pas donné ce qu'elle n'avoit pas, elle a donné seulement *un* de vitesse; & si la boule *trois*, avec cette unité de vitesse reçue, agit ensuite comme *trois*, & la boule *un*, avec l'unité de vitesse qui lui reste, agit comme *un*, il faut bien soigneusement remarquer que la boule *trois* agira alors dans trois tems, & la boule *un* en un tems.

Corrolaire général sur l'augmentation des forces des Corps.

Dans les deux derniers exemples qu'on vient de rapporter, on voit clairement que si un Corps, en communiquant de sa vitesse, semble communiquer une Force plus grande qu'il n'avoit, ce n'est jamais qu'à condition que le Corps qui reçoit cette plus grande Force, agira dans un tems plus long.

Mais on pourra toujours demander pourquoi même, en ce tems plus long, il se trouvera qu'un Mobile aura donné plus de Force qu'il n'avoit? Il y a autant d'exemples de ce cas qu'il y a de nombres; car prenons au hazard le Mobile *un*, avec *cent-un* de vitesse; qu'il choque un Corps en repos qui ait *cent* de masse, il lui communique *deux cent* de Force, & réjaillit avec *quatre-vingt-dix-neuf*; voilà donc *deux cent quatre-vingt-dix-neuf* de Force qui naissent de *cent un*,

& l'effet paroît incomparablement plus grand que sa cause.

Cela ne fait-il pas voir évidemment que les Corps ne peuvent donner en effet de la Force ? Car qu'est-ce en effet que cette Force ? Quelque parti qu'on prenne, c'est quelque chose qui résulte de la masse & de la vitesse. Or ce Corps A, par exemple, qui avoit *cent-un* de vitesse, & qui a choqué ce Mobile B, qui a *cent* de masse, ne lui a pas apparemment donné cette masse *cent*, il a donné seulement la vitesse *deux*, & c'est avec cette vitesse *deux* que ce Mobile B acquiert par sa masse, *deux cent* de force, la Force est donc cette propriété qui résulte de l'inertie de la matière animée par le mouvement. Or le mouvement ne pouvant exister que dans le tems, n'est-il pas démontré que la Force ne peut agir que dans le tems.

Second Corrolaire, que les Monades seroient sans Force.

Si la Force des Corps n'est autre chose que le résultat de l'inertie & de la vitesse, n'est-il pas démontré par-là que quand même la Matière seroit composée d'Êtres simples, comme l'imaginait *Leibnitz* après *Morus*, ces Êtres simples ne pourroient avoir la Force en partage; car ils ne pourroient avoir l'inertie, étant supposés sans sa masse, & n'ayant pas en eux la vitesse, ils ne pourroient en aucune manière avoir la Force motrice.

Trois-

Troisième Corollaire, qu'il se perd de la Force.

Il paroît évidemment, que si la Force est proportionnelle au mouvement, il se perd de la Force, puisqu'il se perd du mouvement. L'exemple apporté par le Grand *Newton*, à la fin de son *Optique*, demeure incontestable.

Donc il se perd à tout moment de la Force dans la Nature, il faut un principe qui la renouvelle. Ce principe n'est-il pas l'Attraction, quelle que puisse être la cause de l'Attraction ?

Résomption.

J'ai non seulement fait l'analyse la plus exacte que j'ai pu de l'Ouvrage le plus méthodique, le plus ingénieux, & le mieux écrit qui ait paru en faveur de *Leibnitz* ; j'ai pris la liberté d'y joindre mes doutes, que les Lecteurs pourront éclaircir, je n'ai point touché aux Objections que fait l'illustre Auteur à Mr. de *Mairan* dans le Chapitre de *la Force des Corps* ; c'est à ce Philosophe à répondre (a), & on attend avec impatience les solutions qu'il doit donner des difficultés qu'on lui fait. Je croirois lui faire tort en répondant pour lui, il est seul digne d'une telle

(a) La Réponse de Mr. de MAIRAN paroît déjà, aussi bien que la Replique de Madame la Marquise DU CHASTELLET, comme nous l'avons remarqué ci-dessus ; & ces deux Pièces se trouveront dans la nouvelle Edition des *Institutions de Physique*, qui doit paroître presque en même tems que ce Journal.

telle Adversaire. La Vérité gagnera sans doute à ces contradictions, qui ne doivent servir qu'à l'éclaircir ; & ce sera un modèle de la Dispute Littéraire la plus profonde & la plus polie.

ARTICLE XIV.

DICTIONNAIRE Historique & Critique, par Mr. PIERRE BAYLE. Cinquième Edition, revue, corrigée & augmentée. Avec la VIE de l'Auteur, par Mr. DES MAIZEAUX. IV Voll. in Fol. A Amsterdam, aux dépens de la Compagnie.

DE toutes les Editions du Dictionnaire de Mr. Bayle, imprimées après sa Mort, nous pouvons assurer que celle-ci est la plus belle & la plus correcte. Mais nous ne saurions donner une plus juste idée de ce qu'elle a de particulier, qu'en rapportant ici l'Avertissement que les Libraires ont mis à la tête. „ Les Editions réi-
 „ térées d'un Livre, disent-ils, ne sont pas seu-
 „ lement une preuve de l'approbation du Pu-
 „ blic, elles ont aussi cet avantage, que dans
 „ les nouvelles Editions, les Auteurs, s'ils vivent
 „ encore, peuvent perfectionner leurs Ouvra-
 „ ges; &, s'ils ne sont plus, les Libraires qui
 „ connoissent bien leurs intérêts, & qui respec-
 „ tent le Public, peuvent consulter des person-
 „ nes intelligentes, & se servir de leur secours
 „ pour corriger les fautes qui s'étoient glissées
 „ dans les Editions précédentes: c'est, ajoutent-
 „ ils,

„ *ils*, le plan que nous avons suivi dans cette
 „ cinquième Edition. Nous nous sommes at-
 „ tachés à la rendre digne d'un si excellent Ou-
 „ vrage, & de l'approbation du Public; & nous
 „ nous flattons d'y avoir réussi avec le secours
 „ de quelques personnes zelées pour le progrès
 „ & l'avancement des Lettres. Voici les avan-
 „ tages qu'elle a.

„ I. L'Edition précédente avoit été confron-
 „ tée avec les Editions publiées par Mr. Bayle;
 „ mais on n'avoit pas fait assez d'attention à cel-
 „ le de 1702, qui est très correcte. En l'exa-
 „ minant de plus près, & la comparant avec
 „ notre Edition de 1730, on a trouvé qu'il s'é-
 „ toit glissé dans celle-ci un très grand nombre
 „ de fautes, qui venoient de l'Edition de *Rat-
 „ terdam* 1720, qu'on avoit suivie trop légè-
 „ rement. Par-là on a rendu le texte de cette
 „ nouvelle Edition infiniment plus correct &
 „ plus exact qu'il n'étoit dans la précédente.

„ II. On a aussi corrigé quantité de fautes
 „ qui avoient échappé aux Réviseurs de l'Edition
 „ de 1730.

„ III. On a rempli plusieurs Citations qui
 „ n'étoient qu'indiquées dans l'Edition précé-
 „ dente, parce qu'on n'avoit pas pu trouver les
 „ livres d'où elles sont tirées, à cause de leur
 „ rareté.

„ IV. La *Vie* de Mr. Bayle a été imprimée
 „ sur un Exemplaire où Mr. Des Maizeaux a
 „ voit fait des Corrections & des Additions con-
 „ sidérables: ce qui rend cette *seconde Edition*
 „ préférable à la première.

On

On voit en général par cet exposé, combien cette *cinquième Edition* l'emporte sur les précédentes. Cela paroîtroit encore mieux si on pouvoit s'étendre ici sur chaque Article ; mais ce détail nous meneroit trop loin, & seroit même assez inutile. Que serviroit-il de donner la liste d'un millier de Corrections faites d'après l'Édition Originale de 1702 ?

Cependant nous croyons qu'il ne fera pas desagréable que nous donnions quelques exemples des Citations, qui n'étoient qu'indiquées dans les Editions de 1720 & 1730, & qu'on a suppléées dans celle-ci. L'Article *Corbin*, en fournit deux ; celui de *Chalvet*, deux ; *Hardenberg*, une ; *J. Horstius*, six ; *Le Loyer*, cinq ; *Rattaller*, une ; *Stifelius*, une ; & *Torelli*, trois. Ces Citations contiennent plusieurs particularités curieuses. Dans celles de l'Article de *Jacques Horstius*, on voit que ce Médecin imploroit avec soin la bénédiction de Dieu sur ses remèdes, & que pour cet effet il composa un *formulaire de Prières* lequel lui attira les remerciemens de plusieurs Médecins qui avouèrent que leur Art avoit un besoin tout particulier de l'assistance divine. „ Mittis ad me, (lui écrivit le Médecin de la Ville de *Ratisbonne*, à qui il avoit envoyé un Exemplaire de cet Ouvrage) „ Mittis ad me „ libellum Medicarum Præcationum nuper à „ te editum, unâ cum tabula, in qua metho- „ dum inventionis, qua in conficiendo illo „ opusculo usus es, eruditè exponis. Quam „ tuam operam non possum non vehementer „ probare, ut qui seipâ quotidie experior, nulli „ ho-

„ hominum generi in hac vita imploratione di-
 „ vini auxilii magis opus esse, quàm ipsis Medi-
 „ cis ; qui etiamfi omnia ex præscripto Artis
 „ rectissimè agunt, malevolorum tamen calum-
 „ nias ingratissimo hoc sæculo evitare nunquam
 „ possunt. Id ne fiat, utque actiones illorum
 „ Deus Opt. Max. fortunet, precibus a Deo
 „ impetrent, necesse est.

Matthieu Dresserus Professeur en Eloquence
 à Leipfic loua aussi beaucoup *Horstius* de sa Pié-
 té & de ses Prières, & lui dit qu'il avoit con-
 nu un Médecin qui n'entreprendoit aucune cu-
 re, ni ne donnoit aucun remède, sans avoir ré-
 cité l'Oraison dominicale, & demandé le secours
 de Dieu. „ De Precum Medicorum formulis
 „ à te editis, quid sentiam aut scribam aliud,
 „ nisi videri mihi eas ad pietatem Medico dig-
 „ nam, maximè esse compositas ? Si enim
 „ Hymnus est Deo gratus, Medicina nostra &
 „ medicamenta Dei munus sunt ; num dubitare
 „ possumus quin religiosè tota Ars atque profes-
 „ sio tractanda sit ? Noveram præclarum Me-
 „ dicum, Amicum meum integerrimum, qui
 „ nullam morbi curationem attingebat, aut sus-
 „ cipiebat, nullumque medicamentum ægroto
 „ propinabat, nisi prius recitatâ Oratione Do-
 „ minica, & piis votis adjunctis. Quod cum
 „ laude & prædicatione dignum semper judica-
 „ rim, nec nunc quidem hoc quod in pietate
 „ ponis studium improbare possum : sed opus
 „ dignum tuâ professione atque personâ judi-
 „ co.

Dans l'Article de PIERRE LE LOYER on
Tom. XXVII. Part. II. G g a

a inséré les Vers suivans qui sont tirés des Oeuvres Poétiques de cet Auteur, & qui contiennent un portrait naïf des desordres & des malheurs de la Guerre.

*Le cruel Mars esmouvant les courages
Aux fiers combats, aux meurtres, aux carnages,
Parmy la plaine entassoit à monceaux
Les corps humains pasture des Corbeaux,
Razoit les Portx, démanteloit les Villes,
Ou les rendoit esclaves & servilles:
Dessouz les loix des fortes Garnisons,
Qui s'emparoiént des plus riches maisons,
Les butinoient & en faisoient partage
Comme du bien de leur propre heritage:
Guerres, combatz, procès mal-intentex,
Contentions, fraudes, impiétéx,
L'ambition, l'orgueil & l'avarice
De l'homme estoient l'ordinaire exercice:
On ne voioit plus regner la Vertu,
Dessus dessus tout estoit abatu,
Et l'action des hommes déréglée
D'aucun esgard ne se voyoit réglée,
Qui la Vertu, qui le Vice servoit,
Chose incroyable: & ensemble de Vice
Et de Vertu s'armoit en sa malice:
Bref un chacun selon sa passion
Regloit son Ame & son affectian,
Sans autrément se foucher de suivre
Le beau chemin qui conduit à bien vivre,
S'il ne voioit que son profit y feust
Et que beaucoup de gain il en receust.*

Dans

Dans l'Article de POMPONIO TORELLI, Comte de Montechiarugolo, Mr. Bayle nous apprend que ce Comte a fait un Traité des Devoirs d'un Chevalier, *Debito del Cavalliero*, où il soutient qu'il n'y a point de véritable Chevalerie hors de l'Eglise Romaine. Voici les propres termes de cet Auteur qu'on a suppléés dans cette Edition. *Gli Heretici Cavallieri essere non ponno per essersi allontanati dalla Congregatione de' Fedeli, & ribellati per superbia del vero capo della Chiesa di Dio, il quale errore, come è il maggiore, che si ritroui, così di rado da gl' altri vitii enormi si vede scompagnato; perciò le congregationi de gli Heretici, più tosto confusione, che compagnie civili dire si possono; poi che ogni compagnia civile, e leggi, e costumi abbraccia, & quelle alle Santo Constitutioni de' Padri, & a tutte le cerimonie devote, & costumi honesti repugnano: & perciò ha luogo in loro ciò, che disse il Tasso, in altro sentimento, che non è fede in huom, ch' Dio la neghi: onde come restano senza fede, così sono senza fondamento stabile di Cavalleria.*

On peut juger par cet échantillon combien étoient défectueux les Articles où ces Citations manquoient, & combien elles contribuent à perfectionner cette nouvelle Edition. Mr. Bayle savoit bien les choisir & les mettre à profit, & il semble qu'il n'a composé plusieurs Articles de personnes, d'ailleurs peu considérables, que pour avoir lieu d'y placer ces sortes de Citations. Du reste, il ne sera peut-être par inutile de remarquer que ce qui a fait qu'un grand nombre

de ces Citations manquoient dans les Editions posthumes de son Dictionnaire , c'est qu'ayant légué à un de ses Amis les Livres où elles se trouvent , les Libraires qui imprimèrent l'Edition de 1720, ne purent pas avoir communication de ces Livres.

Un autre avantage de cette cinquième Edition, c'est que la *Vie de Mr. Bayle a été imprimée sur un Exemplaire où Mr. Des Maizeaux avoit fait des Corrections & des Additions considérables.* En effet , nous avons trouvé qu'il a retouché le style ; revu les Citations sur les Livres qui les lui avoient fournies ; fait une description plus exacte des Brochures qu'il a citées ; rectifié quelques faits dont il n'avoit pas été bien informé ; & ajouté des particularités qui servent à confirmer ou à éclaircir ce qu'il avoit dit.

Parmi les Additions les plus considérables nous pouvons mettre la Lettre que Mr. Bayle écrivit le 29 de Janvier 1691, à un Ministre, (qu'on croit être Mr. Guillebert, Ministre de Harlem), dont l'Eglise étoit alors de tour pour l'examen des Livres. Mr. Bayle le consulte sur une Réponse à l'*Avis aux Réfugiés*, qu'il avoit commencée , & lui allègue les difficultés qui l'avoient arrêté. Cette Lettre , dit Mr. Des Maizeaux , *est si curieuse & si importante pour faire connoître les véritables sentimens de Mr. Bayle , que quoiqu'elle ait déjà paru dans la Bibliothèque Raisonnée, je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de l'insérer ici.* Mr. Bayle y fait voir qu'il n'étoit pas possible de justifier les Réfugiés des Accusations de l'*Avis*, si on ne donnoit pas un

un desaveu formel & authentique du Dogme de la Souveraineté des Peuples; mais que ce desaveu retomberoit sur Mr. *Jurieu*, qui avoit soutenu ce Dogme avec beaucoup de chaleur dans ses Lettres Pastorales.

Dans l'Article où il est parlé des différentes Personnes à qui l'on a attribué l'*Avis aux Réfugiés*, Mr. *Des Maizeaux* a fait une Addition pour nous apprendre que Mr. l'Abbé d'*Olivet* s'est mis au nombre de ceux qui le donnent à Mr. de *Larroque*. Cet Abbé se fonde sur ce que Mr. de *Larroque* lui a souvent dit qu'il avoit composé cet Ouvrage, & lui a fait le récit de plusieurs particularités sur ce sujet. Mr. *Des Maizeaux* rapporte ces particularités, mais en simple Historien, sans les accompagner d'aucune réflexion. Il ne seroit peut-être pas difficile de faire voir que Mr. l'Abbé d'*Olivet* a adopté un peu trop légèrement le récit de Mr. de *Larroque*, & nous avons reçu là-dessus un Mémoire très curieux que nous pourrons donner dans la suite de ce Journal.

On a encore ajouté dans cette Edition, la Lettre que Mr. *Bayle* publia en 1698, „ sur ce „ qui s'étoit passé au Consistoire de l'Eglise de „ *Rotterdam* au sujet du Dictionnaire Critique.

A la fin de la *Vie* on trouve quelques *Additions & Corrections*, sur cette seconde Edition, que les Libraires n'avoient pas reçues à tems pour les insérer à leur place. Parmi les Additions, il y en a une où Mr. *Des Maizeaux* parle des *Nouvelles Lettres* de Mr. *Bayle*, jointes à l'Edition de France de ses *Oeuvres diverses*.

Après avoir donné une idée de ces Lettres, Mr. Des Maizeaux ajoute que l'Edition qu'on en a faite en France est très incorrecte : qu'il y a un grand nombre de fautes dans les dates, & dans les noms propres ; & ce qui est encore plus essentiel, c'est qu'on a supprimé ou tronqué tout ce qui seroit le Protestantisme. Dans la réimpression de ces Lettres, ajoute-t-il, faite à la Haye en 1739, en deux Tomes in 12, on a copié tous les défauts de l'Edition de France. Ce Jugement est parfaitement conforme à celui qu'on a fait de ces Lettres dans la Nouvelle Bibliothèque, imprimée à la Haye chez Paupie, mois de Septembre 1739.

ARTICLE XV.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

LÉ Docteur Middleton a donné une nouvelle Edition de sa Lettre sur la Conformité des Cérémonies Papistes avec les Payennes. *A Letter from Rome, shewing an exact Conformity between Popery and Paganism, &c.* C'est-à-dire : Lettre écrite de Rome, où l'on fait voir la parfaite Conformité qu'il y a entre le Papisme & le Paganisme ; ou que la Religion des Romains d'aujourd'hui, tire son origine de celle des Payens leurs Ancêtres. Quatrième Edition, à laquelle on a ajouté. 1. Un Discours préliminaire, contenant une Réponse à toutes

toutes les Objections de l'Auteur d'un Livre Papiste, intitulé le Chrétien Catholique instruit, &c. avec plusieurs nouveaux faits & nouveaux témoignages qui confirment le principal objet de cette Lettre.
 2. On y a aussi joint une Apostille, où l'on examine le sentiment de Mr. Warburton touchant le Paganisme de Rome. Par Conyers Middleton D. en Théologie, & premier Bibliothécaire de l'Université de Cambridge. In 8. Mr. Warburton a dit dans le second Tome de son Traité de la Mission divine de Moïse, qu'il ne croyoit pas que Rome Chrétienne eût emprunté les Cérémonies des Payens, parce que ces Cérémonies avoient été introduites plusieurs siècles après la Conversion de l'Empire Romain à la Foi Chrétienne, lorsque rien ne pouvoit engager les Chrétiens à avoir cette condescendance pour les Payens; mais que leur Conformité vient d'un même esprit de superstition, qui les a suggérées aux uns & aux autres, sans aucune communication. L'Apostille de Mr. Middleton est destinée à réfuter cette opinion.

On a fait une nouvelle Edition fort augmentée de la *Courte Revue critique de la Vie politique d'Oliver Cromwel (a)*, &c. Les Additions contiennent entr'autres pièces une Lettre du Marquis de Montrose à Charles I. qui lui fut rendue pendant qu'on travailloit au Traité d'Uxbrige en 1645, & qui fut cause qu'on rompit les Conférences; une Conférence entre le Comité de la Chambre des Communes en 1657 & Cromwel, lorsque le Parlement le pria de prendre le titre de Roi, &c.

Selecta Historica: or a Curious Collection, &c.
 C'est-à-dire: Recueil curieux d'Histoires utiles & instructives sur des sujets de Morale, tirées en par-

G g 4

tie

(a) Voyez cette Bibliothèque, Tom. XXIV. pag. 234.

tie des Ecrivains sacrés , mais principalement des meilleurs Auteurs Grecs & Romains ; pour l'Usage de notre Jeunesse Angloise , & pour les Ecoles publiques & particulières. In 12. Cet Ouvrage est divisé en neuf Sections, dont chacune tend à inspirer de l'Amour pour quelque Vertu , ou à donner de l'horreur pour quelque Vice : la première traite de l'Amour de la Patrie ; la seconde, de l'ingratitude qu'on a eue pour ceux qui se sont distingués par cet Amour, &c.

An Universal History of Arts and Sciences, &c. C'est-à-dire : Histoire générale des Arts & des Sciences : contenant la définition & la Description de toutes les Sciences , divines & humaines ; l'Origine & le progrès de toutes les Religions ou Sectes ; l'histoire de tous les Ordres , tant Religieux que Militaires ; le Gouvernement de tous les Païs, Ecclésiastique , Militaire , & Civil ; les différens Systèmes des Philosophes, tant Anciens que Modernes ; & ceux des plus fameux Astronomes ; & de tous les Arts Libéraux ou Mécaniques, &c. Ouvrage utile à toute sorte de personnes, de quelques rangs ou de quelque condition qu'elles soient. Le tout tiré des meilleurs Auteurs dans toutes sortes de Langues , & digéré d'une manière plus courte & plus facile que celle qu'on a suivie jusqu'ici dans les Ouvrages de cette espèce (de sorte que chaque sujet sera un Traité complet d'un Art ou d'une Science), & disposé selon l'Ordre Alphabétique. Par le Chevalier Dennis Coetlogon, Chevalier de St. Lazare, Docteur en Médecine, & Membre de l'Académie Royale d'Angers.. Cet Ouvrage fera un Volume in Folio d'environ 250 feuilles : cependant on le publie toutes les semaines par Brochures, dont chacune, qui contient trois feuilles, se vend six sous brochée en papier bleu.

On travaille à une nouvelle Edition du *Dictionnaire des Arts & des Sciences*, de feu Mr. Chambers, 2 Voll. in Folio,

Mr. Martyn, Membre de la Société Royale, & Professeur en Botanique dans l'Université de Cambridge, travaille à nous donner *The Philosophical History and Memoirs*, &c. C'est-à-dire: *l'Histoire Philosophique & les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris: ou Abregé de tous les Mémoires touchant la Philosophie naturelle*, qui ont été publiés par les Membres de cette illustre Société. Contenant plusieurs Observations remarquables sur la Nature & les propriétés de l'Air, des Vents; des Pluyes, des Tremblemens de Terre, du Tonnerre, des Eclairs, du Flux & du Reflux de la Mer, de l'Aimant, de l'Aiguille aimantée, &c. Les progrès & les découvertes qu'on a faites dans l'Optique, la Mécanique, l'Hydrostatique, l'Hydraulique, la Géographie, & la Navigation. Avec plusieurs Observations curieuses sur l'Histoire Naturelle, & l'Anatomie des Animaux. In 8. Cet Ouvrage se distribue par Brochures, & tous les samedis on en donne une de cinq demi-feuilles avec les figures, pour le prix de six sous.

The Expedition of Cyrus, &c. C'est-à-dire: *l'Expédition de Cyrus, traduite de Xénophon, avec des Remarques Critiques & Historiques*. Par Edward Spelman Ecuyer. In 8. 2 Voll,

Une Société de Gens de Lettres travaille à un *Supplément au Dictionnaire des Arts & des Sciences* du Dr. Harris, intitulé *Lexicon Technicum*, où l'on donnera un grand nombre de termes, qui ne se trouvent point dans celui de Chambers. Ce Supplément se publie par Brochures de sept feuilles, qui paroissent tous les quinze jours, & se

vendent un Chetia chacune. L'Ouvrage entier contiendra environ trente Brochures.

Un Gentilhomme Anglois , qui entend l'Espagnol à fond , nous a donné les Vies des Peintres & des Statuaires qui se sont rendus célèbres en Espagne : *Las Vidas de los Peintores y Estatuarios eminentes Españoles. Que confus beroycas Obras han ilustrado la Nacion: y de aquellos Estrangeros illustres , que han concurrido en estas Provincias , y las han enriquecido , con sus eminentes Obras. Por Don Antonio Palomino Velasco , Pintor de Camara de Sa Magestad Felipe quinto.* On donne ici la Vie de 227 Peintres ou Statuaires , dont la plupart sont Espagnols , les autres étoient Etrangers , mais habitués en Espagne ; on les a distingués dans une Table , aussi bien que les Espagnols qui ont étudié en Italie.

Mr. Mallet , qui nous a donné la Vie du Chancelier Bacon (a) , se propose de faire imprimer par Souscription l'Histoire des efforts qu'on fit sous Charles II. pour exclurre le Duc d'York de la Succession à la Couronne : *The History of the Exclusion-Bill against James Duke of York.* Cet Ouvrage fera un gros Volume in 4 , & le prix de la Souscription sera pour le petit papier une Guinée , & pour le grand papier une Guinée & demie ; dont on payera pour le petit papier une demi-Guinée en souscrivant , & pour le grand une Guinée , & le reste en recevant un Exemplaire complet.

Mr. Foster a fait imprimer le Sermon qu'il prêcha à l'occasion de la Mort du Savant Mr. Thomas Emlyn , le 16 d'Aout 1741. *A Sermon , occasion'd by the Death of the Reverend and learned Mr. Tho-*

mas

(a) Voyez Tom. XXIV. pag. 481.

mas Emlyn. *Preach'd at Barbican on Sunday the 16 of August, 1741.* In 8.

Mr. Simpson qui nous donna il y a un an quelques Dissertations Mathématiques, vient de publier un Traité des Rentes Viagères & des Survivances : *The Doctrine of Annuities and Reversions, &c.* C'est-à-dire : *La Doctrine des Rentes Viagères & des Survivances, déduite de Principes généraux & évidens, &c.* In 8. La netteté & la précision qui règnent dans ce Traité font qu'il est très estimé.

Un Anonyme a publié une Brochure contre le franc Arbitre & la Prédestination. *The Controversy concerning Free-Will and Predestination, set in a due light, and brought to a short Issue, &c.* C'est-à-dire : *La Dispute touchant la Liberté des Actions humaines & la Prédestination mise dans tout son jour, & terminée en peu de mots. Dans une Lettre à un Ami. Seconde Edition. Recommandée à Mr. Withfield & à ses Disciples.* In 8. L'Auteur nous apprend que ce petit Ouvrage fut imprimé il y a 13 ans, & eut tout l'effet qu'il pouvoit espérer, ayant fait regarder avec horreur la Doctrine de la Prédestination ; mais qu'étant informé que Mr. Withfield l'avoit adoptée, & craignant que plusieurs personnes qui le regardent comme un Oracle, ne se laissassent séduire par ses discours, il a cru devoir le faire réimprimer comme un Antidote contre une Doctrine qui rend Dieu partial, arbitraire, cruel, injuste, &c.

D E L A H A T E.

Pierre de Hondt vient de publier, *Nummophylacium Regiæ Christianæ, quod comprehendit Numismata æreâ Imperatorum Romanorum Latina, Græca, atque in-Columnis cusa, quondam a Petro Santes Bartolo, summo artificio, summaque Fide Tabu-*

Tabulis æneis LXIII incisa; nunc primum prodeunt cum Commentario Sig. Havercampii, Fol. Latinè & Gallicè. Ce bel Ouvrage contient les Médailles les plus rares en Bronze des Empereurs Romains, tant de la première, que de la seconde & troisième grandeur, que *Christine*, Reine de Suède, avoit autrefois fait rassembler avec beaucoup de soin & de dépense. Plusieurs d'entre elles n'ont jamais paru dans le Public, & sont encore absolument inconnues aux Antiquaires. Elles ont été gravées d'après les Originaux avec une délicatesse, & une exactitude admirable, par *Pietro Santes Bartolo*, l'un des plus habiles Graveurs des Monumens Antiques. Pour rendre ces Médailles d'un usage plus facile & plus universel elles y sont accompagnées non seulement d'un Commentaire Latin de *Mr. Sigebert Havercamp* (dont l'érudition & le savoir en ce genre d'étude sont suffisamment connus par les Ouvrages qu'il a déjà mis au jour), mais même d'une *Traduction Françoisè* de ce Commentaire la plus exacte qu'il a été possible.

Le même Libraire a imprimé les *Remarques Historiques, Critiques, & Philologiques* sur le *Nouveau Testament*, par *Mr. De Beaufobre*, le Père, avec la Vie de l'Auteur, 2 voll. 4. Cet Ouvrage, qui est tout-à-fait différent de la Traduction Françoisè du Nouveau Testament, avec les Remarques de *Mr. de Beaufobre & Lefant*, en fait proprement la suite ou le Supplément.

Il a aussi achevé l'impression du second Volume de l'Attaque & de la Défense des Places par le Maréchal de *Vauban*, contenant un Traité Pratique des Mines, par le même Auteur, & un Traité de l'Art de la Guerre, par un Officier de distinction.

distinction, 4. avec des Figures, & une Table générale pour les deux Volumes.

Adrien Moetjens débite une troisième Edition des *Intérêts présens & Prétensions des Puissances de l'Europe, fondés sur les Traités & sur les Preuves de leurs Droits particuliers, par Mr. Rouffet, Membre des Académies de St. Petersbourg & de Berlin*, 3 voll. in 4. Le second Volume de cette Edition est augmenté des preuves des Prétensions du Roi de *Prusse*, sur divers Duchés & Seigneuries de la Basse *Silésie*, avec les Réponses de la Cour de Vienne aux preuves de celles de Berlin. Le troisième est aussi augmenté de six Traités. 1. Celui de Commerce de la Russie & la Grande Bretagne du 2 Décembre 1734. 2. Le renouvellement de celui d'Amitié & d'Alliance entre la Suède & la Russie de 1735. 3. Le grand Traité Définitif de Vienne entre l'Empereur & la France, l'Espagne, les deux Siciles, &c. 1738. 4. Celui de Commerce entre la France & les Etats Généraux 1739. 5. Celui d'Alliance entre la Porte & la Suède 1739. 6. Enfin celui de Commerce entre la Porte & le Roi des deux Siciles 1740. Le Libraire a fait à part un *Supplément de toutes ces Additions*, que ceux qui ont la première ou seconde Edition peuvent joindre à celui qu'il a publié lors de la seconde Edition.

D' A M S T E R D A M.

Wetstein avertit le Public, qu'en publiant cette Partie de la *Bibliothèque Raisonnée*, il donne en même tems la Table générale des Matières, avec la Table de tous les Articles des XXV premiers Tomes de ce Journal. On a rangé ces Articles en différentes Classes, suivant les Sciences auxquelles ils appartiennent. Il n'y a pas lieu de douter que ces deux Tables ne soient d'un grand secours au Lecteur,

teur, & ne rendent ces premiers Volumes d'un usage d'autant plus commode qu'on verra d'un coup d'œil tout ce qu'ils contiennent.

Le même Libraire a publié le Tome V de l'*Histoire Romaine* de Mr. ROLLIN, enrichi du Portrait de l'Auteur. Il donnera dans peu une nouvelle Edition du *Paméla*, bien plus correcte que celle qui a paru à Londres. On trouve chez lui la Défense que le Père le Courayer a donnée à imprimer, de sa Traduction & de ses Notes sur l'*Histoire du Concile de Trente*. Voici le Titre de cet Ouvrage : *Défense de la nouvelle Traduction de l'Histoire du Concile de Trente, contre les Censures de quelques Prélats & de quelques Théologiens. Par Pierre François le Courayer, Docteur en Théologie de l'Université d'Oxford, &c.*

Pour remplir le Plan que le Libraire a proposé, de donner dans chaque Volume de ce Journal un Article de *Nouvelles Académiques*, il commence dès à présent à communiquer une partie de ce qu'il a reçu, avec promesse d'augmenter ces *Nouvelles* dans les Volumes suivans, de quelques autres matériaux qu'on lui a remis, & de tout ce qu'on lui fait espérer de plus curieux & de plus important. Pour ne pas trop grossir ce Volume, il s'est contenté de donner la Liste des Professeurs de Leipzig & de Wittenberg, se réservant de communiquer les autres dans les Volumes suivans, jusqu'à ce qu'on ait parcouru toutes les plus fameuses Universités de l'Europe. Quand on aura une fois rempli ce Plan, on aura soin d'informer le Public de tous les changemens qui pourront survenir dans chacune de ces Universités. Lorsqu'un Professeur viendra à mourir, on fera en sorte de donner son Eloge historique; &, s'il en

est connu dans la République des Lettres par quelques Ouvrages, on ne manquera pas de les indiquer: c'est pour se conformer à ce Plan, qu'on rapporte ci-dessous quelques particularités qui concernent *Mrs. George Philippe Olearius & Urban Godefroi Siber*. Cette partie des *Nouvelles Académiques* pourra être d'un grand secours à ceux qui écriront dans la suite l'Histoire des Savans. Le Libraire a reçu une Liste fort ample de Thèses soutenues & publiées dans plusieurs Universités; mais il n'a pas osé l'insérer dans ce Journal avant que d'avoir sondé le gout du Public. On en trouvera cependant ici quelques-unes; & si on remarque que cela fasse plaisir au Lecteur, on en insérera un plus grand nombre, sur-tout celles qui paroîtront les plus curieuses. Le Public peut se flatter que ces *Nouvelles Académiques* deviendront plus intéressantes à mesure que le Libraire augmentera le nombre de ses Correspondans.

A R T I C L E X V I.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

L E I P S I C.

*Liste des Professeurs Ordinaires de l'Université
de Leipsic.*

LES PROFESSEURS EN THEOLOGIE, SONT:
Messieurs

Chrétien Frédéric Boerner, premier Professeur.
Henri Klausning.

Salomon Deyling, Surintendant de la Ville.

Romanus Teller, Prédicateur de l'Eglise de St. Pierre.

Jean

Jean Chrétien Hebenstreit, Professeur pour l'Hébreu, & Docteur en Théologie.

LES PROFESSEURS EN DROIT, SONT:
Messieurs

Charles Otto Rechenberg, Doyen de sa Faculté.
Il donne ses Leçons sur les Décrétales.

Jean Florens Rivinus, Professeur du Code.

Frédéric Alexandre Kunbold enseigne les Pandect.

Ferdinand-Auguste Hommel, Professeur des Instituts de Justinien.

Jean Godefroy Bauer donne ses Leçons sur la signification des mots, les règles du Droit, &c.

LES PROFESSEURS EN MEDECINE, SONT:
Messieurs

Augustin-Frédéric Walther, Doyen de sa Faculté. Il enseigne la Thérapeutique.

Jean-Zacharie Plattner enseigne la Pathologie.

Jean-Ernest Hebenstreit, Professeur en Anatomie & Chirurgie.

Samuel-Théodore Quelmalz, Professeur en Physiologie.

Les PROFESSEURS de la Faculté des ARTS, sont:
Messieurs

Chrétien-Auguste Hausen, Professeur de Mathém.

Frédéric Menz enseigne la Physique.

Jean-Erard Kapp donne ses Leçons sur l'Eloq.

Auguste-Frédéric Muller enseigne la Logique.

Chrétien-Gottlieb Joecher, Docteur en Théologie & Professeur en Histoire, est à présent Recteur Magnifique de l'Université.

Jean-Christophe Gottsched, Professeur en Logique & Métaphysique.

George-Frédéric Richter, qui enseigne la Morale & la Politique, est à présent Doyen de sa Faculté.

Jean-Frédéric Christ, Professeur en Poésie (a).

L'Uni-

(a) On donnera dans la suite la Liste des autres Professeurs Extraordinaires.

L'Université de Leipzig a perdu cette année 1741 deux de ses Membres. Le 3 de Février est mort Mr. *George-Philippe Olearius*, Docteur en Théologie, & Professeur en Langues Greque & Latine. Il étoit Fils de Mr. *Jean Olearius*, Docteur & Professeur en Théologie, & Frère du célèbre *Godefroi Olearius*. Sa place n'est pas encore remplie.

Le 15 de Juin est mort Mr. *Urbain-Godefrot Siber*, Docteur en Théologie, Professeur des Antiquités Ecclésiastiques, & Pasteur de l'Eglise de St. Thomas. Il étoit né le 12 de Décembre 1669 à *Schandau*, petite Ville de Misnie, proche de l'Elbe vers les confins de Bohême. Il étoit fort versé dans les Antiquités Ecclésiastiques. Il a publié plusieurs Pièces & Dissertations curieuses, qui roulent sur ce sujet, & dans lesquelles on remarque sa profonde érudition. Il a fait aussi imprimer les Sentences de *Sixte*, sous le nom de *Sixte II Pape & Martyr*, avec un Commentaire de sa façon. Les Bollandistes ont critiqué Mr. *Siber* dans le Tom. II du mois d'Aout des *Acta Sanctorum* p. 137. Voyez la Vie & les Ecrits de Mr. *Siber* dans le *Programme funèbre*, publié sous le nom du Recteur de l'Université de Leipzig, par Mr. *Kapp*, Professeur d'Eloquence, & imprimé *in fol.* chez *Langenheim*. Mr. *Siber* a laissé à ses Héritiers une belle Bibliothèque qui sera vendue publiquement au mois de Février de l'année 1742.

W I T T E N B E R G.

Liste des Professeurs de Wittenberg.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs

Christophe-Henri Zeibich.

Jean-Gaspard Haferung.

Charles Gottlob Hofmann.

Chrétien-Frédéric Bauer.

Tome XXVII. Part. II.

Hh

PRO-

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs *Augustin a Leyser.*

Gebhard Cbristofle Basteneller.

Godefroi-Louis Mencke.

Cbristofle Louis Crell.

André Horens Rivinus.

Cbrétien Hanaccius.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs *Abraham Vater.*

Cbrétien Godefroi Stentzel.

La troisiéme Chaire est vacante.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE, &c.

Messieurs

Jean-Guillaume Berger, Professeur en Eloquence.

George-Guillaume Kirchmaier, Professeur en
Langue Greque.

Ernest Cbrétien Schroeder, Professeur en Logi-
que & Métaphysique.

Martin Hassen, Professeur en Morale & Politique.

Jean-Frédéric Weidler, Professeur des Mathé-
matiques Supérieures.

Jean Matthias Hasius, Professeur des Mathé-
matiques inférieures.

Charles Gottlob Sperbach, Professeur pour l'Hébr.

Jean-Henri Martius, Professeur en Poësie.

George-Matthias Bose, Professeur en Physique.

On dit que Mr. *Ritter* succédera à feu Mr. le
Docteur *Hofmann*, Professeur en Histoire.

A L T O R F.

Mr. *Schwarz*, Professeur en Eloquence, qui a
soutenu en 1740 trois Thèses de l'Origine de l'Im-
primerie sous le titre de *Primaria quadam documen-
ta de origine Typographiæ*, a prononcé le 13 de
Février un Panégyrique à la louange de l'Empe-
reur Charles VI. Il est imprimé sous ce titre: *Pa-
negyricus Divo Carolo VI Augustissimo, Gloriosissimo*

Re-

Octobre, Novembre & Décembre, 1741. 485

Romanorum Imperatori, Germaniæ, Hispaniæ, Bohemiæ, Dalmatiæ, Croatiæ, Sclavoniæ Regi, Archi-Duci Austriæ, ac reliqua, ex decreto per illustris Senatûs Norimbergenfis XIII Febr. A. S. R. CIO IO CC XXXXI Norimbergæ in majori atrio curiæ inter parentales cæremonias supremi bonoris testandi causâ demississimi animi pietate dictus a Christiano Gottlieb Schwarzio Com. Pal. Caf. & in Acad. Altorf. Prof. Publ. C'est un in folio de dix-sept feuilles, avec deux Odes.

C O P P E N H A G E N.

Mr. George Detbarding, Doyen du Collège Royal des Médecins & de sa Faculté, a publié le 1 de Juin, par ordre du Roi, une Invitation aux amateurs de Physique & de Médecine, pour lui communiquer des observations Physiques, des Histoires de maladies & autres découvertes, touchant l'Histoire naturelle,

J E N E.

Le 23 de Sept. Mr. Gottbifl Fridemann Loeber a soutenu une Thèse de *Burggraviis Orlamundanis, quæ varia ad Comitum Orlamundanorum historiam pertinentia explanat.* C'est un in 4. d'un Alphabet & huit feuilles.

Mr. Jean-Ernest Schubert, Maître en Philosophie & Adjoint de la Faculté Philosophique, a publié une Pièce sous ce titre : *De obligatione Plenipotentiarîi erga Principem & Rempublicam.* C'est un in 4 de cinq feuilles.

T U B I N G E N.

Mr. Chrétien Eberard Weisman, Professeur en Théologie, a soutenu au mois de Mars 1741 une Thèse sous ce titre : *Notæ Courayerii & Calixti in Concilii Tridentini Canones præcipuos uberius illustratæ.* C'est un in 4 de douze feuilles.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

A.

A BBEX. Signification de ce terme.	137
<i>Académie.</i> Extrait de l' <i>Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres</i> , depuis 1731 jusqu'en 1733.	107, & suiv.
<i>Académie Royale des Sciences de Paris (l'Histoire de).</i> Extrait de cet Ouvrage, pour l'Année 1738.	326
<i>Adlerfeld (Gustave).</i> Eloge de son <i>Histoire Militaire</i> de Charles XII. Roi de Suède.	275
<i>Adolphe de Nassau.</i> Temps auquel il fut proclamé Empereur. 356. Il est déposé, & pourquoi.	ibid.
<i>Albert I, Empereur,</i> est tué par un traître.	357
<i>Albert II, dit le Brave & le Magnanime,</i> est élu Empereur. 359. Il obtient en une année trois Couronnes.	ibid.
<i>ibid.</i> Temps de sa mort.	360
<i>Alexandre V (le Pape)</i> empoisonné par le Cardinal <i>Balthazar Costa.</i>	154
<i>Almanach.</i> Explication d'un <i>Almanach singulier</i> , trouvé au Château de Coëdic en Bretagne.	141
<i>Ame.</i> Dans quelle supposition on pourroit regarder l'Ame immortelle, sans être obligé de la regarder comme une Substance spirituelle. 266. Extrait d'une Lettre sur son Immortalité. 267. Examen de cette question: Si l'Ame humaine n'est qu'un accident du Corps vivant & organisé, ou si elle est une Substance. 269, & suiv. Quel est le parti le plus sage que l'on puisse prendre dans cette Dispute.	273, 274
<i>Argentoratum,</i> aujourd'hui <i>Strasbourg.</i> Remarques sur ce nom.	133
<i>Arétin (Leonard Bruni).</i> Extrait de ses <i>Epîtres.</i> 143. Temps & lieu de sa naissance. 147. Sa famille. <i>ibid.</i> Aventure qui augmenta son ardeur pour les Belles-Lettres. 148. Il est enlevé par un Parti de Soldats. <i>ibid.</i> De qui il apprit la Rhétorique, & l'Eloquence. <i>ibid.</i> Son application à l'étude d' <i>Aristote.</i> 150. & à la	la

DES MATIERES.

- la Jurisprudence. *ibid.* Il refuse un Evêché, & accepte un Canonicaat. 153. Sa fidélité à Grégoire XII. *ibid.* Il est fait Secrétaire Apostolique. 154. Il accepte la Dignité de Chancelier & Secrétaire de la Ville de Florence. *ibid.* Son mariage. 155. Compose l'Histoire de la République de Florence. 157. Sa mort. 158. Son caractère, ses Ouvrages. 159, & *suiv.*
- Arrière-fais* resté dans le corps d'une femme, à qui la santé revint malgré cet accident. 335. Jugement sur ce cas. 336
- Abbe.* Si une Société d'Athées peut avoir des Mœurs régulières. 290, & *suiv.*

B.

- B**ANIER (Mr. l'Abbé). Ses recherches sur les *Embrasemens du Mont Vésuve*. 109, & sur le *Stade d'Olympie*. *ibid.*
- Baviere* (le Duc Louis de) est élu Empereur en même tems que *Frédéric d'Autriche*, fils d'*Albert I.* 357. Victoire qu'il remporte. *ibid.* Il est excommunié par le Pape *Jean XXII.* 358. Il marche à Rome, fait déposer ce Pontife & élire en sa place *Nicolas V.* *ibid.* Sa mort. *ibid.*
- Baviere* (la). Ravages auxquels elle est exposée. 373
- Bayle* (Mr.). Réfutation de ce qu'il a avancé : *Qu'rien n'empêche qu'une Société d'Athées n'ait des Mœurs fort régulières.* 290, & *suiv.* Extrait de la cinquième Edition de son *Dictionnaire Historique & Critique.* 464
- Bellorix.* Origine de ce nom. 136
- Blanc* (Mr. *Hubert Le*). Ouvrage de cet Auteur. 389
- Bourchier*, Archevêque de Cantorbéry, entreprend d'introduire l'Art de l'Imprimerie en Angleterre. 11. Tems auquel il parvint au Siège de Cantorbéry. 12
- Bouclier Volif* trouvé en Dauphiné en 1732. 138. Ce que c'est. *ibid.*
- Bourgass* (Mr.). Eloge de ses *Lettres Philosophiques*, &c. 330. Prétend que le Feu consume actuellement la Terre. *ibid.*
- Baarbaave* (Mr. *Herman*). Son Eloge. 338, & *suiv.* Tems de sa naissance. *ibid.* Sa Famille. *ibid.* Ses excellentes dispositions. *ibid.* Sciences que son Père lui enseigna. *ibid.* Attaqué d'un Ulcère malin à la cuisse, dont il se guérit lui-même. 339. Progrès qu'il fit dans

T A B L E

les Classes. *ibid.* Il s'applique à la Géométrie, quoique son objet principal fût la Théologie. *ibid.* Il étudie la Médecine 340. Accident qui le détermine à renoncer au Ministère & à la Théologie. 341. Accusé d'être Spinoziste. *ibid.* & *suiv.* Etoit fort régulier à certaines pratiques de piété. 342. Temps auquel il fut reçu Docteur en Médecine. *ibid.* Seigneur qui le sollicite par de magnifiques promesses à venir s'établir chez lui à la Haye. 343. Il devient Professeur. 344. Grand succès de ses Leçons. Ses grandes occupations. *ibid.* Jugement sur sa Chimie. 346. Combien il se rendit aimable à ses Disciples. 347. Ses Institutions & ses Aphorismes. 348. Est visité par le Czar Pierre I, & le Duc de Lorrain. 351. Il est fait Membre de l'Académie des Sciences & de la Société Royale de Londres. *ibid.* Son caractère. 352. Grands biens qu'il a laissés. 353

C.

CATALEPSIE. Exemple singulier d'une Catalepsie parfaite. 332, & *suiv.*
Chambart (Mr. de) explique quelques Passages d'anciens Auteurs. 110
Charlequin est élu Empereur. 363. Temps & lieu de sa naissance. *ibid.* Ses Edits contre Luther. *ibid.* Il se dépouille de ses Etats, & se renferme dans le Cloître de Ste. Juste. *ibid.* Sa mort. *ibid.*
Charles II, Roi d'Espagne. Sa mort donne lieu à une Guerre qui embrase toute l'Europe. 369. Principaux évènements de cette Guerre. 370, & *suiv.*
Charles IV. Temps auquel il fut reconnu Roi & Empereur des Romains. 358. Etend les Frontières de ses Etats. *ibid.* Sa mort. *ibid.*
Charles VI, Empereur. Extrait de son Histoire. 354. Son mariage. 374. Il fait la paix avec la France. 378. Il prend les Armes contre le Grand Seigneur. *ibid.* Il perd les Royaumes de Naples & de Sicile. 380. Sa mort. *ibid.*
Charles XII, Roi de Suède. Extrait des Remarques d'un Seigneur Polonois sur l'Histoire de ce Prince, par Mr. de Voltaire. 274. Jugement sur son Histoire Militaire par Mr. Gustave Adlerfeld. 275. Raison qui porta ce Prince à s'abstenir de Vin. 277
Chapellet

DES MATIERES.

- Chastellet** (Mme. la Marquise du). Extrait de ses *Institutions de Physique*. 433
- Chronique de Cologne**. Particularités touchant les premières Editions de cet Ouvrage. 12, 13
- Chrysoloras** (Emanuel) fait renaitre à Florence le goût de la Langue Greque. 150
- Côme** (Noël le). Tems auquel il écrivoit. 18
- Coornbert**. Tems auquel il s'établit à Harlem en qualité d'Imprimeur. 18. Ce qu'il dit de la première découverte de l'Imprimerie. *ibid.*
- Copenhagen**. Siège de cette Ville en 1535. 88
- Cessa** (Balthazar). Voyez *Jean XXII*.
- Cragius** (Nicolas). Son *Histoire de Dannemarc*. 55
- Czar** (Le) *Pierre Premier en France*. Extrait de l'Ouvrage qui porte ce titre. 389

D.

- D**ANNEMARC. Extrait d'une *Histoire* de ce País. 55.
- Comment la Réformation y fut introduite. 56, & *suiv.*
- Déluge**. Preuve de la vérité de celui dont l'Ecriture nous donne la cause & la description. 245
- Divinité**. Différence qu'il y a entre celui qui doute de la Divinité, & celui qui la nie. 263, 264
- Dran** (Henri-François le). Extrait de son *Traité ou Réflexions tirées de la pratique sur les Plaies d'Armes à Feu*. 381

E.

- E**CONOMIE du règne animal, &c. Extrait de cet Ouvrage. 412
- Enoc**. Explication de ce qui est dit d'*Enoc* dans le Chapitre XI de l'*Épître aux Hébreux*. 284, & *suiv.*

F.

- F**AUST (Jean). S'il est le premier inventeur de l'Imprimerie. 20, & *suiv.*
- Ferdinand I** succède à l'Empire après l'abdication de son Frère *Charles Quint*. 363. Tems & lieu de sa naissance. H h 4

T A B L E

- Henri* *ibid.* Son Couronnement. 364. Sa mort, son caractère. *ibid.*
- Ferdinand II.* Tems auquel il parvint à l'Empire. 366. Son faux zèle pour sa Religion. *ibid.* But qu'il s'étoit proposé de se rendre dans l'Empire beaucoup plus puissant que ne l'avoient été ses Prédécesseurs. *ibid.* & *suiv.* Princes qui s'unissent contre lui. *ibid.* Sa mort. *ibid.* Son caractère. *ibid.*
- Ferdinand III* (l'Empereur) fait la Guerre contre la Suède & la France. 368. Diète qu'il convoque à Augsbourg. *ibid.*
- Fleury* (le Cardinal de). Son éloge. 409
- Foi.* Notion fort juste de la Foi. 128, & *suiv.*
- Foucault* (Mr. de) s'est démis de sa Charge de *Secrétaire Perpétuel* de l'Académie Royale des Sciences. 319. Regardé comme Grand Sacrificateur dans le Sanctuaire de la Vérité. 396. Lui seul a la *Clé des Contrariétés.* *ibid.* S'est joué de la Vérité dans ses *Dialogues des Morts.* *ibid.* Le Czar après lui avoir offert envain des présens, lui donne des louanges pour se l'aquerir. 397. Son entretien avec le Czar. *ibid.* & *suiv.*
- Fourbin* (le Chevalier) infeste les Côtes de l'Istrie Impériale. 371
- Frédéric d'Autriche*, fils d'*Albert I*, est élu Empereur en même tems que le Duc *Louis de Bavière.* 357
- Frédéric II*, Empereur, fait la Guerre aux Suisses & passe en Italie. 360. Sa mort. 361

G.

- G**LARREAN (*Henri*). Particularités qui le concernent. 43, & *suiv.*
- Goussier* (Mr. l'Abbé). Extrait de sa *Bibliothèque Française*, &c. 312
- Grégoire de Tours.* Correction d'un Passage de son *Histoire.* 134, 135
- Guichardin* (*Louis*). Tems de sa mort. 15. Cité. *ibid.*
- Gustave Adolphe*, Roi de Suède. Pourquoi il fit une invasion en Allemagne. 367
- Gutenberg* (*Jean*). S'il est le premier inventeur de l'Imprimerie. 20

H.

- H**ABSBURG (*Rodolphe* Comte de) a jetté les premiers fondemens de la Maison d'*Autriche-Habsbourg.*

DES MATIERES.

- Aug.** 356. Tens auquel il fut élu Empereur. *ibid.*
Il fait la Guerre à *Ottogaro*. Roi de Bohême, & le
défait. *ibid.* Sa mort. *ibid.*
- Hardouin** (le Père). Extrait de son *Commentaire sur le*
Nouveau Testament. 163. Jugement sur cet Ouvrage.
164 & 202. Son extrême aversion pour l'interprétation
allégorique. 170. Pourquoi il s'est prévenu contre les
anciens Docteurs de l'Eglise. *ibid.* Son éloignement
pour les Jansénistes. 181
- Harlem**. Si cette Ville est la première où l'on a com-
mencé à imprimer des Livres. 5, & *suiv.*
- Havercamp** (Mr. *Sigebert*). Ouvrage qu'il publie. 29,
& *suiv.*
- Henri de Luxembourg** est couronné Empereur. 357. Il se
rend en Italie, & pourquoi. *ibid.* Sa mort. *ibid.* Son
caractère. *ibid.*
- Henri IV.** Paroles remarquables qu'il adressa au Car-
dinal de Bourbon. 393, 394
- Horloges**. Tens auquel elles commencèrent à être con-
nues à Rome. 209

I.

- J**EAN XXII, connu avant son élévation au Siège Papal
sous le nom de *Balthazar Cassa*. 134. Il empoisonne
le Pape *Alexandre V.* *ibid.* Il est déposé par le Con-
cile de Bâle. 157
- Imprimerie**. Le troisième Jubilé de l'Imprimerie, ou Réla-
tion exacte de ce noble Art, &c. 4. Tens auquel elle
a été introduite en Angleterre. 12. Ordre Chronolo-
gique de son établissement dans les divers endroits de
la Terre. 26
- Joséph** (l'Empereur). Tens auquel il fut reconnu Roi
de Hongrie & de Bohême. 372, 373. Son mariage. *ibid.*
Sa mort. 377
- Junius**, ou de *Jenge* (*Adrien*). Tens & lieu de sa nais-
sance. 15, 16. Ce qu'il dit touchant l'origine de l'im-
primerie. *ibid.*

L.

- L**ADISLAS assiège & prend Rome en 1413. 155
- Langres**. Cette Ville est une de celles de France, où l'on
a le plus trouvé d'anciens Monumens. 135. Précau-
tions prises par les Magistrats de Langres, au sujet
de ces Monumens. *ibid.*

T A B L E

- Langue Grecque.** Extrait d'un Livre intitulé : *Recueil de Traicts de divers Auteurs sur la véritable Prononciation de la Langue Grecque.* 29, & suiv.
- Leibnitz.** Examen des sentimens de ce Philosophe. 433, & suiv.
- Leufant (Mr.)** s'est trompé sur le sujet de *Coluccio*. 148. & sur celui d'*Arrétin*. *ibid.* & suiv. Ses Ouvrages. 150
- Léopold.** Temps auquel il fut élu & couronné Empereur. 368. Guerre qu'il eut à soutenir au commencement de son règne. *ibid.* Dureté avec laquelle il traita les Hongrois. *ibid.* Il est attaqué par la France. 369. Sa mort. 372
- Livre** qui n'étoit ni écrit à la main, ni imprimé, & dont les Lettres & les mots n'étoient d'aucune manière visible. 27, 28
- Louis XIV.** Monumens de sa grandeur. 400, & suiv.
- M.

- MAUDAYORS (Mr. de).** Remarque de cet Auteur. 135
- Martin V (le Pape)** succède à *Jean XXII*, que le Concile de Bâle avoit déposé. 157. Chanson faite contre lui. *ibid.*
- Matthias** est élu & couronné Empereur. 365. Adopte l'Archiduc *Ferdinand*. *ibid.* Chagrins que lui causa la Guerre de Hongrie. 366
- Maxence.** Observation sur le nom du Général de ses Troupes. 132
- Maximilien I (l'Empereur)** est le premier Prince de la Maison d'*Habsbourg* qui ait porté la qualité d'*Archiduc d'Autriche*. 361. Il déclare la Guerre aux Suisses. *ibid.* Il convoque une Diète à Augsbourg, où il fait comparoitre *Luïther*. 362. Sa mort. *ibid.* Ses qualités. *ibid.*
- Maximilien II.** Temps de la naissance de cet Empereur. 364. Principaux évènements de son règne. *ibid.* Sa mort. *ibid.*
- Meyence.** Si on y a fait la première découverte de l'Imprimerie. 20, & suiv.
- Machmet (Baltadzi),** Bacha. Son histoire. 282
- Mebus (Mr.).** Fautes qu'il reproche à Mr. *Leufant*. 148, & suiv.
- Molière.** D'où il a pu tirer la plaisante idée d'une leçon qu'il fait faire par un Philosophe à son *Bourgeois Gentilhomme*. 33
- Mystère.** Origine de ce terme. 244

DES MATIERES.

P.

- P**AROLE (perte de la). Femme qui ayant perdu la parole, la recouvra tout d'un coup en se mettant en colère. 335. Remarques sur ce cas. 337
- Peyens**. Il y avoit beaucoup de foible dans leur Morale. 297
- Pierres à Fuſil**. Cantons qui en fourniffent presque ſans relache depuis longtems, & peut-être depuis l'invention de la Poudre. 331
- Pluche** (Mr.). Extrait de ſa *Reviſion de l'Hiftoire du Ciel*. 243
- Pontife** (Grand.). Si, avant *Balbin* & *Papien*, quand il y a eu enſemble pluſieurs Empereurs Romains, il n'y en a eu qu'un qui ait été Grand-Pontife. 126, & ſuiv.

R.

- R**ELIGION. Extrait des *Lettres ſur les vrais Principes de la Religion*, &c. 248. Pourquoi les Hommes ſ'accordent ſi peu ſur les principes & les fondemens de la Religion. 249, & ſuiv.
- Robert** ou *Ruppert*, Comte Palatin du Rhin & Duc de Bavière, eſt élu Empereur. 359. Son expédition en Italie contre Jean Galéas. *ibid.* Sa mort. *ibid.*
- Rodolphe** Comte de *Habsbourg*. Voyez *Habsbourg*.
- Rodolphe II** (l'Empereur) reſtraint les Privilèges des Proteſtans. 364. Principaux évènemens de ſon règne. *ibid.* A quoi il employoit la meilleure partie de ſon tems. 365
- Rollin** (Mr.). Extrait du quatrième Tome de ſon *Hiftoire Romaine*. 203. Comment il ſe juſtifie du reproche qu'on lui fait d'avoir mal rendu le ſens de pluſieurs paſſages de Livres Grecs. 205
- Rome**. Priſe de cette Ville par *Ladiſlas*. 155
- Rook** (l'Amiral) prend les Gallions d'Eſpagne. 371

S.

- S**ALLIER (Mr. l'Abbé). Son ſentiment ſur le ſujet du Dialogue de *Platon*, intitulé *Le Phèdre*. 117
- Sauzet** (Mr. du). Ouvrage qu'il dédie au Cardinal de Tencin. 163
- Seiz** (*Jean-Chréſien*). Ouvrage de cet Auteur. 4
- Sigismond** (l'Empereur) fait tenir à Conſtance un Concile général. 359. Erige la Comté de Savoye en Duché. *ibid.* Reproche qu'on lui fait, d'avoir fait condamner

TABLE DES MATIERES.

dammner à mort *Jean Hus*, au préjudice du Sauf-conduit qui lui avoit été accordé. *ibid.* Sa mort. *ibid.*
Sebastianus. Sa Continuation de l'Histoire de Danemarck. 55
Strasbourg. Voyez *Argentoratum*.

T.

TERRE. Comment on prouve que notre Globe terrestre est rempli presque par-tout de feux souterrains qui le minent insensiblement, & le menacent d'un embrasement général. 329, & *suiv.*

V.

VALOIS (Mr. de). Recherches de cet Auteur. 122
Virtu. Auteur qui fait voir, que quand on dit que la *Virtu est belle*, c'est une phrase vuide de sens. 300
Vésuve (le Mont). Recherches sur ses Embrasemens. 109
Vierges. Combien de sortes de Vierges on distinguoit autrefois. 122, & *suiv.*
Virginité. Anciennement la Profession de Virginité, & la réception du Voile, se faisoient dans le même tems. 122
Viremarus. Inscription où l'on trouve ce mot, & ce qu'il signifie. 139
Voltaire (Mr. de) a un parti nombreux qui chante victoire dès qu'il paroît dans la lice, & un grand nombre d'adversaires qui ne l'épargnent pas. 261. Accusé d'avoir insulté la Religion en la personne de *Pascal*. 262. Si ce reproche est bien fondé. *ibid.* Prétend qu'on ne connoit point encore la nature de l'Ame. 265. Remarques sur son *Histoire de Charles XII* Roi de Suède. 274, & *suiv.* Communique un Extrait des *Institutions Physiques* de Mme. la Marquise du Chastellet. 433

W.

WENCESLAS DE LUXEMBOURG est fait Empereur. 358.
 Il est déposé, & pourquoi. *ibid.*
Wolfienne (La Belle). Extrait de l'Ouvrage qui porte ce titre. 267

Z.

ZUREN, ou *Zurenus* (*Jean van*), Bourguemaitre de Harlem. Tems de sa mort. 15. Ouvrage qu'il a fait sur l'origine de l'Imprimerie. *ibid.*

FIN DE LA TABLE.



